

Best Sellers

— GENA SHOWALTER —

# L'émeraude des ténèbres

PARANORMAL

Gena Showalter

# ***L'émeraude des ténèbres***

Les Seigneurs de l'ombre - 3



Arlequin

# 1

Reyes s'était avancé au bord du toit, à six étages du sol, pour se pencher sur le vide. Au-dessus du château, des rayons de lune rouges et jaunes filtraient à travers les nuages, traînées de sang mêlées de fils d'or, trouées de lumière perçant les ténèbres, fraîches blessures zébrant l'immensité noire et veloutée du ciel.

Il baissa les yeux vers le trou sombre et lugubre au-dessous de lui, vers cette terre si désireuse de l'engloutir. *Des milliers d'années et j'en suis encore là...*

Une bourrasque glacée ébouriffa ses cheveux et chatouilla sa poitrine nue, caressant au passage le papillon haï percher sur son cou, et réveillant du même coup le souvenir du sang qu'il avait répandu – celui de son compagnon. Chaque fois qu'une mèche de ses cheveux effleurait ne fût-ce qu'une aile de l'insecte maudit, Reyes avait la sensation qu'on remuait un tison dans la plaie de sa culpabilité.

Il était venu tant de fois ici, en souhaitant l'impossible. Il avait tant prié pour l'absolution, pour que les dieux le soulagent de ce tourment quotidien et le délivrent de la créature qui le causait. Pour être libéré de ce besoin de se mutiler, aussi pénible qu'humiliant.

Mais les dieux n'avaient jamais répondu à ses prières et n'y répondraient jamais. Il était un monstre et resterait un monstre. De guerrier immortel au service des dieux grecs, il était devenu un Seigneur de l'Ombre, possédé par l'un des démons autrefois enfermés dans Dimouniak. Un Seigneur marqué par le déshonneur et le mépris, voué à une existence misérable pour l'éternité.

Il serra les dents. Dimouniak, la boîte de Pandore, avait causé sa chute. Lui et ses compagnons avaient eu tort de l'ouvrir. Pour

empêcher les démons qu'elle contenait de dévaster la terre, les dieux les avaient condamnés à devenir leurs gardiens. Reyes était le gardien de la Douleur.

*Saute...* supplia Douleur.

Reyes s'efforça de résister au murmure tentateur de son compagnon de tous les instants, noire entité qui le poussait du côté du mal, force surnaturelle contre laquelle il devait lutter encore et toujours, à chaque instant de sa chienne d'existence.

*Saute.*

— Non, pas tout de suite.

Il voulait profiter encore de ces quelques secondes d'anticipation, imaginer l'instant où ses os se briseraient en touchant le sol. L'image le fit sourire d'aise. Les débris d'os, tranchants comme des lames de rasoir, viendraient se ficher dans ses organes tuméfiés par le choc, lesquels crèveraient comme des ballons remplis d'eau. L'enveloppe de sa peau serait impuissante à contenir l'excès de liquide et il sombrerait dans le néant auquel il aspirait tant.

Mais le répit ne serait que provisoire.

Le sourire s'effaça de ses lèvres. Il ne lui faudrait que quelques jours – quelques heures, s'il jouait de malchance – pour cicatriser et récupérer. Et ensuite il se réveillerait, entier, indemne, avec cette voix insistante qui lui ordonnait de se mutiler. Et tout recommencerait.

Mais en attendant... En attendant que ses fractures se referment et que ses os se remettent en place, en attendant que ses organes reprennent leurs fonctions et rétablissent leurs interactions, en attendant que le sang coule de nouveau dans ses veines, il serait au paradis. Son paradis. Baigné par le plus doux et le plus puissant des plaisirs, noyé dans les délices de la douleur – les seuls qu'il connaisse désormais. À l'intérieur de lui, le démon ronronnerait de contentement et de bien-être, grisé par cette sensation indicible. Et lui, Reyes, aurait enfin la paix.

Mais pour un temps seulement. Juste pour un temps.

— Je sais, je sais..., marmonna-t-il pour lui-même. Inutile de me rappeler que ma paix ne sera que passagère.

Il ne voulait pas songer, pour l'instant, à cette perspective

déprimante. Le temps vous échappait, quand vous aviez l'éternité devant vous. Une année filait aussi vite qu'une simple journée, une journée ne durait pas plus d'une minute... Et, en même temps, elle n'avait pas de fin... Les Seigneurs de l'Ombre vivaient dans le paradoxe. Celui-ci n'était pas le plus terrible.

*Saute*, reprit Douleur, cette fois d'un ton suppliant. *Saute donc*.

— Du calme, tu sais bien que je vais sauter, protesta Reyes. Je te demande simplement quelques secondes.

Il jeta de nouveau un regard vers le bas. À la lueur de ce sanglant clair de lune, au milieu des flaques d'eau frissonnant sous le vent, les rochers déchiquetés semblaient lui faire de l'œil. Le brouillard élevait lentement vers lui des doigts fantomatiques qui l'incitaient à s'approcher, encore, encore un peu – délicieuse invitation.

— Ne sois pas si pressé, murmura-t-il à l'intention du démon. Une fois que j'aurai sauté, il n'y aura plus rien à attendre.

*Saute !* grogna Douleur d'un ton impatient, le ton d'un enfant qui fait un caprice.

— Je vais sauter.

*Saute ! Saute ! Saute !*

Reyes constata une fois de plus que son démon se comportait comme un gamin à qui on refuse un jouet.

Il passa une main lasse dans ses cheveux emmêlés, en arrachant au passage quelques mèches. Il n'existait malheureusement qu'un seul moyen de faire taire cette autre moitié de lui-même : lui obéir. Il se demanda pourquoi il tergiversait sous prétexte de savourer l'attente puisque, de toute façon, Douleur la lui gâchait.

*Saute !*

— Je vais sauter, répéta-t-il. J'espère que, cette fois, j'y resterai pour de bon, et que tu seras renvoyé en enfer.

Après tout, même un guerrier immortel avait le droit d'espérer.

Il ouvrit les bras, ferma les yeux, se pencha...

— Descends de là, fit une voix derrière lui.

Reyes ouvrit les paupières et se remit d'aplomb sur ses deux

pieds, mais il ne se retourna pas. Il savait pourquoi Lucien venait le chercher jusqu'ici et il avait trop honte pour le regarder en face. À cause de ce qu'il avait fait à Aeron.

— C'est justement ce que je projette, rétorqua-t-il. Laisse-moi tranquille et je vais descendre, n'en doute pas.

— Tu as très bien compris ce que je voulais dire, reprit sèchement Lucien. Nous avons à parler.

Une entêtante odeur de rose satura soudain l'air, si épaisse et sucrée, si inattendue dans cette nuit d'hiver, que Reyes aurait pu jurer qu'on venait de le transporter dans un pré chargé de fleurs printanières. Un humain aurait trouvé ces effluves hypnotiques et ils auraient suffi à annihiler sa volonté, mais sur Reyes, ils n'avaient aucun pouvoir. Après des milliers d'années passées ensemble, Lucien aurait dû le savoir.

— Nous parlerons demain, dit-il d'une voix tendue.

*Saute !*

— Non, pas demain. Maintenant. Et ensuite, je te laisserai à ton petit plaisir habituel.

Lucien voulait lui faire avouer son crime.

Pas question.

Il n'avait aucune envie d'affronter sa honte et sa culpabilité, aucune envie de songer à Aeron. Le chagrin n'était pas une souffrance qui calmait son démon. Il préférait s'en passer.

Il préférait... Mais on n'est pas toujours maître de ses émotions...

Il s'humecta les lèvres du bout de la langue, se demandant qui de lui ou du démon avait lancé cette remarque pleine d'ironie mordante.

— Je traverse une mauvaise passe, Lucien, se plaignit-il.

— Comme les autres. Comme tout le monde. Moi aussi, je traverse une mauvaise passe.

— Toi, au moins, tu as une femme pour te réconforter.

— Tu as des amis. Je suis là.

Lucien, gardien de la Mort, escortait les âmes des humains jusqu'à leur dernière demeure – le paradis ou l'enfer. Il était calme et posé. Il était devenu le chef de leur groupe, celui vers lequel ils se tournaient quand ils avaient besoin d'un conseil ou d'une aide.

— Dis-moi ce qui ne va pas. Parle-moi, insista Lucien.

Reyes hésita. Lucien était son ami, en effet. Mais... Non, décidément, non, il valait mieux qu'il ne sache pas.

Il avait honte de sa lâcheté, mais il ne se sentait pas de taille à lui avouer sa faute.

— Lucien... commença-t-il.

Puis il s'arrêta et grogna.

— Nous avons complètement perdu la trace d'Aeron, poursuivit Lucien. Nous ignorons où il est, ce qu'il fait... Est-ce lui qui massacre en ce moment ces humains, aux États-Unis ? Maddox affirme t'avoir prévenu dès qu'il s'est aperçu qu'Aeron s'était enfui du donjon. Après le coup de fil de Maddox, tu as quitté Rome et le temple de Ceux dont on ne Prononce pas le Nom – précipitamment, d'après Sabin. Tu ne veux pas me dire où tu es allé ?

— Non. Mais je peux au moins te rassurer sur un point : Aeron n'est plus en état de massacrer des humains.

Il y eut un temps de silence et l'odeur de rose s'intensifia.

— Comment le sais-tu ? demanda sèchement Lucien.

Reyes haussa les épaules.

— J'ai ma petite idée sur ce qui a pu se passer, poursuivit Lucien d'un ton plus doux, mais chargé d'angoisse. Tu es parti à la recherche d'Aeron pour protéger *la fille*.

*La fille. La fille* enlevée par Aeron. Celle que les nouveaux dieux lui avaient ordonné de tuer. Il avait suffi à Reyes de poser les yeux sur *cette fille* pour se transformer en un crétin transi d'amour.

Un seul regard et elle avait changé sa vie. Et pas en mieux. Pourtant, Reyes la désirait plus que tout au monde, et il se sentit prodigieusement agacé que Lucien ne daigne même pas prononcer son nom...

— Eh bien ? Insista Lucien.

— Tu ne t'es pas trompé, avoua Reyes entre ses dents.

Après tout, pourquoi ne pas admettre la vérité ? Il était bouleversé et il avait besoin de le dire. De plus, ses amis ne pourraient jamais le haïr autant qu'il se haïssait lui-même. Il n'avait donc rien à perdre.

— Je suis parti à la recherche d'Aeron.

Son aveu resta suspendu dans les airs, aussi lourd que des chaînes. Il y eut quelques minutes de silence.

— Et tu l'as trouvé, compléta Lucien.

— Je l'ai trouvé, reconnut Reyes.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— Je l'ai trouvé et anéanti.

Lucien avança vers lui de quelques pas en faisant crisser des cailloux sous ses bottes.

— Tu l'as tué ?

— Non. Pire...

Reyes ne se retourna pas. Il n'osait toujours pas regarder Lucien en face et préférerait fixer ce sol qui l'appelait, l'appelait...

— Je l'ai enterré.

Lucien s'arrêta net de marcher.

— Tu ne l'as pas tué, mais tu l'as enterré ? fit la voix incrédule de Lucien. Je ne comprends pas.

— Il était sur le point de tuer Danika. Mais j'ai compris à son regard qu'il luttait contre son démon, qu'il ne voulait pas... Je l'ai attaqué et maîtrisé... Il m'a remercié, Lucien... Il m'a remercié. Il m'a supplié de le décapiter. Mais je n'ai pas pu m'y résoudre. J'ai élevé mon épée, mais je n'ai pas pu. Alors j'ai envoyé Kane chercher les chaînes de Maddox, puisqu'il n'en a plus besoin, et je m'en suis servi pour attacher Aeron.

Autrefois, ils avaient dû enchaîner Maddox à son lit, chaque soir, pour accomplir une malédiction qui obligeait Reyes à le tuer de six coups d'épée, et Lucien à l'emporter en enfer, pour la nuit.

— Quel bon ami je fais...

Maddox avait fini par accepter son sort, mais en tant que gardien de la Passion il avait certaine tendance à réagir avec excès et une simple chaîne n'aurait pas suffi à contenir sa hargne. Ils avaient donc demandé aux dieux de forger des liens indestructibles qu'on ne pouvait défaire qu'avec une clé.

Aeron n'avait pas le pouvoir de briser ces liens dont il resterait prisonnier à jamais. Reyes les avait utilisés à regret, mais il n'avait pas eu le choix, pas plus qu'avec Maddox.

— Où est Aeron, Reyes ?

Il s'agissait apparemment d'une question, mais le ton était



celui d'un homme habitué à obtenir ce qu'il veut, et Reyes comprit que Lucien lui donnait un ordre.

Mais il n'avait pas peur de Lucien. Il était simplement mécontent de décevoir un compagnon qu'il considérait comme un frère.

— Je ne te le dirai pas, répondit-il fermement. Aeron ne veut pas être libéré. Et même s'il le voulait, je ne lui rendrais pas sa liberté.

Il y eut de nouveau un temps de silence, tendu et rempli d'attente.

— Je pourrais le retrouver sans ton aide, menaça Lucien.

— Tu as déjà essayé et tu as échoué, sinon tu ne serais pas là, rétorqua Reyes.

Lucien était capable de suivre la trace énergétique d'un être en voyageant dans le monde spirituel. Mais il arrivait que cette trace disparaisse ou qu'elle soit altérée, et donc méconnaissable.

C'était probablement le cas de celle d'Aeron, qui n'était plus lui-même.

— C'est vrai, avoua Lucien d'un air sombre. J'ai pu le suivre jusqu'à New York, mais pas plus loin. En insistant, je finirais par le retrouver, mais ça me prendrait du temps et du temps. Et en ce moment, vois-tu, nous n'en avons pas beaucoup. Deux semaines se sont déjà écoulées...

Reyes en était d'autant plus conscient que chaque jour qui passait resserrait le nœud qui l'étouffait. Les chasseurs, leurs ennemis héréditaires, cherchaient la boîte de Pandore pour y enfermer leurs démons. Ce qui signifiait les priver d'une partie d'eux-mêmes, et donc les vouer à une mort certaine.

S'ils voulaient survivre, ils devaient retrouver cette boîte avant les chasseurs.

Et Reyes tenait à survivre. Il menait une existence chaotique, mais c'était mieux que pas d'existence du tout.

— Dis-moi où il est, insista Lucien. Je le ramènerai au château et je l'enfermerai dans le donjon.

Reyes ricana.

— Il s'en est déjà échappé une fois, il s'en échappera encore. Même avec les chaînes de Maddox. Sa soif de sang décuple ses forces. Je n'ai jamais vu ça. Je préfère qu'il reste où il est.

— Il est notre ami. Il est l'un des nôtres.

— Il n'est plus lui-même et tu le sais aussi bien que moi. La plupart du temps, il n'est même pas conscient de ce qu'il fait. Il te tuerait, si tu lui en donnais l'occasion.

— Reyes...

— Il n'hésitera pas à *la* détruire, Lucien...

Danika Ford... *La fille*... Reyes l'avait à peine vue, il n'avait échangé que quelques mots avec elle, et pourtant il ne pouvait l'oublier. Il ne comprenait pas pourquoi... Il était l'ombre et elle la lumière. Il était la douleur et elle l'innocence. Il ne pouvait rien lui apporter de bon. Mais quand il posait les yeux sur elle, il avait la sensation que c'était bien et juste.

Il savait qu'Aeron la tuerait sauvagement dès qu'il en aurait l'occasion. Et que, cette fois, il n'y aurait pas moyen de l'arrêter. Aeron avait reçu des dieux l'ordre d'éliminer Danika – ainsi que sa grand-mère, sa mère et sa sœur. On ne résistait pas aux dieux. Aeron ferait ce qui lui était demandé.

Reyes eut une bouffée de colère. Il baissa les yeux et la vue des rochers en contrebas le calma un peu. Au début, Aeron avait tenté de désobéir aux dieux. Il était, ou plutôt il *avait été*, un guerrier droit et valeureux, mais depuis qu'il avait reçu cet ordre divin, son démon avait pris le dessus, petit à petit, comme l'avaient annoncé les dieux, jusqu'à annihiler totalement sa volonté. À présent, il était entièrement possédé par la Colère. Il massacrait sans discernement pour étancher sa soif de sang. Il ne songeait plus qu'à tuer ces femmes.

Mais étrangement, quand Reyes l'avait rencontré dans le petit appartement de Danika, quatorze jours, quatre heures et cinquante-six minutes plus tôt, il avait pu s'adresser à la petite portion d'humanité qui subsistait en lui, celle qui désavouait les crimes commis par la Colère, celle qui souhaitait la mort pour échapper à la malédiction des dieux, celle qui cherchait à mettre fin à ses tourments. Celle qui avait supplié Reyes de l'achever.

*Et j'ai refusé.* Reyes ne se sentait pas la force de tuer l'un de ses compagnons. Plus maintenant. Mais avait-il le droit de laisser souffrir un ami ? Un ami qui s'était battu avec lui, pour lui, qui avait tué pour lui. Un ami qui aurait sans doute donné sa vie pour lui.

Il existait sûrement un moyen de sauver Aeron *et* Danika. Reyes ne cessait d'y réfléchir... Mais il n'avait pas encore trouvé la solution.

De nouveau, la voix insistante de Lucien vint interrompre le cours de ses pensées.

— Et la fille, tu sais où elle est... insista-t-il.

— Non, je l'ignore.

C'était vrai.

— Je suivais la piste d'Aeron et je les ai trouvés ensemble. Je suis arrivé juste à temps... Pendant que je combattais avec lui pour la sauver, elle s'est enfuie. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle a pu aller.

C'était mieux comme ça, mais il aurait tant voulu savoir où elle s'était réfugiée, ce qu'elle faisait, si elle était toujours en vie...

— Lucien, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que c'est si long ?

Cette fois, Reyes se retourna pour voir arriver Paris, gardien de la Luxure, qui avait rejoint Lucien. Les deux hommes le contemplaient à travers des yeux plissés. Des rayons de lune rouge sang tombaient autour d'eux, mais pas sur eux, comme s'ils les évitaient, comme s'ils craignaient d'effleurer les terribles démons dont même l'enfer n'avait pas voulu.

Mais les yeux d'immortel de Reyes perçaient les ténèbres et il n'avait pas besoin des rayons de lune pour voir ses compagnons.

Paris était le plus grand de leur groupe – avec des cheveux multicolores, une peau d'une pâleur surnaturelle, des yeux d'un bleu si pur que le plus virtuose des peintres n'aurait pu en rendre la nuance. Les femmes le trouvaient fascinant et irrésistible, elles se jetaient à son cou pour quémander ses caresses et ses baisers.

Lucien n'avait pas autant de chance que Paris – mais ça ne l'avait pas empêché de trouver une partenaire. Son visage couvert de cicatrices hideuses lui donnait l'apparence de ces monstres de contes de fées qui terrorisent les enfants. Ses yeux accentuaient encore son aspect effrayant : l'un était marron et lui servait à contempler le monde réel, l'autre était bleu et lui permettait de voir le monde spirituel. Quand les deux se

posaient sur vous, ils semblaient annoncer votre mort prochaine.

Les deux hommes étaient solidement bâtis et dotés de la musculature apportée par des exercices quotidiens. Ils ne se déplaçaient qu'armés jusqu'aux dents et se tenaient toujours prêts à combattre. Ils n'avaient pas le choix.

— Je ne me souviens pas de vous avoir conviés à une fête sur ce toit, fit remarquer Reyes.

— Ta mémoire est défaillante, c'est sûrement à cause de ton grand âge, répliqua Paris sur un ton railleur. Fais un petit effort... Nous devons discuter de notre plan d'action. Entre autres choses.

Reyes soupira. Ses compagnons n'étaient pas du genre à se laisser impressionner par une remarque désagréable et, dans l'ensemble, pas du genre à renoncer. Étant comme eux, il était bien placé pour le savoir.

— Vous ne devriez pas être en train de rechercher l'Hydre ?

Paris pinça ses lèvres pulpeuses et délicates qui auraient mieux convenu à une femme, tout en lui lançant un regard douloureux. Puis il se reprit et ses yeux pétillèrent de nouveau de malice.

— Eh bien ? insista Reyes, vu qu'il n'obtenait pas de réponse.

— Même un immortel a parfois besoin de sa pause-café, murmura enfin Paris.

Il s'agissait un peu plus que d'une pause-café, mais Reyes se garda d'insister. *Je ne suis pas le seul à avoir des secrets.*

Quelques semaines plus tôt, leur petit groupe s'était séparé pour partir à la recherche de l'Hydre de Lerne, un être mi-femme, mi-serpent, une monstrueuse créature qui gardait des objets de pouvoir convoités par le roi des Titans. Ces objets étaient supposés les mener à la boîte de Pandore. Pour l'instant, ils n'en possédaient qu'un, la Cage de force, et ils n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où pouvaient se trouver les autres.

— Bien entendu, répondit-il d'un ton conciliant. Mais quand il s'agit d'une question de vie ou de mort, on pourrait oublier la pause-café. Et, oui, je me rends compte que je devrais m'investir un peu plus dans notre cause. Je le ferai, mais plus tard.

Paris haussa les épaules.

— Les États-Unis, c'est vaste. Je n'ai pas renoncé à y chercher l'Hydre, mais ça ne sert à rien de circuler à l'aveugle.

Après s'être répartis sur différents continents pour trouver la piste des objets manquants, les guerriers étaient revenus au château pour se documenter.

Sans quitter Reyes des yeux, Paris s'adressa à Lucien.

— Il t'a dit où était Aeron ou pas ?

Lucien haussa un sourcil.

— Non.

— Je savais que ce ne serait pas facile, commenta Paris. Ça fait des semaines qu'il n'est plus lui-même.

Reyes songea qu'il aurait pu en dire autant de Paris, dont le regard d'ordinaire pétillant de joie et d'optimisme exprimait la lassitude et l'angoisse. Il lui était arrivé quelque chose de grave, cela crevait les yeux. Reyes fut vaguement tenté de lui demander quoi.

— Le temps nous est compté, Reyes, reprit Paris d'une voix chargée de reproches. Aide-nous...

— Les chasseurs sont plus que jamais décidés à nous éliminer, renchérit Lucien. Les humains ont découvert le temple de Ceux dont on ne Prononce pas le Nom, et donc nous ne pouvons pas le fouiller. Par contre, les chasseurs y ont librement accès. Pour l'instant, nous ne possédons qu'un seul des quatre objets nécessaires à localiser la boîte de Pandore.

Reyes haussa un sourcil, en imitant l'expression de Lucien.

— Et tu penses que la présence d'Aeron nous ferait avancer dans notre quête ?

— Non. Mais nous devons éviter les dissensions entre nous, et aussi éviter d'avoir à nous soucier de l'un de nos compagnons.

— On ne peut pas éviter de se soucier d'Aeron, dit Reyes. De toute façon, il ne tient pas à revenir. Il hait ce qu'il est devenu et il préfère qu'on ne le voie pas comme ça. Je te jure qu'il est bien où il est, sinon je ne l'y aurais pas laissé.

La porte donnant sur le toit s'ouvrit à la volée et Sabin, gardien de la Crainte, fit son apparition, avec ses cheveux noirs qui dansaient dans le vent.

— Pour l'amour du ciel, dit-il en levant les bras, qu'est-ce qui se passe ici ?

Il aperçut Reyes et comprit aussitôt.

— Bon sang, la Douleur, tu nous gâches notre réunion, protesta-t-il.

— Tu ne devrais pas être en train de faire des recherches sur Rome ? rétorqua Reyes.

Ils s'étaient donc tous arrêtés de travailler à la minute où il était monté sur ce toit ?

Gideon, gardien de la Tromperie, arriva sur ces entrefaites.

— Eh bien... on s'amuse, ici, à ce que je vois.

Dans la bouche de Gideon, « On s'amuse » signifiait « On s'ennuie ». Il était condamné à ne proférer que des mensonges, sous peine de souffrir le martyre. Reyes l'envia : sa vie aurait été beaucoup plus simple s'il lui avait suffi de mentir pour souffrir.

Gideon l'agaçait prodigieusement. Sa manie de mentir sans cesse et son accoutrement lui tapaient sur les nerfs. Gideon était entièrement vêtu de noir, il avait teint ses cheveux d'une couleur bleu électrique, il avait plusieurs piercings aux sourcils – des boules argentées qui brillaient au-dessus de ses longs cils maquillés de noir. Il faisait peur aux humains, mais Reyes le trouvait surtout ridicule.

Sabin aussi était entièrement vêtu de noir. Il était beaucoup plus dangereux que Gideon, mais, à voir son visage candide, on ne s'en serait pas douté.

Les deux hommes étaient aussi des guerriers immortels, c'est-à-dire des êtres têtus et indociles.

— Tu n'étais pas censé aider Paris à chercher un objet de pouvoir aux États-Unis ? demanda Reyes à Gideon.

Il n'attendit pas la réponse.

— Vous commencez à m'enquiquiner, tous tant que vous êtes ! se plaignit-il. On ne peut donc pas s'isoler pour se mutiler tranquillement, dans ce château ?

— Non, répondit Paris. On ne peut pas. Et cesse de changer de sujet. Réponds à la question qu'on te pose, ou je jure que je viens te fourrer quelque chose dans la bouche. Mon démon a faim et je crois que tu ferais parfaitement l'affaire.

Reyes ne douta pas que la Luxure n'hésiterait pas à se satisfaire dans sa bouche, même si Paris préférait les femmes.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, murmura-t-il.

Ça ne coûtait rien de tenter la corde sensible.

— Pas besoin de réfléchir, répliqua sèchement Sabin. Tu feras ce qui est noble, parce que tu es un noble guerrier.

*Suis-je vraiment un noble guerrier ? Je n'en suis pas si sûr... Depuis que je désire cette femme, je suis devenu un faible. Je ne sais plus si...*

Reyes sursauta. Il se mettait à douter... C'était l'œuvre de la Crainte, bien entendu...

— Cesse de semer le doute dans mon esprit, Sabin ! Je n'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment.

Sabin ne chercha pas à nier. Il se contenta de hausser les épaules d'un air contrit.

— Désolé, dit-il.

Gideon intervint d'un air excédé.

— Puisque notre réunion n'est *pas* annulée, je ne vais *pas* en ville, au Club Destiny, pour arracher des cris de plaisir à une femelle humaine...

Sur ce, il partit en secouant la tête.

— N'annulez surtout pas votre réunion pour moi, protesta Reyes. Vous n'avez qu'à commencer et je vous rejoindrai plus tard.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le ciel, puis son regard descendit lentement. Le sinistre gouffre de la nuit le suppliait de nouveau de sauter.

— Je serai en bas dans quelques minutes, murmura-t-il.

Paris fit la grimace.

— En bas. Super. Je pourrais peut-être te rejoindre et jouer à cacher ton pancréas, pour t'obliger à te régénérer totalement. Tu sais que j'adore ça.

Lucien ne put s'empêcher de sourire.

— Je veux jouer aussi. Est-ce que je pourrais cacher son foie ?

La voix sensuelle d'Anya arracha un gémissement étouffé à Reyes.

La déesse aux cheveux blancs se précipita dans les bras ouverts de Lucien et les effluves de son parfum de fraise flottèrent dans le vent furieux. Ces deux-là roucoulaient comme des pigeons, perdus l'un dans l'autre pour éternité, oublieux du

monde.

Il avait fallu du temps à Reyes pour accepter cette femme venue de l'Olympe, le pays des dieux qu'il maudissait. De plus, il la jugeait dangereuse : en tant que déesse de l'anarchie, elle répandait le chaos autour d'elle. Mais elle les avait aidés, plus d'une fois, et elle rendait Lucien heureux. Il s'était donc résigné à tolérer sa présence.

Sabin toussa.

Paris siffla, bien que faiblement, parce qu'il commençait à manquer de vitamines, c'est-à-dire de femmes.

Une pointe de jalousie piqua Reyes, comprimant son cœur – ce cœur qui cesserait bientôt de battre, ce cœur dont il aurait bien voulu se passer, ce cœur qui désirait Danika.

Mais Danika ne voudrait jamais de lui. La plupart des femmes n'appréciaient pas la manière dont il prenait son plaisir, et la douce Danika en aurait été choquée. Il avait cru remarquer que sa seule présence la terrifiait.

Il aurait tant aimé la séduire, la serrer contre lui, l'envelopper de douceur. Mais il n'avait même pas le droit d'essayer. Les femmes qui copulaient avec lui succombaient à son démon et cherchaient ensuite le plaisir dans la douleur. Il ne voulait pas l'entraîner sur ce chemin.

— Vous l'avez, votre réunion, fit-il remarquer d'un ton railleur pour dissimuler son trouble.

Où était Danika en ce moment ? Est-ce qu'elle se pelotonnait contre un homme, comme Anya contre Lucien ? Était-elle morte ?

Il serra les poings et ses ongles s'étirèrent pour se planter dans ses paumes et le torturer délicieusement.

— Tu devrais te faire tout petit, la Douleur, protesta Anya en se tournant vers lui.

Elle enfouit sa tête dans le cou de Lucien, mais, à travers ses pâles mèches blanches, son regard bleu resta rivé à celui de Reyes.

— Tu fais perdre son temps à Lucien, et ça commence à m'agacer sérieusement.

Il se passait des choses terribles quand on contrariait la déesse de l'anarchie. Elle déclenchait des guerres et des



cataclysmes. C'était plus fort qu'elle.

— J'ai répondu à ses questions, protesta-t-il.

— Pas à toutes mes questions, corrigea Lucien.

— Dépêche-toi, la Douleur, ou je te pousse, dit Anya avec exaspération. Et ensuite, quand tu seras en bas, occupé à te régénérer, je retrouverai ta petite copine et je t'enverrai un colis contenant un de ses doigts.

*Calme-toi... Ne réagis pas... Ne te laisse pas emporter...*

— Je t'interdis de la toucher, dit-il.

— Et moi, je t'interdis de t'adresser à elle sur ce ton, intervint Lucien en serrant un peu plus Anya contre lui.

— Tu ne sais même pas où elle se trouve, fit remarquer Reyes plus calmement, tout en s'émerveillant une fois de plus de l'effet qu'Anya produisait sur Lucien.

— Peut-être que si, rétorqua Anya avec un sourire mystérieux...

— Anya..., dit Reyes avec irritation.

— Aeron doit revenir parmi nous, coupa Lucien.

— Aeron n'est plus accessible au raisonnement, répondit Reyes. Tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu le désespoir dans ses yeux. Tu ne l'as pas entendu me supplier. J'ai fait ce que je devais faire. Je ne regrette rien.

Il se détourna et regarda de nouveau en bas. Les flaques d'eau ondulaient à présent contre les rochers escarpés. Elles le suppliaient...

*La délivrance*, murmuraient-elles.

— Reyes ! appela Lucien.

Reyes sauta.

## 2

— Ta commande est prête.

Danika prit les deux assiettes chaudes qu'on lui faisait passer. La première contenait un hamburger bien gras et farci d'oignons, la deuxième un hot dog à la sauce chili, avec un supplément fromage. Les deux étaient chargées d'une montagne de délicieuses frites dont l'odeur lui mit l'eau à la bouche et fit gargouiller son estomac.

Elle n'avait rien mangé depuis le sandwich à la bolognaise de la veille au soir – un sandwich au pain rassis, avec de la viande qui sentait mauvais. Pourtant, elle aurait volontiers payé pour un deuxième. Si elle avait eu de quoi.

Encore trois heures et son service serait terminé. Trois heures à attendre avant d'avaler quelque chose. Trois heures à crever de faim, à avoir mal aux pieds, au dos, à trembler de froid. Elle se demanda si elle tiendrait le coup.

*Ne joue pas les princesses. Reprends-toi. Tu es une Ford. Une Ford tient toujours le coup.*

Mais son regard s'attarda sur les assiettes et elle se passa la langue sur les lèvres. Une toute petite frite. Qui le saurait ?

Son bras se tendit de lui-même, elle ouvrit la main...

— Dis donc, elle va me piquer une frite, murmura une voix d'homme.

— Tu as vu son genre ? répondit une autre voix. Pas étonnant...

Danika se figea. Pendant quelques secondes, elle oublia sa faim. *Voilà ce qu'est devenue ma vie...* Son existence avait basculé au cours de cette nuit maudite. Autrefois, elle avait eu un toit et une famille aimante, et à présent elle n'était plus qu'une fugitive solitaire. Autrefois elle avait été une artiste

reconnue qui vivait de sa peinture, et, à présent, elle en était réduite à servir dans une cafétéria minable.

— Je ne dirais pas que je suis surpris, mais...

— Tu ferais bien de surveiller ton portefeuille quand elle s'approchera de nous.

Elle sentit peser sur elle leurs regards durs et accusateurs. C'était la troisième fois qu'ils venaient manger chez Enrique, et chaque fois ils l'avaient humiliée. C'était étrange. Ils restaient polis et corrects, la remerciaient quand elle les servait, mais ils s'arrangeaient pour lui signifier leur mépris.

Elle les avait surnommés « les frères Moineaux ». Si seulement elle avait pu se débarrasser d'eux d'un revers de la main, comme on fait s'envoler des moineaux...

*N'attire pas l'attention sur toi.* Ces derniers temps, passer inaperçue était devenu son unique règle de vie.

— Que je ne te surprenne plus à picorer dans l'assiette des clients, intervint son patron.

Enrique était le propriétaire de l'établissement, mais il aidait en cuisine.

— Et dépêche-toi de servir. Ça va refroidir.

— C'est trop chaud, protesta-t-elle. Ils risquent de se brûler et de nous poursuivre en justice.

Les assiettes dégageaient une chaleur obscène contre sa peau glacée. En dépit de la chaleur qui émanait des cuisines, elle portait un pull qu'elle avait acheté pour trois dollars quatre-vingt-dix-neuf au dépôt-vente qui se trouvait un peu plus loin dans la rue. Pourtant, elle ne parvenait pas à se réchauffer, à se débarrasser de ce froid intérieur qui la transperçait jusqu'aux os.

Mais la chance allait bientôt tourner. Forcément. Quand on avait touché le fond, on ne pouvait que remonter. Le Bien et le Mal gagnaient tour à tour, non ? Elle l'avait cru autrefois... Mais à présent, elle en doutait.

Derrière elle, de l'autre côté de la baie vitrée qui donnait sur la rue, il y avait la vie, les voitures qui circulaient, les passants qui déambulaient, libres et rieurs, et qui semblaient la narguer. *Il n'y a pas si longtemps, j'étais parmi eux.*

Danika avait accepté ce travail chez Enrique et faisait autant

d'heures qu'il le lui permettait. Il ne lui avait pas demandé ses papiers et il la payait au noir. En liquide. Pas d'impôts. Pas de traces. Elle pouvait disparaître à la moindre alarme.

Est-ce que sa mère vivait elle aussi de petits boulots ? Et sa sœur ? Et sa grand-mère... ? Est-ce que sa grand-mère chérie était encore de ce monde ?

Deux mois plus tôt, elles étaient parties ensemble pour des vacances à Budapest, à la mémoire de ce grand-père qui leur avait tant vanté la magie de la ville.

Une erreur qui leur avait été fatale.

Là-bas, des monstres les avaient kidnappées et enfermées dans un château. De vrais monstres. Des créatures qui auraient effrayé le croque-mitaine. Des êtres paraissant humains, mais qui ne l'étaient pas. Danika ne pouvait oublier la vision d'horreur de ces crocs qui leur poussaient quand ils se mettaient en colère, ni celle de ce masque de squelette phosphorescent qui se devinait sous la peau de leurs visages.

L'une de ces créatures les avait libérées, mais Danika avait été capturée de nouveau, puis libérée encore, avec cet avertissement : *Fuis, cache-toi, il va te poursuivre – s'il te trouve, il te tuera, toi et les membres de ta famille.*

Elles avaient donc pris la fuite et s'étaient séparées en espérant que cela compliquerait la tâche de leurs poursuivants. Elles s'étaient cachées. L'ombre était devenue leur meilleure amie. Danika s'était réfugiée à New York, la ville qui ne dort jamais, dans l'espoir de se perdre dans la foule. Mais les monstres l'avaient retrouvée. Encore... Et, encore une fois, elle avait réussi à leur échapper, en faisant du stop pour Los Angeles, où elle vivait d'expédients et dépensait presque tout son argent pour prendre des cours d'autodéfense.

Au début, elle avait maintenu le contact avec sa famille grâce à des portables prépayés et à quelques amis de confiance. Puis la grand-mère de Danika avait cessé de donner de ses nouvelles.

Est-ce que les monstres l'avaient trouvée et éliminée ?

La dernière fois que Danika avait entendu parler d'elle, elle venait d'arriver à Oklahoma. Elle y avait des amis et ce n'était pas le meilleur endroit pour se cacher, mais elle était âgée et sans doute s'était-elle lassée de cette vie d'errance. À présent,

les amis en question avaient perdu sa trace. Elle était partie faire le marché et n'était jamais revenue.

Danika avait le cœur broyé quand elle songeait à sa grand-mère tant aimée. Elle ne pouvait plus joindre sa mère ou sa sœur pour leur demander si elles avaient de ses nouvelles. Elles avaient décidé de cesser de se téléphoner. Par prudence.

Des larmes lui vinrent aux yeux et son menton se mit à trembler. *Non !* Le moment était mal choisi pour penser à sa famille. Elle ne devait pas se laisser paralyser par la peur et le doute.

— Qu'est-ce qui te prend ?

La voix d'Enrique la tira de ses sombres rêveries.

— Secoue-toi. Nos clients attendent. S'ils me renvoient leurs assiettes parce qu'ils les trouvent froides, c'est toi qui paieras la note.

Elle aurait bien voulu lui lancer les assiettes à la figure, mais elle se retint et se contenta de lui sourire. Quand elle tourna les talons, les semelles usées de ses vieilles baskets crissèrent. Le menton haut, le dos droit, elle marcha vers la table, avec une peur glacée au ventre. Les deux hommes la fixaient de leur regard dur et froid. À en juger par leurs vêtements et leur coupe de cheveux, ils n'appartenaient pas à une classe aisée. Leur peau tannée évoquait un travail au grand air – dans le bâtiment ? Si c'était le cas, ils avaient pris le temps de se changer avant de venir. Leurs jeans et leurs T-shirts étaient impeccables, sans une tache.

L'un d'eux avait un cure-dents entre les lèvres et le faisait passer d'un côté à l'autre de sa bouche, de plus en plus vite à mesure qu'elle approchait. Elle les servit sans rien renverser, en dépit de ses mains qui tremblaient à cause de la faim et de la fatigue. Une mèche de ses cheveux s'échappa de sa queue-de-cheval et vint lui chatouiller la tempe.

Elle la replaça derrière l'oreille.

Avant Budapest, elle avait eu de longs cheveux blonds. Après Budapest, elle les avait coupés aux épaules et teints en noir, pour diminuer les risques d'être reconnue. Un crime de plus dont les monstres auraient à répondre...

— Désolée pour la frite, murmura-t-elle.

En dépit de leur mépris affiché, les deux hommes lui laissaient de bons pourboires et elle tenait à les ménager.

— Je ne voulais pas la voler, seulement l'empêcher de tomber.

Elle n'était pas habituée à mentir et se sentit mal à l'aise.

— Ne vous en faites pas pour ça, répondit Moineau n°1, en dissimulant mal une pointe d'irritation dans sa voix.

*Ne renvoyez pas vos assiettes, je vous en supplie...*

Elle n'avait pas les moyens de les payer.

— Désirez-vous autre chose ?

Leurs tasses de café étaient pleines, elle ne proposa pas de les resservir.

— Non, c'est parfait, répondit Moineau n°2, lui aussi très poli, mais néanmoins acerbe.

Il prit une serviette en papier et l'étala sur ses genoux.

Le geste dévoila un tatouage sur son poignet. Le signe de l'infini. Danika en fut surprise. Elle se serait attendue à un motif plus vulgaire, par exemple à une femme nue.

— Appelez si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Elle se força à sourire.

— Bon appétit, ajouta-t-elle.

Elle allait s'éloigner, mais Moineau n°2 la retint.

— À quelle heure prenez-vous votre pause ? demanda-t-il.

— Je... euh... Je ne prends pas de pause.

Il lança une frite dans sa bouche, mastiqua quelques secondes, puis lécha ses lèvres graisseuses.

— Et si vous en preniez une, ce soir ? proposa-t-il.

— Désolée, c'est impossible.

*Le sourire. N'oublie pas le sourire.*

— J'ai d'autres tables à servir, murmura-t-elle d'un air faussement contrit.

Elle aurait pu rajouter « Une autre fois, peut-être », pour qu'il ne se venge pas en supprimant le pourboire, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Elle tourna lentement les talons et les Moineaux disparurent de sa vue, en même temps que le sourire qu'elle affichait pour eux. En quelques enjambées, elle rejoignit Gilly, l'autre serveuse, qui se trouvait devant la machine à soda et remplissait

des verres. Elle savait qu'elle aurait dû plutôt filer vers une autre table, pour faire mine d'être occupée, mais elle avait besoin de quelques secondes de pause pour reprendre ses esprits.

Elle posa sa main sur le bar et y appuya sa hanche.

— Que Dieu me garde, murmura-t-elle.

Heureusement, un pan de mur l'abritait du regard des Moineaux.

— Ne compte pas trop sur Lui, fit la voix de Gilly.

Elle avait seize ans et en annonçait dix-huit parce qu'elle était en fugue. Elles échangèrent un sourire. Elles travaillaient toutes les deux quatorze heures par jour, et cela créait des liens.

— Je crois qu'Il nous a oubliées, acheva Gilly.

Tant de pessimisme chez une personne si jeune... Danika en fut choquée.

— Je refuse de croire qu'Il nous a oubliées, protesta-t-elle.

Décidément, le mensonge devenait chez elle une seconde nature. Si Dieu existait, il l'avait bel et bien oubliée... Et comment !

— Je suis persuadée qu'il se passera encore des choses merveilleuses dans ma vie. Il suffit d'être patiente et de ne pas se décourager.

*C'est ça... Tu peux toujours rêver.*

— Au fond, tu n'as pas tort... Moi aussi, je dois croire à la chance : aujourd'hui les Moineaux ont choisi de s'installer de ton côté.

— Tu plaisantes... Ils te font de grands sourires, et moi ils me regardent comme si j'étais la méchante sorcière du *Magicien d'Oz*. Je ne vois pas du tout ce que j'ai pu leur faire. Je vois encore moins pourquoi ils reviennent ici, si je les gêne à ce point.

Au début, elle les avait trouvés étranges et s'était méfiée, mais ils n'avaient pas manifesté de versant monstrueux, et elle ne craignait plus qu'ils soient des démons.

Gilly ne put s'empêcher de rire.

— Tu veux que je leur plante discrètement un couteau entre les omoplates ?

— Ce serait vraiment dommage, Gilly. Les menottes ne t'iraient pas du tout.

Le sourire de Gilly s'effaça.

— Je le sais, que les menottes ne me vont pas, crois-moi...

Danika fut tentée de lui conseiller de rentrer chez elle, auprès de sa mère. Mais après tout, si Gilly préférait la rue à son foyer, elle avait probablement une bonne raison. Dehors, on rencontrait des femmes au regard éteint qui vendaient leur corps, on assistait à des bagarres sanglantes, on voyait des gens mourants d'overdose au milieu de l'indifférence générale. On ne vivait pas dans la rue par choix.

Autrefois, Danika avait cru que le monde était une sorte de paradis qui vous réservait d'heureuses surprises. À présent, elle avait ouvert les yeux et ne se berçait plus d'illusions.

— Tu prends un cours, demain matin ? demanda-t-elle pour dévier leur conversation sur un terrain plus neutre.

Gilly prenait avec elle des cours de self-défense. Elles apprenaient à se battre, à utiliser leurs pieds et leurs poings. Elles apprenaient à tuer.

Ces leçons – avec sa famille – étaient devenues l'unique raison de vivre de Danika.

Gilly se tourna vers elle en soupirant. Une fois de plus, Danika songea qu'elle était bien trop jeune et fraîche pour servir dans une cafétéria. Gilly était brune, de taille moyenne, avec des cheveux coupés au carré. Elle se tenait droite comme un I. Elle avait de grands yeux noirs, une peau couleur de miel, un corps souple qui ajoutait un brin de sensualité à son innocence. Et, en ce moment, elle était aussi la seule amie de Danika.

— Mes pieds ne me le pardonneront jamais, mais oui, j'ai l'intention de prendre un cours, répondit Gilly. Et toi ?

— Évidemment que oui.

Dès qu'elle avait posé les yeux sur cette fille triste et courageuse, Danika avait ressenti pour elle un immense élan de sympathie. Mais elle gardait ses distances. Elle ne pouvait se permettre d'avoir des amis en ce moment.

— On mettra peut-être une fois de plus l'instructeur au tapis, poursuivit Gilly d'un ton rêveur. Ça serait drôle.

Danika ne put s'empêcher de pouffer – ce qui ne lui était plus arrivé depuis sa rencontre avec les monstres du château.

— Peut-être, murmura-t-elle.



Un timbre résonna au-dessus du brouhaha des conversations, annonçant qu'une commande était prête. Mais elles ne réagirent pas.

— Il faut que je te dise un truc, reprit Gilly en plantant ses mains sur ses hanches. Quand Charles nous a demandé de l'attaquer, j'ai été prise d'une telle hargne que j'aurais pu le tuer.

— Moi aussi, répondit Danika.

Elle songea tristement que, cette fois, il ne s'agissait pas d'un mensonge.

*À présent, imaginez que je suis votre ennemi et montrez-moi de quoi vous êtes capables. C'est le moment d'utiliser ce que vous avez appris. Allez-y ! N'hésitez pas !*

Danika avait aussitôt pensé à Aeron, à Lucien, à Reyes. Ses bourreaux. Ces êtres qu'elle aurait dû haïr de toute son âme. Qu'elle haïssait... Sauf un... Reyes...

*Idiot !*

Elle ne cessait de rêver de lui. Éveillée ou endormie. Il était toujours là, dans un recoin de son esprit, comme s'il l'avait marquée à jamais.

Dans ses cauchemars, il la délivrait des créatures qui la tourmentaient. Il les combattait et le sang coulait à flots. Ensuite il venait vers elle, blessé, amoindri, et, sans hésiter, elle le prenait dans ses bras. Il se mettait alors à l'embrasser, partout, lentement, avec sa langue qui parcourait les reliefs de son corps, y laissant une trace indélébile.

Chaque seconde passée avec lui en rêve l'attachait un peu plus à lui, et il était devenu tout ce qu'elle désirait, tout ce à quoi elle aspirait. Il était plus important pour elle que l'air qu'elle respirait. Il était comme une drogue. La pire des accoutumances.

*Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Il m'a enlevée, il a pris ma famille en otage...*

Pourquoi avait-elle à ce point besoin de lui ? Il était séduisant – terriblement –, mais il n'était pas le seul bel homme de la terre. Il était fort, mais cette force représentait un danger pour elle. Il était intelligent, mais sombre et tourmenté. Il ne souriait pas. Et pourtant, jamais elle n'avait désiré un homme autant qu'elle désirait Reyes.

Comme Gilly, il était brun aux yeux noirs, avec une peau couleur de miel. Il dégageait lui aussi une sensualité trouble, comme s'il avait vu le côté obscur de l'amour et en restait marqué à jamais.

Mais leur ressemblance s'arrêtait là. Reyes avait un corps grand et musclé. Il portait moins de vêtements que d'armes – des poignards, surtout, noués à ses poignets, à ses chevilles, ses cuisses, pendus à sa ceinture. Il était en permanence couvert de taillades et d'ecchymoses, traces de son dernier combat, probablement. Il était un guerrier. Jusqu'au tréfonds de l'âme.

Comme ses compagnons, ceux qui se faisaient appeler les Seigneurs de l'Ombre...

Elle les avait rebaptisés « les Seigneurs du Cauchemar », et ils le méritaient bien : ce qu'elle avait vécu avec eux surpassait de loin le pire de ses cauchemars.

Aeron était affublé d'une paire d'ailes noires et fines comme des toiles d'araignées, mais il volait aussi bien qu'un oiseau – ou plutôt qu'un méchant dragon. Lucien avait un œil bleu et un œil marron, et quand ces terribles yeux se mettaient à rouler dans leurs orbites, cela signifiait qu'il n'allait pas tarder à disparaître, comme s'il n'avait jamais existé. De plus il dégageait une étrange odeur de rose, sucrée et écœurante, qui cadrait mal avec son personnage et vous mettait l'angoisse au ventre.

Reyes aussi devait être doté d'un pouvoir magique, mais elle n'avait pas eu l'occasion de découvrir lequel.

Il avait combattu Aeron pour l'empêcher de la tuer, et elle ne cessait de se demander, depuis, ce qui l'avait poussé à commettre cette folie. Pourquoi s'était-il jeté sur Aeron, plutôt que sur elle ? Pourquoi lui avait-il permis de s'échapper, une fois de plus ?

Quelle importance, cela dit ?

*Reyes est un monstre, comme les autres. Ne l'oublie pas.*

La sonnette tinta de nouveau, la ramenant au présent.

— Les filles ! hurla Enrique.

Gilly gémit.

Danika se massa la nuque. Le sursis était terminé. Elle se

redressa. Du coin de l'œil, elle aperçut un client qui lui faisait signe.

— Je passerai te chercher demain matin à 4 h 30, ça te va ? demanda-t-elle à Gilly.

— Disons plutôt 5 heures, répondit Gilly. Je serai crevée, probablement, mais je t'attendrai.

Puis elle se détourna pour achever de remplir ses verres.

Danika se remit au travail. Pendant quinze minutes, elle s'occupa à servir ses tables et fut surtout sollicitée par les frères Moineaux, qui avaient visiblement décidé de ne pas la laisser souffler – attitude qui eut au moins le mérite de l'empêcher de penser à Reyes.

Moineau n°1 fit tomber sa fourchette à plusieurs reprises et elle dut aller lui en chercher une autre. N°2 voulut du café, puis une serviette propre. Enfin, sans doute à court d'inspiration, n°2 la saisit par le poignet alors qu'elle passait à sa portée, et le contact de cette main lui mit les nerfs en pelote.

Mais elle ne le repoussa pas – *Le pourboire, n'oublie pas, chaque centime compte* – et lui demanda poliment ce qu'il voulait, tout en libérant son bras d'un coup sec.

— Nous voudrions vous parler, répondit n°2 en tentant de la saisir de nouveau.

Elle recula pour l'éviter, tout en songeant que, s'il osait encore la toucher, il aurait droit à une gifle.

— À quel sujet ? demanda-t-elle.

Une mère entra avec son fils et le carillon de l'entrée annonça leur arrivée.

— À quel sujet ? répéta Danika.

— Au sujet d'un travail. D'un travail payé, bien entendu.

Elle ouvrit des yeux ronds. Bon sang ! Ils étaient vraiment persuadés qu'elle se prostituait pour arrondir ses fins de mois. Elle comprenait maintenant pourquoi ils la couvaient avec des yeux pleins de mépris. Tiens donc... Ils la méprisaient, mais ils voulaient s'offrir ses services...

— Je vous remercie, dit-elle posément. Je ne cherche pas de travail. Celui que je fais en ce moment me convient parfaitement.

Il ne lui convenait pas tant que ça, mais ils n'avaient pas

besoin de le savoir.

— Danika ! appela Enrique. Tu fais attendre les clients.

Les deux hommes jetèrent un coup d'œil vers l'entrée et froncèrent les sourcils.

— Plus tard, dit Moineau 2.

*C'est ça... Plus tard...* Bon sang... Ils la prenaient vraiment pour une prostituée ! Elle attrapa deux menus et s'avança vers la mère et le fils pour leur indiquer une table. Ils étaient peu soignés, habillés de vêtements trop légers, tachés et froissés. Avec eux, elle n'aurait pas un gros pourboire, mais elle les envia d'être ensemble et le sourire qu'elle leur adressa était sincère.

Elle songea que sa mère lui manquait terriblement.

— Qu'est-ce que je peux vous apporter à boire ?

— De l'eau, répondirent-ils en chœur.

Mais l'enfant jeta un regard avide du côté des verres de soda à moitié pleins abandonnés sur la table voisine. Danika eut aussitôt la vision d'un portrait et son cœur se serra. Elle aimait représenter le désir humain, en le mettant à nu.

*Mais tu ne peins plus...*

Une fugitive sans le sou n'avait ni le temps ni les moyens de peindre. De plus, pour peindre, il fallait ressentir. Et pas seulement de la tristesse. Toute une palette d'émotions. Colère. Tristesse. Bonheur. Amour. Haine. Chagrin. Et en ce moment, Danika n'avait pas droit aux émotions, si elle voulait rester en vie.

Elle refoula donc sa mélancolie et tendit le menu à la femme et à son fils.

— Je reviens dans quelques minutes avec vos boissons. Ça vous laisse le temps de choisir.

— Merci, répondit la mère.

Comme Danika se dirigeait vers la fontaine de soda, Moineau 2 profita de ce qu'elle passait encore à sa portée pour lui attraper de nouveau le bras. Elle se raidit. Elle avait soudain très chaud. La colère, sans doute.

— À quelle heure terminez-vous ? demanda Moineau 2.

— Ça ne vous regarde pas.

— Nous ne voulons que votre bien, insista-t-il. Le monde est rempli de méchants garçons. Il ne fait pas bon s'y promener

seule, pour une faible femme.

Elle ne crut pas une seconde à sa sollicitude.

— Si vous osez encore me toucher, vous allez le regretter, murmura-t-elle entre ses dents. Je ne suis pas une prostituée et je ne cherche pas à me faire facilement de l'argent.

Elle se libéra, tandis qu'ils la contemplaient tous deux bouche bée, et s'en alla remplir les verres de la mère et du fils. Ses mains tremblaient, son cœur cognait contre sa cage thoracique.

Elle se força à respirer lentement.

Finalement, ses muscles se détendirent et cessèrent de broyer ses os.

En retournant vers la table qu'elle servait, elle prit soin d'éviter les frères Moineaux. Elle déposa les verres. Quand la mère se rendit compte qu'elle avait apporté un Coca pour l'enfant, elle ouvrit la bouche pour protester, mais Danika l'arrêta d'un geste de la main. Une main qui tremblait encore... Elle fit de nouveau un effort pour inspirer profondément.

— C'est offert par la maison, murmura-t-elle.

Enrique n'offrait rien, pas même à ses serveuses, et il ne manquerait pas de déduire de sa paye les neuf dollars cinquante de la boisson, s'il s'apercevait de la manœuvre.

— Si vous êtes d'accord pour qu'il boive du Coca, bien entendu...

Le visage du garçon s'éclaira de joie.

— Tu es d'accord, maman, pas vrai ? Dis oui, dis oui...

— C'est d'accord, je vous remercie, répondit la mère en gratifiant Danika d'un grand sourire.

— C'est avec plaisir, répondit Danika. Vous avez choisi ?

Elle sortit son carnet et son crayon de la poche de son tablier. Sa main ne tremblait plus, mais ses muscles étaient encore tétanisés et elle cassa le crayon en deux en le prenant.

— Désolée, murmura-t-elle.

Elle sortit un autre crayon pour noter leur commande, tout en parcourant la salle du regard. Une autre famille venait d'entrer, mais elle ne leur jeta qu'un rapide coup d'œil. Elle sursautait de moins en moins quand de nouveaux clients entraient. Il y avait quelques jours encore, elle craignait sans

cesse que Reyes n'apparaisse pour la jeter sur son épaule comme un fétu de paille, avant de disparaître avec elle dans la nuit.

Gilly désigna l'unique box vide à la famille, tout en échangeant avec Danika un regard entendu. Danika lui adressa un sourire las. Elle se sentait encore secouée, fragilisée par l'intervention des frères Moineaux. *Tu ne devrais pas te laisser déstabiliser aussi aisément. Tu dois pouvoir tout affronter. À n'importe quel moment.*

— C'est noté ? demanda la femme.

— Oui. Deux hamburgers, un simple et un complet, les deux avec frites.

La femme acquiesça.

— C'est bien ça, merci.

— Ça ne devrait pas être long.

Elle arracha la page de son carnet et se dirigea vers les cuisines.

Cette fois, ce fut le n°1 des frères Moineaux qui l'arrêta au passage.

— Écoutez, dit-il. Il y a un léger malentendu. Nous ne vous prenons pas pour une prostituée. Nous voulons juste vous parler. Vous devriez vous méfier, votre route est semée d'embûches.

L'instinct de Danika prit aussitôt le dessus. Elle revit le visage paniqué de sa sœur, le jour où les monstres les avaient enfermées dans une chambre de leur lugubre château, elle entendit la voix angoissée de sa mère lui annonçant la disparition de sa grand-mère...

Aveuglée par une rage sourde, elle perdit brusquement le contrôle. *Attaque ! Tu n'as plus le droit de te montrer faible.* Elle envoya de toutes ses forces sa main libre contre le nez de Moineau n°1. Il y eut un bruit mouillé de cartilage et le sang gicla sur sa chemise et sur les assiettes, tandis qu'il hurlait de douleur en se tenant le visage.

Le silence se fit dans la salle. À travers le brouillard de sa colère, Danika entendit un bris de verre, puis un client qui jurait.

N°2 poussa un cri de surprise et se leva d'un bond, haletant.

— Mais qu'est-ce qui te prend, espèce de salope ?

— Je... Je...

Un frisson la secoua tout entière et elle se figea.

— Je vous avais dit de ne plus poser les mains sur moi, murmura-t-elle.

— Vous l'avez agressé, tonna n°2 en la prenant par les épaules.

Elle fut tentée de se défendre, de lui planter son crayon dans la jugulaire, mais la honte et le remords l'en empêchèrent.

— Vous ne valez pas mieux qu'eux, poursuivit n°2 d'un ton mauvais. On m'avait dit que vous étiez probablement innocente. On m'avait conseillé de me montrer gentil avec vous. Je me méfiais, mais j'ai obéi aux ordres. J'ai eu tort. Vous venez de nous faire une belle démonstration de ce que vous êtes réellement. Oui, vous êtes sans aucun doute une pute. *Leur* pute.

Vous ne valez pas mieux qu'eux. Mieux que qui ?

— Je suis désolée, je ne voulais pas, je...

Mais ces vagues excuses ne suffisaient pas à réparer sa faute. Elle lissa d'un geste machinal les plis de son pull et se rendit compte qu'elle avait la main pleine de sang en voyant les traces rouges qu'elle laissait sur la laine.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

— Quelqu'un va se décider à appeler le 911, merde ? hurla Moineau.

Elle allait devoir fuir de nouveau, alors qu'elle commençait à peine à se poser. *Seigneur...* Son cœur se mit à cogner violemment.

Enrique sortit en courant des cuisines et les portes battantes se balancèrent derrière lui. Enrique était grand et large, gros, imposant. Quelques mèches de ses cheveux clairsemés tombaient devant ses yeux plissés.

— Tu es virée, ma petite. Et ce n'est pas le plus grave de tes problèmes. File en cuisine pour attendre l'arrivée des flics.

— Je partirai, dit-elle d'un ton ferme. Dès que tu m'auras payé ma journée...

— Disparais tout de suite en cuisine ! cria-t-il. Tu fais peur aux clients.

Danika balaya la salle du regard. Ses yeux s'arrêtèrent sur la table qu'elle venait de servir. La mère serrait son fils contre elle d'une main, et repoussait de l'autre le verre de Coca qu'elle lui avait offert. Ils la fixaient tous deux d'un regard apeuré.

*Mon Dieu... Je voulais juste me défendre.*

Du coin de l'œil, elle aperçut Gilly qui approchait. Elle comprit à son air qu'elle s'apprêtait à intervenir pour prendre sa défense. *Non...* Elle allait perdre inutilement sa place, et sa paye de la journée.

— J'attendrai la police chez moi, dit-elle en se tournant vers Enrique.

— Certainement pas, protesta Enrique. Tu vas...

Elle n'attendit pas la suite et sortit, la tête haute, le menton fier. Personne ne tenta de lui barrer le chemin, pas même Moineau n°2. Dehors, l'air était tiède, la ville illuminée, les rues pleines de monde. Elle se mêla à la foule, avec la désagréable impression qu'elle était suivie par un projecteur et que tout le monde la regardait.

*Seigneur... Qu'est-ce que je vais devenir ?*

Elle accéléra le pas. À présent, elle courait presque. Il lui restait quarante dollars en poche, c'est-à-dire de quoi s'acheter un billet de train... Pour aller où ? Pourquoi pas la Géorgie ? C'était suffisamment loin. Et pour aller en Géorgie, il fallait passer par Oklahoma. Là où sa grand-mère avait disparu.

Elle était en train de songer que l'idée était excellente, quand une main la poussa dans le dos pour la faire entrer dans une petite ruelle, la projetant si violemment en avant qu'elle eut le souffle coupé en heurtant le sol. Elle sentit les cailloux la blesser à travers son pull et son T-shirt, sa mâchoire s'écrasa contre le béton, des étoiles blanches dansèrent sous ses paupières closes.

— Sale pute des démons, jura une voix tout près de son oreille en postillonnant sur ses cheveux.

Moineaux 2. Qui avait donc décidé de la suivre, finalement.

— Tu croyais vraiment que j'allais te laisser filer sans réagir ? Tu nous appartiens, bébé, et je te jure que je vais t'en faire baver. On m'interdit de tuer tes amis, mais toi, tu vas voir... Tu me supplieras de t'achever.

Son instinct de survie prit de nouveau le dessus. *Ne crie pas.*



*Bats-toi.* Ces mots avaient surgi dans son crâne, ils faisaient maintenant partie d'elle, comme ses bras ou ses jambes, et quand son assaillant la tira par les cheveux pour la faire lever, elle fit volte-face, en libérant les mèches qu'il tenait, sans tenir compte de la douleur. Puis elle lui envoya son poing dans l'estomac pour lui couper le souffle, le temps pour elle de fuir.

Il poussa un gémissement et la lâcha.

Un liquide tiède coula entre les doigts de Danika...

*Qu'est-ce que... ?*

Elle comprit en un éclair. *Le crayon...* Elle s'était blessée avec le crayon qui lui servait à noter les commandes et qu'elle n'avait pas songé à lâcher. La seconde d'après, elle le plantait dans la jugulaire de l'homme.

— Seigneur..., gémit-elle. Seigneur...

Elle se leva, étourdie, et dut s'agripper aux épaules de Moineau pour ne pas tomber. Un terrible sentiment d'horreur la submergea quand il s'écroula à ses pieds en gargouillant.

Les rayons de lune qui passaient entre les hauts immeubles accentuaient encore la pâleur de son visage défiguré par la douleur et le choc. Il voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en le lâchant.

Elle leva la main et le sang coula le long de son bras. De nouveau, elle fut submergée par la panique et l'horreur. Mais ce n'était pas le moment de craquer.

Elle recula lentement. *Tu n'es qu'une meurtrière !* hurla une voix dans sa tête. Une puanteur d'urine et de sueur vint se mêler à l'odeur métallique du sang.

Moineau 2 s'effondra sur le béton, la tête tournée de son côté, les yeux fixés sur elle. Sa poitrine cessa de se soulever.

Elle faillit vomir.

*Tu devais le faire. Il t'aurait tuée. Il ne t'a pas laissé le choix.*

Elle se détourna et se mit à courir pour rejoindre la rue et se mêler à la foule. Elle avait la sensation que tout la désignait comme une meurtrière, que les lumières des néons la suivaient, que tout le monde entendait la respiration rauque qui résonnait à ses oreilles comme un roulement de tambour. Mais personne ne tenta de l'arrêter.

Deux semaines plus tôt, à New York, l'un de ses instructeurs lui avait reproché de ne pas avoir d'instinct meurtrier.  
Il s'était malheureusement trompé.  
Elle ne valait pas mieux que les monstres qu'elle fuyait.

### 3

— Je sais où est ta femelle.

Reyes se redressa, avec son couteau planté dans le bras. Il l'avait enfoncé si loin qu'il s'était entamé une veine. Mais il cicatrisait trop vite. Le sang avait coagulé sur sa peau et la plaie se refermait déjà sur la lame.

À peine trois jours qu'il avait sauté du toit et, pourtant, il était suffisamment rétabli pour se lever de son lit et se déplacer. La Douleur recommençait à réclamer son dû, avec plus d'insistance que jamais. Reyes ne savait plus comment satisfaire cet insatiable démon.

Il arracha le couteau, ce qui rouvrit sa blessure, et il ne put s'empêcher de se poulécher les lèvres de plaisir. Mais, déjà, il n'y paraissait presque plus. *Ce n'est pas avec une petite entaille qu'il me laissera tranquille.*

— Tu n'as rien à me dire ? insista Lucien.

— Tu es un menteur, comme Gideon, répondit Reyes.

Depuis le canapé sur lequel il était installé, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Lucien s'était arrêté sur le seuil de la porte. Les beaux cheveux noirs du guerrier ondulaient jusqu'à ses épaules et ses yeux pers brillaient d'impatience.

— Je ne mens pas, ce n'est pas mon style, protesta-t-il.

Ils étaient seuls dans la salle de repos. Paris y passait d'ordinaire le plus clair de son temps pour y visionner ses films pornographiques, mais il était sorti en ville pour reprendre des forces en forniquant avec des femelles humaines. Maddox et Ashlyn s'étaient enfermés dans leur chambre. Comme toujours.

Sabin et les membres de son groupe s'étaient réunis dans la cuisine – ils en avaient éjecté Reyes quelques minutes plus tôt parce qu'il saignait sur la table. Ils tentaient d'échafauder un

plan pour entrer dans le temple de Ceux dont on ne Prononce pas le Nom, à Rome, sans que les humains s'aperçoivent de leur présence.

Reyes ne pensait pas qu'ils y trouveraient une piste menant à la Cape d'invisibilité, à l'Œil qui voit tout, ou à la Baguette amenuisante, mais son opinion était minoritaire, aussi s'était-il abstenu de l'exprimer. Pourtant, il était certain d'avoir raison. S'il y avait eu quelque chose à trouver parmi les ruines, la mousse et les coquillages, ils l'auraient déjà trouvé.

La Cage de force, l'objet de pouvoir qui était déjà en leur possession, ne leur avait pour l'instant servi à rien. Bien sûr, il était intéressant en soi : toute personne qu'on y enfermait se sentait contrainte d'obéir aux ordres du propriétaire de la cage. Mais qui devaient-ils y enfermer ? Et pour lui demander quoi ? Tant qu'ils ne sauraient pas répondre à ces deux questions, la cage continuerait à servir aux jeux stupides de Lucien et Anya.

— Reyes, nous parlons de Danika, insista Lucien.

— C'est toi qui parles d'elle, pas moi, rétorqua Reyes.

Il aurait voulu s'ôter pour toujours Danika de l'esprit, mais il commençait à croire qu'elle faisait maintenant partie de lui, autant que son démon – peut-être plus encore. Il pensait sans cesse à elle. Il y avait même pensé quand il était à l'agonie, en train de recoller les morceaux épars de son corps.

— Tu veux que je te dise ce que je sais, oui ou non ? demanda Lucien avec exaspération.

*Ne mords pas à l'hameçon. Il vaut mieux que tu ne saches pas.*

Il avait besoin de toute sa concentration pour apaiser la Douleur. S'il cessait de se mutiler, son démon allait se déchaîner sur n'importe quelle victime.

— Dis-le-moi, s'entendit-il répondre d'une voix rauque.

— Elle a attaqué un homme il y a trois jours.

*Cet ange de douceur ?*

Reyes ricana.

— Tu mens, dit-il.

— T'ai-je déjà menti ? s'offusqua Lucien.

Non, il ne lui avait jamais menti. Reyes ravala la bile qui lui montait à la gorge.

— Comment sais-tu qu'elle a attaqué un homme ? demandait-il lentement.

— Elle ne s'est pas contentée de l'attaquer. Elle l'a tué. Il a agonisé deux jours à l'hôpital et il est mort ce matin. Je suis allé chercher son âme. Il portait la marque de l'infini sur le poignet.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

Reyes grogna en se levant d'un bond, fou de rage.

Cette fois, il ne mit pas en doute la parole de Lucien. Les chasseurs les haïssaient. Sans doute avaient-ils repéré Danika ici, au château. Ils l'avaient suivie et ils avaient tenté de la torturer pour lui soutirer des informations. Elle s'était défendue.

Il claqua des dents de rage. Chiens de chasseurs ! Ils étaient tellement fanatisés qu'ils rendaient les Seigneurs de l'Ombre responsables de tous les maux de la terre.

Pour détruire les démons de la boîte de Pandore et les guerriers qui leur servaient de gardiens, ils étaient capables de tout. Ils n'hésiteraient sûrement pas à s'en prendre à toute personne soupçonnée de sympathiser avec eux.

Danika n'avait pas sympathisé avec eux, loin de là, mais les chasseurs avaient toutes les raisons de penser le contraire. Ils voulaient sans doute l'utiliser pour les attirer dans un piège.

— Elle est blessée ? Ils lui ont fait du mal ?

Il tâta machinalement l'une de ses lames. Il se préparait déjà à combattre.

Lucien continua son récit, comme s'il n'avait pas entendu Reyes.

— Pendant que j'escortais l'âme du chasseur en enfer, j'ai vu les derniers instants de sa vie.

— Est-ce qu'elle est blessée ? articula lentement Reyes entre ses dents serrées.

— Oui.

Dans les couloirs de son esprit, le démon se déchaîna, griffant son crâne.

— Est-ce qu'elle est... ?

Il se mordit la lèvre. Les mots refusaient de se former. Cette idée était trop insupportable.

— Non, répondit Lucien qui avait compris. Elle n'est pas

morte.

Le soulagement apaisa un peu sa colère et il se tassa sur lui-même.

— Il y avait d'autres chasseurs que cet homme ?

— Oui.

Lucien était agaçant. Il fallait toujours lui soutirer les informations.

— Combien ?

— Un seul. Elle lui a cassé le nez.

— Volontairement ? demanda Reyes d'un ton surpris.

— Oui.

Reyes se souvenait d'une Danika douce et tranquille. La tigresse que lui décrivait Lucien le laissa perplexe.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

Il avait déjà décidé de la rejoindre. Il trouverait un moyen de la mettre définitivement à l'abri des chasseurs. Et puis il la quitterait. Il ne s'autoriserait même pas à lui parler. Mais il avait besoin de la voir. Besoin de s'assurer qu'elle allait bien.

Ensuite, il s'occuperait du deuxième chasseur et il lui ferait regretter d'avoir approché Danika. Un nez cassé, ce n'était pas assez cher payé.

Lucien ne lui répondit pas. Il changea tout bonnement de conversation.

— Nous partons pour Rome dans moins d'une semaine. Il nous faut ces objets de pouvoir.

— Je sais, répondit sèchement Reyes.

— Et je veux qu'Aeron soit revenu avant notre départ.

— Tu veux donc mettre tout le monde en danger au château. Pour satisfaire tes désirs, tu es prêt à aller contre ceux d'Aeron.

— Il a besoin de nous, protesta Lucien. Plus que jamais.

Reyes sortit sans un mot de la pièce, en passant devant Lucien sans même le regarder.

Depuis qu'Ashlyn et Anya s'y étaient installées, leur vieille demeure avait bien changé. Les vases débordaient de jolies fleurs, les murs étaient décorés des œuvres d'art volées par Anya au cours des siècles – il y avait surtout des portraits d'hommes nus, elle avait décidément un étrange sens de l'humour. Les deux femmes s'étaient aussi chargées de changer le mobilier.

Elles avaient remplacé les vieux canapés mal assortis par de cossus canapés en cuir et disposé partout des coffres sculptés et bien cirés, des bancs, des fauteuils, des coussins. Reyes restait par principe opposé à la présence de femelles au château, mais il reconnaissait qu'elles y avaient apporté douceur et confort.

Il monta résolument l'escalier en faisant résonner ses bottes sur le plancher de bois, mais s'arrêta net en atteignant le palier du deuxième étage : Lucien l'attendait devant la porte de sa chambre, les bras croisés sur la poitrine, en affichant une expression déterminée.

La Mort se transportait d'un endroit à un autre en un clin d'œil.

— Je ne te lâcherai pas, dit-il sèchement. Tu devrais d'ailleurs t'en réjouir. Si tu t'étais trouvé à la place d'Aeron et que j'avais dû me battre pour ta vie, je n'aurais pas lâché non plus.

Reyes se jeta sur Lucien pour l'écarter d'un coup d'épaule. Il ne permettait à personne de l'empêcher d'entrer dans sa chambre. Une fois à l'intérieur, il alla droit à l'endroit où il rangeait sa collection d'armes.

— Les autres sont de mon avis et n'apprécient pas que tu refuses de répondre quand on te parle d'Aeron, poursuivit Lucien. Je leur ai demandé de me laisser quelques jours pour te faire entendre raison, mais si tu persistes dans ton mutisme...

S'il persistait, ils se retourneraient contre lui. Pour eux, il était en train de choisir le camp de Danika plutôt que celui d'Aeron, celui d'une femelle plutôt que celui de son compagnon. Il aurait pu se défendre en faisant remarquer à Lucien que Maddox et lui ne s'étaient pas gênés pour choisir leur femelle... Et, aussi, en lui disant qu'Aeron l'avait supplié de lui donner la mort et qu'il ne voulait pour rien au monde retourner au château. Mais cela n'aurait servi à rien. Pire... Il n'était pas loin de partager le point de vue de Lucien.

Il vérifia le magasin de son Sig Sauer. Il était plein. Puis la chambre. Une balle déjà chargée. Parfait.

— Tu prends des armes à feu ? s'étonna Lucien.

— Ça peut servir, répondit-il en empochant trois chargeurs pleins et une boîte de cartouches 45.

Il avait déjà des poignards aux chevilles et des étoiles à lancer à la ceinture.

— Tu ne sais même pas où aller, fit remarquer Lucien.

— Ce n'est pas ça qui m'arrêtera. Je la trouverai, où qu'elle soit.

Lucien poussa un long soupir.

— Je peux te transporter jusqu'à elle. Tu serais à son côté dans quelques secondes. En mesure de la sauver.

Pourquoi Lucien parlait-il de sauver Danika ? Était-ce une façon de lui faire entendre qu'elle était en danger ? Et si oui, l'était-elle vraiment, ou s'agissait-il d'un piège ? Il fixa le fusil dans son dos et posa les mains à plat sur la nappe en velours de la table. Il resta un moment silencieux, tête basse, à réfléchir aux options qui s'offraient à lui. Il hésitait. Libérer Aeron signifiait retrouver tout de suite Danika, mais aussi la mettre en danger. Ne pas le libérer la protégeait de sa fureur, mais la laissait à la merci des chasseurs. Les deux solutions étaient mauvaises.

Il poussa lui aussi un long soupir et contempla son grand lit aux draps froissés. Il avait souvent imaginé Danika entre ces draps, avec ses longs cheveux blonds qui retomberaient en cascade sur ses épaules, son corps nu luisant de désir, ses seins pointés vers lui, ses jambes ouvertes, son sexe humide.

Parfois, cette belle image était chassée par une autre, terrible et effrayante, celle d'une Danika inerte et couverte de sang, à la gorge tranchée.

*Aeron ne peut pas rester éternellement enterré dans une grotte. Relâche-le et protège Danika.*

Protéger Danika signifiait la garder près de lui, et cette perspective parut à Reyes aussi voluptueuse et entêtante que la caresse d'une maîtresse – à supposer que la douceur d'une caresse puisse lui procurer du plaisir.

Danika...

Il eut la vision de son visage angélique, de ses grands yeux verts qui l'avaient contemplé avec haine, avec peur, avec espoir, et même... Avec désir... ? Son petit nez espiègle. Cette bouche rose et sensuelle qui lui avait souhaité de rôtir en enfer, tout en lui promettant silencieusement les plus délicieux plaisirs. Son



corps souple et délicat, tout en courbes douces, fait pour l'étreinte d'un homme.

Il ferma les yeux et tenta de se souvenir de son odeur – un mélange sucré d'innocence et de nuit d'orage.

— Donne-moi la main, ordonna Lucien.

Il s'était approché et lui soufflait son haleine tiède sur ses joues.

Reyes battit des paupières... Il avait confiance en Lucien, il le respectait. Aussi lui offrit-il sa main sans lui poser de question.

Les yeux de Lucien s'étaient mis à tourner dans leurs orbites. Il referma ses doigts sur ceux de Reyes.

Un éclair fulgurant traversa le corps de Reyes. Il fut secoué d'un spasme violent, comme si on l'avait branché sur un générateur électrique, et il sentit un courant traverser son flux sanguin. Une vague de chaleur l'enveloppa en s'enroulant autour de lui comme un serpent, le serrant à l'étouffer, provoquant une merveilleuse sensation de douleur. Il ferma les yeux, pour mieux la savourer. Son démon ronronna de plaisir.

Un nuage noir s'abattit sur son esprit, puis quelques étincelles scintillèrent, de plus en plus nombreuses, de plus en plus grosses. Une image floue et confuse apparut. Un contour. Et, soudain, il vit Danika, enchaînée à un lit, pâle. Elle avait coupé ses cheveux et les avait teints en noir.

Elle tremblait. Des larmes avaient séché sur ses joues. Elle avait les lèvres gercées et fendillées. Une vague de rage et de haine submergea Reyes, si puissante qu'il eut l'impression d'être possédé par un deuxième démon. Il ne supportait pas de voir souffrir Danika.

Lucien le lâcha et la vision s'effaça.

— Comme tu as pu le constater, elle n'est pas en très bonne posture, fit-il remarquer.

Il regarda Reyes droit dans les yeux.

— Plus elle reste avec eux, et plus son calvaire se prolonge. J'ai assisté aux funérailles du chasseur qu'elle a tué et j'ai suivi ensuite ses camarades jusqu'à leur repaire. C'est comme ça que j'ai pu la trouver. Je crois qu'elle est leur prisonnière depuis le soir du meurtre. Ils l'ont attachée à un lit et ils lui injectent des produits pour dormir... Elle ne peut pas se défendre.

— D'accord ! coupa Reyes. Tout ce que tu voudras !

Il avait pris sa décision.

— Amène-moi près de Danika et je te dirai où se trouve Aeron.

C'était peut-être le moyen de sortir de l'impasse... Sauver Danika, la protéger... Et en même temps raisonner Aeron – même s'il n'avait pas la moindre idée de la manière de procéder pour accomplir ce prodige.

— Je veux ta promesse qu'Aeron aura droit à l'isolement qu'il réclame quand nous l'amènerons au château.

— Tu l'as, acquiesça Lucien d'un air triste. Mais si je te mène à Danika, c'est surtout parce que Anya assure qu'elle nous aiderait à trouver les objets de pouvoir. Et je te préviens que je compte bien l'obliger à le faire.

— Si tu la mets en danger, tu me trouveras sur ton chemin.

— Il ne faudra pas t'en prendre à moi si...

— Il ne lui arrivera rien parce que je la protégerai.

*Envers et contre tout.*

— Nous avons assez perdu de temps à discutailler, coupa Lucien. Partons.

*Dire que je me suis tant battue pour finir comme ça...*

Danika eut un rire amer. Elle venait de se réveiller et n'aurait pas su dire depuis combien de temps elle se trouvait enchaînée à ce lit, ni ce qu'on lui avait fait subir. Elle préférait d'ailleurs ne pas trop y réfléchir...

Après avoir tué le Moineau, elle avait décidé de passer par son minable petit appartement pour rassembler ses affaires – ses armes et des vêtements qu'elle ne voulait pas laisser derrière elle. Une erreur qu'elle regrettait amèrement.

Mais comment aurait-elle pu deviner que des hommes l'attendraient dans l'ombre, près de l'escalier de secours de son immeuble, comme s'ils avaient su qu'elle passait par là ? Ils connaissaient donc ses habitudes... Sans doute la suivaient-ils depuis plusieurs jours.

Elle aurait pu avoir le dessus sur un homme, ou deux, ou trois. Mais ils étaient six. Et ils portaient tous au poignet le

signe de l'infini, comme le Moineau qu'elle... Elle n'avait pas la force de mettre des mots sur ce qu'elle avait fait. Les six hommes avaient eu aisément le dessus. Ils l'avaient immobilisée, puis assommée.

*Plus jamais sans défense... Tu parles...*

En ouvrant les yeux, tout à l'heure, elle avait compris que ces types n'étaient pas des policiers et qu'ils ne l'avaient pas emmenée en prison. En prison, on n'attachait pas les gens.

Dans ce cas, qui étaient-ils ? Et que lui voulaient-ils ?

Pas du bien, c'était l'évidence. Une vague de panique la submergea. Elle se sentit soudain glacée. La peur bourdonnait à ses oreilles. Elle se rendit compte que sa mâchoire était endolorie, là où ils l'avaient frappée. Elle se sentait faible, elle avait faim. Elle avait du mal à respirer.

Les lourdes et froides chaînes lui entaillaient la peau. Elle tira lentement dessus, tout en jetant autour d'elle des regards affolés. Elle se trouvait dans une pièce joliment meublée de fauteuils rembourrés, de coussins colorés brodés de perles, d'une coiffeuse en acajou surmontée d'un miroir doré.

Elle se demanda s'il n'y avait pas du Reyes là-dessous. Quand il l'avait séquestrée, dans le château, il avait veillé à l'installer confortablement.

Mais non... Reyes n'aurait pas envoyé six hommes pour l'enlever : il serait venu la chercher lui-même. Ceux qui l'avaient enfermée ici portaient le même tatouage que Moineau, ils étaient donc probablement ses amis.

Projetaient-ils de venger sa mort ? Et si oui, comment ? Allaient-ils la torturer ? Pire, la violer ? Seigneur...

Des larmes lui piquèrent les yeux. Une fois de plus, elle se retrouvait seule et à la merci d'un groupe d'hommes hostiles. Elle se remit à tirer sur ses chaînes, de plus en plus fort. À présent, elle transpirait tant que ses draps étaient trempés. La manœuvre avait retroussé ses vêtements et, le tissu ne faisant plus bouclier entre sa peau et le métal, elle ne tarda pas à avoir les poignets et les chevilles en sang.

On frappa un coup à la porte.

Son cœur fit une embardée et elle serra les lèvres pour étouffer un gémissement d'angoisse. Devait-elle feindre de

dormir ? Elle se figea.

La porte s'entrebâilla, laissant apparaître la silhouette d'un homme plutôt grand. Elle aurait voulu fermer les paupières, mais elle n'arrivait pas à le quitter des yeux. Il portait une chemise blanche et un pantalon noir. Il paraissait avoir la trentaine, il coiffait ses cheveux bruns en arrière. Ses yeux étaient grands, du même vert que les siens. Il paraissait posé et n'avait pas du tout l'allure d'un meurtrier. Il arborait même un sourire gentil, presque amical.

Mais elle n'en fut pas le moins du monde rassurée.

Elle tenta d'avaler le nœud qui lui obstruait la gorge. *Ne dis rien*. Elle se mordit la joue, jusqu'à avoir un goût de sang dans la bouche. *Ne lui montre pas que tu as peur*. Elle inspira lentement, le plus calmement possible.

— Vous êtes réveillée, c'est bien, dit-il.

Il marqua un léger temps de pause.

— Détendez-vous, ma chère. Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal.

— Dans ce cas, détachez-moi.

Elle aurait voulu paraître forte, mais elle ne parvenait pas à maîtriser le ton geignard de sa voix.

— C'est malheureusement impossible, murmura-t-il en secouant la tête d'un air désolé.

Il paraissait sincère.

— Ces chaînes sont une nécessité.

— Laissez-moi partir et...

Il leva une main, pour lui intimer le silence.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, coupa-t-il. Je me nomme Dean Stefano, mais mes amis m'appellent Stefano et je vous invite à en faire autant. Et vous, vous êtes Danika Ford.

— Laissez-moi partir, je vous en supplie...

— Je vous laisserai partir, mais pas tout de suite.

Il haussa les sourcils.

— J'irai droit au but. Que savez-vous au sujet des Seigneurs de l'Ombre ?

*Les Seigneurs de l'Ombre ?* Il faisait probablement allusion aux monstres qui l'avaient kidnappée à Budapest. Un rire hystérique lui échappa. Dans quel guêpier Reyes l'avait donc

entraînée ?

— Je vous écoute, insista-t-il.

— Je ne sais rien, rien du tout, répondit-elle tout en se demandant sur quoi portait exactement sa question.

Un éclat irrité passa dans le regard de Stefano.

— Mentir n'est pas la bonne tactique, ma chère. Reprenons donc depuis le début. Vous avez séjourné à Budapest dans un château habité par un groupe d'hommes. Et pas n'importe quels hommes... Les plus violents que la terre ait jamais portés. Mais ils ne vous ont fait aucun mal. Ce qui signifie pour nous qu'ils vous considèrent comme une amie.

— Ce sont des monstres ! lança-t-elle en espérant que c'était ce qu'il avait envie d'entendre. Je les hais ! J'ignore pourquoi ils m'ont enlevée. De même que j'ignore pourquoi ils m'ont libérée.

Elle se jugea convaincante. Et pour cause...

— Laissez-moi partir... Je vous en supplie... Je n'avais pas l'intention de m'en prendre à vos amis. C'était un accident et...

Sa voix se brisa. Elle eut les larmes aux yeux.

Stefano soupira.

— Nous vous avons administré un sédatif en attendant de décider de ce que nous ferions de vous. Vous avez tué l'un de nos meilleurs soldats, Danika. Kevin nous manque. Vous nous devez réparation, vous ne croyez pas ?

Elle se sentit assaillie par la culpabilité. Et c'était beaucoup plus douloureux que les chaînes qui lui entamaient la peau.

— Je vous en supplie... Laissez-moi rentrer chez moi.

Mais en songeant qu'elle n'avait plus de chez-elle, elle eut un rire amer. Elle se sentait faible, fragile. Elle avait la tête qui tournait.

— Je vous en prie...

Le visage de Stefano resta de marbre.

— Les Seigneurs de l'Ombre... Ces hommes qui se donnent entre eux les prénoms de Lucien, Reyes, Paris, Maddox, Sabin, Aeron, Gideon... Vous voulez que je les nomme tous ? Ces hommes sont habités par des démons. Ils sont des démons. Vous l'ignoriez ?

Elle battit des paupières. Son souffle se glaça dans ses poumons.

### *Des démons ?*

Quelques mois plus tôt, une telle déclaration lui aurait fait lever les yeux au ciel. Mais elle acquiesça. Elle savait à quoi il faisait allusion. Elle avait vu un masque de squelette luire sous la peau de ses ravisseurs, leurs crocs et leurs griffes qui s'allongeaient. Un homme ailé lui avait fait survoler la ville. Elle avait entendu dans ce château des hurlements de douleur, comme si on torturait des gens.

Des démons, elle en voyait en rêve depuis son enfance. Pour les exorciser, elle avait pris l'habitude de les peindre. En secret. Comme si elle avait su depuis toujours qu'elle en rencontrerait un jour. Elle se demanda si les cauchemars qui la hantaient depuis son plus jeune âge n'avaient pas servi à la préparer à cet événement.

— Je vois que vous me croyez, que vous avez compris, murmura Stefano d'une voix mauvaise.

Il marcha vers elle. Il paraissait maintenant rempli d'une haine terrible qui le rendait menaçant.

— La Mort est un démon. La Destruction est un démon. La Maladie est un démon. Les démons de Budapest, les Seigneurs de l'Ombre, sont responsables de tous les maux de la terre.

Plus il approchait, plus elle se recroquevillait.

— Mais qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? bredouilla-t-elle.

— Vous n'avez jamais perdu un être que vous aimiez ? Ni un objet auquel vous teniez ? Personne ne vous a jamais menti ? Vous n'êtes jamais tombée malade ?

— Je... Oui... Je...

Elle ne savait plus que dire.

— L'un de ces démons a séduit ma femme, poursuivit-il. Elle était pure et aimante. Sans son intervention, elle ne m'aurait jamais trahi. Mais ce démon a réussi à l'attirer dans son lit, puis à la convaincre qu'elle ne valait rien. Elle s'est suicidée. Je l'ai trouvée pendue aux poutres de notre garage.

Sa voix était de plus en plus dure. Son visage froid comme du granité.

Danika savait ce qu'on éprouvait en découvrant le cadavre d'un être aimé. C'était elle qui avait trouvé son grand-père après son attaque cardiaque, et l'image de son corps raidi et froid la

hantait encore, souillant la mémoire de l'être plein de vie qu'il avait été.

Stefano déglutit et fit un effort visible pour se contrôler.

— Depuis la mort de ma femme, je n'ai plus qu'un seul but – un but que je partage avec des millions d'hommes et de femmes à travers le monde. Les démons sont les ténèbres. Et nous la lumière. Et nous ne voulons plus qu'ils fassent régner les ténèbres sur la terre. Sur *notre* terre.

Il ferma les yeux, comme pour savourer une vision merveilleuse.

— Quand nous aurons capturé ces démons, le monde redeviendra ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Un monde de beauté et de paix... Un monde parfait...

*Fais-le parler... Détourne son attention de toi.*

— Et pourquoi les capturer ? Pourquoi ne pas les tuer, tout simplement ?

Il ouvrit lentement les yeux et la vision merveilleuse cessa d'illuminer ses prunelles. Il fixa Danika pendant quelques secondes, et elle eut l'étrange impression qu'il était capable de sonder son âme.

— Les tuer libérerait les démons, dit-il enfin. Et ceux-ci se déchaîneraient sans retenue sur la terre, semant le mal, l'horreur et la souffrance. Il nous faut les deux. Ces hommes et leurs créatures.

Il haussa les épaules, comme si peu lui importait, mais son regard se fit plus aigu.

— Jusqu'à ce qu'on trouve la boîte..., acheva-t-il.

— La boîte ?

Elle remua ses poignets pour les soulager du poids des chaînes. Ils étaient trempés de sueur et glissaient aisément. Elle aurait presque pu... Quoi donc ? Se libérer ? Et après ? Des démons la pourchassaient. Ils en voulaient aussi à sa mère, à sa sœur, à sa grand-mère si elle était toujours en vie. Des démons... Pouvait-on se libérer de démons ? Seraient-elles de nouveau un jour libres et heureuses ?

— La boîte de Pandore, répondit Stefano en posant sur elle un regard intense.

Elle se figea. Était-ce un cauchemar ?

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Sa grand-mère lui avait raconté le mythe de Pandore.

— La boîte de Pandore est un mythe. Une légende.

Il croisa ses bras sur son ventre et elle put voir sous le tissu tendu de sa chemise qu'il avait des bras musclés de combattant. Il devait s'entraîner durement, lui aussi, et être armé, comme les démons, ceux qu'il appelait les Seigneurs de l'Ombre.

— Et les démons, vous pensez qu'ils sont réels ou pas ? lança-t-il.

La peur noua le ventre de Danika.

— Je vais vous raconter une histoire, reprit-il plus doucement. Et je voudrais que vous l'écoutiez attentivement.

Il se tut et elle comprit qu'il attendait son assentiment, aussi acquiesça-t-elle.

Elle ne s'était pas trompée, parce qu'il reprit aussitôt.

— Quelques centaines d'années après la création de la terre, un groupe de démons s'est échappé de l'enfer. Il s'agissait de créatures abjectes créées par Hadès et son frère Lucifer. Pour les empêcher de détruire le monde, les dieux ont décidé de les enfermer dans une boîte taillée dans les os de la déesse de l'Oppression.

— Je connais la suite, murmura Danika qui commençait à avoir la nausée.

Stefano haussa un sourcil.

— Je vous écoute.

— Les dieux ont confié cette boîte à Pandore.

Il acquiesça.

— En effet.

— Et Pandore l'a ouverte.

Ce n'était pas la version de sa grand-mère, mais c'était celle que tout le monde avait lue. Et lui aussi, sans doute.

— C'est à partir de là que la vérité diffère de la légende, corrigea Stefano.

Il se tut de nouveau et caressa d'un air songeur le signe de l'infini tatoué sur son poignet.

— Pandore était une guerrière. La meilleure combattante de tous les temps. C'est pourquoi les dieux lui avaient confié la garde de cette boîte. Elle ne l'aurait jamais ouverte, même si on



l'avait menacée de mort.

Danika tira de nouveau sur ses chaînes, mais avec moins de conviction. Stefano se référait à la même version que grand-mère Mallory. Ça devenait intéressant.

— Et ? demanda-t-elle.

— Des guerriers immortels chargés de protéger les dieux ont pris ombrage de ne pas avoir été choisis pour garder cette boîte. Blessés dans leur orgueil, ils ont voulu prouver aux dieux qu'ils commettaient une erreur en la laissant à Pandore. Profitant de ce que le dénommé Paris séduisait Pandore, les autres ont attaqué ses gardes. Leur chef, celui qui s'appelle Lucien, a ouvert la boîte. Il a libéré les démons.

Danika se recroquevilla de nouveau sur le matelas et, les yeux au plafond, tenta d'imaginer le Reyes que lui décrivait Stefano – un Reyes orgueilleux et jaloux du privilège accordé à une femme. Cette image ne cadrerait pas avec l'homme introverti et triste, parfaitement indifférent au regard des autres, qu'elle avait rencontré.

— Et ensuite ? demanda-t-elle.

— La boîte a disparu sans que personne sache qui l'avait prise et pourquoi. Les dieux ont donc enfermé les démons à l'intérieur des guerriers qui avaient ouvert la boîte, puis ils ont banni ces guerriers de l'Olympe. Depuis, ces hommes se sont laissé dominer par leurs démons, ils répandent le sang et l'horreur sur la terre. Tant qu'ils seront en liberté, nous n'aurons pas de paix.

Il caressa doucement sa pomme d'Adam, en inclinant la tête, avec une expression fiévreuse.

— Je vous ai déjà posé cette question, mais je vous la repose. Pouvez-vous imaginer un monde sans colère, sans douleur, sans mensonge, sans misère ?

— Non, répondit-elle sans hésiter.

Elle le pouvait d'autant moins qu'elle n'avait connu que cela durant les deux derniers mois.

— Les Seigneurs de l'Ombre ont tué votre grand-mère, Danika, vous en êtes consciente ?

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? s'écria-t-elle d'une voix rauque et paniquée. Vous ne pouvez pas en être sûr à moins

de... À moins de...

— De l'avoir vue, acheva-t-il à sa place.

*Seigneur... Seigneur... Non !*

— Vous l'avez vue ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

— Oui et non, reconnut-il. L'un de mes hommes a aperçu la créature Aeron qui la transportait sur son épaule. Ensuite, il s'est engouffré dans un bâtiment et mon homme n'a pas pu le suivre.

Il pinça le nez d'un air contrarié.

— Au début, nous avons décidé de vous surveiller et d'attendre que les Seigneurs de l'Ombre vous rejoignent. Nous pensions que vous marchiez avec eux et nous voulions vous capturer ensemble. Mais vous ne cessiez de vous déplacer et nous avons fini par nous demander si vous n'étiez pas plutôt en train de les fuir. Ça m'a intrigué.

Elle se fichait pas mal de ce qu'il avait prévu ou de ce qui l'avait intrigué. Ce qui l'intéressait, c'était de savoir si sa grand-mère était morte. Aeron était entré dans un bâtiment en la portant sur son épaule ? Et après ? Ça ne prouvait rien. Grand-mère Mallory était peut-être encore en vie. Elle l'imagina en train de rire tout en mangeant une assiette de sa soupe préférée. Elle aurait tant voulu que ce soit vrai... Elle en eut les larmes aux yeux.

Puis l'image se transforma. Un poignard dépassait maintenant de la poitrine de sa grand-mère. *Non ! Non !* Elle eut envie de protester. De hurler. *Calme-toi. Tu ne peux pas te laisser aller à tes émotions. Tu n'es pas en état. Tu vas te trouver mal.*

— Vous pouvez nous aider à les capturer, Danika. Pour qu'ils ne puissent pas faire subir à d'autres ce qu'ils nous ont fait subir, à vous et à moi. Pour vous venger. Pour cesser de fuir. Pour vivre de nouveau en paix avec votre famille.

Sans sa grand-mère ?

Cette fois, elle ne put retenir ses sanglots. Son menton se mit à trembler et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Aidez-nous, supplia Stefano. En échange, je vous aiderai aussi. Je vous protégerai, vous et votre famille, jusqu'à ce qu'il

ne reste plus sur terre un seul de ces funestes Seigneurs de l'Ombre. Je les empêcherai de vous approcher. Je vous en donne ma parole.

Danika était prête à tout pour protéger sa famille, même à vendre son âme au diable. L'espoir d'être enfin libre et heureuse la submergea, en même temps qu'un violent désir de vengeance.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-elle.

## 4

Lucien avait décidé de transporter ses compagnons en voyageant dans le monde spirituel.

Reyes fut le dernier à passer. La dernière fois que Lucien l'avait fait profiter de ses pouvoirs pour se déplacer, il avait eu la nausée. Mais il surmonta dignement l'épreuve. Pour Danika. Il ne voulait pas s'affaiblir ni perdre de temps.

Lucien le déposa dans un nuage de plâtre qui le fit tousser. En ouvrant les yeux, il découvrit un décor bien différent de l'intérieur chaleureux du château. Autour de lui, les murs étaient gris et nus, le sol en ciment. Du bois de construction s'empilait dans un coin de la pièce. Les vitres de plusieurs fenêtres étaient fêlées. On les avait obstruées avec des sacs poubelle noirs, mais certains s'étaient en partie détachés et pendaient lamentablement, laissant voir l'extérieur – un monde de silence et de désolation, absolument désert.

Ses compagnons parcouraient déjà le bâtiment, à la recherche de leurs ennemis, impatients de combattre. Au bout de quelques minutes, comme ils ne trouvaient personne, ils commencèrent à s'agiter.

— Où sont les chasseurs ? murmurèrent plusieurs d'entre eux.

— Ils ne sont pas là, répondit Lucien.

— Où sommes-nous ? demanda posément Reyes.

Les lames glacées de ses poignards pesaient sur ses cuisses. Il en tressaillait d'impatience.

— Nous sommes aux États-Unis, affirma Sabin en humant l'air. Je parie pour Los Angeles. Rien n'est comparable à la puanteur d'Hollywood.

— Bien deviné, acquiesça Lucien en souriant tristement.

— Je connais les chasseurs de cette ville, poursuivit Sabin d'un ton satisfait. J'ai déjà eu affaire à leur chef et nous avons un sérieux contentieux. Aussi, attendez-vous à des affrontements particulièrement violents. Cet homme est devenu chasseur après que sa femme et moi nous...

Il haussa les épaules et une lueur de regret passa dans ses yeux.

— Nous avons eu une aventure, mais ma présence n'est pas bénéfique aux humains et ça s'est mal terminé. Depuis, il me pourchasse.

Les immortels s'étaient séparés des milliers d'années auparavant, après la mort de Baden, assassiné par les chasseurs. Lucien, Maddox, Paris, Reyes, Aeron et Torin s'étaient retranchés à Budapest, pour chercher la paix de l'âme, autant que possible. Sabin et son groupe – Strider, Gideon, Cameo, Amun et Kane – avaient choisi de poursuivre la lutte.

Ils avaient donc suivi des routes séparées. Jusqu'à ce que Sabin vienne à Budapest.

Reyes regrettait de devoir replonger dans la vieille querelle qui les opposait aux chasseurs, mais il n'avait pas le choix : des chasseurs avaient récemment attaqué Torin dans le château. Heureusement, ils ne l'avaient pas tué.

Reyes était prêt à tout pour éliminer ses ennemis. Même s'il devait, pour cela, détruire les dieux qui soutenaient peut-être la quête de ces chiens.

Mais il était bien difficile de se faire une idée du but ultime des dieux – ces êtres aussi capricieux et imprévisibles que mystérieux... Reyes avait renoncé à les comprendre. Il s'était autrefois révolté contre le silence des dieux grecs qui restaient sourds à leurs prières et paraissaient les avoir oubliés, mais l'attention que leur portaient maintenant les Titans ne lui convenait pas mieux.

Les Titans prétendaient œuvrer pour l'harmonie sur la terre et dans les cieux. Ils voulaient rétablir la pratique du culte des dieux, libérer les hommes de la mort et de la destruction. Et pourtant ils ordonnaient l'exécution de Danika, comme ils avaient autrefois ordonné celle d'Anyra. Et ce qu'ils faisaient subir à Aeron...

*Ne pense pas à ça. Pas ici. Pas maintenant.* Les griffes de Reyes s'allongeaient déjà pour se planter dans ses paumes. Des points rouges obscurcirent sa vision.

*Griffe-toi*, lui murmura Douleur à l'oreille.

— Non ! hurla-t-il.

Lucien était en train d'exposer son plan au groupe. Il se tourna vers lui d'un air interrogateur.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Non, tout va bien, répondit Reyes.

Quand Danika serait en sécurité, au château, dans un bon lit – dans *son* lit –, il prendrait le temps de nourrir son démon. Jusque-là, il n'était pas question pour lui de se mutiler. Perdre du sang l'affaiblirait, et il tenait à conserver ses forces pour le combat à venir.

Malheureusement, plus il résisterait et plus Douleur se manifesterait violemment. Il le savait trop bien... Et cela risquait de le distraire...

— Qu'est-ce que tu disais ? demanda-t-il à Lucien.

Tous les regards convergèrent vers lui.

Lucien leva les yeux au ciel.

— La fille est emprisonnée tout près d'ici. Les rues sont pleines d'innocents, il faudra donc faire attention.

Peu lui importait le sort des innocents. Il n'était plus un être doux et gentil, à la compagnie agréable, qui aimait plaisanter et rire avec ses compagnons. Depuis Douleur...

— Il y a combien de chasseurs avec elle ? demanda-il.

Un muscle de sa joue tressaillit à l'idée que Danika était peut-être en train de souffrir en ce moment même.

Les chasseurs allaient le payer. Au centuple. Il haïssait le démon qui le tourmentait sans cesse, mais il n'hésiterait pas une seconde à le libérer pour se servir de ses pouvoirs contre les chasseurs. La Douleur était capable de sonder une âme humaine pour détecter ses failles, si discrètes soient-elles. Ensuite il s'amusait à l'écorcher, jusqu'à ce que son propriétaire s'écorche pour de bon en suppliant qu'on l'achève.

— Tout à l'heure, ils étaient vingt-trois, répondit Lucien.

— Ils ont tendance à se rassembler comme des mouches, ajouta Sabin avec un sourire à vous donner la chair de poule.

S'ils étaient vingt-trois tout à l'heure, ils pourraient bien être une centaine maintenant.

Lucien marcha vers une des fenêtres, avec ses longues mèches noires qui lui battaient les tempes.

— Nous avons plusieurs heures avant le crépuscule. En attendant, je vais me dématérialiser et voyager dans le monde spirituel pour observer les chasseurs sans être vu. Nous avons besoin de savoir ce que la fille leur a dit, et aussi ce qu'ils projettent.

*Plusieurs heures...* Reyes n'entendit même pas la suite.

— Tu proposes que nous restions ici ? grogna-t-il. Les bras croisés ?

— Oui, répondit Lucien d'un ton ferme en faisant rouler ses yeux pers. S'ils ont mis le quartier sous vidéo-surveillance, je désactiverai leur système. Vous sortirez à la nuit tombée, parce que les humains remarqueront moins votre stature et vos armes. Moi, je vous attendrai dehors, dans l'ombre.

*Attendre...Toujours attendre...*

L'idée était douloureuse, psychologiquement et physiquement. Reyes se sentit sur le point d'exploser, de frapper. Mais s'il commençait, le démon en voudrait encore, toujours plus... Et cela, il fallait l'éviter à tout prix.

*Bientôt, promit-il.*

Douleur grogna. Lui aussi était impatient de retrouver Danika.

Mais s'il lui laissait prendre le dessus, même Danika ne serait pas à l'abri. Reyes s'imaginait déjà en train de réduire les os de Danika en poussière, tout en souriant.

Non !

Il comprit brusquement à quel point Danika lui était précieuse. Elle était l'ange qui combattait son démon. Le bien contre le mal. Le plaisir contre la douleur. Et elle se trouvait en ce moment à la merci des chasseurs, sans défense...

Une fois de plus, un nuage rouge vint obscurcir sa vision, mais il le repoussa. *Non !* Il n'avait pas le droit de céder à son démon. Pas même pour combattre les chasseurs. Il devait coûte que coûte rester aux commandes.

Quelqu'un lui administra une grande claque dans le dos qui

le tira de ses pensées.

— Garde ton énergie pour plus tard, mon ami, fit une voix de femme.

Le conseil était venu de Cameo, gardienne de la Misère, l'unique femme de leur groupe de guerriers immortels. Il se dépêcha de se détourner. Avec ses longs cheveux noirs, son regard gris et métallisé, sa peau de pêche, Cameo était l'incarnation même de la beauté, mais le simple fait de poser les yeux sur elle vous remplissait le cœur de désespoir.

— Nous allons la ramener ici, insista Cameo.

Elle cherchait à le réconforter, mais ses paroles lui broyèrent le cœur.

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle.

*Par tous les dieux, cette voix...* Il se retint de grincer des dents, tandis qu'à l'intérieur de lui Douleur soupirait de plaisir. Douleur appréciait Cameo, bien sûr. Reyes regretta de ne pas être attiré par elle plutôt que par Danika. Cela lui aurait-il facilité la vie ? Cameo déclenchait chez ceux qui la côtoyaient une avalanche de sentiments pénibles. Finalement, ça n'aurait pas été si facile que ça, même en étant possédé par un démon qui recherchait la douleur. Le timbre de sa voix suffisait à vous donner envie de vous suicider, et Reyes trouvait qu'il se suicidait bien assez souvent comme ça.

— Je sais par quoi tu passes, poursuivit Cameo. Il y a longtemps, les chasseurs ont enlevé l'un de mes amants.

Parce qu'elle avait eu un amant ?

— Et tu as pu le sauver ? demanda Reyes tout en se frictionnant la poitrine.

— Non. Ils lui ont arraché le cœur et ils me l'ont envoyé.

Reyes s'empessa de tourner le dos à Cameo, tout en luttant contre la panique. *Ils ne tueront pas Danika.* Il se força à regarder lentement autour de lui, à respirer posément, à ralentir son pouls. Lucien avait disparu et les autres s'étaient assis le long des murs. Ils s'occupaient à fourbir leurs armes avec une précision de professionnels.

Au bout de quelques minutes, il se sentit enfin capable de parler sans hurler.

— Et ta petite histoire est censée me rassurer ? demanda-t-il



à Cameo.

— Oui. Ils ont fait ça une fois. On ne les laissera pas faire une deuxième fois.

L'argument n'était pas très convaincant. Les chasseurs étaient peut-être en train de torturer Danika en ce moment même. Il eut la vision d'un poing s'écrasant sur son visage, d'un pied qui l'atteignait à l'estomac, d'un couteau qui découpait ses entrailles. Elle gémissait peut-être de douleur, en l'appelant à l'aide. Et il était là, tout près, mais inactif, l'abandonnant à son sort.

C'était insupportable.

Il s'éloigna de Cameo et se mit à arpenter furieusement la pièce. Devait-il ignorer l'ordre de Lucien et passer à l'attaque ? *Il sait ce qu'il fait. Il serait venu te secourir, si tu avais été prisonnier des chasseurs.*

Le temps s'écoulait avec une lenteur éprouvante et chaque seconde qui passait ajoutait à la torture de Reyes. Enfin, quand le soleil commença à décroître, quand le disque d'or ne fut plus qu'un pâle cercle rose à l'horizon, quand il n'en resta plus qu'un halo mauve, puis grisâtre, Reyes soupira de soulagement.

— Je ne t'ai jamais vu dans un état pareil, fit remarquer Paris. Tu ne tiens pas en place.

— J'espère que tu n'auras plus l'occasion de me voir dans cet état, rétorqua sèchement Reyes.

— Je prie pour ne jamais être moi-même dans cet état, reprit Sabin sur un ton railleur. Même si je sais qu'il ne sert à rien d'invoquer les dieux.

Strider sourit.

— Pourtant tu es mignon, quand tu es amoureux.

Sabin lui donna une chiquenaude.

*Amoureux ?* Reyes se demanda s'il était vraiment amoureux.

— Il fait nuit, dit-il en se dirigeant vers la porte. Allons-y.

Anya le retint par le bras, en enfonçant ses ongles dans sa peau, avec tant de brusquerie qu'il faillit tomber.

— Une seconde, chéri. Tu ne sais même pas où aller.

— Tandis que toi, oui ?

— Bien entendu, susurra-t-elle en enfonçant un peu plus ses ongles.

Il faillit gémir de plaisir.

— Lucien me dit tout, acheva-t-elle.

— Dans ce cas, montre-nous le chemin. Mais tout de suite. Je ne passerai pas une seconde de plus dans ce bâtiment désert. S'il le faut, je pousserai toutes les portes de la rue, mais je trouverai.

— Tu n'es vraiment pas patient, gronda-t-elle en faisant claquer sa langue.

Mais elle le lâcha.

— Je ne déteste pas l'impatience chez un homme, ajouta-t-elle. Suis-moi. Si tu peux.

Elle prit la tête de leur petit groupe et ils lui emboîtèrent le pas sans un mot. Dehors, l'air était frais et odorant. Les odeurs de fleurs et de parfums de femmes se mêlaient à celles des pots d'échappement et du pain. Les enseignes au néon émettaient leurs publicités – *Ici, danseuses nues* – et les Klaxon hurlaient une tapageuse symphonie. Des bruits de pas résonnaient dans toutes les directions, mais aucun n'était plus fort ou plus rapide que les battements du cœur de Reyes.

Autrefois, quand il ne pouvait quitter le château à cause de la malédiction qui l'obligeait à tuer Maddox tous les soirs, il lui était arrivé de rêver qu'il découvrirait ce monde nouveau, la civilisation dont il était tenu à l'écart depuis si longtemps. Mais aujourd'hui il regardait à peine autour de lui. Il ne pensait qu'à Danika.

Leur groupe progressait en rasant les murs et en restant dans l'ombre autant que possible, mais des humains les remarquèrent tout de même. Quelques-uns sursautèrent, d'autres les fixèrent intensément, mais la plupart sourirent, visiblement fascinés. Ils n'avaient pas l'habitude de provoquer ce genre de réactions. Ils étaient à Hollywood, avaient dit Lucien et Sabin. Reyes comprit que les gens les prenaient pour les figurants d'un film.

De temps à autre, Paris s'arrêtait pour voler un baiser. Lui aussi était impuissant à résister aux caprices de son démon. Il devait le satisfaire pour ne pas dépérir. Pourtant, Reyes remarqua qu'il n'avait pas l'air d'apprécier l'exercice autant que d'habitude.

Mais il ne prit pas la peine de ralentir pour lui demander ce qui n'allait pas. Le sentiment d'urgence qui le tenaillait depuis qu'il avait perdu la trace de Danika ne cessait d'enfler, à chaque pas. Il suivait les cheveux blancs d'Anya comme un phare dans la nuit. Elle tourna au coin d'une rue et s'engagea dans une allée sombre et sale qui sentait l'urine.

Puis, avant de bifurquer encore, elle se retourna pour lui lancer un sourire radieux.

— Nous y sommes presque, assura-t-elle.

Reyes palpa instinctivement son revolver et son couteau. Ils lui étaient si familiers qu'il les percevait comme une extension de sa propre main. *Tu vas bientôt la retrouver.* Bientôt... La bataille était proche.

Il se promit de ne pas laisser un seul survivant derrière lui.

Ses compagnons aussi étaient prêts à se battre. La guerre faisait partie d'eux-mêmes, elle habitait chacune de leurs cellules : ils avaient été créés pour la guerre par les dieux grecs. On racontait que le sang du dieu de la Guerre avait servi à les modeler.

— Nous y sommes presque, haleta Anya.

Reyes songea qu'elle remplaçait à merveille Maddox, gardien de la Passion, resté au château. Comme lui, la violence était son élément.

Un peu plus loin, quatre hommes étaient rassemblés autour d'une poubelle qui flambait en dégageant une épaisse fumée. L'un d'eux tenait une cuillère contenant une sorte de caillou qui fondait en bouillonnant. Il recueillait le liquide à l'aide d'une seringue. Les autres attendaient leur tour pour en faire autant.

De la drogue... Reyes aurait bien aimé que les drogues agissent sur lui. Il les avait toutes testées – il avait fumé, avalé des cachets, il s'était injecté tout ce qu'on pouvait imaginer, – mais aucune n'avait eu le moindre effet sur son penchant à se mutiler.

Anya s'arrêta brusquement au bout de la ruelle. Lucien sortit de l'ombre et la prit par la taille pour échanger avec elle un rapide baiser.

Reyes détourna le regard. Il ne supportait pas d'être le témoin de leur bonheur.

Il observa les bâtiments qui les entouraient et sut aussitôt dans lequel se trouvait Danika. Il sentait déjà son parfum orageux. Et sa peur. Sa peur qui semblait s'échapper des briques rouges de la boutique qui lui faisait face.

Une armurerie... Quelle ironie... Les chasseurs prétendaient œuvrer pour la paix dans le monde, et ils installaient leur quartier général dans l'arrière-boutique d'une armurerie.

— Elle est au-dessus, à l'étage, annonça Lucien d'un ton morne. Je les ai longuement observés, mais ils n'ont pas dit un mot, comme s'ils savaient que j'étais là.

Reyes eut un goût de bile dans la bouche.

— Est-ce qu'elle est... ? Elle est toujours en vie ?

— Oui, répondit Lucien.

Reyes avala sa salive. Quelque chose dans le ton de Lucien ne lui disait rien de bon.

— Mais ?

— Elle est encore endormie. Droguée, je suppose.

Les doigts de Reyes se crispèrent sur ses armes.

— Combien de chasseurs, là-dedans ?

— Douze. Douze autres ont quitté le bâtiment il y a une heure.

— Et leur chef ?

— Il fait partie des absents.

*Le chien !* Mais Reyes se promet de le retrouver. Bientôt. Quand Danika serait en sécurité, plus rien ne l'empêcherait de le poursuivre.

— Un homme veille sur elle en permanence, poursuivit Lucien. Il ne l'a pas quittée. En ce moment, il la regarde dormir.

— Est-ce qu'il l'a... Est-ce qu'il l'a touchée ?

— Il ne l'a pas frappée, répondit Lucien d'un ton sibyllin.

Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'il l'avait caressée ? Embrassée ?

— Il l'a violée ? Insista Reyes entre ses dents serrées.

— Je n'en sais rien.

— Il est à moi, annonça posément Reyes.

En dépit du ton calme, ses intentions ne faisaient aucun doute.

— Vous me le laissez.

Lucien acquiesça.

— Comme tu voudras. Allons-y, maintenant. L'heure du combat a sonné.

Reyes passa devant ses compagnons et poussa la porte d'entrée du bâtiment. Un carillon résonna dans le silence, annonçant son arrivée. L'homme qui se tenait derrière le comptoir s'apprêtait à accueillir ce nouveau client avec un sourire, mais son sourire se figea quand il aperçut Reyes, et il posa sur lui un regard brûlant de haine.

Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Mais ils surent d'instinct qu'ils étaient ennemis.

— Où est-elle ? demanda Reyes.

— Tu as tué mon fils, démon.

— Je ne connais pas votre fils, chasseur.

— Toi et tes compagnons, vous êtes la gangrène de cette terre et je vous tiens pour responsables de chaque mort. Mais vous n'en avez plus pour longtemps...

Il se baissa et, comme Reyes s'y était attendu, sortit de dessous le comptoir un semi-automatique muni d'un silencieux.

Reyes éleva lui aussi son arme. Ils firent feu en même temps.

La balle vint se ficher dans l'épaule de Reyes qui éclata de rire, en savourant au passage la délicieuse sensation de brûlure qui l'envahissait. Le chasseur, lui, n'eut pas le temps de rire : les débris de son cerveau emplâtraient déjà les murs. Reyes éprouva un vague sentiment de culpabilité, puis il se souvint que ses compagnons et lui n'auraient pas de paix tant que les chasseurs les poursuivraient de leur haine.

Il n'en restait plus que onze.

— On n'a même pas eu le temps de voir, lui dit Sabin. Pense tout de même à nous en laisser !

Il passa derrière le comptoir et ouvrit d'un coup de pied une porte donnant sur un escalier étroit.

— Bon travail, la Douleur, commenta Anya en administrant une claque magistrale sur la tête de Reyes. Maintenant, les autres savent que nous sommes là.

Puis elle se précipita dans l'escalier, derrière Sabin.

Reyes les suivit, sans se préoccuper du sang qui coulait de sa blessure.

— J'espère rejoindre ma femme et observer de là-haut votre destruction, démons ! hurla un homme.

Sa voix fut couverte par un coup de feu. Il y eut un cri, un gargouillement, le bruit sourd d'un corps qui heurte le sol.

Puis des pas.

— Nous nous retrouverons en enfer, démons ! cria un autre homme.

Mais il fut lui aussi réduit au silence.

— Elle est enfermée dans la troisième pièce, sur la droite, dit Lucien qui venait d'apparaître au côté de Reyes.

Arrivés sur le palier, ils s'éparpillèrent dans plusieurs directions. Reyes ne rencontra qu'un seul chasseur, lequel lui tira dessus, l'atteignant à l'estomac.

Reyes n'en fut pas incommodé. Les balles faisaient monter son adrénaline et rendaient son démon heureux.

Sans même s'arrêter, il allongea le bras et trancha la gorge de l'homme. Il se trouvait maintenant devant la porte de Danika, qu'il ouvrit d'un coup de pied, faisant sauter la serrure.

Une balle siffla aussitôt à ses oreilles, qui alla se fiche dans sa cuisse. Il trembla et faillit tomber, mais parvint à rester debout. Le sang coulait à flots de sa jambe, son démon chantait de plaisir. Reyes parcourut la pièce du regard. Danika était attachée sur le lit, comme dans sa vision. L'humain qui se tenait près d'elle tremblait comme une feuille. Il pointait une arme sur lui.

— Ça fait longtemps que j'attends ce moment, dit-il d'une voix rauque. J'en ai tellement rêvé... Et maintenant vous voilà, devant moi.

Reyes remarqua le signe de l'infini tatoué à l'encre noire sur le poignet de l'homme.

— En effet, je suis là, devant vous, dit-il. Vous l'avez touchée ?

— Comme si vous pouviez vous préoccuper du sort réservé à un être humain ! ricana l'autre.

Quand il tira, Reyes fit un bond de côté. La douleur lui aurait fait du bien, mais il craignait de s'affaiblir s'il perdait encore du sang. Il ne devait pas flancher maintenant.

La balle ne fit que l'effleurer. Il leva son arme.

— Peu importe ce que vous allez me faire, dit l'homme. Je ne regrette pas d'être resté près d'elle. Croyez-moi, ça valait le coup.

Reyes appuya sur la détente. Touché à la tête, l'homme s'effondra sans proférer un son et ne bougea plus.

Reyes se précipita aussitôt auprès de Danika et la libéra de ses chaînes et de son bâillon. Puis il souleva son corps endormi, sans se préoccuper de tacher de son sang son T-shirt et sa peau claire. Ses cheveux étaient collés à son crâne, elle avait les joues creuses – il eut l'impression qu'elle avait beaucoup maigri. Ses cils posaient des ombres fantomatiques et menaçantes sur les ecchymoses autour de ses yeux. Elle avait aussi reçu un coup à la mâchoire.

— Danika...

Il avait murmuré son nom comme une prière. Et aussi comme un juron de désespoir.

Elle ne réagit pas.

Ses bras pendaient mollement, sa tête aussi. Éveillée, elle l'aurait probablement repoussé, mais il aurait préféré son agressivité à cette inertie. À cette absence.

Derrière lui, les bruits de bataille avaient cessé, remplacés par des hurlements de sirène. Il entendit ses compagnons dans le couloir, mais il ne songea pas à les rejoindre. Il serra plus fort Danika dont la joue reposait contre son torse.

Il remarqua soudain qu'elle était glacée et que son cœur ne battait que très lentement.

— Lucien ? appela-t-il d'une voix rauque tandis que des larmes obscurcissaient sa vue.

— Je suis là, mon ami.

Une main se posa sur son épaule.

— Ils se doutaient que nous viendrions et ils s'étaient préparés, dit Lucien. Ils n'étaient pas tous là. Une partie du groupe nous a échappé.

— Peu importe, répondit Reyes. Oublions les autres. La seule chose qui compte, à présent, c'est de ramener au plus vite Danika au château.

## 5

Danika avait froid depuis si longtemps que la sensation de chaleur qui l'enveloppait la réveilla en sursaut. Elle ouvrit les yeux en poussant un cri étouffé, mais les images de son cauchemar persistèrent encore un peu et elle n'eut devant les yeux qu'une tache noire éclaboussée de rouge – comme si la nuit saignait d'une blessure mortelle. Des épées s'entrechoquaient, des démons ricanaient méchamment, des têtes se détachaient avec un bruit mouillé.

*La mort, c'est la mort !* répétait une voix dans son cerveau.

Calme-toi. Calme-toi. Ce n'est qu'un rêve, tu le sais.

Grand-mère Mallory avait autrefois été hantée par de tels rêves, au point qu'elle avait tenté de se suicider à l'âge de soixante-cinq ans. Pour échapper aux démons.

Mais Danika ne croyait pas aux rêves prémonitoires. Du moins elle n'y avait pas cru avant que Reyes et ses compagnons n'entrent dans sa vie.

Depuis la tentative de suicide de sa grand-mère, les nuits de Danika étaient peuplées de cauchemars, jalonnées de hurlements et de scènes macabres. Elle s'y était résignée et avait pris l'habitude de se lever la nuit pour peindre ou dessiner ce qu'elle avait vu. Elle n'avait trouvé que ce moyen pour dominer son angoisse et l'exorciser.

Une fois, elle avait montré à ses parents l'un de ses tableaux nocturnes. Ils avaient posé sur elle des yeux horrifiés, comme si elle était un monstre. Elle n'avait plus jamais recommencé.

Il lui arrivait aussi de faire des rêves magnifiques, lumineux et sereins, avec des anges d'une beauté saisissante, aux ailes blanches se détachant sur un ciel d'azur. Elle s'éveillait alors le sourire aux lèvres, pleine d'entrain.



Pas en tremblant et en transpirant.

Comme en ce moment.

— Je suis là, mon ange, je suis là.

Cette voix... Il lui sembla la reconnaître. Ne hantait-elle pas ses cauchemars comme ses rêves, son enfer comme son paradis ? Elle demeura allongée quelques minutes, le temps que la noirceur quitte son esprit, le temps que la lumière s'y fraye un chemin.

Elle distinguait maintenant une chambre, mais ce n'était pas celle dans laquelle elle s'était endormie. Des armes décoraient les murs – des épées, des étoiles à lancer, des poignards. Des haches, aussi. Il y avait une coiffeuse, mais pas de fauteuil. Il ne s'asseyait donc jamais en face de ce miroir pour contempler son reflet ?

« Il » ? Comment savait-elle que cette chambre était celle d'un homme ?

Elle inspira lentement et des effluves familiers de bois de santal emplirent ses narines. Bien sûr qu'elle savait... Cette chambre était bien celle d'un homme. Et pas celle de n'importe quel homme...

Tu peux te tromper...

Le lit était enveloppé de draps de coton noir. Et elle... Elle était enveloppée par un homme à demi nu. Cet homme avait une peau sombre, des muscles durs, des taillades aux poignets, une poitrine imberbe et décorée d'un effrayant papillon tatoué qui se déployait d'une épaule à l'autre, empiétant sur son cou. *Un effrayant papillon...* Ces deux mots ne s'associaient que pour décrire...

Reyes.

— Seigneur ! soupira-t-elle en se redressant d'un bond, ce qui eut pour effet de repousser Reyes.

En haletant, elle rampa vers le bord du lit, prenant soin de ne pas lui tourner le dos, et fit un effort pour se souvenir. Stefano... Les chasseurs... Elle se trouvait dans le château, comme prévu, envoyée par les chasseurs.

La conversation qu'elle avait eue avec Stefano lui revint peu à peu à l'esprit.

— Et s'ils tentent de me tuer ? avait-elle demandé.

— Ils ne tenteront pas, avait-il répondu d'un ton assuré.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Ce sont des hommes. Vous êtes une femme. De plus, ils auraient pu vous tuer cent fois et ils ne l'ont pas fait.

— Ils m'ont prévenue que je ne devais surtout pas les approcher.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Il faudra le découvrir. Votre rôle sera de nous renseigner. Sur leurs points forts et leurs points faibles, sur ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas, sur ce qu'ils projettent de faire. Tout. Tout peut nous être utile. Vous emporterez avec vous un petit téléphone portable, facile à dissimuler. J'attendrai vingt-quatre heures, pour vous laisser le temps de trouver vos marques. Ensuite, nous entrerons en contact, toutes les nuits.

— Et vous ? avait-elle demandé en essayant de ne pas songer au risque qu'elle prenait en acceptant d'espionner les démons. Si on suit votre logique, ils vous tueront quand ils vous découvriront ici.

— Je n'ai pas l'intention de les attendre. J'assisterai à votre enlèvement de loin, si c'est possible. Quelques hommes resteront pour vous protéger au cas où les Seigneurs de l'Ombre manifesteraient l'intention de vous faire du mal. Ces hommes seront des sacrifiés, car les démons les tueront. J'espère que leur sacrifice ne sera pas vain et que vous remplirez correctement votre mission.

— Je ne veux pas que vos hommes se sacrifient, avait-elle protesté.

— Vous préféreriez qu'ils fuient ?

— Oui.

— Dans ce cas, je leur donnerai l'ordre de fuir.

Elle se demanda s'il avait réellement donné cet ordre, ou s'il avait laissé mourir ses hommes.

Reyes s'assit lentement sur le lit.

Leurs regards se croisèrent, ou plutôt s'affrontèrent. Les yeux de Reyes étaient sombres et agités, ses lèvres esquissèrent une moue. Elle remarqua trois blessures en voie de cicatrisation : sur son épaule, son sternum, son ventre.

— Où suis-je ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Chez moi.

— À Budapest ?

— Oui.

Elle plissa les yeux d'un air méfiant. Il y avait comme un trou noir dans sa mémoire. Elle ne se souvenait pas d'avoir été transportée.

— Comment suis-je arrivée ici ? Comment m'avez-vous retrouvée ?

Il se détourna légèrement et dissimula son regard derrière ses longs cils noirs.

— Tu sais que je ne suis pas un mortel, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Elle le savait, mais elle aurait préféré l'ignorer, et elle ne voulait pas s'engager dans cette conversation.

Oui, Reyes, ton pire ennemi m'a expliqué que tu étais un démon. Et maintenant j'ai pour mission de t'aider à te détruire.

— Vous m'avez sauvé la vie, à New York, dit-elle.

Elle n'en avait pas été vraiment surprise. Elle l'avait même espéré. Et redouté.

— Oui, répondit-il seulement.

— Pourquoi ?

Comme il détournait ostensiblement le regard, elle en profita pour vérifier les vêtements qu'elle portait. Dieu merci, il ne lui avait ôté que son pull. Elle avait toujours sur elle le même T-shirt blanc taché de graisse, et maintenant de sang, et le jean lacéré lors de son dernier combat.

Le matelas tressauta brusquement et elle jeta un regard en coin du côté de Reyes. Il s'était adossé à la tête de lit, mettant de la distance entre eux. Elle aurait dû s'en réjouir.

— J'ai la sensation que je viendrai toujours à ton secours, dit-il.

Sa voix résonna étrangement entre les murs de pierre du château et elle eut l'impression d'y déceler un reproche.

Elle plissa de nouveau les yeux.

— Vous viendrez, je n'en doute pas, dit-elle. Vous viendrez parce que vous prenez plaisir à me faire souffrir. Pourtant vous projetez de me tuer, n'est-ce pas ? Vous auriez pu profiter de ce

que je dormais pour me trancher la gorge, mais vous ne l'avez pas fait.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit, mais il garda le silence.

— Je suppose que les membres de ma famille sont là aussi, dit-elle.

De nouveau, elle n'eut droit qu'au silence. Et à ce tic agaçant qui faisait tressaillir ce muscle, là, sous sa lèvre.

— Répondez-moi ! lança-t-elle en donnant un coup de poing dans le matelas.

Mais ce geste de désespoir ne la soulagea pas du sentiment de panique qui enflait dans sa poitrine.

— Vous savez où se trouvent ma grand-mère, ma mère et ma sœur ? Dites-moi au moins si elles sont en vie.

Il daigna tout de même parler, cette fois.

— Je ne leur ai rien fait. Tu as ma parole.

— menteur !

Elle se jeta sur lui pour le gifler, puis lui bourra le torse de coups de poing, en visant ses blessures.

— Vous savez quelque chose ! J'en suis sûre.

Il ferma les yeux et un sourire béat étira ses lèvres. Sourire qui décupla la colère de Danika.

— Vous trouvez ça drôle ? s'exclama-t-elle en écumant de rage. Hein ? Et ça ? Que dites-vous de ça ?

Et, tout en se demandant ce qui lui prenait, elle se jeta sur lui pour planter ses incisives dans son cou. Elle eut aussitôt un goût de sang dans la bouche.

Il gémit et enfouit ses mains dans ses cheveux, pas pour la repousser, mais pour en réclamer encore. Elle ne résista pas. Elle en était incapable. Sa colère et son sentiment d'impuissance se transformaient peu à peu en quelque chose de doux. La chaleur qui émanait de lui... Dieu ! Que c'était bon... Il la brûlait jusqu'au tréfonds de l'âme, elle sentait les flammes la lécher, la consumer. Elle aimait cela, elle aimait le voir souffrir, elle aimait poser sa bouche sur lui. Elle en prit conscience avec une violence inouïe.

Elle sentit enfler son pénis contre sa cuisse et il gémit de nouveau. Cette fois, elle gémit avec lui. Il se cambra contre elle – *oui, comme ça* – et elle griffa de plus belle sa poitrine et ses

seins.

Il poussa un cri rauque de bête et lui prit la taille, en écrasant ses hanches contre les siennes. Oui, c'était ce qu'elle voulait. Encore. Mais il s'immobilisa.

— Ça suffit, Danika. Arrête, arrête.

Mais elle n'avait pas envie d'arrêter. Elle voulait...

Qu'est-ce qui te prend de batifoler avec l'ennemi ?

Elle s'écarta de lui, haletante. Il ne chercha pas à la retenir et laissa retomber ses bras. Son visage était dur, crispé. Elle s'essuya les lèvres du revers de la main. Elle tremblait de tout son corps. Elle avait les seins durs et douloureux, le ventre noué, un goût de sang dans la bouche.

Il recula sur le matelas et dissimula sous le drap son sexe enflé qui battait sous le tissu de son jean. Elle remarqua ses joues roses et luisantes. De honte ? Un petit filet de sang coulait de son cou, le long de sa poitrine, mais la blessure commençait déjà à se refermer, et, bientôt, le sang coagula, sous les yeux ébahis de Danika.

C'est un monstre. N'oublie pas que c'est un monstre.

Un sentiment d'horreur l'envahit – à cause d'elle, de lui, de ce qu'elle éprouvait pour lui. Son désarroi dut se lire sur son visage, parce qu'il se hâta de la rassurer.

— Ne me touche plus, dit-il. Et je ne te toucherai pas non plus.

Elle croisa les bras sur son ventre, pour lui dissimuler le tremblement qui l'agitait. Elle l'avait mordu... Elle avait cherché à lui faire mal. Et elle y avait pris infiniment de plaisir...

— Je ne m'approcherai plus de vous, dit-elle.

Il soupira.

— Très bien, déclara-t-il.

Il s'arrêta et la contempla longuement, en la balayant du regard, comme s'il passait son corps en revue. Elle se demanda s'il vérifiait qu'elle n'était pas blessée, ou s'il était animé d'intentions plus troubles.

— Que t'ont fait ces hommes ? demanda-t-il enfin d'un ton égal, comme si la réponse lui importait peu.

Cette nonchalance agaça Danika. Mais si elle le haïssait, pourquoi aurait-elle voulu qu'il s'inquiète de ce qu'elle avait pu

subir ?

— Ils...

Elle fut brusquement prise de vertige et poussa un gémissement. Elle ne parvenait plus à ouvrir les yeux. Elle se sentait soudain sans force.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas mangé ? Stefano lui avait seulement fait boire un peu d'eau. Il lui avait aussi injecté quelque chose qui l'avait envoyée au ciel, avant de la laisser retomber dans un océan en furie qui l'avait réduite en pièces.

— Je n'ai pas le choix, avait expliqué Stefano. Le démon de la Mort va suivre notre trace. Il faut qu'il vous prenne pour notre prisonnière. C'est pour ça que je ne vous donne rien à manger et que je ne vous propose pas de vêtements propres. Pour rendre la chose plus vraisemblable, nous devons aussi vous droguer ou vous frapper. Qu'est-ce que vous préférez ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Choisissez, sinon je le ferai pour vous. N'oubliez pas que vous faites tout ça pour sauver votre famille, Danika.

— Très bien... Drogez-moi, dans ce cas.

— Danika..., insista Reyes, vu qu'elle ne répondait pas. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Sa voix la tira de sa rêverie.

Elle fit un effort pour ouvrir les yeux. Autour d'elle, la pièce était floue et Reyes lui apparut sous la forme d'une vague forme noire. Il lui agrippait doucement l'épaule et la secouait. Sa vision se précisa peu à peu... Elle distinguait maintenant les traits de son visage. Il affichait une expression attendrie et inquiète, tout à fait inhabituelle chez lui.

— On a dit qu'on ne se touchait plus, protesta-t-elle.

Mais une délicieuse chaleur l'enveloppait de nouveau.

Était-ce parce qu'elle avait avalé un peu de sang du démon ?

— Chut..., dit-il en soufflant son haleine tiède sur sa joue, aussi tendrement qu'une caresse. Détends-toi. Nous parlerons plus tard.

— Allez au diable, murmura-t-elle.

— On m'y a déjà envoyé, fit-il remarquer. J'y suis.

Elle n'arrivait plus à garder les yeux ouverts. Elle se sentait

avalée par un tunnel sombre qui l'attirait, irrésistiblement, de plus en plus loin.

— Où est ma mère ? gémit-elle. Et ma sœur, où est-elle ? Ma grand-mère...

— Je suis sûr qu'elles vont bien, assura-t-il.

Des doigts caressèrent ses sourcils et ses cheveux.

— Je veux les voir... Je ne veux pas dormir... J'ai faim...

— Je vais t'apporter à manger.

Quelque chose de très doux se posa au coin de sa bouche. Les lèvres de Reyes... ?

Elle inspira profondément et se laissa envahir par ces effluves épicés de mâle qui la rendaient inexplicablement heureuse.

— Je vous hais, dit-elle en regrettant que ce ne soit pas vrai.

— Je sais, murmura-t-il à son oreille, tandis que son haleine chaude se frayait un chemin en elle. Dors, mon ange. Tu es en sécurité. Je ne laisserai personne te faire du mal.

Elle s'effondra sur le matelas. Il était frais. Presque glacé. Au-dessus d'elle, Reyes dégageait une intense chaleur. *Le feu et la glace*, songea-t-elle. Puis elle sombra dans le tunnel et dans l'oubli.

Elle était là, dans son lit. Dans son lit.

Reyes avait pris une leçon de patience en attendant qu'elle s'éveille. Il avait même craint que cela n'arrive jamais. Mais elle avait fini par soulever ses paupières ourlées de longs cils, dévoilant l'éclat de ses pupilles vert émeraude. Et, là, la vraie torture avait commencé.

Et, à présent, elle s'était rendormie.

*Encore, protesta Douleur. Je veux encore qu'elle nous morde. Qu'elle nous griffe.*

— Non. Tais-toi.

Le démon gronda.

Reyes ne se laissa pas impressionner et sortit de la chambre en jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. La vision du doux visage de Danika reposant sur son oreiller le gonfla de joie et de fierté. Sur son oreiller... En ce moment, elle respirait

son odeur. Elle se remplissait de lui.

Du moins, il l'espérait.

Elle avait un sommeil agité et entrouvrait de temps en temps les paupières en gémissant. Rêvait-elle de ce qui s'était passé chez les chasseurs ? Elle n'avait pas répondu quand il l'avait interrogée à ce sujet.

Elle était devenue pâle et lui avait lancé un regard paniqué. Il n'avait donc pas insisté, pour ne pas la brusquer.

Les poings serrés, il descendit l'escalier, en direction de la cuisine. Il trouverait un moyen de lui soutirer la vérité.

En attendant, il devait s'efforcer d'oublier l'expression horrifiée de son visage quand elle avait compris qu'il prenait plaisir à se faire mordre.

Mais quelle morsure... ! Il en avait encore le cœur battant. Il l'avait serrée contre lui, pendant qu'elle plantait ses petites dents pointues dans son cou, et elle, elle s'était pressée contre sa verge. Il avait compris qu'elle était déjà séduite par Douleur, son démon, et il s'était arraché à elle pour la protéger, au prix d'un effort terrible.

Et à présent Douleur réclamait ce qu'il estimait être son dû.

Reyes ouvrit le réfrigérateur avec des mains qui tremblaient. C'était Paris qui se chargeait des courses. Aujourd'hui, il avait rapporté de quoi préparer des sandwiches à la viande.

— Où est Aeron ? fit la voix de Lucien derrière lui. J'ai respecté ma part du marché. À toi, maintenant.

Reyes ne se retourna pas.

— Je te conduirai demain auprès de lui, dit-il.

— Non. Pas demain. Maintenant.

Reyes sortit des tranches de dinde et du jambon. Ne sachant pas ce que Danika préférait, il décida de faire deux sandwiches, l'un à la dinde, l'autre au jambon.

— Danika est très affaiblie et elle a faim. Je m'occupe d'elle. Ensuite je serai à ta disposition.

Lucien, d'ordinaire si calme, laissa échapper un grognement mécontent.

— Chaque minute qui passe est une minute de souffrance supplémentaire pour Aeron, protesta-t-il. Nos démons supportent mal que nous soyons emprisonnés, tu le sais aussi



bien que moi. La Colère doit hurler de rage et de désespoir.

— Dois-je te rappeler que c'est Aeron qui m'a supplié de l'empêcher de nuire ? De toute façon, quand il sera ici, nous serons obligés de l'attacher, non ? Quelle différence est-ce que ça fait, pour lui, d'être emprisonné ici ou ailleurs ? De plus, il ne souhaite pas rester près de nous dans l'état où il est.

Il lança le jambon et la dinde sur le comptoir et prit une tranche de pain complet.

Mais elle préférerait peut-être le pain blanc. Comment savoir ? Après quelques secondes d'hésitation, il décida d'essayer les deux. Ça ferait quatre sandwiches.

— Tout ce que je te demande, c'est un délai d'une nuit, insista-t-il.

— Et s'il meurt pendant ce délai supplémentaire ? Nous sommes des immortels, mais, dans certaines circonstances, nous pouvons mourir, nous aussi.

— Il n'est pas mourant.

— Qu'en sais-tu ?

— Je sens son désespoir qui me brûle les entrailles. Un désespoir qui ne cesse d'augmenter, tandis que sa résistance à Colère s'affaiblit.

Reyes inspira profondément, puis retint sa respiration quelques secondes, avant de souffler lentement. Lui aussi avait du mal à maîtriser son démon.

— Accorde-moi quelques heures. Pour moi et Danika. Mais aussi pour lui.

Il y eut un long silence. Il coupa deux tranches de dinde, prit deux tranches de jambon, et confectionna quatre sandwiches – deux au pain complet et deux au pain blanc.

— Très bien, murmura enfin Lucien. Quelques heures.

Puis Reyes entendit résonner ses bottes qui s'éloignaient.

Il contempla ses sandwiches d'un air rêveur.

— Ça ne suffira pas, murmura-t-il.

Les humains appréciaient la variété au cours d'un même repas. Du moins c'était ce qu'assurait Paris, leur spécialiste en humains. Reyes ouvrit de nouveau le réfrigérateur en fronçant les sourcils et son regard s'arrêta sur des grappes de raisin. Parfait. La dernière fois que Danika avait séjourné au château,

elle s'était gavée de fruits.

Il prit le raisin, le mit dans un bol pour le laver, puis disposa les grappes autour des quatre sandwiches.

Restait maintenant à lui proposer quelque chose à boire. De nouveau, il sonda le réfrigérateur. Pas de vin... Leur vin mélangé à de l'ambrosie volée aux dieux avait failli tuer Ashlyn, la femelle de Maddox.

Il jeta donc son dévolu sur le pack de jus de fruits qu'il vida dans un verre.

— Dis donc ! On dirait que tu as l'intention de nourrir une armée entière...

Reyes jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Sabin était adossé au chambranle de la porte, ses bras musclés croisés sur sa poitrine. Il s'habillait un peu comme Paris – par tous les dieux, que cette chemise à larges manches était ridicule ! –, mais avec moins de classe.

— Elle a faim, rétorqua-t-il.

— Je m'en doute. Mais ça m'étonnerait qu'elle puisse avaler tout ça, menue comme elle est. De plus, elle n'a passé que trois jours avec les chasseurs. Tu devrais plutôt l'affamer et la questionner sur ce qui s'est passé là-bas, avant de la nourrir.

Il avança et tendit le bras pour attraper un des sandwiches.

Reyes lui saisit le poignet d'un geste vif.

— Je te conseille de t'en préparer un toi-même, si tu ne veux pas perdre une main. Et ne t'en fais pas, elle ne travaille pas pour les chasseurs.

Sabin haussa un sourcil.

— Qu'en sais-tu ? marmonna-t-il d'un air dépité.

Reyes n'en savait rien, mais il ne permettait à personne de dénigrer Danika.

— Ne t'approche pas d'elle, gronda-t-il. Et ne touche pas à ses sandwiches.

— Comme tu es généreux !, fit la voix de Gideon.

Il était arrivé par-derrière et se servit dans l'assiette réservée à Danika, avant que Reyes ait eu le temps de l'en empêcher.

— Ne touchez pas à ça !

Ils pouffèrent.

— Ouais, comme tu voudras, ricana Sabin tout en saisissant

un sandwich de sa main libre.

Reyes grinça des dents.

*Je ne vais pas attaquer mes compagnons d'armes.*

— Super ! Des sandwiches ! s'exclama Anya qui entra dans la cuisine, avec Ashlyn pendue à son bras. J'ai été attirée par l'odeur.

Un brouillard rouge passa devant les yeux de Reyes et il s'écarta vivement, avec son assiette et son verre, avant que les deux femmes ne prennent tout.

— C'est pour Danika, protesta-t-il.

— Mais j'adore la dinde, gémit Anya en faisant la moue.

Elle était grande, pour une femme, et elle portait des talons, mais elle arrivait tout juste au menton de Reyes.

— Et puis les sandwiches que je me prépare moi-même sont moins bons que ceux que je prends aux autres, tu comprends...

— Je ne veux pas le savoir, grommela Reyes.

Il tenta de sortir en la contournant, mais elle lui barra le passage et se planta devant lui, les poings sur les hanches. Il soupira. Elle avait décidé de l'empêcher d'avancer, il savait qu'elle n'hésiterait pas à lui faire un croche-pied s'il le fallait.

— Tu n'as qu'à demander à Lucien de t'en préparer un, dit-il.

Elle fit de nouveau la moue.

— Il est parti récolter des âmes.

— À Paris, alors.

— Cet obsédé est en ville. Tu devines pourquoi.

— Dans ce cas, il ne te reste plus qu'à jeûner, répliqua Reyes d'un ton peu amène.

— Je peux préparer des sandwiches, proposa Ashlyn en caressant son ventre légèrement rebondi.

Elle était enceinte et cela commençait à se voir.

— Et pendant ce temps, Reyes nous parlera de Danika, poursuivit-elle joyeusement. Comment va-t-elle ?

Ashlyn était radieuse, mais Reyes ne savait quoi penser de sa grossesse. Donnerait-elle le jour à un immortel ou à un humain ? Que fallait-il souhaiter ? Valait-il mieux souffrir pour l'éternité, ou se contenter d'une brève existence morne ?

— Elle va bien. Je n'ai rien de plus à dire.

— Tu pourrais me préparer un sandwich, à moi aussi ?

demanda Sabin à Ashlyn. Je suis affamé et celui que j'ai volé à Reyes ne me suffit pas.

— Moi, je n'en veux plus, intervint Gideon. J'ai le ventre plein.

Ce qui signifiait le contraire, bien sûr. D'ailleurs, il se léchait les mains.

— Vous n'avez pas honte de vous faire servir par une femme enceinte ! protesta Anya.

— Dis donc ! rétorqua Sabin en menaçant du doigt la belle déesse. Tu te fais bien servir, toi !

— Moi aussi, j'ai faim, fit une voix éraillée.

Ils se figèrent et se tournèrent ensemble vers la voix.

— Torin ! s'exclamèrent-ils en chœur.

Ashlyn avançait déjà en souriant vers lui pour le serrer dans ses bras, mais Anya la retint par l'épaule.

— Ce type-là est la Maladie, ma chérie, ne l'oublie pas.

— C'est vrai, murmura Ashlyn en souriant. Je suis contente que vous alliez mieux, dit-elle à Torin.

Torin lui sourit en retour, mais son expression resta teintée de tristesse et de nostalgie.

— Moi aussi, répondit-il.

Reyes constata qu'il n'avait pas changé. Cheveux blancs, sourcils noirs, yeux verts, Torin était d'une étrange beauté, à la fois surnaturelle, éthérée et très masculine. Il portait de longs gants noirs, pour éviter de contaminer les êtres vivants. Il n'avait même pas le droit de toucher ses compagnons, qui ne risquaient pas de tomber malades, mais auraient propagé les germes mortels parmi les humains.

— Comment tu te sens ? lui demanda-t-il.

— Mieux, répondit Torin en lorgnant vers l'assiette. Et je meurs de faim.

— Je suis ravi de te voir rétabli, mais je n'ai pas l'intention de te donner les sandwichs de Danika.

Torin eut un franc sourire, cette fois.

— Quand j'étais alité, tu étais obligé de m'apporter à manger. Et avec le sourire. Tu me ferais presque regretter d'être guéri. Mais je ne suis pas venu pour parler sandwichs.

Il se tourna vers Anya.

— Ton ami est en train de grimper la colline. Il ne cesse de hurler qu'il veut te donner une fessée. Il porte un poignard attaché à la cuisse, mais c'est sa seule arme. Il devrait frapper à la porte dans...

*Toc toc...*

Anya battit des mains.

— C'est William ! S'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? S'étonna Reyes. Lucien l'a prévenu qu'il le tuerait s'il osait se montrer au château. Toi, tu le hais. Je ne comprends pas.

— Je ne le hais pas, je l'adore. Et puis... j'ai emporté un manuscrit auquel il tient énormément et j'étais certaine qu'il viendrait le chercher. Quant à Lucien, il plaisantait en disant qu'il le tuerait. Ils sont maintenant les meilleurs amis du monde.

— William ! l'entendirent-ils s'exclamer quelques secondes plus tard.

Elle sortit de la cuisine en sautillant.

— Où est mon livre ? grogna la voix de William.

— Tu ne me prends pas dans tes bras, mon gros nounours ?

— C'est le William qui a rendu Lucien fou de jalousie ? demanda tout bas Ashlyn à Maddox qui l'avait rejointe. De quel livre parle-t-il ?

— C'est bien ce William, répondit Maddox en frottant son nez contre la joue d'Ashlyn. Quant au livre, je n'en sais rien. Ce type n'a pourtant pas l'air d'un intellectuel.

Il fronça les sourcils.

— Et je n'ai pas l'impression qu'il soit vraiment ami avec Lucien. On devrait l'enfermer en attendant son retour.

Ashlyn se laissa aller dans les bras de Maddox.

— Anya a l'air de beaucoup l'apprécier. Je propose de ne pas nous en mêler. Et puis... plus on est de fous, plus on rit.

Reyes leva les yeux au ciel. Il y avait beaucoup de monde au château, ces derniers temps. Un peu trop. Un peu trop de fous...

Pendant que le groupe engageait une discussion au sujet de qui devait préparer quoi à manger et de ce qu'on devait faire du mystérieux William, Reyes en profita pour s'éclipser avec son précieux plateau.

Tout en regagnant sa chambre, il songea que Danika le haïssait. Mais elle avait ses raisons. C'était à cause de lui et de ses compagnons que les chasseurs s'intéressaient à elle. Ils avaient fait basculer sa vie le soir où ils l'avaient enlevée.

Mais il entendait se rattraper. Lui faire du bien. Même au travers d'un simple repas.

Il monta l'escalier sans renverser une seule goutte de jus de fruits. Danika dormait encore, probablement. Il avait des scrupules à la réveiller, mais c'était pour la bonne cause. Sa pâleur et ses cernes l'inquiétaient. Elle avait besoin de reprendre des forces.

Tant qu'elle sera au château, je m'occuperai d'elle. Elle ne manquera de rien.

Il entra doucement dans la chambre, puis s'arrêta net en apercevant le lit vide. Il contempla quelques secondes les draps noirs et froissés à travers une brume rouge – celle de sa colère.

Danika n'était plus là. Elle avait disparu.

## 6

Aeron était tapi dans sa grotte. Une haine à l'état pur coulait dans ses veines. Haine contre lui, contre les dieux, contre son démon, contre Reyes. *Il aurait dû me tuer. Maintenant, c'est trop tard. Je veux vivre. Je veux goûter la saveur de la mort de ces femmes.*

Il avait laissé son démon prendre les commandes et cela lui permettait de voir dans le noir. Ses yeux rouges et brillants projetaient des rayons lumineux partout où il posait le regard. Autour de lui, il n'y avait que de la terre et des roches. Il était enfoui si profondément sous terre qu'il pouvait entendre les cris des damnés et sentir l'odeur de soufre et de chair rôtie qui s'échappait de la porte de l'enfer. Il avait cru que Lucien était le seul d'entre eux à avoir accès aux enfers, mais Reyes aussi devait avoir ses entrées, sans quoi il n'aurait pu le déposer ici.

Colère, son démon, bavait de rage et rongeaient son esprit. Il voulait sortir de ce trou maudit. Passer à l'action.

*Je ne veux pas retourner en enfer !* hurla Colère.

— Non, ne t'en fais pas. Je te garde avec moi.

Aeron savait qu'il ne pouvait survivre sans son démon, puisqu'ils formaient les deux moitiés d'un tout. Il avait voulu mourir dans un moment de désespoir, de folie, mais à présent il avait changé d'avis. Il avait compris. Il avait accepté son sort. Il tenait à rester en vie, au moins jusqu'à ce que le sang de ces femmes souille ses mains et remplisse sa bouche.

Mallory, Tinka, Ginger, Danika. La famille Ford.

Il sourit à l'idée qu'elles n'en avaient plus pour longtemps. Le dieu Cronos lui avait ordonné de leur trancher la gorge, de les anéantir. Au début, il avait tenté de plaider la cause de ces femmes humaines apparemment innocentes. Mais après tout,

elles ne l'étaient peut-être pas. D'ailleurs, peu lui importait. Il lui paraissait désormais impensable de les laisser en vie.

— Bientôt, se promit-il en tremblant d'impatience.

Il sentait confusément, au plus profond de lui-même, qu'il avait tué récemment. Mais il ne se souvenait de rien de précis. Seule une vague image flottait encore dans son esprit : celle d'une vieille femme allongée sur le sol, la tempe ensanglantée. Elle avait les larmes aux yeux et des blessures au bras.

« Ne me faites pas de mal, avait-elle supplié. Ne me faites pas de mal... »

L'une de ses mains avait sorti un poignard, l'autre avait sorti ses redoutables griffes. Puis il avait plongé en avant. Sur la femme.

La vision s'arrêtait là. Que s'était-il passé ensuite ? Avait-il achevé Mallory Ford ? Impossible à dire. Tout ce qu'il savait, c'était que, s'il l'avait épargnée, il avait eu tort.

*Je veux sortir de là. Je veux me lever. Je veux déployer mes ailes et voler.*

— Je sais, répondit Aeron en tirant sur ses chaînes qui tintèrent en lui entaillant les poignets.

Il serra les dents en étouffant un gémissement. Chien de Reyes !

Chien de Douleur...

Il n'avait aucun souvenir non plus de la manière dont Reyes avait pu le maîtriser et l'amener ici. Les mots « Pardonne-moi » résonnaient encore à ses oreilles, mais c'était tout.

Lui aussi avait demandé pardon, autrefois, quand il arpentait les rues de Budapest en contemplant les pauvres humains, insouciants, inconscients de leur faiblesse et du lait qu'il s'apprêtait à les tuer.

Car il avait plus d'une fois laissé exploser sa rage, quand Colère choisissait d'exécuter ceux qui le méritaient-il jetait en général son dévolu sur les violeurs et les bourreaux d'enfants, sur les meurtriers.

*Moi aussi je suis un meurtrier. Je m'apprête à tuer ces femmes qui n'ont commis aucun crime.*

Il fronça les sourcils, furieux. Autrefois, avant que les dieux lui donnent le délicieux avant-goût de la mort des quatre



femmes Ford, il aurait sans doute été torturé par le remords à l'idée de les massacrer. Mais plus maintenant.

Soudain, une avalanche de rochers vint interrompre ses sombres pensées. Il contempla fixement l'éboulis qui s'était amoncelé. Au milieu, il y avait un trou. Et par ce trou, il apercevait une paire d'yeux rouges. Des yeux pareils aux siens. Des yeux de démons.

Aeron émit un grognement menaçant. Il était enchaîné et sans armes, mais pas sans défense. Il lui restait ses dents. Il pouvait encore déchiqueter un ennemi et le dévorer.

D'autres roches dégringolèrent, agrandissant le trou. Puis une tête chauve apparut. Les yeux rouges balayèrent la grotte du regard, puis s'arrêtèrent sur lui. Des crocs luisants apparurent quand l'intrus sourit.

— J'ai senti ton odeur, mon frère, siffla la créature qui s'exprimait en agitant une langue fourchue.

Elle paraissait ravie. Et pas du tout menaçante.

— Je ne suis pas ton frère.

Les fines lèvres du monstre esquissèrent une moue.

— Tu es pourtant la Colère.

Les griffes d'Aeron s'allongèrent.

— Tu le connais ? demanda-t-il à Colère.

*Non.*

Des épaules émergèrent du trou, créant de nouveau un éboulis. Puis un corps mince et couvert d'écailles suivit.

— Si tu approches encore, tu es mort, prévint Aeron.

— Pas du tout, riposta tranquillement le démon en plantant ses sabots dans le sol pour se lever.

Il était minuscule et Aeron jugea qu'il ne lui arrivait probablement pas au nombril. Son petit corps fut agité d'un tremblement et de la poussière tomba de ses écailles vert sombre.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi, ricana Aeron.

— Nous ssssommes amis, siffla la créature.

— Je n'ai pas d'amis. Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Le Maître m'appelle Légion.

Il avança et huma l'air autour de lui en découvrant ses crocs.

— Tu ne veux pas jouer avec moi ? demanda-t-il.

*Légion...*

*C'est un simple serviteur de l'enfer, un démon subalterne, commenta Colère d'un ton méprisant. Il ne te servira à rien. Mange-le.*

Aeron se recroquevilla, prêt à bondir.

— Arrête, dit-il à la créature.

Pourquoi lui demandait-il d'arrêter, puisqu'il voulait qu'elle approche ?

La chose obéit, en faisant de nouveau la moue.

— Mais nous ssssommes amis..., protesta-t-elle. J'ai le droit de m'approcher de toi...

Aeron ne prit pas la peine de lui répéter qu'il n'avait pas d'amis.

— Que viens-tu faire ici, Légion ?

Les questions d'abord, le dîner ensuite.

Les yeux rouges de Légion brillèrent de plaisir.

— Je veux jouer. Tu ne veux pas jouer avec moi ? Je t'en prie. Je t'en prie. Allez...

— Jouer à quoi ? demanda Aeron en léchant le filet de salive qui coulait de ses lèvres.

Plus la créature parlait, plus il avait envie d'en faire son dîner. Il en avait l'eau à la bouche. Il n'avait mangé que des rats depuis qu'il était enfermé dans ce trou. Légion le changerait un peu de son ordinaire. Il l'aurait bien assaisonné d'un peu de moutarde, mais tant pis... *Chien de Reyes !*

— Jouer à quoi ? répéta Aeron.

— À m'attraper. Le Maître ne veut plus jouer avec moi. Il m'a chassé.

Il baissa les yeux et poussa un caillou du bout de son sabot.

— J'ai fait quelque chose de très vilain.

— Quoi ? demanda malgré lui Reyes.

Les crocs de Légion apparurent pour mâchonner sa fine lèvre.

— J'ai mordu la main du Maître... Tu veux bien jouer ?

Et risquer d'y laisser une main ? Aeron prit le temps de réfléchir. Puis il haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? dit-il.

— Extra ! s'exclama le démon.

Il fit claquer ses crocs – de joie –, mais sans oser toutefois s'approcher.

— Est-ce qu'on pourrait changer les règles du jeu ? ajouta-t-il.

Parce qu'il y avait des règles, en plus ?

— Lesquelles veux-tu changer ? demanda Aeron.

— Une fois que tu m'auras attrapé, tu ne dois pas chercher à me blesser avec des cailloux.

— C'est d'accord, répondit Aeron en songeant que cette promesse ne lui coûtait rien, puisqu'il ne voulait pas lancer des pierres au petit démon, mais juste le dévorer tout cru.

Légion éclata d'un rire mystérieux et se mit à rebondir sur les parois de la grotte, si vite qu'Aeron ne vit plus qu'une traînée verte. Traînée qui passa à deux reprises à sa portée, mais il eut beau allonger le bras en tirant sur ses chaînes – et en s'entaillant un peu plus les poignets – il ne put l'attraper. La créature prenait soin de rester hors de portée.

Aeron cessa de s'agiter et se mit à réfléchir. Ses mouvements étaient limités et Légion se déplaçait trop vite pour qu'il puisse le suivre des yeux. Il décida donc d'adopter une autre tactique.

Il ferma les yeux et posa ses mains sur ses genoux, comme quelqu'un qui médite.

Le rire de Légion résonna à ses oreilles. Il s'approcha... Encore... Des doigts grattèrent le front d'Aeron, mais il ne réagit pas.

— Attrape-moi... Attrape-moi, si tu peux.

Des pierres tombèrent à l'autre bout de la grotte, puis le rire fut de nouveau tout proche et Aeron se sentit balayé par un courant d'air humide, saturé d'une odeur de cendres. *Calme-toi. Attends le bon moment.* Quelque chose de chaud effleura son bras. Il referma ses doigts.

Il entendit un cri, un gémissement. Légion se débattit. Il ne riait plus.

— J'ai gagné ! cria Aeron.

Ses crocs s'allongèrent et il plongeait le cou en avant. *Contact.* Un sang mêlé d'acide lui emplissait la bouche, le brûlant atrocement.

Il lâcha aussitôt le démon, en toussant et en crachant.

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit que son sang était du poison ?  
lança-t-il à Colère.

*Je l’ignorais*, répondit Colère d’un ton boudeur.

— Tu m’as mordu, geignit la créature.

Des larmes se mirent à couler de ses yeux rouges.

— Ton sang est infect, espèce de vermine ! Il a un goût de bile.

— Tu... Tu m’as fait ssssaigner.

Légion se frotta le cou et contempla d’un air effondré le sang qui gouttait entre ses doigts écaillés.

— Tu avais promis de sssseulement m’attraper.

— J’avais promis de ne pas te lancer de cailloux, corrigea Aeron.

Une étrange sensation, une sorte de remords, se mit à enfler dans le cœur d’Aeron, prenant le dessus sur la colère et le besoin de tuer.

— Je... Je croyais que le but du jeu était d’avoir le dessus, reprit-il d’un ton penaud.

— Tu avais mal compris, renifla Légion en se détournant.

Il alla se réfugier dans un coin de la grotte, le visage contre le rocher, pour boudier.

*Par tous les dieux... il ne me manquait plus que ça !*

*Les démons subalternes sont pires que des gosses*, grommela Colère.

Aeron songea que Colère aurait pu se taire, parce qu’il ne valait pas mieux.

— C’est vrai, j’avais mal compris les règles du jeu, protesta-t-il en se demandant par quel prodige il redevenait brusquement lui-même.

Légion lui jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Ses écailles brillèrent dans l’ombre comme des rubis. Elles étaient pourtant vertes, tout à l’heure...

— Si tu veux que nous soyons amis, tu dois me promettre de ne plus me mordre. Tu m’as fait de la peine, vois-tu.

*Amis ?*

— Légion, je ne voudrais pas te blesser, mais...

— Chut...

Le petit démon fit volte-face en souriant et battit des mains.

— Tu ne veux plus me faire de mal... Donc nous sommes amis. À quoi pourrait-on jouer ?

Aeron inclina la tête de côté et contempla avec intérêt son nouvel... ami.

— J'ai une idée, dit-il.

— Une idée ! Oui ! Oui ! Qu'est-ce que cssss'est ?

Il se remit à battre frénétiquement des mains.

— Je veux jouer. Je veux jouer. Comment ssss'appelle ton jeu ? Csste fois, csss'est moi qui vais gagner, j'en sssuis sssûr.

— Il s'appelle : « Brisons les chaînes ».

Paris était allongé sur un lit, près d'une femelle humaine, dans une chambre d'hôtel qui lui était familière. Il apprécia d'un regard le grand lit, les murs blancs, les tableaux, le bureau noir, la lampe à l'abat-jour jaune qui diffusait une lumière dorée. Hôtel Zara. Chambre 14. Il changeait chaque fois de femme, mais jamais de chambre.

Il ne connaissait pas le nom de sa compagne, mais peu lui importait. Il s'agissait d'une touriste qu'il ne reverrait jamais. Il ne revoyait jamais ses partenaires.

Il avait pris l'habitude de les quitter dès qu'ils avaient fini de copuler. Rester aurait signifié partager de la tendresse, donc des sentiments. Et comme il n'était pas autorisé à profiter deux fois de la même femme, les sentiments ne représentaient que d'inutiles complications.

Mais, ce soir, il s'était attardé. La femme respirait doucement à son côté. Il se sentait agité, tendu, mais il ne voulait pas rentrer au château. Maddox avait Ashlyn, Lucien avait Anya. Et, à présent, Reyes avait Danika. Ces trois couples rappelaient cruellement à Paris la femme qu'il avait désirée. Celle qu'il avait tuée.

Sienna.

En dépit de son visage couvert de taches de rousseur, de ses épaisses lunettes, de ses noirs cheveux trop frisés, de son corps maigre, de son absence de seins, Sienna avait su lui plaire. Il l'avait désirée, il l'avait séduite. Mais elle l'avait trahi.

Elle l'avait drogué et livré aux chasseurs, lesquels l'avaient enfermé et enchaîné dans le but de l'étudier. Sachant que Luxure avait besoin de sexe pour survivre, ses geôliers lui avaient fourni des femmes. Mais lui n'avait voulu personne d'autre que Sienna, qui avait finalement été désignée pour entrer dans sa cellule avec pour mission de le satisfaire. Elle avait accepté de le chevaucher exactement comme il l'avait désiré, merveilleusement bien – et il avait retrouvé ses forces. Ensuite, il avait eu envie d'elle une deuxième fois... Et cela, c'était exceptionnel. Ça ne lui était jamais arrivé depuis qu'il était possédé par Luxure.

Paris avait donc décidé de la garder. Parce qu'il voulait la punir, mais pas seulement... Cette femme était persuadée que le monde serait meilleur sans les Seigneurs de l'Ombre et rêvait de les éliminer, mais elle allait le sauver. S'il pouvait la désirer plus d'une fois, il cesserait enfin de passer son temps à chercher des femelles pour rester en vie. Il allait enfin en chérir une, une seule, la gâter, apprendre à la connaître – peut-être même à l'aimer.

Il avait stupidement cru qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Destinés l'un à l'autre. Il avait cru que les dieux avaient décidé de mettre fin à sa torture. Il en avait assez de copuler sans amour, assez de ne plus se souvenir des femmes qu'il avait embrassées et caressées.

Il s'était donc enfui de la prison des chasseurs en emmenant Sienna avec lui. Les chasseurs les avaient poursuivis. Elle avait été blessée. Elle avait reçu trois balles.

Elle était morte dans ses bras.

*Moi, un guerrier immortel, l'élite des guerriers des dieux, je n'ai pas su protéger celle qui m'était destinée.*

Des semaines s'étaient écoulées depuis la mort de Sienna, mais il ne parvenait pas à oublier son visage. Il était même incapable d'avoir une érection sans penser à elle.

*Elle aussi me désirait.* Elle avait tenté de le nier, mais elle l'avait désiré. Elle s'était empalée sur sa verge avec un sexe humide de désir. L'extase avait illuminé son regard. En allant et venant au-dessus de lui, elle n'avait cessé de gémir son nom. *Son nom.* Pas celui d'un autre.

Paris était certain qu'ils auraient pu être heureux ensemble.

— Mais j'ai laissé ses amis lui tirer dessus, ricana-t-il. Quel fameux guerrier je fais ! C'est ma faute... Tout ça est ma faute...

— Qu'est-ce qui t'arrive ? gémit sa compagne d'une voix ensommeillée.

Elle roula pour se rapprocher de lui et lui caressa le torse.

Il aurait préféré s'éclipser sans la réveiller. Car il n'avait rien à lui dire.

Il lui tourna le dos, balança ses jambes hors du lit, et se leva.

— Mmmm... dit-elle. Quelle agréable vision...

Il rassembla précipitamment ses vêtements épars. Ses poignards, il les avait gardés pendant l'accouplement. La femme ne s'en était pas effrayée. Bien au contraire, ça avait eu l'air de l'émoustiller.

Elle ronronna son nom.

Il fit mine de ne pas avoir entendu et s'habilla.

— Reviens dans le lit, supplia-t-elle. Je te veux. J'ai besoin de toi.

Ces mots ne l'émurent pas le moins du monde. Il les avait déjà entendus des milliers de fois, prononcés par des milliers de femmes.

— Je dois partir, dit-il seulement.

Elle soupira de déception.

— Reste... Je t'en prie... Je veux faire encore l'amour avec toi. Rien qu'une fois.

Il se rendit soudain compte qu'il ne se souvenait même pas de son visage, qu'il venait pourtant de contempler quelques secondes plus tôt. Elle n'était pas Sienna. Et elle avait beau ronronner comme une chatte, sa verge restait aussi molle qu'une fleur flétrie, et elle le resterait.

— Une autre fois, peut-être, murmura-t-il d'un ton vague.

Il s'agissait bien sûr d'un mensonge.

Les couvertures remuèrent et il l'entendit gémir. Elle était probablement en train de se caresser. Pour le tenter ou pour se soulager.

Mais cela ne lui fit aucun effet.

*C'est désespérant. Baiser et partir. Je ne sais faire que ça.*

Il adorait les femmes et il avait toujours pris soin de ne pas

les faire souffrir. Mais, à présent, il ne se sentait plus la force de prendre des gants.

— Paris, murmura-t-elle de nouveau en haletant. Je voudrais que tes doigts prennent la place des miens.

— On dirait que tu t'en sors très bien sans moi, rétorqua-t-il. La chambre est payée pour la nuit. Je te la laisse. Tu peux continuer.

— Tu pars vraiment ?

Elle bondit et tendit le bras pour lui caresser le flanc.

— Reste, supplia-t-elle de nouveau. Je te le demande.

— Oublie-moi, marmonna-t-il. En ce qui me concerne, je t'ai déjà oubliée.

Il sortit de la chambre sans se retourner.



En s'éveillant seule dans le lit de Reyes, Danika avait soudain pris conscience qu'elle ne pouvait rester au château auprès de cet homme dont la présence la troublait plus que tout. Près de lui, elle n'était plus elle-même. Il avait sur elle une influence néfaste.

Elle aurait dû éprouver de la haine pour lui. Pourtant, quand son regard plongeait dans le lac sombre et insondable de ses yeux, elle se laissait engloutir.

Comment parvenait-il à lui faire oublier qu'elle était là pour sauver sa famille ? Il avait détruit sa vie quelques semaines plus tôt. Aujourd'hui encore, il la privait de liberté. Et pourtant elle se sentait attirée par lui. Elle avait envie de ses bras, besoin qu'il la réconforte. Elle ne pouvait s'empêcher de penser au plaisir qu'il aurait pu lui donner. Pourquoi avait-il envahi ses fantasmes les plus secrets ? Pourquoi réveillait-il ses besoins les plus primaires ?

Affolée, elle s'était levée, elle avait quitté la chambre en courant, elle avait erré dans le château. Puis elle était revenue en arrière, inquiète à l'idée de tomber nez à nez avec l'un des amis de Reyes au détour d'un couloir. Puis, à bout de forces, elle s'était arrêtée dans l'escalier.

Elle s'entoura de ses bras pour se réchauffer et frissonna. Elle se sentait glacée, de nouveau. Depuis qu'elle n'était plus tout près de Reyes...

— Danika !

Quand on parlait du loup... Ou plutôt du démon...La voix de Reyes venait de résonner derrière elle dans le couloir, paniquée et tranchante comme un rasoir. Elle appuya sa tête contre la rampe de l'escalier, submergée par l'épuisement et par un

vertige. *Je devrais fuir.* Mais elle ne bougea pas. Elle avait de nouveau envie d'être près de lui. C'était plus fort qu'elle.

— Danika !

La voix s'était rapprochée.

Elle ne prit pas la peine de répondre. Il la trouverait bien assez tôt. Inutile de l'aider.

— Danika...

Un courant d'air lui effleura la nuque. Il avait dû s'immobiliser brutalement. Elle ne le voyait pas, mais sa chaleur la pénétrait déjà jusqu'à la moelle des os. Elle n'avait plus froid.

Puis il vint s'asseoir près d'elle, ses cuisses tièdes contre les siennes. Un courant d'électricité la secoua tout entière. Elle déglutit péniblement.

Pendant un long moment, ils restèrent simplement là, en silence.

Elle risqua enfin un coup d'œil dans sa direction. Son regard remonta le long de bottes couvertes de boue, d'un jean déchiré, de bras puissants posés sur des cuisses et marqués de trois sillons encore souillés de sang coagulé.

Il dut sentir qu'elle s'y attardait parce qu'il les cacha précipitamment derrière son dos et s'appuya sur les coudes, mettant son visage hors de vue.

— Vous êtes encore blessé, dit-elle en tentant de refouler son inquiétude.

— Ce n'est rien.

— « Ce n'est rien », répéta-t-elle en l'imitant. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi maladroit. Vous êtes en permanence couvert de cicatrices.

Il se tut quelques secondes.

— Tu cherchais à t'enfuir ? demanda-t-il enfin.

— Oui.

Elle ne voyait pas l'intérêt de lui mentir.

— Pourquoi ?

— C'est facile à deviner, il me semble.

— Je voulais dire : pourquoi avoir renoncé ?

La vérité l'effrayait et elle n'avait pas la force d'inventer une excuse. Aussi décida-t-elle d'ignorer la question.

— Pourquoi voulez-vous nous tuer ? demanda-t-elle. Nous

ne vous avons rien fait.

Il soupira.

— Je sais. Je n'ai d'ailleurs rien contre toi. Rien non plus contre ta famille. Je ne cherche pas à vous tuer.

Elle n'aurait su dire s'il était sincère ou s'il mentait, mais cette réponse formulée d'une voix rauque et émue lui fit de l'effet. Son cœur se mit à battre plus vite, comme mû par un signal de départ, et si fort qu'elle craignit qu'il ne s'échappe de sa cage thoracique. Elle avait soudain la gorge nouée et dut avaler plusieurs fois sa salive avant de pouvoir parler.

— Ce n'est pas ce que vous disiez l'autre fois, murmura-t-elle. L'autre fois...

— Oublions l'autre fois, coupa-t-il. C'est du passé.

— Non. Ce serait trop facile.

La colère qui enflait en elle la réchauffa et lui rendit ses forces. De rage, elle se donna un coup de poing dans le genou, et le bas de sa jambe eut un mouvement réflexe vers le haut.

— Ne te fais pas mal, Danika, dit Reyes.

Il paraissait aussi furieux qu'elle.

— Étrange recommandation, venant de vous, fit-elle remarquer avec un rire amer. La dernière fois, vous m'avez menacée. Vous m'avez conseillé de fuir le plus loin possible en me disant que si l'un de vous me trouvait, j'étais morte. Eh bien, ça y est, on dirait que vous m'avez trouvée.

Il tourna brusquement la tête et posa sur elle ses prunelles sombres et sensuelles – un regard d'onyx qui la transperçait et sondait son âme.

— C'est vrai que j'ai dit ça, reconnut-il enfin. Mais j'ai prouvé, depuis, que j'étais incapable de vous faire du mal.

*Ne le regarde pas. Il t'entraîne avec lui. Il te fait douter.*

Elle détourna les yeux vers le bas de l'escalier et se plongea dans la contemplation de l'épais tapis rouge.

— Mais vos amis veulent ma mort, eux, rétorqua-t-elle.

Il eut un rire amer.

— Ils ne veulent rien du tout. Ils feront ce qu'ils doivent faire, c'est tout.

— Vous êtes en train de me dire qu'ils doivent nous tuer ?

Il ne répondit pas.

— Et vous n'interviendrez pas pour me défendre ? Insista-t-elle.

Il poussa un gros soupir.

— Est-ce que je t'ai déjà fait du mal ? demanda-t-il.

— Vous pourriez me donner des nouvelles de ma famille, Reyes ? Ma grand-mère...

Elle eut un haut-le-cœur.

— Ma grand-mère a disparu depuis plus de deux semaines.

Reyes allongea le bras pour lui prendre la main. Leurs doigts s'entremêlèrent.

Elle poussa un cri étouffé et retira son bras.

— On a dit qu'on ne se touchait plus, murmura-t-elle.

Elle était un peu trop sensible à la chaleur de sa peau. Il l'avait à peine effleurée, mais cela avait suffi à la brûler jusqu'à la moelle et à faire durcir ses seins.

— Je ne sais rien au sujet de ta grand-mère, répondit-il. Mais je connais quelqu'un qui pourrait te renseigner.

— C'est ça, je vous crois, ironisa-t-elle.

— C'est la vérité. Jamais je ne te mentirais.

Il ne lui avait jamais menti, c'était vrai. Il était franc et direct, elle avait eu l'occasion de le constater à plusieurs reprises. Son ventre tressaillit d'espoir. Et d'angoisse. Qu'apprendrait-elle de cette personne dont elle ne connaissait pas encore le nom ? Que sa mère, sa sœur et sa grand-mère étaient en vie ? Ou bien qu'elles étaient mortes dans d'atroces souffrances ?

— Je veux voir ce quelqu'un, déclara-t-elle d'un ton ferme.

Elle se tourna vers lui. Ils étaient maintenant tout proches. Leurs haleines se mêlaient. Elle inspira profondément. Si profondément qu'elle eut l'impression qu'il entraît en elle. Qu'il devenait une partie d'elle-même. *Il est devenu une partie de toi le jour où tu l'as rencontré.*

Non !

— Je ne te mènerai pas jusqu'à cette personne, mais je peux l'interroger pour toi.

— Pas d'accord ! protesta-t-elle.

Elle aurait voulu le prendre par l'épaule et le secouer, mais elle se souvint qu'elle devait éviter les contacts physiques avec lui.

— Je vous accompagne, insista-t-elle.

— Je...

Il se massa la nuque d'un air préoccupé.

— C'est impossible.

— Je me battraï avec vous s'il le faut.

Il poussa un long soupir résigné.

— Très bien. Mais je veux d'abord que tu manges. Tu es tellement épuisée que tu as du mal à tenir ta tête droite.

Il la balaya d'un regard neutre qui ne révélait rien de ses émotions.

— Je ne pourrai pas avaler une bouchée tant que je ne saurai pas ce qui leur est arrivé, protesta-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je refuse de céder sur ce point. Tu vas manger, prendre une douche, passer des vêtements propres. Ensuite nous partirons.

— Ne me dites pas ce que je dois faire ! J'ai changé. La jeune femme faible et docile que vous avez enlevée à Budapest n'existe plus.

— Parce que tu juges que tu étais faible et docile ? ricana-t-il. Elle le fixa d'un air incrédule.

— Pas vous ?

— Non... J'ai rencontré une femme forte et fière qui a fait tout ce qu'il fallait pour protéger et calmer ses compagnes.

— J'étais faible et j'avais peur, soupira-t-elle. Mais maintenant, j'ai appris à me défendre.

Elle avait proféré ces mots d'un ton fiévreux et provocateur, comme si elle le mettait au défi de vérifier. C'était stupide de sa part, parce qu'elle n'avait aucune chance contre lui, mais au moins il était prévenu qu'elle ne se laisserait pas faire sans réagir.

Il acquiesça, mais conserva son expression rêveuse et distante.

— Je sais que tu as tué un humain, dit-il.

Un humain... Ce simple mot rappela à Danika que lui ne l'était pas. Puis un éclair blanc et rouge la traversa... Elle se revit, tombant sur le trottoir de cette petite allée, plantant son crayon dans le cou de cet homme... Elle entendit son cri d'agonie... Et,

soudain, elle oublia que Reyes était un démon. Elle ne songea plus qu'à une chose. Elle avait besoin de sa protection.

— Danika...

Le timbre rauque de sa voix la tira du gouffre de ce souvenir maudit. Elle secoua la tête.

— Je ne regrette pas ce que j'ai fait, déclara-t-elle.

Elle aurait bien voulu que ce soit vrai. Mais pour l'instant, elle n'aurait pas su le dire... Elle ne savait plus où elle en était.

— J'en suis ravi, dit-il.

— Et pourquoi cela ? demanda-t-elle.

— Cet homme était animé de mauvaises intentions. Tu as bien fait de te défendre. J'aurais bien voulu être là pour t'aider.

— Il faut croire que je ne me suis pas assez bien défendue, répondit-elle d'un ton amer.

Puis elle se rendit compte qu'il n'était pas très habile de sa part de faire allusion à son séjour auprès des chasseurs. De plus, elle ne devait pas oublier qu'elle avait une mission à accomplir.

— Comment avez-vous appris que j'avais tué un homme ? Je suis recherchée par la police ?

Elle avait parlé tout bas, presque pour elle-même, et pourtant il répondit aussitôt :

— Non. Personne n'est au courant. Ce que je m'apprête à te dire, Danika, tu ne devras le répéter à personne. À personne... Pas même à mes compagnons, qui seraient furieux d'apprendre que je t'ai confié certaines informations pour te rassurer. Tu as de bonnes raisons de nous haïr et c'est une folie de ma part de répondre à tes questions. Et pourtant je veux que tu saches pourquoi nous agissons ainsi.

Elle se sentit soudain terrifiée. Elle était partagée entre l'envie de lui demander de se taire, de ne rien lui dévoiler, et celle d'entendre ce qu'il avait à lui confier. Quel noir secret allait-il lui révéler ? Qu'il sacrifiait des vierges, les nuits de pleine lune ? Dans ce cas, elle ne risquait rien, parce qu'elle n'était pas vierge.

Il inspira, puis souffla lentement en détournant le regard.

— Tu sais que nous sommes des guerriers immortels et non des humains. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que chacun de nous est possédé par un... Par un démon.

Il avait hésité, comme s'il avait honte.

— Lucien... Tu te souviens de Lucien ? Lucien est possédé par la Mort. Quand un humain meurt, c'est lui qui emporte son âme jusqu'à sa dernière demeure.

Elle se retint juste à temps de lui dire qu'elle était au courant. Stefano lui avait assuré que les guerriers étaient devenus des démons... Ce n'était pas la même chose que d'être possédé par un démon. Mais elle réfléchirait plus tard à ce qu'il fallait penser de cette nuance.

Pour le moment, ce qui comptait, c'était que Reyes la croyait innocente et ignorante. Il fallait que cela continue. Elle ne devait surtout pas lui montrer qu'elle était soulagée. Comment réagissait-on en apprenant qu'on était enfermée dans un château avec des guerriers possédés par des démons ?

— Des démons..., dit-elle d'une voix blanche.

— Oui.

— Je... Je m'en doutais, répondit-elle en optant pour une demi-vérité. Il se passe trop de choses inexplicables dans ce château. Des choses qui relèvent du surnaturel.

Il acquiesça et, de nouveau, elle se sentit soulagée.

— Tu ne dois pas avoir peur de nous, poursuivit-il. Nous ne te ferons pas de mal.

Il soupira.

— Nous ne t'en ferons plus, corrigea-t-il.

Il promettait de ne plus lui faire de mal, pas de prendre soin d'elle, et pourtant elle fut tentée de s'appuyer sur lui, de lui avouer ce qu'elle était censée faire ici, mais elle se retint. S'il apprenait la vérité, Reyes changerait d'attitude avec elle. Il n'apprécierait certainement pas qu'elle soit venue l'espionner pour le compte de ses ennemis. *Tu dois sauver ta famille, ne l'oublie pas.*

— Je ne l'ai pas vu cette nuit-là, murmura-t-elle.

Il se rejeta de nouveau en arrière, sur ses coudes, mettant de la distance entre eux. Et, de nouveau, elle eut froid.

— Vu qui ?

— Lucien... Quand cet homme est mort sous mes yeux, je n'ai pas remarqué la présence de Lucien.

Les questions se bousculaient dans sa tête.

— Pourtant vous dites qu'il était là, qu'il m'a vue le tuer.

— Le chasseur n'est pas mort dans la rue, quand tu l'as frappé, mais quelques jours plus tard, à l'hôpital. Mais même s'il était mort sous tes yeux, Lucien serait resté invisible pour toi. Quand il vient chercher une âme, il se déplace dans le monde spirituel.

Lucien se déplaçait dans le monde spirituel et cela le rendait invisible. Stefano serait sûrement intéressé par cette information... Elle était sur la bonne voie, elle devait continuer à le faire parler. Mais elle ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable et elle se demanda pourquoi. Sa mission était d'aider les chasseurs à rayer pour toujours Reyes et sa horde de démons de la surface de la terre. Elle ne devait se concentrer que sur cet objectif.

— Comment peut-il se déplacer dans le monde spirituel ? demanda-t-elle. Que voit-il ?

— Je ne peux pas te le dire.

Elle craignit de s'être montrée trop curieuse et n'insista pas, de peur d'éveiller sa méfiance.

— Vous dites que vous êtes tous possédés par un démon... Quel est votre démon, Reyes ?

Il se raidit.

— Les hommes qui t'ont attaquée étaient des chasseurs, dit-il.

— Des chasseurs, répéta-t-elle.

Reyes avait ignoré sa question. Elle aussi ignorait parfois les siennes. Mieux valait peut-être qu'il ne réponde pas. Elle tenta de s'imaginer qu'elle rêvait, que sa famille était en sécurité, que sa seule préoccupation était de savoir si elle livrerait son dernier tableau dans les délais. Comme autrefois. Quant à Reyes... Il était un homme comme les autres, qui cherchait à la séduire.

— Ashlyn m'a parlé une fois des chasseurs, mais à l'époque je ne savais pas à quoi elle faisait allusion.

— Il s'agit d'un groupe d'hommes qui cherchent à nous éliminer. Ils sont persuadés que le monde sera meilleur sans nous.

— Et c'est vrai ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Le regard de Reyes s'assombrit.



— Tant que les humains posséderont leur libre arbitre, le monde ne sera pas meilleur. Nous ne les obligeons pas à faire le mal.

Le ton était amer, plein de rancœur.

— Mais les chasseurs ne sont pas prêts à l'admettre. C'est tellement facile de rendre les autres responsables de vos difficultés et de vos imperfections.

Tout cela avait du sens, mais elle préféra ne pas trop réfléchir à ses propos. L'enjeu était trop important pour elle.

— Mais vous avez pourchassé ma famille, protesta-t-elle. Pourquoi ? Vous devez me le dire. J'ai le droit de savoir. Qu'avons-nous à voir avec tout ça ? Avec vous ?

— Danika...

— Il faut me répondre... Je vous en prie...

Il caressa un point au-dessus de son cœur, comme s'il avait mal.

— Les dieux ont ordonné à Aeron... Tu te souviens d'Aeron ?

Elle frissonna et son cœur s'accéléra. Comment aurait-elle pu oublier celui qui l'avait emmenée en ville dans ses bras, par la voie des airs, pour aller chercher des médicaments pour la compagne de Maddox ? La compagne de Maddox... Ashlyn... Ashlyn était devenue son amie et elle ne comprenait pas comment elle avait pu accepter de partager le lit d'un de ces monstres... Pour en revenir à Aeron, il avait ôté son T-shirt, révélant un buste couvert de tatouages hideux et violents, et elle avait paniqué, croyant qu'il se déshabillait pour la violer... Elle avait voulu lui résister quand il avait tenté de la prendre dans ses bras pour s'envoler avec elle. Il avait alors menacé de l'assommer.

Reyes était intervenu pour le calmer, elle se demandait encore pourquoi – et elle avait fini par accepter de se laisser emporter. Aeron s'était envolé au-dessus de Budapest, avec elle, pour aller chercher son sac dans un hôtel et rapporter le flacon de Tylenol qui avait sauvé Ashlyn.

Elle avait été surprise de constater à quel point ces hommes étaient ignorants de certaines avancées du monde moderne. Ils possédaient une télévision et un écran plasma géant, mais ils ne savaient pas ce qu'était un médicament. Ils paraissaient sortis

d'un autre temps et ils étaient pétris de contradictions. Ils s'habillaient comme des guerriers du monde antique – ils étaient bardés d'armes qu'ils accrochaient un peu partout sur leur corps –, et pourtant l'un d'eux fréquentait une des boîtes de nuit de la ville. Ils l'avaient traitée comme une prisonnière et avaient menacé de la tuer, mais ils s'étaient démenés pour soigner Ashlyn. Cela aussi l'avait déboussolée. Elle ne comprenait toujours pas quelle logique ils suivaient.

— Oui, je me souviens d'Aeron, dit-elle enfin.

— Les dieux lui ont ordonné de vous trancher la gorge. À toi et à tes compagnes.

Elle ouvrit des yeux incrédules. Mais qu'est-ce qu'il racontait ?

— Vous mentez. Les dieux... Il n'y a pas de dieux.

— Il n'y a pas de démons non plus, fit-il remarquer posément.

Elle ouvrit la bouche, puis la referma, ne sachant que répondre. Stefano aussi lui avait fait valoir qu'elle devait oublier ce qu'elle croyait savoir. Elle songea que Reyes et Stefano étaient ennemis, mais qu'ils utilisaient les mêmes arguments pour la convaincre de se rallier à leur cause.

— Les dieux existent et ils veulent ta mort, reprit Reyes. Il vaut mieux que tu en sois consciente.

— Admettons. Mais pourquoi voudraient-ils ma mort ? Je n'ai rien à me reprocher. Et ma famille non plus.

— J'ignore pourquoi, et j'espérais justement que tu m'aiderais à éclaircir ce mystère.

— Désolée, ce n'est pas le cas...

De nouveau, elle eut un rire amer qui résonna comme du verre qu'on gratte sur un tableau noir.

— J'allais à l'église tous les dimanches, murmura-t-elle. Je me suis toujours efforcée de faire le bien autour de moi.

Elle se tut quelques instants. Le visage de l'homme qu'elle avait tué venait de passer devant ses yeux.

— Avant de vous rencontrer, vous et vos amis, j'étais quelqu'un de bien.

Reyes comprit qu'elle faisait allusion au fait qu'elle se considérait désormais comme une meurtrière.

— Tu es toujours quelqu'un de bien, protesta-t-il.

Elle le fixa avec des yeux méfiants.

— Vous ne savez rien de moi, et c'est mieux ainsi, murmura-t-elle. Mais peu importe. Vous devez m'emmener auprès de l'homme qui peut me renseigner sur le sort de ma famille.

Elle s'arrêta net. Elle venait de comprendre.

— C'est Aeron, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Reyes acquiesça lentement. Comme à regret.

Elle faillit vomir de peur à l'idée de rencontrer de nouveau le terrifiant Aeron.

— Je veux le voir, insista-t-elle tout de même.

— Je t'ai servi un plateau dans ma chambre, dit-il. Tu sais ce que tu dois faire si tu veux voir Aeron.

Il paraissait déterminé, et elle comprit qu'il n'y aurait pas moyen de le faire changer d'avis.

— Très bien, dit-elle. Je mangerai.

Elle avait assez perdu de temps ainsi. Elle attrapa la rambarde et se hissa pour se mettre debout, mais ses jambes tremblaient et elle faillit retomber.

Reyes la rattrapa par la taille et son bras la brûla comme un tison.

Elle se rebiffa. Pour s'empêcher de gémir de plaisir.

— Non ! On ne se touche pas.

Il ne s'écarta pas. Au contraire, il la serra contre son torse dur et musclé. Son cœur battait contre son épaule, solide et régulier.

— Lâchez-moi, murmura-t-elle.

Le son de sa voix haletante et troublée la fit rougir.

— Lâchez-moi, je vous en prie, insista-t-elle. Laissez-moi partir.

— J'ai bien peur de ne plus pouvoir te laisser partir, répondit-il tristement.

Reyes porta Danika jusqu'à la chambre, puis il la déposa sur le bord du lit, précautionneusement, pour ne pas renverser les plateaux. Elle s'écarta vivement de lui en évitant son regard et commença à manger. Elle se força d'abord à avaler quelques bouchées d'un sandwich de dinde au pain complet. Puis elle passa au raisin en soupirant de plaisir et ferma les yeux.

Reyes recula en tirant l'un de ses poignards de son fourreau, et glissa discrètement ses bras derrière son dos pour s'entamer le poignet, tout en admirant Danika. *C'est bon...* Elle n'avait pas semblé horrifiée – ni terrifiée – quand il lui avait avoué être possédé par un démon. Il avait cru qu'elle se mettrait à pleurer et à hurler. Mais elle n'avait rien dit et n'avait pas non plus réclamé de preuves.

Il en déduisit qu'il ne lui avait rien appris.

Les chasseurs l'avaient donc déjà mise au courant. Que lui avaient-ils dit d'autre ?

Reyes songea brusquement qu'elle travaillait peut-être pour eux.

L'avaient-ils chargée de le distraire et de les faire entrer au château ? Ou simplement d'apprendre tout ce qu'elle pouvait ? Plutôt de se renseigner, sans doute, d'où les nombreuses questions qu'elle lui avait posées. Elle lui avait demandé par quel démon il était possédé... Elle avait réclamé des détails sur les pouvoirs de Lucien. Était-ce dans le but de faire un rapport détaillé aux chasseurs ?

Il savait qu'elle n'hésiterait pas à le trahir s'il était arrivé malheur à un membre de sa famille, et il ne lui en voulait pas, mais cela ne l'empêchait pas de souffrir à l'idée qu'elle pouvait être son adversaire.

Maddox avait failli tuer Ashlyn quand il l'avait soupçonnée d'être un appât envoyé par les chasseurs... Si ses compagnons songeaient, ne fût-ce qu'une seconde, que Danika était un appât, ils lui demanderaient de lui trancher la gorge sur-le-champ – s'ils ne s'en chargeaient pas eux-mêmes.

Reyes n'avait pas combattu les chasseurs depuis des milliers d'années, mais il n'avait pas oublié combien leurs affrontements avaient été sanglants, au début de leur querelle. Il n'avait pas oublié les cris, la peur, le sang, la violence, la méfiance. Il n'avait pas eu peur, car il était depuis toujours un guerrier immortel que la guerre n'effrayait pas. Rien ne l'effrayait, pas plus la guerre que les femmes. Il avait toujours été un être puissant et sûr de lui. Il avait tué sans remords et séduit sans remords. Il avait montré aux femelles humaines comment trouver le plaisir dans la douleur, sans se soucier des conséquences.

Certaines de ses partenaires avaient poursuivi le jeu avec leurs compagnons humains, d'autres avaient commencé à se mutiler, comme lui. Mais toutes étaient devenues des adeptes de la souffrance physique.

Il ne voulait pas que Danika soit victime de la même fatalité.

Il ne voulait pas non plus que ses compagnons s'en prennent à elle, même si elle les espionnait pour le compte des chasseurs. Il s'était donné trop de mal pour la sauver. Il avait trop besoin d'elle, et ne pouvait plus vivre sans elle. Il s'arrangerait pour gagner son affection, pour la faire changer de camp. Et si c'était impossible, il se contenterait de l'empêcher de contacter l'ennemi.

Il prit soudain conscience que sa seule présence l'apaisait. Décidément, il n'était pas question de la laisser partir. Jamais. Quand il était près d'elle, il éprouvait un peu moins le besoin de se taillader. Depuis qu'elle se trouvait dans le château, il n'avait pas songé une seule fois à se jeter du toit. Il ne rêvait plus du délicieux plaisir d'être réduit en bouillie. Quelques coupures suffisaient à calmer son démon, ce dont il fut surpris.

— Merci pour le repas, murmura Danika d'un ton réticent.

Puis elle avala de nouveau quelques grains de raisin, avec un plaisir évident.

— De rien, répondit-il.

Elle avait déjà repris des couleurs et ses jambes ne tremblaient plus.

— Quand tu auras assez mangé, tu te doucheras, dit-il.

Elle se raidit.

— Encore une perte de temps, protesta-t-elle. Il faut que je me mette sur mon trente et un pour être reçue par Aeron ? Je n'aurais jamais cru que des démons pouvaient être si tatillons sur la question de l'étiquette !

— Je veux que tu te sentes bien, répondit-il en soupirant. Que tu aies l'esprit clair. Tu auras besoin de toutes tes forces. Une douche te fera du bien.

Elle parut s'adoucir.

— Très bien. Mais je ne me doucherai pas en votre présence.

— Quel dommage... ! murmura-t-il.

Les yeux verts de Danika brillèrent comme des émeraudes.

— Pardon ?

Quand elle le regardait, il lisait le désir dans ses prunelles. Et, comme en ce moment, sa verge réagissait aussitôt. Il la sentait enfler, enfler... Il ne put s'empêcher d'allonger le bras vers elle.

*Tu ne peux pas. Tu le sais bien.*

— Tu trouveras des vêtements dans le dressing, dit-il. Sers-toi.

Elle mordit dans une grappe, sans cesser de le fixer.

La verge de Reyes s'allongea encore de quelques centimètres. Il contempla rêveusement les petites dents blanches et pointues de Danika. Ah, le délicieux mélange de plaisir et de douleur qu'elles lui procureraient en pénétrant dans sa peau...

Danika était sienne. Elle était son ange...

Son ange ?

Voir les choses sous cet angle comportait des risques, et pourtant il ne pouvait s'en empêcher... Tout, en lui, criait qu'elle lui appartenait, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Elle n'aurait sûrement pas été d'accord, et cela valait sans doute mieux.

Si elle l'avait désiré autant qu'il la désirait, il n'aurait pas pu résister... Il aurait fait l'amour avec elle. Et ensuite il se serait haï pour avoir ruiné sa vie. Le démon de la douleur l'aurait corrompue et elle n'aurait plus vécu que pour souffrir et faire souffrir.

Ses sombres pensées calmèrent un peu son désir.

— Je me dépêche, fit la voix de Danika.

Son regard se posa sur le sexe de Reyes et elle sursauta en détournant le regard, les joues rouges. Puis elle mordit de nouveau dans une grappe pour se donner une contenance.

— D'accord, répondit-il précipitamment. D'accord. Prends ton temps.

Si elle apprenait qu'il aimait souffrir et qu'il était incapable de lutter contre ce désir pervers... Si elle l'apprenait et qu'elle le confiait aux chasseurs... il serait en danger. Il n'était jamais bon qu'un ennemi soit renseigné sur vos faiblesses.

Il lui fallait donc se montrer prudent. Il tenait à prendre soin d'elle et à la protéger. Mais il n'avait pas intérêt à baisser sa

garde.

Il soupira et se détourna pour quitter la chambre.

— Reyes, appela-t-elle.

Il s'arrêta et fit volte-face.

— Oui.

— Je ne sais pas grand-chose de vous, murmura-t-elle timidement.

— Et tu voudrais en savoir plus ?

Elle acquiesça d'un air gêné.

Il se demanda si c'était pour elle ou pour les chasseurs... Il avait cru que cela lui serait égal, mais il découvrait que ce n'était pas du tout le cas, qu'il aurait bien voulu qu'elle s'intéresse à lui.

— Et que voudrais-tu savoir ?

Elle haussa les épaules et caressa du bout des doigts l'édredon noir, tout en rougissant.

— Depuis combien d'années vivez-vous dans ce château ? À quoi passez-vous votre temps ? Avez-vous des enfants ? Quels sont vos espoirs et vos rêves ?

Il jugea les questions plutôt innocentes.

— J'étais dans ce château bien avant ta naissance, répondit-il. Je n'ai qu'un passe-temps : les armes. Je les fabrique, je les entretiens, je les collectionne. Je n'ai pas d'enfants.

S'il en avait eu, il aurait craint de leur faire du mal. Ou de les voir mourir, puisque lui-même était immortel. Il eut pitié de Maddox, dont l'enfant serait peut-être un mortel, et qui aurait à pleurer sa mort.

— Quant à mon rêve le plus cher...

Il hésita.

— Je voudrais une vie douce, une vie sans douleur.

— Que... ?

— Assez de questions. Je m'absente pendant une demi-heure. Prends ta douche et tiens-toi prête à partir.

— Vingt minutes, rétorqua-t-elle sèchement.

Leurs regards se croisèrent. Celui de Danika exprimait la détermination et la haine. Reyes se demandait si c'était lui qu'elle haïssait, ou Aeron.

— Revenez me chercher dans vingt minutes, reprit-elle plus aimablement.

Il acquiesça. Elle lui manquait déjà.  
— Entendu, dit-il.



## 8

Reyes emprunta le couloir privé de Lucien pour éviter ses compagnons. Il se sentait sur le point de craquer. Le désir le rendait littéralement fou. Il avait dû faire appel à toute sa volonté pour quitter Danika. En ce moment, elle devait être sous la douche. L'eau dégoulinait le long de son corps nu... Les gouttes stagnaient dans son nombril, avant de glisser sur les boucles de son pubis...

Il se demanda quel goût avait sa peau. Doux et sucré, en accord avec son visage d'ange ? Ou bien piquant et amer, comme l'éclat qui brillait parfois dans ses yeux ? Son démon aussi se posait la question, en arpentant nerveusement les recoins de son esprit. Il sanglotait presque d'impatience et de curiosité.

— J'ai installé Willie dans la chambre voisine de la nôtre, fit la voix d'Anya à travers une porte.

Reyes tendit l'oreille. Son démon grognait de plus en plus fort.

*Danika.*

— Je ne veux pas de lui ici, protesta Lucien. Il doit partir.

— Je supporte tous les jours tes amis, rétorqua Anya d'un ton boudeur. Tu peux bien supporter le mien pendant une semaine.

— Je te rappelle que ce drôle d'ami a failli te tuer.

Il y eut un sifflement et Reyes en déduisit qu'Anya lançait un objet en direction de Lucien.

— C'est du passé ! protesta-t-elle. Je me souviens à peine de ce que j'ai fait il y a cinq minutes. Alors le reste, tu penses...

— Tu le hais, affirma Lucien.

— Tu plaisantes ? Je l'adore. Nous avons vécu des tas de

choses ensemble. Sur l'Olympe, il était mon seul véritable ami.

— Ah, les femmes... ! Je te rappelle qu'il a également tenté de me tuer, et je me souviens t'avoir entendue jurer qu'il le paierait longuement et chèrement.

— La meilleure des punitions, c'est de le garder près de moi, tu ne crois pas ? Et puis... tout s'est bien terminé. J'ai envie de lui accorder une seconde chance.

Lucien grogna.

— Mes compagnons le tueront. C'est même surprenant qu'ils ne l'aient pas encore attaqué.

— Pourquoi attaqueraient-ils l'homme qui les débarrasse de ma présence en m'accaparant ?

*Vingt minutes... Vingt minutes et je rejoindrai Danika.*

*Danika...*

Reyes craignait de déranger le couple Anya-Lucien, mais il se décida tout de même à frapper à la porte.

De l'autre côté, le silence se fit, puis il y eut un bruit de pas. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait à la volée et Lucien s'encadrait sur le seuil, les sourcils froncés. Anya passa la tête par-dessus son épaule et sourit.

— Salut, la Douleur, dit-elle.

Elle enlaça ses bras autour de Lucien et ses ongles bleu électrique lui écorchèrent la peau au-dessus du sein. Reyes se sentit piqué par la jalousie, sentiment qui lui fit honte.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Lucien.

— Je suis prêt à te conduire à Aeron, répondit Reyes.

« Une vie sans douleur »...

Les mots prononcés par Reyes résonnaient encore dans l'esprit de Danika. Qu'avait-il voulu dire par là ?

Elle songea brusquement qu'elle ne possédait pas les données nécessaires pour répondre à cette question. Mieux valait donc l'oublier pour le moment.

Le repas l'avait ragailardie, elle se sentait mieux et, surtout, de nouveau humaine. En fouillant dans le dressing de Reyes, elle eut la surprise de découvrir des vêtements de femme à sa taille. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle sortit deux cintres

auxquels étaient suspendues des chemises et les contempla attentivement. Avait-il une petite amie – l'idée lui serra le cœur – ou avait-il acheté tout cela pour elle ?

Cette dernière hypothèse était la plus vraisemblable, car il y avait surtout des T-shirts, des pulls, et des jeans passés – le style de vêtements qu'elle portait. Elle en fut émue... Pourquoi Reyes s'était-il donné cette peine ?

Elle choisit une chemise et un jean, puis des chaussettes, une culotte et un soutien-gorge, à la hâte, sans même les regarder, parmi un tas impressionnant et coloré de sous-vêtements en dentelle.

Ensuite elle fila sous la douche et se laissa envelopper par l'odeur voluptueuse du savon et du shampoing qui lui rappela celle de Reyes.

*C'est un démon. Ne l'oublie pas.*

Quand on frappa doucement à la porte, elle avait enfilé un T-shirt gris, un pull noir et un jean savamment déchiré. Ses cheveux mouillés gouttaient sur son dos.

Son shampoing colorant était un peu passé et certaines mèches avaient pris une teinte brune délavée. Elle aurait préféré que Reyes ne la voie pas ainsi... Mais après tout, peu lui importait ce qu'il pensait d'elle. Ce n'était pas le moment de faire la coquette.

Elle tâta ses chevilles pour s'assurer que les poignards qu'elle avait décrochés du mur et cachés sous son pantalon étaient solidement attachés.

— Entrez, dit-elle.

Elle se planta solidement sur ses jambes écartées, prête à attaquer au cas où Reyes aurait changé d'avis et lui annoncerait qu'il ne l'emmenait plus voir Aeron.

Mais quand la porte s'entrouvrit, ce fut le visage d'Ashlyn qui pointa prudemment à l'intérieur.

— Danika ! s'écria Ashlyn en la reconnaissant.

— Ashlyn !

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en soupirant de joie. Danika se rendit brusquement compte à quel point Ashlyn lui avait manqué.

— J'ai pensé à toi tous les jours, dit Ashlyn en la serrant

contre elle. Comment t'en es-tu sortie ? Comment vas-tu ?

— Je n'ai cessé de fuir et, franchement, j'ai eu de meilleurs moments dans ma vie. Et toi ? Comment vas-tu ?

— J'espère que tu ne m'en voudras pas si je te réponds que je me porte à merveille, répondit Ashlyn d'un ton enjoué.

Puis elle s'écarta pour mieux la voir, et son sourire s'effaça.

— Tu as perdu du poids, fit-elle remarquer. Et tu as les yeux cernés.

— Par contre, toi, tu es resplendissante. Apparemment, ils t'ont bien traitée.

— Comme une reine, répondit Ashlyn.

Elle se tut et l'observa quelques minutes en silence.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Je voudrais rentrer chez moi. Retrouver ma famille. Tu pourrais aussi m'apporter la tête de Reyes sur un plateau.

Ashlyn eut un sourire plein de sous-entendus.

— Reyes n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air. C'est un tourmenté, mais il est plutôt gentil.

Elle prit Danika par la main et la conduisit jusqu'au lit.

— Je ne veux pas que tu t'inquiètes de quoi que ce soit, poursuivit-elle. Les choses ont changé, au château. Il y a deux autres femmes, Anya et Cameo, qui m'aident à calmer les hommes. Je suis sûre que tu t'entendras bien avec elles. Quant à ta famille... nous trouverons ensemble un moyen de la sauver, je te le promets. Et les garçons nous aideront. Il ne faut pas se fier aux apparences... Ils ont le cœur sur la main, tu sais.

— Je suis désolée de devoir tempérer ton enthousiasme, Ashlyn, mais ces hommes sont des démons. De vrais démons.

— Tu ne m'apprends rien. Je le sais.

Danika la fixa d'un air incrédule en se demandant si elle avait bien entendu.

— Tu le sais et tu restes ici ? De ton plein gré ?

— Oui, acquiesça Ashlyn en la fixant à travers l'épais rideau de ses longs cils. Et je vais même donner le jour à une nouvelle génération de démons. Je vais avoir un enfant avec Maddox.

Elle caressa son ventre, avec une sorte de ronronnement de plaisir.

— J'ai hâte de le voir, murmura-t-elle.

— C'est merveilleux, Ashlyn ! s'exclama Danika.

Elle était sincèrement heureuse pour son amie.

— Mais tu es sûre que Maddox... ?

— Il fera un père merveilleux, assura Ashlyn.

*S'il ne meurt pas avant.*

Danika ferma les yeux pour dissimuler son trouble. Cette nouvelle compliquait sérieusement la situation. Si Ashlyn perdait Maddox, elle serait terriblement malheureuse... Et elle n'avait pas envie de faire souffrir la plus douce personne qu'elle ait jamais rencontrée. Et son enfant... Qu'adviendrait-il de son enfant ? Quel sort réserveraient les chasseurs à l'enfant d'un démon ?

— Tu es pâle, tout à coup, fit remarquer Ashlyn. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai mal à la tête, prétendit Danika en se frottant les tempes.

— Ma pauvre... Tu as traversé de rudes épreuves, dernièrement. Mais pour le mal de tête, je peux t'aider. Tu m'as autrefois sauvé la vie en volant avec Aeron pour me rapporter du Tylenol...

Elle la serra dans ses bras.

— Je n'aurais pas besoin d'aller aussi loin. Maddox en a stocké dans la cuisine. Je vais t'en chercher, je reviens tout de suite.

Danika sentit le matelas remuer, puis elle entendit les pas d'Ashlyn qui s'éloignaient et la porte qui grinçait. *C'est une catastrophe...* Danika n'avait pas pensé à Ashlyn en venant ici.

Malheureusement, elle ne pouvait atteindre son objectif sans détruire la vie d'Ashlyn. La porte de la chambre s'ouvrit à la volée, en allant battre contre le mur. Elle entrouvrit les yeux et aperçut un guerrier qu'elle ne connaissait pas. Il était grand et musclé, comme les autres, avec un visage délicat et des yeux doux.

Elle se leva d'un bond.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Où est Reyes ?

— Je suis Sabin, répondit l'homme d'un ton insolent.

Il referma la porte derrière lui, mais n'avança pas dans la pièce.

— Je suis venu vous poser quelques questions, poursuivit-il tranquillement. Quant à Reyes, j'ignore où il se trouve.

— Je vous prie de sortir, murmura-t-elle.

Elle allongea le bras, prête à saisir un de ses poignards. *Du calme... Ce n'est pas le moment...* Mieux valait ne pas dévoiler qu'elle était armée. Pas tant que ce n'était pas absolument nécessaire. *Tu es entraînée. S'il attaque, tu vises la gorge, les yeux, le sexe. Dans cet ordre.*

Sabin ne fit pas mine de sortir, mais s'adossa posément au battant de la porte en croisant ses bras puissants sur sa poitrine. Elle dut reconnaître qu'il était plutôt séduisant. Les femmes devaient fondre devant lui.

— Vous êtes l'un d'eux, murmura-t-elle.

Il avança d'un pas, puis recula prudemment. Elle se demanda pourquoi.

— L'un d'eux ?

Il manifestait un calme surprenant, mais son regard était tranchant comme une lame de rasoir.

— Un démon.

— C'est Reyes qui vous a dit que nous étions des démons ?

— Oui.

Une lueur menaçante passa dans les yeux de Sabin.

— Ça m'étonnerait, répondit-il d'un ton mauvais. Vous savez ce que je pense ? Vous avez récemment séjourné parmi les chasseurs. Ils ont dû vous parler de nous...

Elle se redressa de toute sa hauteur.

— C'est Reyes qui m'en a parlé, insista-t-elle.

Et il t'avait demandé de ne dire à personne qu'il s'était confié à toi.

— Je parierais qu'ils vous ont chargée d'une mission, reprit Sabin, du même ton trop calme. Dites-moi tout, et je vous laisserai peut-être la vie sauve.

Le sang de Danika se figea. Elle avait l'impression que des cristaux de glace se formaient dans ses veines. Elle songea qu'elle devait être pâle comme la mort.

— Ils m'ont demandé de vous tuer, répondit-elle en espérant que cette réponse le calmerait et qu'il ne chercherait pas plus loin.

Il eut l'air surpris. Comme s'il ne s'était pas attendu à un aveu aussi direct.

— Et vous avez l'intention de leur obéir ?

Elle plissa les yeux.

— Ça va dépendre de ce qu'on me dira de ma grand-mère, murmura-t-elle. Et aussi de ma mère et de ma sœur.

Sabin sortit posément de sa poche un poignard, puis un chiffon, et se mit à polir la lame à petits coups réguliers et précis.

— Je ne laisserai jamais personne s'en prendre à mes amis.

— Et moi, je ne laisserai personne s'en prendre à ma famille, rétorqua-t-elle.

De l'acide lui brûlait le cœur.

— Cette arme est censée m'impressionner ? demanda-t-elle d'un ton railleur.

Si c'était cas, il avait atteint son but, mais elle n'était pas disposée à le lui montrer et ne recula pas.

— Il faudra faire mieux, insista-t-elle.

— Les chasseurs vous ont à l'œil, fit-il remarquer comme si elle n'avait rien dit. Ils ne vous lâcheront plus. Et si vous les trahissez, ce dont je doute, ils vous poursuivront, où que vous alliez, et ils vous tortureront. À supposer que je laisse assez de vous pour vous torturer.

— Je suis donc fichue, de toute façon ?

Elle eut un rire amer. La joie qu'elle avait ressentie en voyant entrer Ashlyn lui semblait étrangement lointaine.

— Eh bien, sachez que j'étais déjà au courant, ricana-t-elle de nouveau.

Il eut un petit sourire en coin – amusé ou agacé, elle n'aurait su le dire.

— Et vous, sachez que les tortures des chasseurs vous feraient l'effet de jeux d'enfants, comparées à celles que je vous réserve si vous vous en prenez à mes compagnons. Ils ne sont pas la source de tous les maux de la terre, et ils méritent d'être heureux.

Il avait proféré ces mots d'un ton fervent qui l'émut.

— Pas vous ? murmura-t-elle.

Une fois de plus, il ne prit pas la peine de répondre. Elle

songea que ces étranges démons-guerriers étaient décidément passés maîtres dans l'art d'éluder les questions.

— Ma famille compte plus que tout pour moi, insista-t-elle. Je n'hésiterai pas à décapiter ceux d'entre vous qui oseraient l'approcher.

— Vous parlez comme un vrai chasseur, dit-il en secouant la tête. Si vous décapitiez l'un d'entre nous, vous pourriez dire adieu à votre jolie tête. Son démon serait libéré, et toutes les horreurs que vous pouvez imaginer seraient bien en dessous de ce dont il serait capable.

— Peu m'importe. Sauver les miens n'a pas de prix.

— Je vous comprends d'autant mieux que je fonctionne comme vous, dit-il d'un ton menaçant.

— C'est à cause de moi que ma famille doit sans cesse fuir.

Elle venait d'en prendre conscience, brutalement, douloureusement. Parce qu'elle ne l'avait pas assez bien protégée.

*Si elles meurent, ce sera ma faute.*

Des larmes de honte et d'horreur lui piquèrent les yeux. Oui, elle était coupable. Coupable de ne pas avoir résisté à Aeron et Lucien quand ils étaient entrés dans leur chambre d'hôtel, la première fois, à Budapest. Elle les avait laissés l'emporter, emporter sa famille. Elle s'était laissé enfermer dans ce château sans réagir.

Sabin lui jeta un regard plein de compassion.

— Vous devriez peut-être songer à régler seule votre problème ? Ça m'éviterait de me fatiguer.

Était-il en train de lui suggérer de se tuer ? C'était mal la connaître. Le suicide n'était pas une option qu'elle envisageait. Elle se souvenait trop bien de l'effet que la tentative de suicide de grand-mère Mallory avait produit sur les membres de sa famille, du visage couvert de larmes de sa mère qui se cachait dans les coins pour sangloter, des mensonges qu'on lui avait racontés, avec des yeux brillants de honte. *Ta grand-mère a eu un accident. Elle doit s'absenter quelques mois, pour se soigner.*

Mais, derrière les portes closes, elle avait entendu un tout autre discours. « Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ? Elle



paraissait satisfaite de sa vie... Elle n'avait pas de raisons de se plaindre. »

Maintenant qu'elle y réfléchissait, cette remarque, venue de son père, avait de quoi surprendre. Lui aussi paraissait heureux. Et pourtant, quelques mois après la mort de la grand-mère, il avait fait ses bagages et il avait disparu.

Mais bon sang, qu'est-ce qui lui prenait de ruminer ce sombre passé ?

La porte qui claquait la fit sursauter. Reyes venait d'entrer, Lucien sur ses talons. Le premier arborait un air mécontent, le deuxième un air inquiet. Quant à elle, comme toujours, la vue du beau Reyes lui coupa le souffle.

*C'est un ennemi, ne l'oublie pas.*

Mais pourquoi ne parvenait-elle pas à enregistrer cette information une fois pour toutes ? Elle tenta de détourner les yeux de lui, mais son regard resta rivé à la magnifique entaille qui embellissait sa joue.

Lucien et Reyes avaient dû se battre, car ils affichaient tous les deux un visage tailladé et tuméfié. Le T-shirt de Reyes était couvert de sang. Elle en déduisit que c'était Lucien qui avait eu le dessus.

Une odeur de rose et d'œuf pourri était entrée avec Lucien et Reyes dans la chambre. Elle fit la grimace.

Reyes aperçut Sabin et son expression se renfroga encore. Son regard passa plusieurs fois de Danika au guerrier. Puis il avança vers lui d'un pas résolu, les poings serrés.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

Les deux hommes se firent face.

— Il fallait bien que quelqu'un se charge d'interroger cette femme, puisque tu refusais de le faire, répondit Sabin en faisant danser ses sourcils.

— Je ne veux pas que tu t'approches d'elle.

Ils bandèrent leurs muscles. Si Danika n'avait pas été submergée par la peur et le dégoût, la scène l'aurait amusée.

— Elle est en vie, non ? protesta Sabin. Alors, quel est le problème ?

Reyes s'humecta les lèvres – mouvement anodin qui prenait chez lui des allures de menace.

— Tu es blessée ? demanda-t-il sans quitter Sabin du regard.  
— Non, répondit sèchement Sabin. Mais merci quand même de te soucier de moi.

— Ce n'était pas à toi que s'adressait ma question, mais à Danika, répondit Reyes en le fixant toujours d'un air mauvais.

— Je vais bien, murmura Danika, la gorge nouée.

Reyes bouscula Sabin qui recula de quelques pas.

— Ne l'approche plus, grommela-t-il.

Danika poussa un cri étouffé, persuadée que Sabin allait se jeter sur Reyes et qu'une bagarre sanglante s'ensuivrait. Mais Sabin se contenta de serrer les dents en se léchant les lèvres.

— Je viens de te rendre service, protesta-t-il. Tu devrais plutôt me remercier.

Danika avança pour s'interposer entre les deux hommes. Elle n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'elle devait leur dire, car Lucien la retint.

— Assez ! ordonna-t-il aux deux hommes. Sabin, dis à tes hommes de se préparer. Nous partons pour Rome dans la matinée.

— Nous n'en avons pas terminé ici, fit remarquer Sabin.

— Je sais, soupira Lucien.

— Vous deviez effectuer vos recherches d'ici, dit Reyes. Pourquoi avoir changé d'avis ?

— Les recherches ne nous mènent nulle part, répondit Lucien. J'ai donc décidé de retourner sur place, au temple.

Un frisson de joie parcourut la peau olivâtre de Reyes. Il en trembla si fort que ses cheveux noirs se dressèrent sur sa tête. Danika le contempla avec des yeux agrandis de surprise. Pourquoi était-il si heureux d'apprendre que ses compagnons quittaient le château ? Parce qu'ils le laisseraient seul avec elle ? Et que lui arriverait-il encore ? Dans ce château, les manifestations surnaturelles ne cessaient de se succéder. Mais sans doute finirait-elle par s'y habituer et par oublier ce qu'était la normalité.

*Tu n'as jamais su ce qu'était la normalité.*

Petite, à l'âge où les filles de sa classe s'intéressaient aux poupées Barbie, elle jouait aux anges. Elle s'inventait des ailes et volait à travers la cour de récréation pour traquer le mal.

Pourtant, quand le mal avait frappé à sa porte, elle ne l'avait pas combattu. Elle s'était recroquevillée et s'était mise à pleurer en appelant sa mère.

Mais elle avait décidé de changer d'attitude.

— Je n'en ai pas tout à fait terminé avec elle, mais nous verrons ça plus tard, déclara Sabin.

Sur ce, il sortit à grands pas de la pièce, en claquant la porte derrière lui. Danika se trouvait maintenant seule avec Reyes et Lucien. *Tu n'as pas le droit de te décourager.* Elle redressa le menton d'un air crâne.

Reyes se tourna lentement vers elle. Elle remarqua le regard inquiet de ses yeux noirs et son expression tendue.

— Tu avais les larmes aux yeux quand je suis entré, dit-il.

Un muscle tressaillit au niveau de sa tempe, signe qu'il faisait des efforts surhumains pour se contrôler.

— Je suppose que Sabin s'est arrangé pour que tu sois assaillie par le doute, poursuivit-il.

— Assaillie par le doute ?

Reyes acquiesça, toujours avec ce tressaillement de mauvais augure.

— Il t'a fait douter de toi ? Insista-t-il.

— Non. Il m'a simplement dit qu'il ne me laisserait pas faire du mal à ses compagnons.

— Je ne parle pas de ce qu'il t'a dit, mais des doutes qu'il a introduits dans ton esprit.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. J'ai simplement douté de...

*Seigneur...* Elle poussa un cri étouffé.

— Ça venait de lui ? demanda-t-elle. C'est donc cela, son démon ? Son pouvoir ? Il fait douter les gens d'eux-mêmes et de leurs actes ? Il les remplit de culpabilité ?

Reyes acquiesça silencieusement.

— Le salaud ! Je vais le tuer !

Elle se précipitait déjà vers la porte, mais Reyes la retint par le bras.

— Il t'a fait douter de quoi ? demanda-t-il tout en remontant sa main vers le haut, lentement, tendrement, en s'arrêtant sur sa joue.

Un frisson parcourut Danika. Elle aurait voulu se soustraire à cette caresse, mais c'était au-dessus de ses forces. Elle la consolait de la honte que lui avait fait éprouver Sabin, ces paumes chaudes et calleuses lui apportaient le réconfort dont elle avait besoin.

— Ce qui est arrivé à ma famille..., murmura-t-elle. C'est ma faute...

Il secoua violemment la tête.

— Non, ce n'est pas ta faute. C'est celle des dieux. La nôtre, aussi. Pas la tienne.

Des larmes lui brûlèrent les yeux. En ce moment, elle passait son temps à lutter contre l'envie de pleurer.

— Je n'ai pas su les défendre, murmura-t-elle.

La main de Reyes pressa un peu plus fermement sa joue.

— Nous sommes des guerriers immortels créés pour le combat et nous avons suivi un dur entraînement. Tu n'aurais rien pu faire contre nous.

— J'aurais pu au moins essayer, répondit-elle.

Dieu ! Que la caresse de cette main lui faisait du bien !

Pourquoi avait-elle tenu à se priver de ce délice ?

— Ça n'aurait rien changé.

— On ne le saura jamais, murmura-t-elle tout en se demandant quel effet cela ferait d'enfouir son visage au creux de son cou, de respirer son odeur.

Il eut un sourire en coin.

— Tu es vraiment têtue.

La vue de ce sourire la fit littéralement fondre. C'était la première fois qu'elle le voyait sourire. D'habitude, il se mettait en colère, il rageait, il tempêtait, il grognait. Mais ce sourire illuminait son visage et adoucissait son regard qui avait pris une couleur de miel.

Elle fut de nouveau secouée d'un frisson et s'obligea à s'écarter de lui. Mieux valait se tenir à distance. Ce n'était pas le moment de chercher du réconfort. Elle avait une mission à accomplir. *Une relation avec cet homme te conduirait à ta perte, ne l'oublie pas.*

Si elle était restée près de lui, elle aurait fini par allonger le bras, puis par se blottir contre lui. Peut-être même par enfouir

ses mains dans ses cheveux, pour attirer à elle son visage et l'embrasser passionnément.

Il laissa retomber ses bras et soupira. Danika enfonça ses ongles dans ses paumes pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas. Et, en effet, elle ne rêvait pas. Tout cela était bien réel. La douleur et le désespoir. La détermination. Le moment était mal choisi pour les histoires de cœur. Surtout avec Reyes.

— Voilà ton Tylenol, bégaya Ashlyn.

Danika ne l'avait pas vue entrer. Sans doute était-elle là depuis quelques instants. Elle tendait sa paume ouverte contenant deux gélules rouge et blanc. Son autre main tenait un verre d'eau.

— Je suis désolée, dit-elle. J'espère que je ne dérange pas.

— Pas du tout, assura Lucien, tandis que Reyes reculait d'un pas.

Danika se rendit compte qu'elle avait oublié la présence de Lucien.

— Merci pour les cachets, dit-elle à Ashlyn.

Elle prit le Tylenol. Quelques instants plus tôt, elle avait menti en prétendant avoir mal à la tête, mais à présent elle sentait venir la migraine. Elle avala les deux gélules en même temps, en une seule gorgée.

— Merci de prendre soin de Danika, dit Reyes à Ashlyn.

— C'est avec plaisir, répliqua Ashlyn.

Son regard inquisiteur passa de Lucien à Reyes, comme si elle se demandait ce qui se tramait, mais sans oser le formuler tout haut.

— Je suis désolée, j'ai été longue, dit-elle enfin à Danika. J'ai rencontré Maddox et... Est-ce que je peux faire autre chose pour toi ?

Danika secoua la tête. Elle fut tentée de bousculer Ashlyn pour sortir de cette pièce en courant et ne plus jamais y revenir, mais elle n'en avait pas la force.

— Non, je n'ai besoin de rien, murmura-t-elle.

— Désolée, je n'ai pas pu venir plus tôt... Ashlyn m'a dit...

Une autre femme venait de faire irruption dans la pièce. Elle était incroyablement belle, grande, avec des cheveux presque blancs. Elle portait une robe bleue très courte au décolleté

plongeant, des hauts talons à brides lacées sur ses mollets. Elle balaya la pièce de son regard bleu – aussi bleu que sa robe –, puis sourit.

— Génial ! Une réunion clandestine. J'adore ça. Je suis Anya.

— Ravie de vous connaître, répondit Danika.

Ashlyn lui avait parlé d'Anya, mais sans lui dire à quel guerrier elle appartenait. Un guerrier qui la traitait bien, sans nul doute, parce qu'elle resplendissait de bonheur.

Lucien laissa échapper un soupir.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Anya ? Quand tu souris comme ça, c'est que tu as quelque chose en tête.

Lucien le balafre était donc l'amoureux de cette créature de rêve ? Eh bien... La Belle et la Bête...

La superbe femme jeta un regard aguicheur du côté du guerrier, tout en jouant avec une mèche de ses longs cheveux blancs.

— Je viens faire connaissance avec ma future amie, dit-elle en jetant un coup d'œil bleu électrique vers Danika. Ils sont gentils avec toi, ma chérie ? demanda-t-elle.

— Je... Je...

Ils étaient gentils, à l'exception de Sabin, mais elle n'avait pas envie de l'admettre à voix haute. Et puis... elle s'inquiétait de constater que chaque minute qui passait lui donnait une raison supplémentaire de ne pas s'en prendre aux guerriers immortels du château.

— S'ils ne sont pas corrects, tu me le dis et je leur coupe la tête, promis, reprit Anya. Remarque, on ne peut pas me faire confiance. Mentir est mon passe-temps favori. Lucien, mon amour, tu en as encore pour longtemps ? Je prépare une fête de bienvenue pour William et je voudrais que tu m'aides à choisir les décorations.

Lucien ferma les yeux et secoua la tête, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Je pense à un bal masqué, avec, comme thème, les créatures de la nuit, susurra Anya d'un air ravi.

Elle passait du coq à l'âne et paraissait totalement indifférente aux drames qui se jouaient dans le château. Ashlyn intervint.

— Pas de fête, trancha-t-elle. Pas tant que nous n’aurons pas réglé le problème des objets, celui des chasseurs et Dieu sait quoi d’autre. Danika, tu m’appelles si tu as besoin de quoi que ce soit, d’accord ?

Elle prit alors Anya par le bras et elles sortirent ensemble.

Danika se demanda pourquoi des femmes comme elles perdaient leur temps avec des brutes. *Et moi ? Qu’est-ce que je fais là ?*

Elle soupira. Ashlyn avait mentionné des objets... De quels objets s’agissait-il donc ?

— Je suis prête, annonça-t-elle pour ramener la conversation sur le sujet qui l’intéressait. Où est Aeron ?

Reyes et Lucien échangèrent un regard sombre.

— Qu’y a-t-il ? Insista-t-elle.

Reyes tourna vers elle un visage sans expression.

— Il est là, dit-il. Dans le château.

Elle fut prise d’impatience au point d’en avoir le tournis.

— Je veux le voir. Tout de suite !

Il fallait qu’elle sache. Pour le meilleur ou pour le pire.

— Il est enchaîné, mais il vaut mieux que tu ne l’approches pas. Promets-moi de rester hors de sa portée.

Elle lui aurait promis n’importe quoi.

— Oui, je vous le promets.

Mais elle songea qu’elle n’hésiterait pas à se jeter sur Aeron s’il refusait de répondre aux questions de Reyes. Elle se sentait capable de le tuer. Elle regretta que son ancien professeur de self-défense ne soit pas là. Il aurait été fier d’elle.

Reyes leva les yeux au plafond, comme quelqu’un qui quémande l’aide du ciel.

— Très bien, dit-il. Suis-nous. J’espère que tu auras les réponses que tu attends.

## 9

Quand il était encore un guerrier immortel chargé de protéger les dieux de l'Olympe, Reyes avait combattu des créatures de mythes et de légendes : Cerbère, le chien à trois têtes qui gardait l'entrée de l'Enfer, des chimères – créatures moitié humaines, moitié animales –, des harpies – moitié femmes, moitié oiseaux. Il était sorti vivant de ces combats, mais couvert de blessures. À l'époque, la souffrance n'était pas encore un plaisir.

Ensuite, il y avait eu ce démon en lui, ce démon furieux qui avait pris les commandes, le poussant à massacrer ou à mutiler tout ce qui passait à sa portée. Puis les humains s'étaient rebiffés, et une noire période de guerre et de destruction avait commencé. Il avait perdu des membres, qui avaient repoussé, il avait même failli être décapité à plusieurs reprises.

Mais jamais il n'avait eu peur comme aujourd'hui.

Danika se retrouverait bientôt face à Aeron, un homme dont le démon était déterminé à la tuer – démon animé d'une soif de sang dont Reyes connaissait trop bien la violence et la force. Pour se libérer de ses chaînes et accomplir sa mission, Aeron avait tenté de se couper les poignets avec les dents... Heureusement, il était intervenu à temps, avec l'aide de Lucien, et Aeron n'avait pu entamer qu'une couche superficielle de muscles.

Mais que se passerait-il s'il parvenait à se libérer quand Danika était à sa portée ? Que se passerait-il si sa rage décuplait ses forces et s'il dégageait ses poignets pour se jeter sur elle, les crocs en avant... *Stop !*

Reyes aurait préféré emporter Danika hors du château, mais elle exigeait des réponses. Aussi ferait-il ce qu'elle demandait.



C'était aussi simple que ça. Il suffisait qu'elle ordonne pour qu'il obéisse.

La mort dans l'âme, il entama la série de marches menant aux sous-sols du château. Danika le suivait et Lucien suivait Danika. Ils passèrent progressivement du décor accueillant des parties habitées aux couloirs désolés circulant entre les cachots. Les murs s'effritaient et un tapis de pierres jonchait le sol, faisant crisser les semelles de leurs bottes. Une fois de plus, Reyes se sentit empli de culpabilité à l'idée de ce qu'ils faisaient subir à Aeron.

Aeron, le vrai Aeron, ne nourrissait pas d'intentions belliqueuses à l'égard de Danika ou de sa famille. Il avait même supplié qu'on lui tranche la tête pour échapper à la malédiction qui le poussait à désirer la mort de ces femmes. Et, pourtant, Aeron le possédé était enfermé et enchaîné dans un cachot qu'Any'a avait trouvé plus sombre et plus terrible encore que la prison Tartarus.

Reyes maudit intérieurement les dieux pour avoir transformé Aeron en assassin et lui-même en geôlier.

Il était soulagé à l'idée que les autres guerriers ne soient pas descendus avec eux, occupés qu'ils étaient à rassembler leurs affaires pour leur voyage à Rome. Il n'était pas certain de partir avec eux... Lui aussi voulait retrouver la boîte de Pandore et vaincre les chasseurs. Mais il préférait éviter d'imposer d'épuisants déplacements à Danika.

Il était de plus en plus persuadé que leurs destins étaient liés. Il ne comprenait pas pourquoi, il ne s'en réjouissait pas, mais il ne pouvait que le constater... Chaque fois qu'il l'approchait, il se sentait plus calme et son démon paraissait apaisé.

Danika toussa.

Il prit un coude du couloir, tout en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de Danika. Un nuage de poussière entourait sa chevelure comme un halo. Son shampoing colorant était passé par endroits et laissait entrevoir des éclats blonds. La première fois qu'il l'avait vue, il se souvenait avoir pensé que ses cheveux brillaient comme le soleil.

— Il ne faudrait pas que tu tombes malade, dit-il. On peut remonter dans ma chambre, si tu veux.

Elle fronça les sourcils d'un air goguenard.

— J'ai juste toussé. Je ne suis pas à l'article de la mort. On continue.

Une voix irritée résonna dans les couloirs.

— Ça suffit, je t'ai déjà dit que je ne voulais pas jouer à « Sang et Poignets » !

*Aeron...* Au moins, il ne hurlait pas de rage.

Au détour suivant, des cachots à barreaux apparurent. Reyes s'arrêta net, tout en barrant le passage à Danika. Durant une brève seconde, il sentit ses seins doux et ronds contre son avant-bras, et ses cheveux mouillés battre sa peau.

Il se sentit aussitôt submergé par son odeur d'orage et d'innocence et ravala un juron, tandis qu'elle reculait précipitamment, en trébuchant, comme sous l'effet d'une poussée.

— Reste là, dit-il.

Le son rauque de sa voix lui fit honte. Puis il haussa les épaules. Après tout, quelle importance ? Tout le monde savait qu'il désirait Danika. Il ne pouvait pas le cacher.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-elle.

Il remarqua avec plaisir qu'elle aussi avait la voix qui tremblait.

— Je veux d'abord lui parler seul pour savoir dans quel état d'esprit il est.

Il tenait aussi à vérifier que ses poignets avaient cicatrisé et ne menaçaient plus de se détacher, mais il préféra garder ce détail pour lui.

— S'il est suffisamment calme, je te laisserai approcher des barreaux. Mais tu n'entreras dans la cellule sous aucun prétexte. C'est bien compris ?

— Oui.

— Tu as le droit de lui poser des questions, mais je t'interdis de l'agresser ou de l'insulter. Parce que ça risquerait d'attiser sa colère et de...

— C'est bon, coupa-t-elle. J'ai compris. Rester hors de portée et ne pas l'exciter. Allons-y.

Il ne bougea pas.

— N'aie pas peur quand tu le verras, ajouta-t-il. Tant que je suis près de toi, il ne peut rien t'arriver.

— C'est ça... En attendant, cessez de tergiverser, parce que je commence à m'énerver.

Reyes chercha le regard de Lucien. Celui-ci le fixait d'un air dur.

— Surveille-la, lui dit-il.

Danika émit un grognement d'impatience. Il comprit qu'elle avait atteint ses limites. Elle ne supportait plus d'attendre.

Lucien acquiesça en silence.

Reyes leur tourna le dos et s'éloigna. Il aurait voulu prendre Danika dans ses bras pour la réconforter et la rassurer, mais il savait que s'il s'approchait d'elle, il ne pourrait plus la lâcher.

Il sortit un de ses poignards et la clé de la cellule, puis ouvrit la porte. Les gonds grincèrent quand il la poussa et aussi quand il la referma. Aeron était recroquevillé contre un mur, dans l'ombre. Il cessa de marmonner en apercevant Reyes.

Reyes le fixa longuement. Les crocs acérés qui dépassaient de ses lèvres appartenaient au monstre qu'il était devenu, mais les tatouages qui recouvraient son corps étaient ceux du valeureux guerrier d'autrefois.

Il s'était souvent demandé pourquoi Aeron avait voulu ces tatouages représentant de sanglantes scènes de bataille. Il n'avait jamais osé lui poser la question, et Aeron n'avait jamais abordé le sujet de lui-même. Certaines choses étaient si douloureuses qu'il valait mieux les passer sous silence. Cela, Reyes le comprenait parfaitement.

— Va-t'en, dit sèchement Aeron.

L'ordre n'avait pas été proféré par la voix du démon et Reyes en fut surpris. Une lueur d'espoir le traversa. Aeron avait l'air plus calme.

— Je vois que tu as retrouvé un peu de ta lucidité, lui dit-il.

Il jeta un rapide coup d'œil aux poignets d'Aeron et constata qu'ils avaient pratiquement cicatrisé.

— Tout à l'heure, quand nous t'avons amené ici, Lucien et moi, tu étais en pleine crise. J'espère que nous ne t'avons pas trop malmené.

— Libère-moi. Tu sais que j'ai une mission à accomplir.

— Il y a deux semaines, tu étais soulagé que je t'enchaîne. Tu m'as remercié. Tu m'as même supplié de te tuer.

— Eh bien je ne te remercie plus, rétorqua Aeron en se ramassant sur lui-même. Ces femmes doivent mourir.

Il n'était donc pas tout à fait calmé...

— Elles sont encore en vie ? demanda Reyes. Toutes les quatre ?

Il sentit un courant d'énergie qui l'enveloppait – venu de Danika, sans doute, en dépit de la distance qui les séparait.

Une lueur de culpabilité passa dans les yeux d'Aeron. Reyes en fut à la fois soulagé et atterré. Soulagé parce que cela signifiait qu'Aeron luttait contre son démon... Atterré parce que cela signifiait peut-être qu'il en avait déjà tué au moins une.

Ses muscles se crispèrent et il retint un grognement de déception. Il aurait tant voulu entendre dire que la grand-mère de Danika était en vie. À présent, il ne lui restait plus qu'à espérer qu'Aeron n'avait pas éliminé aussi la sœur et la mère.

— J'ai besoin de savoir où tu en es avec ces femmes, murmura-t-il.

Il y eut un long temps de silence.

— Je t'en supplie, insista-t-il.

Il était prêt à se mettre à genoux s'il le fallait.

De nouveau, le silence.

Puis, derrière lui, il entendit un grognement sourd et menaçant.

— Répondez-lui ! cria Danika.

Aeron se figea et retint son souffle. Son regard fixa un point derrière Reyes. Ses yeux brillaient maintenant de haine. Ils étaient rouge sang. Puis, brutalement, il bondit en avant. Ses ailes noires et arachnéennes se déployèrent, déchirant au passage ce qui restait de sa chemise, occupant tout l'espace de la cellule. Leurs pointes acérées éraflèrent les murs.

Reyes se campa solidement sur ses jambes. Aeron était prêt à attaquer, mais, pour atteindre Danika, il allait devoir passer par lui.

Aeron tira sur la chaîne qui lui enserrait le cou, et son visage s'approcha à quelques centimètres de celui de Reyes. Des

effluves sulfureux les enveloppèrent. Aeron avait séjourné si près de l'enfer qu'il en transportait l'odeur avec lui.

— La fille ! hurla Aeron en refermant ses mains autour du cou de Reyes.

— Elle est à moi, parvint à bredouiller Reyes. Et je veux savoir ce que tu as fait de sa famille.

— Elle doit mourir.

— Dis-moi ce qu'il en est des autres.

Il entendit Danika pousser un cri étouffé et Lucien crier un avertissement.

— Dis-le-moi, insista-t-il d'une voix à peine audible.

Il laissa tomber son poignard et saisit les poignets d'Aeron dans l'intention de lui faire lâcher prise.

Mais les mains d'Aeron, qui serraient de plus en plus fort, lui procuraient des sensations délicieuses. Douleur ronronnait déjà de plaisir.

*Encore...*

— Elle doit mourir.

— Elle est innocente.

— Ça n'a pas d'importance.

— Autrefois, ça en aurait eu..., murmura faiblement Reyes.

Il fut incapable de poursuivre. Son esprit était envahi par un brouillard épais qui se déversa en lui avec la force d'un océan en furie.

*Tu dois protéger Danika.*

Sa trachée se brisa, et ce fut comme si des milliers d'aiguilles lui piquetaient la gorge. Il ne pouvait plus respirer. Un flot de sang emporta les débris de cartilage dans son estomac, entaillant au passage son œsophage.

Il allait mourir. Du moins pour quelque temps.

Il ferma les yeux de plaisir, tandis que son esprit se révoltait.

*Protéger Danika.*

— Aidez-le ! hurla Danika en se tournant vers Lucien.

Elle s'agrippa aux barreaux de la cellule. Elle se sentait glacée jusqu'aux os. Plus glacée que jamais. Elle ne voyait plus du tout Reyes, qu'Aeron avait enveloppé de ses ailes noires.

— Aidez-le..., répéta-t-elle.

Son entraînement ne l'avait pas préparée à intervenir dans

un combat entre démons, et elle ne savait que faire.

— Il y survivra, ne vous en faites pas, répondit Lucien tout en sortant de sa poche un revolver.

— Personne ne peut survivre à un truc pareil..., gémit Danika tout en fixant le revolver.

L'idée la traversa qu'il allait la tuer, puis elle songea qu'il l'aurait fait depuis longtemps s'il en avait eu l'intention.

— Aeron, lâche-le, ordonna Lucien.

— Non, gronda Aeron.

Lucien laissa passer quelques secondes, puis il se décida à agir et sortit de sa poche une balle qu'il glissa dans la chambre du revolver.

Danika s'était mise à trembler.

— Vous risquez d'atteindre Reyes, protesta-t-elle.

Elle se rendit compte qu'elle ne voulait pas qu'il soit blessé. Et encore moins qu'il meure. Il l'avait protégée deux semaines plus tôt et, aujourd'hui encore, il s'était interposé entre elle et Aeron. À présent, c'était à elle de se soucier de son sort. Elle était en vie grâce à lui, et, s'il mourait, elle perdrait son allié... Elle risquerait le pire. Du moins, elle voulait croire que c'était pour cette raison qu'il était soudain devenu si important à ses yeux.

— Comme je vous l'ai dit, il s'en sortira, répéta Lucien.

Elle se souvint que Reyes était immortel, qu'il était un démon. Mais résisterait-il pour autant à une strangulation et à une balle ? Il était en permanence couvert de plaies qui cicatrisaient à vue d'œil, ce qui témoignait en faveur de ses incroyables facultés de récupération. Mais si Aeron profitait de ce qu'il était affaibli pour lui couper la tête ? Stefano lui avait appris que décapiter les guerriers-démons était le plus sûr moyen de les tuer. *Le plus sûr...* Donc, il en existait d'autres.

Elle surveillait toujours Aeron du regard. Elle supposait qu'il étranglait toujours Reyes, à l'abri de ses ailes... Puis il s'immobilisa, la tête courbée, sans proférer un son. *Seigneur... Est-ce que... ?*

— Je... Je vais attirer son attention, dit-elle à Lucien. Le temps qu'il lâche Reyes. Ensuite, vous pourrez tirer.

Elle poussa la porte et les gonds grincèrent.

Lucien la saisit par le bras pour l'arrêter.

— Je n'ai pas l'intention de tirer sur Aeron, dit-il en lui désignant du menton un coin de la cellule.

Elle se tourna vers l'endroit qu'il lui montrait. Et là... Incroyable... Il y avait une petite créature aux oreilles pointues, couverte d'écailles vertes, munie de longues dents aussi tranchantes que des sabres et dégoulinantes de salive. Ses yeux brillaient. Ils étaient aussi rouges que ceux d'Aeron avant qu'il attaque Reyes.

— Ce n'est pas moi qui ai fait venir cette créature, murmura Lucien. Elle n'est pas de nos amis.

Danika frissonna. Qu'est-ce que c'était que cette chose ? Et pourquoi avait-elle l'impression de l'avoir déjà vue ? D'avoir déjà froncé les sourcils en posant les yeux sur elle ?

— C'est un démon, reprit Lucien comme si elle avait posé tout haut la question.

Elle avait peut-être parlé sans s'en rendre compte... Lucien arma son revolver.

— Faites attention à ne pas toucher Reyes, supplia-t-elle.

Lucien lui jeta un regard surpris, comme s'il avait du mal à croire qu'elle s'inquiète du sort de son ravisseur.

— Je ferai attention, promit-il.

Le corps d'Aeron parut brusquement agité de convulsions et il se remit à grogner comme une bête féroce et affamée. Que faisait-il ? Danika lâcha les barreaux de la porte et enfonça ses ongles dans ses paumes. Elle tremblait toujours autant de froid, mais elle sentait la sueur dégouliner dans son dos.

Et elle avait l'impression d'être terriblement inutile et impuissante.

Pan !

Le coup de feu était parti, mais la créature s'était mise à rebondir d'un mur à l'autre de la cellule, à une vitesse incroyable, et Lucien l'avait manquée.

— Oui, oui, je veux jouer. Çsssa csss'est drôle.

Cette scène lui rappelait quelque chose... Mais quoi ?

Un cauchemar ? Oui... Bien sûr... Elle avait si souvent rêvé de l'enfer et de ses démons. Sans doute avait-elle déjà vu une telle créature.

Lucien arma de nouveau son revolver et tira.

La créature éclata de rire, une fois de plus.

Aeron se redressa, un filet rouge s'échappait de ses lèvres entrouvertes, et il avait du sang plein les mains. Danika se couvrit la bouche pour étouffer un cri. Elle venait d'apercevoir le corps de Reyes étendu au sol.

*Tu devrais être soulagée...*

Mais elle ne l'était pas. Des larmes lui brûlaient les yeux. Elle aurait dû haïr cet homme pour tout ce qu'il lui avait fait. Elle aurait dû, oui...

Elle se pencha pour sortir les poignards dissimulés sous son pantalon, sans se soucier de dévoiler qu'elle était armée.

Cet assassin d'Aeron devait mourir. De sa main. C'était aussi simple que ça. Il avait attaqué Reyes – il ne l'avait pas tué, non, elle ne voulait pas le croire –, et, à présent, il allait se jeter sur elle, sans aucun doute. Ensuite, il s'en prendrait à sa famille, si ce n'était déjà fait. Tant qu'il serait en vie, sa mère et sa sœur ne seraient pas en sécurité. Elle devait l'éliminer. *C'est maintenant ou jamais.*

Elle entra d'un pas décidé dans la cellule. Lucien ne la remarqua pas, occupé qu'il était à viser le démon. Elle marcha droit sur Aeron. Il la fixa d'un air mauvais.

— Légion, dit-il. J'ai besoin de toi.

La créature couverte d'écailles sauta sur les épaules d'Aeron.

— Je suis là, dit-elle en caressant le crâne d'Aeron de ses doigts osseux.

Puis il murmura à son oreille quelque chose que Danika ne parvint pas à entendre.

Aeron se détendit. Ses yeux n'étaient plus rouges.

Devant la porte de la cellule, Lucien avait cessé de tirer.

— Danika ! appela-t-il.

— Il faut sortir Reyes d'ici, répondit-elle. Avant qu'Aeron ne l'attaque de nouveau.

Elle continua à avancer, cette fois vers Reyes. Elle alla s'accroupir près de lui, et, sans cesser de surveiller Aeron du coin de l'œil, elle posa un doigt sur son cou, pour chercher son pouls.

Mais elle ne le trouva pas.



*Ne t'affole pas.*

Il était trop fort et trop puissant, pour mourir ainsi. Mais il avait besoin de soins.

— Lucien, pour l'amour de Dieu, venez le chercher !

— Il va s'en sortir, il n'a pas besoin de moi. Et il faut que je m'occupe de ce démon.

Bon sang ! On ne pouvait tout de même pas abandonner Reyes dans la cellule d'Aeron ! Devait-elle sauver Reyes ou se jeter sur Aeron ? Elle ne se posa pas longtemps la question. Elle saisit les épaules de Reyes, sans lâcher son poignard, et tenta de le tirer, avec l'intention d'attaquer Aeron une fois qu'elle aurait sorti Reyes de la cellule. Mais il était lourd, et elle l'avait à peine traîné sur un mètre qu'elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

Aeron s'arc-bouta lentement en serrant les poings. Elle comprit qu'il allait se jeter sur elle d'une minute à l'autre.

— Il était votre ami, dit-elle en poussant sur ses jambes pour faire gagner quelques centimètres à Reyes.

— Pas vous, rétorqua Aeron.

— En effet, répondit-elle.

Il eut un étrange sourire.

— Vous avez l'intention de vous mesurer avec moi, faible femelle humaine ?

— Oui.

Ce n'était pas la peine d'essayer de lui mentir, la vérité devait se lire dans ses yeux.

— Mon intention est de vous détruire, précisa-t-elle.

— Essayez.

— Pas tant que Reyes a besoin d'aide. Mais une fois qu'il sera hors de cette cellule, je me chargerai de vous.

Pour une raison qu'elle ne comprit pas, cet échange parut le calmer. Elle remarqua que la petite créature au corps écaillé n'avait pas cessé de murmurer à son oreille.

— Est-ce que je vous fais peur ? demanda Aeron.

— Non, vous ne me faites plus peur.

Encore quelques centimètres et les épaules de Reyes passeraient le seuil de la porte.

— Dans ce cas, pourquoi ne m'attaquez-vous pas ?

— Parce que je veux d’abord mettre Reyes à l’abri.

Il cessa aussitôt de sourire.

— Je ne vous crois pas. Vous vous fichez pas mal de Reyes.

Elle aurait bien voulu qu’il dise vrai, mais... Des pas résonnèrent soudain dans le couloir, la dispensant de répondre.

— Les autres arrivent, dit Lucien en entrant dans la cellule.

Enfin, il se décidait à l’aider !

Il la saisit par la nuque et, avant qu’elle ait eu le temps de protester, elle se retrouva dans la chambre de Reyes – chambre qui tournait autour d’elle.

Quand Lucien la lâcha, elle tomba lourdement à genoux. Elle fit la grimace, mais sa colère lui fit aussitôt oublier la douleur.

— Qu’est-ce que vous m’avez fait ?

— Attendez-moi, je reviens, répondit Lucien.

Tout en se démenant pour se redresser, elle leva les yeux vers lui.

— Je ne...

Elle n’eut pas le temps de finir sa phrase. Il avait disparu, tout simplement. Elle ne pouvait pas abandonner Reyes en bas, seul avec cet... Avec cet animal ! Déterminée à le rejoindre, elle avança en titubant vers la porte. Mais elle trébucha sur une paire de bottes et faillit tomber.

— Je vous avais dit de m’attendre, gronda Lucien.

La pièce se remit à tourner et Danika poussa un cri étouffé. Lucien venait de réapparaître et se dressait devant elle, droit, inflexible. Il portait Reyes dans ses bras et alla le déposer doucement sur le lit. Les ressorts grincèrent.

Danika se précipita au chevet du guerrier, qui n’avait pas repris connaissance.

— Prenez soin de lui, ordonna Lucien d’un ton mauvais.

— Je... Oui, répondit-elle dans un soupir tandis que Lucien disparaissait de nouveau.

Elle tourna lentement la tête vers Reyes et son ventre se noua quand ses yeux se posèrent sur lui. Il demeurerait pour elle un mystère. Il y avait en lui tant de facettes – geôlier, sauveur, homme, démon... Il l’avait sauvée, après avoir détruit sa vie. Et il était là, devant elle, vaincu, la gorge tranchée, avec sa pomme d’Adam qui pointait, à nu.

Et sa poitrine qui ne se soulevait pas.

Les larmes qu'elle avait si souvent retenues ces derniers jours coulèrent librement sur ses joues. *Mais comment Aeron a-t-il réussi à... ?* À travers le rideau de ses larmes, elle crut voir remuer la poitrine de Reyes, à peine, et sa pomme d'Adam rentrer à l'intérieur de sa gorge. *Faites que ce soit vrai, que je ne sois pas en train de rêver.*

Elle posa lentement ses mains sur le torse de Reyes et sentit son cœur battre sauvagement sous ses paumes.

*Il est vivant !*

Elle tomba à genoux en sanglotant. Quand elle lui prit la main, il la pressa, bien que faiblement, et elle en fut heureuse et soulagée. Tellement soulagée... Jamais elle ne pourrait trahir cet homme et le livrer aux chasseurs. Ni maintenant ni plus tard. Elle voulait bien donner Sabin. Ou Aeron. Mais pas lui. Pas Reyes. Pas même pour sauver sa famille.

— Je suis là, Reyes. Je suis près de toi.

Il entrouvrit les paupières.

— N'essaie pas de parler, murmura-t-elle. Je voulais seulement que tu saches que je suis là. Je vais te soigner.

Le soigner comment ? Elle n'avait pas la moindre idée des gestes à accomplir dans un cas pareil. Elle laissa échapper un rire amer. Elle s'était déjà trouvée dans cette situation, quand Ashlyn avait été malade. Pour sauver sa mère, sa sœur et sa grand-mère, elle avait menti en prétendant être guérisseuse.

Reyes entrouvrit de nouveau les yeux et elle vit briller ses iris noirs. Elle crut entrevoir une lueur de... De plaisir ? Non, il souffrait. Elle le fixa pendant quelques secondes, puis il ferma de nouveau les yeux. Elle soupira.

Les lèvres de Reyes remuèrent, mais aucun son n'en sortit.

— Tu te fais du mal, lui dit-elle. Je t'ai demandé de ne pas parler. Nous...

— Ne retourne pas voir Aeron sans moi, parvint-il à marmonner. Promets-le-moi, insista-t-il en lui pressant la main. N'y va pas sans ma protection.

Il était mourant et il songeait à la protéger. Elle cessa de se demander pourquoi. Et aussi pourquoi il avait réussi à faire tomber toutes ses défenses, pourquoi elle se comportait

maintenant avec lui comme un chiot dévoué à son maître.  
— Je te le promets, dit-elle.

## 10

Quand Reyes reprit enfin conscience, tous ses sens furent aussitôt en alerte. Il était bien dans sa chambre, mais rien n'était comme d'habitude.

Il y avait d'abord ce poids inhabituel sur sa poitrine. Un poids doux, qui lui tenait chaud, lui qui avait souvent froid quand il se réveillait. Il y avait aussi cette odeur d'orage et d'innocence qui lui emplissait les narines, un mélange inattendu et sensuel, qu'il avait appris à aimer et à désirer plus que tout, mais qui dérangeait sa tranquillité. Enfin, il y avait cette sensation de flotter dans un paradis qu'il aurait voulu ne jamais quitter.

Mais Douleur n'était pas de cet avis.

En ce moment, il secouait les barreaux de sa cage – l'esprit de Reyes – et grognait si fort que Reyes dut se boucher les oreilles. Ce mouvement eut pour effet de faire glisser le poids qui pesait sur son torse, et avec lui s'envolèrent la douceur et la chaleur.

Le grondement augmenta de volume. Reyes fit la grimace.

— Tu te sens bien ? fit une voix d'ange, en accord parfait avec les effluves qui emplissaient la chambre.

Danika...

Le grondement se transforma en miaulement. Douleur aussi était sensible au timbre de Danika.

Mais qu'avait donc cette femme ? Qu'est-ce qui la rendait si différente des autres ?

Ashlyn avait allégé les tourments de Maddox. Anya avait éveillé Lucien à l'amour. Les deux femmes avaient accepté les guerriers tels qu'ils étaient, avec leurs démons. Mais Danika augmentait sa souffrance et le rendait fou. Elle ne l'accepterait

jamais tel qu'il était. Et même s'il se produisait un miracle, même si elle voulait de lui, jamais il ne pourrait faire l'amour avec elle et laisser Douleur planter en elle ses crocs empoisonnés.

Mais il avait beau se répéter que leur couple n'avait aucune chance, cela n'y faisait rien, il avait toujours autant besoin d'elle. De nouveau, il se demanda pourquoi. Elle était belle, intelligente, courageuse, mais d'autres femmes possédaient ces trois qualités. Pourtant, aucune n'avait su toucher son âme comme Danika. Aucune n'avait caressé sa peau avec tant de douceur. Aucune n'avait osé lui tenir tête avec autant d'aplomb.

Il se risqua à ouvrir les yeux. La première chose qu'il remarqua fut le soleil matinal qui filtrait entre les rideaux noirs de sa chambre et dessinait des liserés dorés sur les murs et le plafond. Jusque-là, rien d'exceptionnel. Puis un halo éblouissant apparut devant ses yeux, il distingua des mèches blondes sur sa poitrine, une haleine tiède lui réchauffa les flancs.

— Tu vas bien ? répéta Danika.

Il remarqua l'inquiétude dans ses yeux gonflés de sommeil. Ses paupières lourdes... À travers l'épais bouclier de ses longs cils, il distingua l'éclat de ses prunelles vertes – couleur qui était devenue sa préférée.

— Tu l'as échappé belle, hier soir, avec Aeron, poursuivit-elle.

— Hier soir ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Parler lui écorchait la gorge et c'était délicieux.

— Tes cheveux, murmura-t-il en tendant le bras pour saisir quelques mèches entre ses doigts. Ils ont repris leur couleur.

— Je me suis douchée et le shampoing colorant est complètement parti.

— Ça me plaît.

Elle parut gênée et se mordilla la lèvre inférieure.

La température grimpa de quelques degrés dans le corps de Reyes. Par tous les dieux... Ces petites dents... Si elles pouvaient le mordiller, lui...

— Hier soir ? reprit-il.

— Oui. Avec Aeron. Dans son cachot.

Le souvenir de ce qui s'était passé la veille avec Aeron l'assaillit brusquement.

Il avait conduit Danika dans le donjon. Il était entré dans la cellule d'Aeron. Aeron avait un air coupable quand il l'avait questionné sur la famille de Danika, comme s'il avait déjà pris la vie d'une des femmes – au moins une. Puis il l'avait attaqué et Douleur...

Douleur avait pris le contrôle et le plaisir l'avait submergé, créant en lui une étrange symphonie faite des battements de son cœur, de la pulsation de son sang, des ronronnements de son démon. Il s'était laissé envahir par le plaisir et Danika l'avait vu. Elle avait sans doute compris qu'il atteignait l'extase quand il souffrait.

Il ferma les yeux et enfouit son visage dans ses mains. *Non, elle n'a pas compris... Sinon elle ne serait pas là, près de toi, à veiller sur toi, à parler tranquillement avec toi. Elle serait en train de t'insulter et de te traiter de malade.*

Certaines femmes acceptaient sa perversion, mais la plupart en étaient incapables. Pendant quelques années, Reyes était allé chercher ses partenaires dans les clubs sadomasochistes. Là, il avait trouvé des femmes ravies de se laisser attacher et fouetter, et tout aussi ravies de lui rendre la pareille.

Mais quand il avait découvert qu'elles n'avaient plus de limites après l'avoir rencontré, il avait cessé de fréquenter les clubs. Pendant un autre cycle de longues années, il s'était débrouillé tout seul, en s'entaillant tout en se masturbant. Puis il s'était dit que ces femmes, après tout, avaient été prédisposées à la violence et que d'autres seraient moins marquées par son passage.

Il avait donc essayé de nouveau, cette fois en choisissant des partenaires plus calmes – suivant en cela les conseils avisés de Paris. Au début, quand il leur avait demandé de porter des bottes à éperons pour lui bourrer le dos de coups de pied, elles avaient réagi en hurlant qu'il était malade et qu'il avait besoin de se faire soigner.

Si seulement elles avaient pu continuer à lui résister...

Elles n'avaient pas tardé à apprécier la douleur, à chercher à la donner comme à la recevoir. Quand il avait reconnu cette

lueur gourmande qui brûlait dans leurs yeux, il avait coupé tout contact avec elles, en espérant qu'elles redeviendraient les douces créatures qu'elles avaient été. Mais son vœu n'avait pas été exaucé.

Des doigts effleurèrent tendrement son front pour écarter des mèches de cheveux. Un tel contact aurait dû le dégoûter, parce qu'il lui rappelait la douceur à laquelle il n'avait pas droit.

Mais là, venant de Danika, même s'il n'éprouvait rien physiquement, il se sentit ému et presque aussi excité que si elle l'avait pincé ou mordu. Jamais elle ne l'avait caressé ainsi.

*Ton démon contamine toutes les femmes que tu approches. Posséder Danika serait condamner son âme. Ne l'oublie pas.*

— Reyes ?

Il battit des paupières et le visage de Danika se précisa lentement devant ses yeux.

— Oui.

— J'ai cru t'avoir perdu, murmura-t-elle.

— Je suis désolé. Tu vas bien ?

— Oui.

Elle retira sa main de son front et il faillit protester. Son démon aussi. Il en tressaillit de surprise. Douleur se rebiffait parce qu'on le privait d'une douce caresse ?

— Il... Il y avait une étrange créature dans la cellule d'Aeron.

— Oui, dit-il. Je m'en souviens.

— Tu l'avais déjà vue ? Tu sais d'où elle venait ?

— Je ne l'avais jamais vue, mais il s'agissait probablement d'un démon subalterne tout droit sorti de l'enfer.

Douleur l'avait reconnu comme un frère.

— Ne t'inquiète pas de lui, ajouta-t-il en se tournant vers Danika.

Elle pâlit. Elle paraissait préoccupée.

— Pourquoi ne l'as-tu pas combattu ? demanda-t-elle.

— Qui ? Le petit démon ?

— Non. Aeron. Je sais que ce n'est pas la peur qui t'a retenu. Je t'ai déjà vu à l'œuvre. Tu es fort et courageux, mais...

Elle déglutit, comme s'il lui était pénible d'aborder le sujet.

— Tu es resté là, inerte. Tu l'as laissé t'étrangler.

Il s'assit, sans la quitter des yeux. Elle était couchée sur le



côté, appuyée sur un coude, les jambes légèrement repliées, avec ses cheveux qui retombaient d'un côté, comme un jet d'or. Elle portait un jean – un de ceux qu'il avait achetés pour elle, et il en fut heureux et fier.

Il avait passé tant de temps à choisir ces vêtements en espérant qu'ils lui serviraient un jour.

Il contempla son visage aux traits délicats, si délicats qu'il n'aurait pas été surpris si on lui avait dit qu'elle descendait tout droit du paradis. Il adorait son petit nez espiègle, ses joues rondes de chérubin, ses lèvres rouges.

Comme toujours, le simple fait de la regarder lui comprima le cœur. Douleur parut apprécier cette douleur sourde et la sensation de vide qu'elle installait au creux de son ventre. Reyes sourit. Peut-être qu'il lui suffirait de rester les yeux fixés sur Danika – le temps de sa trop courte vie humaine – pour rassasier son démon...

C'était la première fois qu'il prenait conscience qu'elle était destinée à mourir un jour, et la douleur se fit plus vive.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

Il fit un effort pour reprendre le fil leur conversation. Ah oui... Aeron... Pourquoi n'avait-il pas résisté à Aeron... ? Il en avait eu l'intention, avant que Douleur ne prenne les commandes.

— Je l'ai battu plusieurs fois, dit-il. Je lui devais bien ça.

Danika secoua la tête.

— Non. Je ne te crois pas.

Il fronça les sourcils. Si elle posait toutes ces questions, ça signifiait qu'elle ne soupçonnait pas la vérité. Il en fut soulagé.

— Et pourquoi ne me crois-tu pas ?

— Tu voulais vraiment des réponses. Pour moi. Et tu pensais que le combattre était le seul moyen de les obtenir.

Jusque-là, elle l'avait toujours associé au pire. Elle avait donc changé d'opinion à son sujet ?

— Tu es toujours ami avec Aeron ? demanda-t-elle sèchement.

Elle avait changé d'opinion. Mais seulement un peu.

— Oui, répondit-il.

Du moins, il l'espérait. Il aimait Aeron. Mais pour Danika...

Il ne savait pas encore ce qu'il éprouvait exactement pour elle, ni ce qu'elle représentait pour lui. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle avait pris trop de place dans sa vie.

*Tu ne pourras jamais posséder cette femme.*

— Arrête, dit-elle en se détournant.

Il fronça les sourcils.

— Que j'arrête quoi ?

— Je ne sais pas... Cette lueur dans tes yeux quand tu me regardes... C'est gênant...

— Je n'y peux rien.

Il y eut un temps de silence.

— Rien n'est possible entre nous, Reyes, reprit-elle d'une voix mal assurée.

— Je sais.

Elle s'entoura de ses bras.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici ? murmura-t-elle.

— Je ne pouvais pas te laisser avec les chasseurs.

— Tu aurais peut-être dû.

À cet instant, il sut sans le moindre doute que les chasseurs l'avaient envoyée comme appât. Son ventre se noua. Il allait devoir rester vigilant avec elle. Se méfier. Prendre garde à ne pas lui en dire trop. La surveiller. Veiller à ce qu'elle ne fasse pas entrer ces salauds de chasseurs dans le château, à ce qu'elle ne communique pas avec eux pour leur dire où se trouvaient les guerriers et ce qu'ils faisaient en ce moment.

Mais il n'envisagea pas un seul instant de la laisser partir. Il n'était pas question non plus de la tuer, même si cette solution aurait été la plus simple et la plus radicale. Pas même si ses compagnons le lui demandaient, ce qui ne manquerait pas de se produire s'ils apprenaient la vérité. Ils se méfiaient déjà, sinon Sabin ne se serait pas déplacé pour sonder Danika.

Reyes se sentit vaguement coupable en songeant qu'il mettait ses compagnons en danger en la laissant en vie. Mais pourquoi faisait-il ce choix ? *Je suis un idiot.* Il se demanda s'il n'était pas amoureux d'elle pour de bon.

Douleur éclata d'un rire ravi. L'amour n'allait pas sans un lot de souffrances qui touchaient l'âme et le cœur, et finissaient par provoquer une douleur physique impossible à soulager. Il y

trouverait son compte...

Le visage de Reyes se rembrunit.

— Ne mentionne jamais les chasseurs devant mes compagnons, dit-il à Danika.

Elle eut un rire forcé, sans joie, un rire las.

— Je ne risque pas, répliqua-t-elle.

— Et pourquoi donc ?

— Ils sont partis.

Il se leva d'un bond, furieux. La pierre était glacée sous ses pieds nus. Il alla droit vers son dressing.

— Quand ?

— Ce matin.

— Ils sont tous partis ?

— Tous sauf Torin. Je crois... Je n'arrive pas à me souvenir de tout le monde.

Reyes s'arrêta sur le seuil du dressing. Après tout... Autrefois, il aurait été horriblement vexé d'être abandonné par ses camarades, mais aujourd'hui son désir de rester près de Danika passait avant celui de retrouver Dimouniak.

— Ils sont venus dans ta chambre, poursuivit-elle. Quand ils ont vu que tu n'étais pas encore rétabli, ils m'ont chargée d'un message.

Il tressaillit et se tourna lentement vers elle.

— Eh bien ? Je t'écoute.

Danika redressa le menton, comme chaque fois qu'elle voulait s'affirmer face à un adversaire – une mimique qu'il avait déjà remarquée.

— Celui qui s'appelle Sabin a dit que tu devais cesser de te conduire comme une midinette et songer à accomplir ton devoir. Qu'est-ce qui se passe à Rome ? Quelqu'un a mentionné un temple.

Reyes ignore la question et baissa les yeux pour dissimuler la lueur de colère qui brillait dans son regard. Il portait toujours son jean, dont Danika avait défait les boutons, et il n'avait plus ses poignards et ses étoiles à lancer. L'idée qu'elle l'avait débarrassé de ses armes le mécontenta.

Il regretta d'avoir été inconscient aussi longtemps. Qu'avait-elle fait pendant qu'il était allongé sur son lit, impuissant ? Il

reboutonna son jean en fronçant les sourcils et se tourna de nouveau vers son placard pour vérifier la cachette bordée de velours dans laquelle il rangeait ses poignards et ses revolvers. Danika n'avait rien pris. Tant mieux. Il n'aurait pas à la fouiller.

— Je n'ai pas profité de ton sommeil pour te voler, fit-elle remarquer sèchement.

— Très bien, dit-il.

Mais il ne la crut pas sur parole. Il palpa chacune des armes et vérifia le chargement des revolvers. Il allait devoir se montrer très prudent, maintenant qu'elle partageait sa chambre. Il ne pouvait plus se permettre de conserver des armes chargées. Il cala son semi-automatique contre son dos et lui fit face.

Elle le fixait d'un air méfiant et elle avait pâli. De nouveau, son cœur se serra et il se mordit la joue. Les dieux auraient mérité une punition pour avoir réuni tant de beauté en une seule femme.

— Tu vas quelque part ? demanda-t-elle.

— Peut-être.

Son regard balaya les murs. Il manquait deux poignards. Elle avait tenté de dissimuler le trou laissé par leur absence en positionnant de biais ceux qui les entouraient, mais il le remarqua tout de même.

Il ne lui en voulut pas de ce larcin et décida de les lui laisser. Il était même excité – oui, excité – à l'idée qu'elle portait ses armes. *Imbécile. Elle projette de faire couler ton sang et tu la désires !*

Il frissonna. Pour faire couler son sang, elle allait devoir le poignarder, et cela, bonne nouvelle, ce serait pour lui un délice. *Si elle avait voulu te tuer, elle aurait pu te trancher la tête pendant ton sommeil.*

— Pourquoi ne t'es-tu pas enfuie quand je ne pouvais pas t'en empêcher ? demanda-t-il.

Elle posa sa main sur son front et se renversa sur les oreillers.

— Je l'ignore. Sans doute parce que je suis une sotte.

— Pourquoi ne m'as-tu pas tué ?

— Je ne sais pas. Tu es pourtant mon ennemi et j'aurais pu te trancher la gorge. Je sais comment m'y prendre. J'ai suivi des

cours.

Il battit des paupières.

— Des cours pour me trancher la gorge ?

— Des cours de self-défense. Des cours pour réduire un assaillant à l'impuissance et se débarrasser définitivement de lui si nécessaire.

Elle épousseta une peluche sur son jean.

— Je veux pouvoir réagir si on m'attaque.

Il s'adossa à la porte du placard.

— Tu n'es pas capable d'attaquer un homme sans défense. C'est un scrupule qui t'honore.

— Sauf que tu n'es pas un homme.

Il eut un pincement au cœur. En effet, il n'était pas un homme, mais un démon. Il lui en voulut de le lui rappeler.

— Je suis éveillé, maintenant, dit-il. Tu peux y aller.

— Laisse-moi tranquille.

— Pourquoi ? Ne te gêne pas. Essaie.

— Va au diable !

— Allez, Danika... Prouve-toi que tu es capable de me trancher la gorge.

Elle le fixait maintenant intensément et son regard lui fit l'effet de deux rayons laser transperçant sa peau et ses os.

— Pour te donner l'occasion de te défendre ? Non, merci.

— Je ne bougerai pas le petit doigt pour me défendre. Tu as ma parole.

Elle fit claquer sa langue.

— Tu le veux vraiment ? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

Il se rendit compte que c'était en effet ce qu'il voulait. Il voulait qu'elle se lève et qu'elle se jette sur lui, qu'elle enfonce ses dents et ses ongles dans sa peau. Il voulait qu'elle le fasse souffrir. Il voulait souffrir par elle. Rien que par elle.

Il voulait du plaisir. Après tout, elle avait déjà perdu son innocence... Pourquoi ne pas en profiter ? Ça ne changeait plus grand-chose, à présent.

— Si tu refuses de m'attaquer, alors embrasse-moi, murmura-t-il.

À présent, il tremblait de tous ses membres. Son désir était trop violent pour être dissimulé. S'il ne pouvait avoir le plaisir

auquel il aspirait – le plaisir dans la douleur –, il lui fallait au moins le goût de sa bouche.

Elle poussa un cri étouffé et il n'aurait su dire s'il s'agissait d'un cri horrifié ou d'un cri de plaisir anticipé. Puis il vit ses seins se durcir et il comprit qu'elle le désirait aussi et qu'elle luttait contre elle-même.

Un poids terrible lui comprima le torse, comme s'il était pris dans un étau de fer.

— Embrasse-moi, répéta-t-il d'un ton suppliant.

Si bas qu'il s'entendit à peine.

— Va au diable, répondit-elle d'une voix rauque tout en fixant sa bouche.

— Puisque tu refuses de venir à moi, c'est moi qui vais venir à toi.

Non seulement elle ne protesta pas, mais il vit nettement le frisson qui parcourait son adorable peau et son pouls qui se mettait à battre sauvagement à la base de son cou. Et pourtant, il craignait d'attiser sa haine en l'embrassant. Elle ne voulait pas céder à l'attrait qu'elle ressentait pour lui, elle aurait honte de se donner à l'homme qui la retenait captive, à l'un de ceux qui avaient fait le malheur de sa famille.

Mais il avança tout de même vers elle.

Elle se redressa, avec un regard paniqué.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il s'arrêta au centre de la pièce, le temps de reprendre ses esprits. Son cœur battait de plus en plus douloureusement contre ses côtes. Son démon ronronna de plaisir.

— J'ai besoin de savoir, murmura-t-il.

— De savoir quoi ?

— Quel goût a ta bouche.

Il avança d'un pas.

— Et que se passera-t-il quand tu sauras ? demanda-t-elle d'une voix de plus en plus rauque.

— Je cesserai d'y penser. Je cesserai de rêver de toi chaque nuit. Je cesserai de penser à toi à chaque minute.

Il risqua un autre pas en avant.

— Je crois que toi aussi tu aimerais bien savoir ce que ça fait de m'embrasser, reprit-il. Que toi aussi tu rêves de moi. Tu te

détestes pour ça, mais tu n'y peux rien.

Elle secoua vigoureusement la tête, et ses doux cheveux blonds dansèrent autour de ses épaules et de son cou gracieux, en les effleurant au passage. Lui aussi aurait voulu l'effleurer, la caresser et lui donner du plaisir, tendrement, même s'il savait qu'il ne ressentirait rien.

Il admettait enfin qu'elle était différente des autres femmes. Elle était pleine de vie, de joie, d'énergie. Et il avait envie de se remplir de cette énergie, de cette joie, juste un instant, pour – peut-être – éprouver enfin ce plaisir simple auquel il n'avait pas droit, profiter d'un moment de tendresse. Rien qu'une fois.

— Je ne veux pas de toi ! lança-t-elle.

— Menteuse.

Il était fermement décidé à l'embrasser. S'il y renonçait, il le regretterait pour l'éternité.

Deux pas de plus et il fut au bord du matelas. Elle ne s'éloigna pas, mais se recroquevilla, les genoux contre la poitrine, les bras autour des genoux – et ses adorables petites dents mordillèrent sa lèvre inférieure.

— Tu aurais pu partir, mais tu es restée, fit-il remarquer.

— J'ai eu un moment d'égarement, rétorqua-t-elle en le fixant intensément.

Il se demanda ce qu'elle cherchait à lire sur son visage.

— Un moment plutôt long, fit-il remarquer d'un ton railleur. J'ai dormi pendant des heures.

— Et après ? Ce n'est pas pour ça que tu dois en déduire que j'ai envie de t'embrasser, de me réfugier dans tes bras, de sentir tes mains sur ma peau.

*Par tous les dieux...* Elle en disait trop.

— Ah oui ? Et que dois-je en déduire ?

Elle entrouvrit ses jolies lèvres et les humecta du bout de la langue, y laissant une trace d'humidité.

— Tu ne trouves rien à répondre, insista-t-il en se penchant vers elle.

Lentement. Très lentement.

Elle se laissa glisser contre la tête de lit, à mesure qu'il approchait, pour mettre de la distance entre leurs bouches. Mais une fois sur le matelas, elle ne put aller plus loin. Pourtant, elle

ne se détourna pas. Elle ne le repoussa pas.

Elle n'était plus qu'à un souffle de lui et il posa ses mains sur ses flancs. Ses cheveux blonds caressaient sa peau comme des flammes. *Quelle délicieuse torture...* Dire qu'ils étaient là, seuls, sur un lit, et qu'il allait devoir se contenter d'un baiser.

*Tu n'es pas obligé de t'en contenter, supplia Douleur. Tu n'y es pas obligé.*

— J'attends toujours ta réponse, insista-t-il. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu parles trop, protesta Danika en levant vers lui un regard qui trahissait son désir. Vas-y, fais-le. Et qu'on en finisse.

Il aurait bien voulu que ce soit si simple. Le faire, puis oublier pour toujours. Ne plus la désirer. Ne plus s'inquiéter de la protéger du courroux d'Aeron.

— À quoi est-ce que tu penses ? demanda Danika, d'un ton plus doux.

Elle était décidément adorable, si belle que son cœur se serrait chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. Il admira ses longs cils épais et une petite tache de rousseur, unique, sous son sourcil droit.

— Tu as changé d'avis à propos du baiser ? reprit-elle.

— Non.

Comment aurait-il pu renoncer à ce baiser qu'il désirait plus que tout ?

— Je veux savourer cet instant, parce que l'occasion ne se reproduira peut-être plus jamais, murmura-t-il.

— Je préfère qu'on se dépêche, protesta-t-elle.

Elle ne pouvait visiblement plus attendre et posa ses mains sur son visage pour l'attirer à elle. Il se laissa tomber et elle poussa un petit cri qu'il inspira profondément, avec son souffle, accueillant chaque molécule dans ses poumons, se marquant de son être.

— Ça ne veut rien dire, fit-elle remarquer.

— Bien entendu.

— Je me haïrai, plus tard.

— Je me hais déjà, renchérit-il.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais il se pencha vers elle pour avaler les mots qui en sortaient.



*Comment ai-je pu vivre sans cela ?*

Danika plongeait ses doigts dans les cheveux soyeux de Reyes et s'y agrippait, tout en lui écorchant le crâne. Il avait une langue chaude et épicée, au goût de passion. Au-dessus d'elle, son corps était tendu et dur.

Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, il avait posé ses mains à plat sur le matelas, de façon à ce que seules leurs bouches entrent en contact. Mais elle n'était pas d'accord. Elle voulait sentir son poids sur elle, sa chaleur, ses muscles puissants, son sexe en érection.

Rien d'autre n'aurait dû compter pour elle que sa famille et sa liberté, mais depuis qu'elle avait vu Reyes inconscient, allongé sur son lit, entre la vie et la mort, elle pensait beaucoup à lui. Beaucoup trop. *Je commets une grave erreur*. Pourtant, près de lui, elle se sentait enfin apaisée, après des mois de tourments. Plus encore, elle avait la sensation de vivre pleinement pour la première fois de sa vie.

*Encore un peu. Juste un peu.*

Une fois que sa curiosité serait satisfaite, une fois qu'elle aurait bien goûté à la bouche de cet homme – quelle bouche ! – une fois qu'il ne lui inspirerait plus que de l'indifférence, elle pourrait le repousser.

Et là, elle se comporterait comme la femme intelligente qu'elle était, elle agirait en adulte responsable, elle trouverait un moyen de faire parler Aeron, elle quitterait ce château pour ne plus y revenir.

— Danika..., murmura Reyes. Mon ange...

— Ne t'arrête pas, supplia-t-elle.

Ses lèvres étaient douces, sa barbe mal rasée lui grattait les

joues. Chaque fois qu'il inclinait la tête pour pousser sa langue plus avant en l'égratignant un peu plus avec son poil dru, un frisson de plaisir la secouait, jusqu'à l'entrejambe.

Elle ne put s'empêcher de gémir.

— Tu aimes ? demanda-t-il. Je ne te fais pas mal ?

— Oui, j'aime. Tu ne me fais pas mal. Pas du tout.

Tout en pressant les muscles noueux de ses épaules, elle songea que cela ne l'aurait pas dérangée qu'il la brusque un peu. Elle avait envie de sentir la morsure de ses dents, son corps qui battrait contre le sien. En elle.

— Tant mieux, dit-il en allongeant sa langue pour lui masser le palais.

C'était bon, très bon, mais très insuffisant. Elle voulait tout ce qu'il avait à donner. Mais pourquoi restait-il à distance ? Il paraissait agir avec une sorte d'application détachée...

Cette constatation la refroidit un peu. Mais oui... Elle avait ouvert les jambes, et il n'avait pas répondu à son invitation. Elle s'agrippait à lui, mais il demeurait obstinément à quelques centimètres au-dessus d'elle. Elle ne cessait de gémir et de haleter, tandis qu'il conservait une respiration égale et calme.

Elle pressa sa tête contre l'oreiller, pour se détacher de ses lèvres et l'observer. Oui, il respirait normalement. Elle le contempla fixement, ne sachant ce qu'il fallait en penser.

— C'est toi qui l'as voulu, dit-elle d'une voix qui laissait percer le dépit et la colère.

Il l'avait voulu, mais il n'y participait pas vraiment.

— Tu es absent, reprit-elle d'un ton de reproche. Tu ne me désires pas, je le sens.

Il ouvrit les yeux. Ses iris étaient plus sombres et brillants que jamais, et comme agités d'un tourbillon. Un cercle rouge les entourait.

De véritables yeux de démon.

Cette vision terrifiante lui rappela ce qu'était Reyes. Et pourtant elle le désirait tout de même, son corps se cambrant pour chercher le sien. Pourquoi ?

Elle avait tenté de se convaincre qu'il était un homme comme les autres, mais il était bien mi-homme, mi-démon, un être qui l'attirait et la rebutait tout à la fois. Il recelait en lui le

bien et le mal. Son baiser lui faisait goûter à l'enfer autant qu'au paradis.

Il avait tout d'une créature de cauchemar, et pourtant il était devenu l'objet de ses fantasmes, l'emprisonnant dans une toile de désirs qui l'enserraient et pénétraient chacune de ses cellules. Il était tout ce qu'elle souhaitait et tout ce qu'elle aurait dû éviter. Elle se sentait liée à lui. Elle aurait reconnu entre mille son odeur rude et boisée.

Il était possédé par un démon, oui, et cependant, comparés à lui, les autres hommes lui paraissaient pâles et insignifiants. Personne ne lui avait jamais procuré de telles sensations. Lui seul était capable de la réchauffer.

— Écarte-toi de moi, dit-elle d'un ton calme qui la surprit.

— Je te veux, protesta-t-il avec la voix de quelqu'un qui souffre, comme si l'on enfonçait des couteaux sous ses ongles.

— menteur ! cria-t-elle en le repoussant.

Il ne bougea pas, mais fronça les sourcils.

— Ça suffit, mon ange... Je sais que tu n'as pas envie que je m'écarte.

*Mon ange.* Il l'avait de nouveau appelée « mon ange ». Elle s'efforça de ne pas se laisser attendrir. Elle avait déjà entendu des mots doux, mais personne ne s'était jamais adressé à elle sur ce ton autoritaire et possessif.

— Tu ne sais pas ce que je veux, objecta-t-elle. De plus, tu ne me désires pas, c'est l'évidence.

La honte et le chagrin se peignirent sur le visage de Reyes. Il détourna le regard et contempla fixement son épaule dénudée.

— Je te désire, pourtant. Je te le jure.

En parlant, il avait bougé et ses hanches l'avaient effleurée. Elle constata qu'il n'était pas en érection. Elle rougit. Quand il s'était approché d'elle, tout à l'heure, elle avait remarqué son sexe dur qui poussait à travers son jean. Et maintenant qu'il l'avait embrassée, il était complètement mou. C'était suffisamment éloquent.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, mais ça ne m'amuse pas, dit-elle.

— Je ne joue pas, répondit-il d'un ton fiévreux.

Elle poursuivit, comme s'il ne l'avait pas interrompue.

— Je veux retourner dans le donjon le plus vite possible. Nous perdons du temps. Je dois parler à Aeron.

— Tu vas d'abord écouter ce que j'ai à te dire.

— Reyes ! Lâche-moi !

— Non.

Elle le fixa d'un œil furieux.

— Si tu insistes, je vais devoir me défendre.

Il ferma les yeux, sans doute pour dissimuler les émotions que son regard aurait trahies.

— Je ne peux pas..., bredouilla-t-il. Je ne suis pas...

— Le donjon et Aeron, coupa-t-elle. C'est tout ce qui m'intéresse. Ce n'est pas le moment de parler. Et encore moins de s'embrasser. Je voulais un baiser, je l'ai eu, je passe à autre chose. Les baisers, c'est terminé.

Elle songea tristement que le souvenir de ce baiser la hanterait longtemps, qu'elle passerait le restant de ses jours à imaginer ce qui aurait pu, ce qui aurait *dû* arriver, s'il l'avait réellement désirée.

— Danika, je...

De nouveau, il se tut, comme s'il avait honte, et elle fut soudain saisie d'une irrésistible curiosité.

— Quoi ? demanda-t-elle, tandis que son cœur se mettait à cogner dans sa poitrine. Dis ce que tu as à dire, qu'on en finisse.

Il ouvrit des yeux brillants de passion et approcha son visage du sien. Son haleine était si chaude qu'elle lui brûlait la peau.

— Je voudrais que tu m'écoutes sans m'interrompre. J'ai quelque chose à t'avouer.

Se rendait-il compte que sa vie était complètement bouleversée ? Qu'elle était devenue une fugitive et une errante ? Qu'elle avait perdu sa famille ? Tous ses repères ?

Elle n'était pas disposée à lui céder.

— Sans t'interrompre, c'est ça ?

Le cœur battant, elle posa sa main à plat sur le matelas. Elle était en sueur. La dernière fois qu'elle avait attaqué un homme pour se défendre, elle l'avait tué. *Fais attention, cette fois...* Elle ne voulait pas éliminer Reyes, juste le blesser légèrement.

— J'aurais préféré éviter d'aborder ce sujet, reprit-il. J'avais même espéré que ce serait différent avec toi... Mais je vois qu'il

n'en est rien, et je ne veux surtout pas que tu penses que je ne te désire pas.

*N'écoute plus sa voix et ses mots doux et tendres. Agis !*

— Je...

Elle frappa.

Elle envoya sa main à plat contre le nez de Reyes, de toutes ses forces. Il y eut un bruit de cartilage. Le sang jaillit à flots, se déversant sur elle. Il poussa un gémissement. Mais pas de douleur... De plaisir, plutôt... Exactement ce qu'elle aurait voulu entendre pendant que sa langue explorait sa bouche.

Elle en resta pétrifiée de surprise. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Reyes tourna la tête vers elle. Le sang ne coulait déjà plus et elle suivit avec des yeux écarquillés le lent mouvement de son nez qui se remettait en place, de lui-même. Il était un guerrier immortel et il récupérait plus vite qu'un humain, elle l'avait compris en voyant comment il s'était remis de l'attaque d'Aeron. Mais jamais elle n'aurait pensé que le fait de lui casser le nez provoquerait cet intense désir qu'elle lisait en ce moment dans son regard.

À présent, son sexe se gonflait et elle le voyait de nouveau contre le tissu de son jean. *Domage qu'il ne soit pas nu...* Elle déglutit, tandis qu'il se léchait les lèvres, comme s'il appréciait la trace qu'elle y avait laissée.

Un frisson ébranla Danika. Leurs corps se touchaient, à présent, ses seins s'écrasaient contre son torse dur, sa douceur contre sa force de guerrier. Des étincelles jaillirent. Pendant un court instant, la sensation fut presque douloureuse et cette douleur n'était pas désagréable. Pas du tout.

Reyes s'écarta brusquement d'elle et les étincelles cessèrent. Il se leva et recula jusqu'au mur. L'extrémité turgescente de son sexe luisait dans le noir et dépassait de la ceinture de son pantalon.

— Reyes..., murmura-t-elle d'un ton incertain.

Elle se sentait brusquement abandonnée, effrayée, perdue.

— Je te veux, mais pour que nous puissions faire l'amour, il faut que tu me fasses mal, dit-il d'une seule traite, d'une voix dure et rauque.

Elle comprit qu'il avait honte.

— Je ne peux pas éprouver de plaisir sans douleur.

Elle se redressa lentement, l'esprit trop embrumé pour saisir la portée de ce qu'il venait de dire.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Hier, tu voulais savoir qui était le démon qui me possédait. Eh bien, ce démon est la Douleur. À cause de lui, je recherche la souffrance physique. Elle est même devenue mon unique source de plaisir.

Voilà pourquoi elle avait ressenti elle-même du plaisir à travers la douleur, l'espace d'un instant.

Non... Pas qu'un instant... Le phénomène s'était déjà produit, la veille, quand elle s'était réveillée dans le lit de Reyes et qu'elle l'avait mordu. Elle en prit brusquement conscience et cela lui fit l'effet d'une douche froide.

— Est-ce que ton démon peut entrer en moi ? demanda-t-elle, le ventre noué.

— Non, répondit-il en la fixant avec un regard étrangement aigu.

— Tu es en train de me dire que je vais devoir te faire souffrir si je veux partager quelque chose avec toi ? insista-t-elle.

Il acquiesça en silence.

Elle eut soudain la bouche sèche. Si elle décidait de se donner à lui, de lui offrir son affection, elle devrait... Le mordre ? Le frapper ? Le griffer ?

— Tu as déjà vécu ça avec d'autres femmes ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Il fit de nouveau signe que oui.

Elle serra les poings, enfonçant ses ongles dans les draps. Imaginer Reyes avec une autre femme la rendait folle de jalousie et de colère.

— Et ça a marché ?

— Oui, pendant un temps. La Douleur a ses exigences, qui ne sont pas les miennes.

— Est-ce que tu fréquentes encore des... femmes qui partagent tes goûts ?

— Non. Voilà de nombreuses années que j'ai cessé.

La colère et la jalousie de Danika fondirent légèrement.

— Tu veux donc que je te fasse souffrir ?

En était-elle seulement capable ?

Cette fois, il fit signe que non de la tête, frénétiquement, et ses cheveux noirs balayèrent ses tempes.

— Souffrir me procure des sensations indicibles et j'aimerais que ça vienne de toi, mais...

Il s'humecta les lèvres et détourna le regard.

— Mais quoi ?

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

La question lui avait échappé. Elle eut honte et, pour ne plus voir la pitié dans le regard de Reyes, elle détourna les yeux de son visage. Ils tombèrent sur les taillades fraîches qui couvraient ses bras. Tout en lui parlant, depuis quelques instants, il s'entamait la peau avec ses poignards.

Elle se mit à trembler et s'entoura de ses bras. Elle comprenait, à présent... Il se mutilait. Dire qu'elle avait cru qu'il se blessait par inadvertance, parce qu'il était maladroit ! Elle eut un rire amer. *Comme je suis naïve...*

— Un contact physique avec moi te changerait à jamais, dit-il. Et je ne veux pas que tu changes.

*Prends tes distances. Tout de suite.*

Elle ne voulait pas de son plaisir de pervers. Elle ne voulait pas non plus subir l'humiliation de ne pas éveiller son désir.

— Très bien, reprit-elle. Tu as dit ce que tu avais à dire et je t'ai écouté. À présent, je veux voir Aeron. J'ai suffisamment perdu de temps. Je dois retrouver ma famille.

Le visage de Reyes prit une expression neutre.

Elle eut le cœur serré. Pour lui ou pour elle ? Pour ce qui aurait pu se passer entre eux ?

— Je dois cesser de penser à moi et me préoccuper du sort de ma mère, de ma sœur, de ma grand-mère... Je suis sûre qu'elles se demandent où je suis et qu'elles s'inquiètent à mon sujet.

— Je vais te conduire dans le donjon, mais tu resteras à distance d'Aeron, tu te contenteras d'écouter, ordonna Reyes.

— Mais...

— Ta présence le rend fou, coupa-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. C'est moi qui lui parlerai. Nous

sommes d'accord ?

Elle acquiesça à regret.

— Tu me laisseras partir à leur recherche s'il nous dit où elles sont ?

— Jamais je ne pourrai me résoudre à te laisser partir.

C'était la deuxième fois qu'il lui faisait cet aveu, mais, cette fois, il l'avait murmuré tout bas, au point qu'elle mit quelques secondes à décrypter le message. Elle faillit se jeter sur lui, de rage, mais elle se souvint qu'il ne demandait que cela et se retint.

— Essaie de me garder prisonnière ici et tu verras, rétorqua-t-elle.

— Je n'ai pas l'intention de te retenir au château. Je t'accompagnerai. Où qu'elles soient.

*Si elles sont encore en vie.*

Il ne l'avait pas dit, mais ils y songèrent tous deux en même temps.

— En échange, je te demanderai de ne pas livrer mes compagnons aux chasseurs. Pas même Aeron.

Elle se sentit soudain glacée. Il savait. Il savait probablement depuis le début.

— Je...

— Inutile d'en parler, coupa-t-il. Je ne te demande pas ce qu'ils t'ont dit, ni ce que tu leur as promis.

Il se détourna.

— Tu es d'accord ? demanda-t-il.

Danika prit le temps de réfléchir. Les chasseurs lui avaient assuré qu'ils protégeraient sa famille et l'aideraient à la retrouver, mais ils n'étaient que des mortels. Comme elle. De plus, ils haïssaient Reyes et ses compagnons, ils voulaient leur vengeance et ils étaient prêts à tout pour l'obtenir. Y compris à se débarrasser d'elle si elle se mettait en travers de leur chemin.

Jusque-là, elle n'avait pas eu le temps de les contacter et de leur fournir les informations qu'ils attendaient.

Et voilà que Reyes lui demandait de changer de camp...

— Alors ? Insista-t-il.

— C'est d'accord, répondit-elle tout en songeant qu'elle verrait plus tard de quel côté elle se rangerait.



Elle avait toujours dans sa poche le portable qui devait lui permettre de contacter Stefano, et elle le contacterait, si cela s'avérait nécessaire pour sauver sa famille. Elle était prête à pactiser avec les monstres, mais aussi à les livrer aux chasseurs. Tous. Sans exception.

*Mais tu ruinerais la vie d'Ashlyn. Et aussi celle d'Any.*

Et cela, elle aurait voulu l'éviter. Seigneur... L'équation se compliquait d'heure en heure.

De plus, elle ne serait pas capable de nuire à Reyes. Inutile de se mentir.

Reyes ne s'en prendrait pas à sa famille. À moins que... Si elle conspirait contre ses compagnons, son protecteur deviendrait peut-être un démon assoiffé de sang. Et, dans ce cas, elle ne pourrait plus l'épargner.

— Tu ne nous trahiras pas, même si tu apprends qu'Aeron a déjà éliminé les femmes de ta famille ? Insista Reyes.

Elle ferma les yeux.

— Je t'ai dit que j'acceptais le marché, répéta-t-elle d'une voix blanche.

Les jours à venir seraient peut-être les plus atroces de sa vie. Si elle apprenait que sa mère, sa sœur et sa grand-mère n'avaient pas survécu... Si elle était obligée de livrer aux chasseurs l'homme qu'elle désirait et redoutait tout à la fois.

Reyes acquiesça sobrement.

— Dans ce cas, allons-y..., dit-il.

## 12

— Il me semble que nous avons déjà essayé, fit remarquer Aeron.

— Ça n'a pas marché, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour abandonner, répondit Reyes. Je voudrais faire une autre tentative.

Il était entré dans le cachot, comme la veille, en prenant soin de se tenir à distance.

— Ce n'est pas pour ça que tu es là, rétorqua Aeron.

Reyes s'était campé devant lui et son air menaçant ne lui avait pas échappé. Il avait tout du guerrier prêt à se battre... Comme toujours.

— Tu es là parce que tu as apprécié ce que je t'ai fait hier, poursuivit-il.

Un muscle tressaillit sous la paupière de Reyes, mais il ne répondit pas.

— Ça ne me dérangerait pas de recommencer pour te rendre service, insista Aeron. Autrefois, tu te souviens, je t'avais proposé de t'infliger la douleur que ton démon exige. Je t'aurais frappé avec mon poignard, si tu me l'avais demandé, comme tu as toi-même frappé Maddox de six coups d'épée tous les soirs, pendant des siècles. Je l'aurais fait pour t'aider. Pour te soulager. Je t'aimais assez pour ça.

— Et moi, je t'aimais assez pour ne pas t'infliger ce fardeau. J'ai refusé ta proposition, tu t'en souviens ?

Aeron s'en souvenait parfaitement, mais il ne répondit rien. Il préférait ne pas se remémorer les gestes d'amitié de Reyes. Légion sauta sur ses genoux et il flatta d'un geste affectueux sa petite tête chauve.

— Je te propose une nouvelle fois mon aide, reprit-il. Mais,

pour ça, il faut que tu me livres ta femelle.

Il éclata de rire devant l'expression courroucée de Reyes.

— Je lui trancherai la gorge d'un coup de poignard, poursuivit-il. Elle tombera comme une masse et tu auras le cœur brisé. Tu souffriras pour le restant de tes jours. Ce sera mon cadeau. Tu me remercieras plus tard, quand l'occasion s'en présentera.

Reyes se purlécha les dents, signe qu'il mourait d'envie d'attaquer. Mais il ne bougea pas. Reyes explosait rarement. Il était capable d'attendre, puis de fondre sur son ennemi au moment où celui-ci s'y attendait le moins.

— Tu avais décidé de l'épargner, commenta-t-il d'un ton égal. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Je me suis simplement rendu compte que je ne pouvais pas lutter contre le besoin de tuer, rétorqua Aeron. Et depuis que j'ai cessé de résister, je me sens merveilleusement bien.

— Tu mens. Tu hais ce que tu es devenu, je le sais.

Le silence d'Aeron lui arracha un soupir.

— Dis-moi où se trouvent les compagnes de Danika, je t'en prie, murmura-t-il.

Aeron s'agita en tirant sur ses chaînes, mais sans cesser de caresser le crâne de Légion.

— Libère-moi, grogna-t-il.

Reyes afficha une expression torturée, mais, pour une fois, la souffrance n'avait pas l'air de lui procurer de plaisir.

— Tu sais bien que c'est impossible, soupira-t-il.

— Je sais bien que tu ne le feras pas à cause de ta femelle, corrigea Aeron.

— C'est exact, je ne le ferai pas, acquiesça Reyes d'un air sombre.

— Tu n'as pas l'intention de me libérer. Et moi, je n'ai pas l'intention de te dire où sont ces femmes.

Légion glissa autour du buste d'Aeron pour passer derrière lui, et ses petites mains, écailleuses mais douces, lui massèrent délicatement le dos. Puis, quand elle jugea qu'il était suffisamment détendu, la créature se redressa, pressant son torse contre ses épaules, tout en contemplant fixement Reyes et en se purléchant les lèvres d'un air affamé.

— Pas encore, dit sèchement Aeron.

Il ne comprenait pas pourquoi le petit démon s'était pris d'affection pour lui et l'avait suivi jusqu'ici, mais il s'y était habitué et avait fini par apprécier sa compagnie. La présence de Légion lui faisait du bien, calmait Colère, apaisait sa soif de sang, lui permettait de rester lucide. Légion avait même tenté de l'aider à s'échapper, en lui grignotant les poignets, mais Reyes et Lucien étaient arrivés au mauvais moment et l'avaient empêché d'aller jusqu'au bout.

— Dis-moi au moins si tu sais où se trouvent les compagnes de Danika, insista Reyes, sans se douter que Légion l'imaginait, servi sur un plateau d'argent, avec ou sans couverts.

Bien sûr qu'il le savait. Il ne songeait même qu'à cela. Et l'idée qu'il ne pouvait pas les rejoindre à cause de ces chaînes le rendait fou. Un rire de dément résonnait en permanence dans sa tête, un rire qui se moquait de son impuissance, et qui ne cesserait que lorsqu'elles seraient mortes – en même temps que le besoin de détruire tout ce qui passait à sa portée.

— Oui, je le sais, avoua-t-il, pour le plaisir de torturer Reyes. Je le sais.

Il aurait dû se sentir coupable, mais ce n'était pas le cas. Pas du tout. *Tu es devenu un monstre.* Depuis son séjour dans la grotte infernale, il s'était débarrassé de toutes ses émotions. Il ne lui restait plus que la haine et le désir de tuer.

Les narines de Reyes frémirent et ses yeux lancèrent des éclairs d'obsidienne. *Touché.*

— Je peux sssucer ssson sssang ? demanda Légion en plantant ses crocs dans l'épaule d'Aeron. Ssss'il te plaît...

— Non, répondit Aeron.

Ce chien de Reyes aurait tiré trop de plaisir d'une mort lente, et il n'avait pas l'intention de lui offrir la morsure aiguë des petites dents de Légion, la délicieuse agonie du sang qui s'écoulerait de lui goutte à goutte.

*Criminel ? Pourquoi criminel ? En protégeant cette femme, il ne commet aucun crime, il te rend service. Ce n'est pas toi qui veux la tuer. Bats-toi. Reprends-toi.*

Aeron se raidit. Se battre ? Pourquoi se battre ? On lui avait confié une tâche. Il devait l'accomplir.

— Et la fille ? Je peux sssucer ssson sssang ?

Reyes fit entendre un grognement sourd.

— Non, répondit Aeron. La fille est à moi.

Reyes avança d'un pas en brandissant son poignard.

— Elle est à moi, protesta-t-il.

Puis il s'arrêta net, comme s'il venait de se souvenir qu'il devait rester hors de portée d'Aeron.

— Je sais qu'elle n'est pas loin, fit remarquer Aeron. Je sens son odeur et ça m'excite.

Reyes recula pour bloquer la porte de la cellule, lui barrant instinctivement l'unique chemin menant à Danika. Aeron ferma les yeux. Il entendait déjà les hurlements qu'elle pousserait quand elle serait à sa merci. *Pitié... Pitié...*

Puis il fronça les sourcils. Ce n'était pas la voix de Danika qui criait pitié, mais celle d'une autre femme, et chacune de ses supplications était une entêtante caresse pour ses sens enfiévrés.

L'odeur du sang emplit ses narines, douce et voluptueuse, comme une nuit tiède après un jour glacial, comme un léger clair de lune après une journée torride. Il se sentit transporté, comme s'il se tenait de nouveau près du corps sans défense de sa victime.

*Non, ce n'est pas toi. Tu ne peux pas te réjouir d'une chose pareille. Tu hais ce que tu es devenu.*

Autrefois, cela faisait une éternité, il avait observé les mortels, fasciné par le contraste entre leurs vies et la sienne. Il avait souvent souhaité mourir, tout en sachant qu'il était voué à vivre pour l'éternité. Chaque jour qui passait rapprochait les humains de l'heure de leur mort, et pourtant ils se jetaient dans l'existence avec une joie formidable qu'il leur enviait. Ils étaient faibles, et lui fort. Cependant, ils n'avaient pas peur de rire et d'aimer.

*D'aimer...* Comme s'ils ne savaient pas que l'objet de leur amour pouvait leur être retiré à tout instant !

Comment était-ce possible ? Il avait longtemps cherché la réponse, sans jamais la trouver.

Et aujourd'hui il se délectait du souvenir d'avoir torturé une mortelle et projetait d'en assassiner une autre.

Il sentit confusément que même la Colère se révoltait contre cet état d'esprit.

Quand il avait reçu l'ordre d'éliminer ces femmes innocentes, Aeron – et Colère avec lui – avait tenté de résister au désir impérieux de les tuer. Mais les dieux avaient gagné, et il avait fini par succomber. La mort coulait à présent dans ses veines, plus épaisse que son propre sang. Elle était devenue son unique raison de vivre.

— Est-ce qu'il faut que je te supplie ? demanda Reyes d'une voix tendue. Tu voudrais me voir à genoux ?

Aeron ne put s'empêcher de sourire, pour la première fois depuis des semaines. Le fier et solitaire Reyes à genoux. Réduit à rien. Ici. Tout de suite. Quel merveilleux sentiment de puissance cela lui procurerait !...

— Oui, oui, intervint Légion en battant des mains. Moi, je voudrais.

Reyes n'hésita pas et se jeta à genoux.

— Je t'en supplie, murmura-t-il tout bas. Dis-moi où elles sont.

Légion éclata d'un rire tonitruant, mais Aeron ne lui fit pas écho. Voir son compagnon à genoux ne le remplissait pas de joie, mais de honte.

— Tu l'aimes ? demanda-t-il sèchement.

— Non, répondit Reyes en secouant violemment la tête. Je sais que rien n'est possible entre nous.

Le menteur ! Il l'aimait, de toute évidence. Sinon, pourquoi se serait-il abaissé de la sorte, lui qui n'avait jamais plié devant personne, pas même devant un Seigneur de l'Ombre ?

Aeron songea au jour où Baden, gardien de la Méfiance, avait été lâchement attaqué par-derrière, poignardé à plusieurs reprises, décapité sous leurs yeux. Ils avaient couru vers lui en hurlant de rage et d'horreur. Mais ils n'avaient pas supplié. Personne ne s'était mis à genoux pour la vie de Baden.

Il se demanda s'ils auraient pu le sauver en s'y prenant comme Reyes aujourd'hui...

Probablement pas... Mais ils ne le sauraient jamais, puisqu'ils n'avaient pas songé à essayer. Pourtant, ils avaient aimé Baden comme un frère. Sa mort avait détruit, à l'époque,

le peu d'humanité qui subsistait en eux.

— À quoi penses-tu ? demanda Reyes, toujours à genoux.

— À la pire nuit de mon existence, répondit Aeron.

— À la nuit où nous avons ouvert la boîte de Pandore.

Il s'agissait d'une affirmation, pas d'une question.

— Non. À celle où Baden est mort.

Cette nuit-là, il s'était senti écrasé de culpabilité à l'idée qu'il n'avait pas su protéger son compagnon. Il s'était vengé en déversant sa haine sur les chasseurs, en les détruisant sans pitié, puis il avait pris ses distances, il s'était retiré à Budapest, pour chercher un havre de paix qu'il ne méritait pas, dans cette éternité de chaos et de mort.

— Je n'ai jamais aimé suffisamment pour me battre jusqu'au bout, ou pour supplier.

— Baden était un fidèle compagnon et un bon guerrier, commenta Reyes. Il aurait souffert de nous voir nous déchirer comme nous le faisons aujourd'hui.

— C'est vrai, admit Aeron. Il aurait posé sur nous ses yeux jaunes et il nous aurait demandé de nous réconcilier. Nous l'aurions ignoré, bien sûr, et il serait intervenu pour nous séparer. En nous attaquant s'il le fallait.

— Baden ne supportait pas qu'on l'ignore.

— En effet.

Émus par ces souvenirs, ils se jaugèrent du regard, en silence, Reyes toujours à genoux. Aeron comprit qu'il ne se relèverait pas tant qu'il n'aurait pas eu sa réponse.

Mais en disant à Reyes où trouver ces femmes, il lui permettrait de les mettre à l'abri et se condamnerait à demeurer pour l'éternité une bête assoiffée de sang. Un monstre.

— Je t'en prie, murmura de nouveau Reyes.

Légion rampa sur l'épaule d'Aeron, puis se laissa glisser le long de son buste, en ondulant comme un serpent, pour poser son menton sur l'un de ses genoux.

— On ne sss'amusse plus, se plaignit-il. Je veux jouer. Je veux sssucer du sssang.

— Bientôt, promit Aeron.

Puis il s'adressa à Reyes.

— Dis à ta femelle d'avancer jusqu'aux barreaux, déclara-t-il.

— Non. Elle...

— Je suis là, coupa la voix de Danika.

Elle paraissait déterminée.

Aeron inclina la tête de côté pour mieux la voir, tandis que Reyes venait s'interposer d'un bond en se plaçant devant elle, tout en restant à l'intérieur du cachot.

— Pousse-toi, ordonna sèchement Aeron. Je ne la toucherai pas.

*Du moins pas tout de suite.*

Reyes hésita durant quelques longues secondes, puis il se décida à bouger et fit un pas de côté. Aeron aperçut enfin Danika. Elle se tenait tout près des barreaux, comme il l'avait demandé, et s'y était même agrippée.

La Colère se déchaîna aussitôt et se mit à arpenter la prison de l'esprit d'Aeron. *Attaque.*

— Non, grommela Aeron entre ses dents serrées.

*Attaque. Elle est là. Elle est à toi.*

— Non ! protesta de nouveau Aeron.

Cette fois, il avait hurlé, et Légion lui tapota gentiment les tempes pour l'apaiser.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Danika en les fixant d'un air méfiant.

De nouveau, Reyes vint se placer devant elle, en bouclier, le corps tendu, prêt à bondir.

Mais elle posa doucement sa main sur son épaule pour l'écarter. Il aurait pu aisément lui résister, mais il fit docilement un pas de côté.

Une fois de plus, Aeron put contempler Danika. Elle était petite, sa tête arrivait à peine aux épaules de Reyes. De longs cheveux blonds encadraient son visage et ses yeux verts brillaient comme des émeraudes. Elle avait un nez hautain et retroussé, celui d'une reine en droit d'attendre que l'on exauce ses moindres désirs. Elle était mince – un peu trop –, avec des traits délicats comme ceux d'un ange. Mais son expression n'avait rien d'angélique. Au contraire, il se dégageait d'elle une détermination sauvage.

— Vous êtes toujours décidée à me tuer, dit-il.

— Oui, murmura-t-elle.



Ses lèvres étaient rouges et enflées. On les avait embrassées. Très récemment.

Aeron jeta un coup d'œil du côté de la bouche de Reyes. Lui aussi portait la trace des baisers qu'ils avaient échangés. Il n'aurait jamais cru que Danika serait le genre de Douleur, mais il se passait quelque chose entre ces ceux-là, pas de doute... D'ailleurs, il l'avait senti le jour où Danika était arrivée au château.

Ils étaient ennemis, et pourtant ils s'aimaient. Aeron ne put s'empêcher de ricaner intérieurement. Comme c'était mignon !... Mais, au-delà du sarcasme, il sentit poindre un soupçon de... De quoi ? D'envie ?

La petite langue fourchue de Légion effleura gentiment les joues d'Aeron, puis il s'enroula autour de son cou et glissa lentement dans son dos pour s'y installer, les coudes sur ses épaules. Là, il fixa Danika, tout en agitant la langue dans sa direction.

— Il me semble te connaître, dit-il. Tu veux jouer ?

Elle battit des paupières et secoua la tête, comme pour se débarrasser d'une pensée dérangeante.

— Tu m'as vue hier, répondit-elle. Et non, je n'ai pas envie de jouer.

— Oh..., murmura Légion d'un ton désappointé.

Il alla s'aplatir contre le torse d'Aeron et ses écailles perdirent de leur éclat.

— Vous lui avez fait de la peine, fit remarquer Aeron sur un ton de reproche.

Légion en était sincèrement affecté. Puis, brusquement, il entra dans une colère noire.

— Cette conversation est terminée ! s'écria-t-il. Partez !

— Je suis désolée, vraiment désolée, répondit Danika avec empressement, tout en jetant un regard embarrassé du côté de Légion. Mon intention n'était pas de vous blesser. Vraiment... Je plaisantais... Je jouais...

— J'adore les jeux, siffla Légion, dont les couleurs étaient brusquement revenues. Je vous ai vue auparavant. Et pas seulement hier. Je le sssais.

Aeron se détendit un peu.

Danika secoua la tête.

— Vous vous trompez, je vous assure.

— Vous voliez au milieu des flammes. Vous regardiez les sssubalternes torturer les morts.

Danika battit de nouveau des paupières. Un éclair horrifié et surpris passa dans ses yeux.

— Oui, ça m'est arrivé, admit-elle. Mais en rêve. Comment le savez-vous ? Vous avez vu mes tableaux ? Attendez... C'est impossible...

— Ne réponds pas, ordonna Aeron.

Des flammes. Des démons subalternes. Légion venait d'évoquer l'enfer et c'était donc là qu'il avait aperçu Danika. Aeron se demanda si Danika avait vraiment visité l'enfer ou si Légion jouait encore à l'un de ses jeux stupides. Mais il commençait à penser que les dieux n'avaient pas choisi cette femelle humaine au hasard. Si elle avait accès à l'enfer, elle avait peut-être aussi accès au monde des dieux. Elle pouvait peut-être les épier... Découvrir leurs secrets...

Mais cela n'expliquait pas pourquoi les dieux ne l'avaient pas éliminée eux-mêmes. Pourquoi ils l'avaient chargé du sale boulot.

Il jeta un coup d'œil du côté de Reyes. Celui-ci avait pâli. Si les dieux considéraient Danika comme un danger, il était inutile de songer à solliciter leur clémence.

Il n'y avait plus aucun moyen de la sauver.

— Mais je... je..., bredouilla Danika.

Elle se passa la main sur le visage, comme si ce geste pouvait l'aider à mettre de l'ordre dans ses idées. Quand elle la retira, elle était de nouveau sûre d'elle et déterminée.

— Votre petite créature est chargée de me distraire, c'est ça, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sèchement à Aeron. Mais ça ne marche pas. Où se trouve ma famille ?

— Je veux bien vous répondre, mais ce sera en échange de quelques informations, rétorqua Aeron. Je pose une question, vous en posez une. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous soyons tous deux satisfaits.

— C'est d'accord, répondit-elle sans la moindre hésitation.

Elle lâcha lentement les barreaux, puis son bras s'allongea

vers Reyes. Il prit la main qu'elle lui tendait et leurs doigts s'entrelacèrent à travers les barreaux. Aeron comprit qu'ils puisaient force et réconfort l'un dans l'autre. Ils n'avaient même pas besoin de se parler pour se comprendre.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle enfin d'une voix chevrotante.

— Je veux savoir si vous avez visité les enfers. Et ne me mentez pas, sinon je mets immédiatement fin à cette conversation.

Elle laissa passer quelques secondes, comme si elle réfléchissait à l'attitude qu'il convenait de prendre.

— Je l'ai visité, mais dans mes rêves, répondit-elle enfin.

— Votre mère, votre sœur et votre grand-mère rêvaient aussi de l'enfer ?

Elle secoua la tête et ses tresses blondes dansèrent autour de ses épaules.

— Je ne crois pas. Elles ne m'en ont jamais parlé, en tout cas.

Sa voix altérée montrait qu'elle ne disait pas toute la vérité, mais il fit mine de ne pas l'avoir remarqué. Il ne voulait pas être obligé de tenir parole et de mettre fin à cette conversation...

— Et que... ?

— Nous étions censés échanger des informations, coupa-t-elle. À vous, maintenant. Où se trouve ma mère ?

— Aux États-Unis. À Oklahoma.

Les traits de son adorable visage se détendirent d'un seul coup et elle ferma les yeux. Puis elle fut secouée d'un frisson et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

Aeron dut faire un effort pour ne pas se laisser attendrir.

— Avez-vous également rêvé du paradis ?

— Oui.

— Et que... ?

Elle secoua de nouveau la tête.

— Non, c'est à votre tour. Où se trouve ma sœur ?

— Csse jeu est d'un ennui mortel, se plaignit Légion en soupirant.

Il se recroquevilla sur les genoux d'Aeron et ferma les yeux.

— Votre sœur est auprès de votre mère, répondit Aeron.

— Seigneur..., murmura-t-elle tandis qu'une nouvelle larme

de soulagement et de joie descendait lentement vers son menton en traçant un chemin cristallin.

Elle vacilla. Reyes lâcha sa main pour passer un bras autour de sa taille, toujours à travers les barreaux. Elle ne protesta pas. Au contraire, elle se rapprocha de lui.

Aeron se demanda comment ils pouvaient être complices à ce point.

Il les jugea réellement stupides.

— Que voyez-vous quand vous voyagez dans le monde spirituel ? poursuivit-il.

— Je vois le mal, tout autant que le bien. Je vois la vie et la mort. Je vois les ténèbres et des arcs-en-ciel. Des démons qui détruisent tout, au milieu des hurlements. Des anges qui viennent pour reconstruire, et dont les ailes murmurent des chants de gloire.

Comme elle n'en disait pas plus, Aeron fronça les sourcils. Ce qu'elle venait de décrire ne suffisait pas à justifier le courroux des dieux. Ils n'auraient jamais exigé sa mort pour de simples visions.

— Et les dieux ? Avez-vous vu les dieux ?

— Ma grand-mère, dit-elle sèchement. Vous devez maintenant me dire où se trouve ma grand-mère.

Il pinça la bouche, son cœur se mit à battre, son front se couvrit de sueur. S'il lui disait la vérité, elle risquait de partir, et il n'avait pas fini de l'interroger. Des milliers de questions se pressaient encore dans sa tête.

— Je ne suis pas satisfait de votre dernière réponse, objectait-il. Avez-vous vu les dieux, oui ou non ?

Elle était à quelques mètres de lui, mais il put entendre ses dents grincer.

— Je l'ignore, répondit-elle enfin.

— Réfléchissez ! gronda-t-il.

Elle tressaillit et Reyes grogna d'un air mauvais.

— Comment le saurais-je ? demanda-t-elle. Je ne pratique pas le culte de vos dieux et de vos déesses.

Elle avait maintenant une respiration haletante et sifflante.

— J'ai pu rêver d'eux sans même les reconnaître.

— Aide-la à mettre de l'ordre dans tout ça et à répondre à ma

question, ordonna Aeron à Reyes.

Reyes baissa les yeux vers elle. Son visage dur et sévère rappela à Danika la nuit où il lui avait demandé d'accepter de s'envoler dans les bras d'Aeron. Il s'était d'abord interposé entre eux, puis il avait changé d'avis. Parce que c'était la meilleure chose à faire.

— Si tu lui caches quelque chose, je te conseille d'arrêter, murmura-t-il.

Il la lâcha pour sortir du cachot d'Aeron, referma soigneusement la porte à clé derrière lui, puis se tourna vers elle.

— Aeron tiendra parole, je peux te l'assurer, poursuivit-il. Dis-lui ce que tu sais et tu seras renseignée sur le sort de ta grand-mère. Tu dois nous décrire ce que tu as vu récemment dans tes rêves. Ce que tu as entendu. Dans le moindre détail. Tout peut avoir de l'importance.

Elle déglutit et s'humecta les lèvres. Puis elle détourna les yeux de Reyes, tout en frissonnant, et fit face à Aeron.

— Est-ce que... ? Est-ce qu'il y a eu une guerre, récemment ? Là-haut ?

Aeron en resta sans voix. Reyes poussa un petit cri de surprise.

Ainsi, c'était la vérité. Les visions de Danika – ou ses rêves la renseignaient sur ce qui se passait sur l'Olympe. Ils comprenaient maintenant tous deux pourquoi les dieux avaient ordonné sa mort.

— Oui, répondit Reyes d'une voix altérée. Il y a eu une guerre.

— Les dieux grecs ont dû combattre les Titans, c'est ça ?

— C'est bien ça, répondit Aeron.

Elle pâlit.

— Les Titans ont gagné et ils ont emprisonné tous les dieux grecs. Enfin, presque tous...

— Oui ! murmurèrent-ils, en chœur, cette fois.

— Les Titans cherchent des objets de pouvoir, des armes... Le roi... Il me semble que c'est leur roi... Leur roi a convoqué son capitaine de la garde, son chef des armées.

Elle parlait d'une traite, sans reprendre son souffle, comme

si elle craignait de ne plus pouvoir poursuivre si elle s'arrêtait.

— Ils ont un plan. Le capitaine doit venir sur terre pour observer ce qui se passe. Il doit suivre ceux qui cherchent ces objets pour les leur voler. Je ne me souviens pas de tout. Mais les détails que j'ai oubliés se trouvent dans mes tableaux. J'ai pris l'habitude de peindre mes rêves, pour les exorciser.

— Tes tableaux ? demanda Reyes d'une voix à peine audible.

Elle acquiesça, et une ombre de tristesse passa dans ses yeux.

— Oui. Je suis peintre. Et je peins aussi l'enfer et le paradis quand j'en ai rêvé.

— Et où se trouvent ces tableaux ? demanda-t-il en frappant le mur derrière lui avec tant de force qu'elle fit un bond en arrière.

— Quelques-uns se trouvent dans mon appartement du Nouveau-Mexique. Mais la plupart sont à l'abri dans un entrepôt que je loue à l'année.

Reyes fit volte-face pour se tourner vers Aeron qui le fixait avec un grand sourire.

— J'ai répondu, cette fois, fit remarquer Danika. À vous, maintenant.

Il lui devait la vérité. Il la regarda droit dans les yeux.

— Votre grand-mère, je crois que je l'ai tuée, dit-il.

## 13

Depuis la petite île où Lucien les avait transportés, Paris contemplait Rome au loin – cette ville majestueuse, riche d’histoire, faite de violences et de plaisirs.

Dissimulé aux abords du temple de Ceux dont on ne Prononce pas le Nom, il observait le site et attendait avec ses compagnons. Cet étrange temple – il aurait pu jurer entendre des hurlements transportés par le vent – avait surgi récemment des eaux. Il n’était visible que depuis quelques semaines par les yeux humains, mais ils étaient déjà des centaines à arpenter les ruines, à entrer et sortir, à nettoyer et fouiller les couloirs pour contempler les vestiges du passé. Ils ignoraient encore que les dieux prévoyaient de restaurer le culte d’autrefois et qu’ils devraient bientôt reprendre les sacrifices.

Qu’ils le veuillent ou non.

L’apparition de ce temple, et de celui qui avait fait surface en Grèce, ne représentait qu’une première étape pour les dieux. Du moins, Paris en était persuadé. Les dieux, il avait l’impression de les comprendre. Ses contacts avec les mortels l’y aidaient.

Les hommes étaient gouvernés par l’envie, la jalousie, le désir d’être aimé – autant d’émotions que les dieux ressentaient aussi.

Ce qui avait poussé les Titans à reprendre le pouvoir dérobé autrefois par les Grecs, c’était bien l’envie, la jalousie de voir les Grecs profiter de ce qu’ils avaient semé, le désir de susciter l’adoration des humains dont ils avaient été privés pendant des siècles. Les Titans étaient restés longtemps emprisonnés, privés de la satisfaction de leurs désirs. Ils entendaient se rattraper. Les humains allaient devoir céder à tous leurs caprices.

Mais tout cela ne renseignait pas Paris sur la manière dont on pouvait les combattre. Ils possédaient de surprenants pouvoirs, ils étaient capables de se déplacer d'un point à un autre en un clin d'œil, ils commandaient aux éléments, ils surveillaient à leur guise le monde et ceux qui l'habitaient. Rien ne leur échappait. Ils savaient maudire d'une main, tout en bénissant de l'autre.

Paris ne se sentait pas de taille face à ces monstres de puissance. Son démon ne songeait qu'au sexe. Il n'était bon qu'aux jeux de séduction.

Mais s'il n'agissait pas, ses compagnons risquaient la défaite. Les chasseurs, leurs pires ennemis, seraient désignés comme gardiens de la paix et de la prospérité. Paris avait parfois l'impression que toutes les pièces étaient déjà en place, et qu'il ne manquait plus qu'un souffle d'air pour que le ciel se déverse sur eux.

Que pouvaient donc faire les Seigneurs de l'Ombre ?

Trouver la boîte de Pandore... Pourquoi pas ? S'ils parvenaient à la cacher dans un endroit sûr, ou même à la détruire, ils ne craindraient plus de sombrer dans le néant – ils seraient assurés de vivre pour l'éternité avec leur malédiction.

Paris se sentit brusquement impuissant et vide. En ce moment, il avait les nerfs à vif. Et toutes ses émotions négatives étaient mêlées de colère. Sienna, sa Sienna, était morte. Il avait brûlé son corps, comme il convenait à la combattante qu'elle avait été, puis il avait dispersé ses cendres. Il l'avait perdue à jamais...

Qui était responsable de sa mort ? Les chasseurs ? Les dieux ?

Lui-même ?

Et de qui devait-il se venger ?

Œil pour œil, dent pour dent, lui avait-on appris... Un guerrier devait rendre coup pour coup, montrer à ses ennemis qu'il était fort et qu'il n'hésitait pas à frapper. Mais qui frappait-on quand on était son propre ennemi ?

— Vous êtes prêts ? demanda Anya.

Paris leva les yeux vers elle, tandis que ses compagnons acquiesçaient en silence. Ils paraissaient impatients d'agir. Ils se



tenaient dans l'ombre, légèrement en retrait. Avec l'activité fébrile qui régnait dans le temple, les humains n'avaient pas remarqué leur présence : ils continuaient à ramasser leurs cailloux et à gratter doucement la mousse qui les recouvrait.

— Dans ce cas, c'est parti, reprit Anya en effleurant les poignards sertis de diamants accrochés à ses hanches parfaites.

Puis elle fit bouffer ses longs cheveux blancs.

— Je vais vous faire une démonstration de mes pouvoirs et vous aurez intérêt à reconnaître ma supériorité, prévint-elle.

Un murmure de « Oui, Anya... Bien sûr, Anya... » s'éleva. Les Seigneurs de l'Ombre avaient peur de la déesse.

Anya avait perdu sa liberté et une partie de ses pouvoirs en choisissant de donner son plus précieux trésor en échange de la vie de Lucien, mais elle pouvait encore appeler une tempête d'un simple clignement d'œil.

Paris dénombra cinq chasseurs parmi les humains, cinq hommes portant le signe de l'infini sur leur poignet. Ce signe était devenu pour lui le signe de la mort. *Ce sont eux, les responsables de la mort de Sienna...* Ils l'avaient recrutée, ils l'avaient convaincue avec leurs mensonges. *Ils vont payer...* il serra les poings.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour mon homme..., murmura Anya tout en se mêlant à la foule des humains.

Son apparition fut aussitôt remarquée. Les conversations cessèrent peu à peu et tout le monde s'arrêta de travailler pour contempler cette femme d'une surprenante beauté, vêtue d'une jupe noire trop courte et d'un petit haut en dentelle transparent.

— Pardon, mais qui êtes-vous ? demanda un homme.

Il était petit, chauve, doté d'un léger embonpoint. Il portait un badge autour du cou. Thomas Anderson, de la Société de recherches sur la mythologie. Il ne portait pas de tatouage, ce n'était donc pas un chasseur.

— Vous avez une autorisation, pour circuler dans ce temple ? Insista-t-il.

— Bien entendu, j'ai une autorisation, répondit Anya.

Ses lèvres sensuelles esquissèrent un sourire enjôleur et elle leva ses jolis bras.

— Sinon je ne serais pas là, voyons, mon chou.

Il fronça les sourcils d'un air méfiant.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il. Je ne me souviens pas de vous avoir recrutée. Il faudrait que je vérifie sur ma liste.

— Plus le temps de vérifier quoi que ce soit ! s'exclama Anya. Un orage va éclater...

Au même instant, un éclair d'or zébra le ciel rose et mauve. Puis un vent furieux se leva, ébouriffant les longs cheveux de la déesse.

— Vous devriez rentrer chez vous et suspendre les fouilles, conseilla-t-elle.

Les hommes ne bougèrent pas et continuèrent à la fixer avec des yeux pleins de convoitise.

— Elle est à moi, intervint Lucien qui avait surpris leurs regards.

Paris ferma les paupières. *Moi aussi, je veux une femelle qui soit exclusivement à moi...*

Lucien avait Anya, Maddox avait Ashlyn, Reyes avait Danika, et tous trois contemplaient leur femme avec des regards énamourés et admiratifs, comme on contemple un ciel constellé d'étoiles. Mais Reyes n'avait pas de chance... Celle qu'il avait choisie était destinée à mourir. De plus, Sabin la soupçonnait d'avoir pactisé avec les chasseurs et d'espionner pour leur compte.

La veille, profitant du sommeil de Reyes, Sabin s'était introduit dans sa chambre pour éliminer Danika. Lucien était intervenu juste à temps pour l'en empêcher. Il avait fait valoir que la présence de Danika apaisait Reyes. Depuis son arrivée dans le château, leur compagnon n'avait plus sauté du toit. Il continuait à se taillader, mais son besoin de souffrir s'était nettement atténué. Son démon le torturait moins.

Ils rêvaient tous d'un peu de paix. Et quand l'un d'eux vivait ce miracle, ils ne se sentaient pas le droit de l'en priver. Ils avaient donc décidé de laisser Reyes affronter seul sa « femelle ». Avec tout de même l'aide de Torin, de Cameo, et de Kane – gardien du Désastre, qui ne pouvait pas se déplacer sans faire claquer les ampoules et s'effondrer des pans de plafond sur son passage. Les trois étaient chargés de surveiller les abords du

château avec le système sophistiqué mis en place par Torin. Il y avait aussi William, l'ami d'Any... Mais Paris n'avait pas vraiment confiance en ses capacités de guerrier.

La Douleur, le Désastre, la Maladie et la Misère étaient donc réunis en ce moment au château. Charmant groupe, en vérité... Paris ne put s'empêcher de sourire. Si Sienna avait su une chose pareille, elle se serait empressée de...

Il secoua la tête. Il devait absolument cesser de penser à elle. Elle était morte. Il ne restait plus rien d'elle. Pas même des cendres. Et puis... il ne devait pas oublier qu'elle avait été son ennemie.

De grosses gouttes tombaient maintenant du ciel, comme une pluie de flèches s'écrasant au sol. Elles semblaient épargner le groupe de guerriers immortels, mais quelques-unes rebondirent sur les bottes vernies de Paris. Puis ce furent des grêlons, aussi gros que des poings.

— Dépêchons-nous ! cria une voix.

— L'orage se déchaîne, répondit une autre.

Quand les humains se mirent à courir vers leurs embarcations, Paris compara leur fébrilité à celle de hamsters s'agitant pour faire tourner une roue. À chaque minute, la pluie augmentait en volume et en intensité, les grêlons grossissaient, les éclairs claquaient de plus en plus fort. Le tonnerre gronda, le vent furieux soulevait en tourbillons la poussière et les débris.

L'orage déclenché par Anya paraissait vivant, chargé de magnétisme. Paris en eut la chair de poule. Il ferma les yeux quelques secondes, pour se laisser pénétrer par cette formidable énergie, espérant qu'elle détruirait en lui l'homme froid et dur qu'il était devenu, et qu'elle ferait renaître de ses cendres l'homme insouciant qu'il avait été.

Quand le dernier humain quitta le site des fouilles, l'orage s'éleva lentement, pour former autour du temple un dôme infranchissable destiné à les protéger du regard des curieux. À présent, personne ne pouvait plus les voir, pas même les satellites depuis le ciel.

— Le terrain est dégagé ? demanda Anya.

— Parfaitement dégagé, répondit Lucien.

Elle leva les bras. La pluie et la grêle cessèrent. Le

grondement du tonnerre se tut. L'orage était repoussé en dehors du dôme.

Paris parcourut les lieux du regard. Derrière l'un des rares murs de marbre encore debout, il vit briller un éclat argenté, sans doute celui d'une arme. Il frissonna d'excitation et posa instinctivement la main sur l'un de ses revolvers. *Un chasseur.*

Pendant des milliers d'années, il avait abandonné la lutte contre les chasseurs à Sabin et à son groupe. Il avait tenté de profiter d'une vie tranquille. Il avait renoncé à se battre contre ceux qui cherchaient à le punir. Après tout, il avait plongé le monde dans les ténèbres et le chaos en ouvrant la boîte de Pandore... Sans doute avait-il mérité leur haine.

Mais à présent il ne se torturait plus avec ce péché originel. Il haïssait les chasseurs plus qu'il ne se haïssait lui-même. Depuis la mort de Sienna...

— Un chasseur, murmura Lucien qui avait déjà dégainé ses poignards. À 11 heures.

— Je le prends, répondit Paris. Laissez-le-moi.

— Je l'ai vu aussi, intervint Sabin. Et il n'y a aucune raison pour que tu sois le seul à t'amuser.

— Je le prends, répéta Paris.

Sabin leva les yeux au ciel.

— J'en ai remarqué six tout à l'heure. Je parie qu'ils sont tous restés là et qu'ils attendent.

— Je n'en ai compté que cinq, répondit Paris.

— Tu as mal compté, répliqua posément Sabin tout en vérifiant la chambre de son 45.

— Ils ne sont pas tous armés de 9 mm semi-automatiques, mentit Gideon.

Cinq ou six, peu importait. Cela ferait de toute façon une belle fusillade.

Paris refoula les souvenirs qui affluaient : les coups de feu assourdissants, les balles qui sifflaient, une voix de femme poussant un cri de douleur.

— Ils ne nous ont pas encore vus, sinon ils auraient ouvert le feu, dit-il.

Lucien ne répondit pas. Il se dématérialisa et réapparut près d'Anyà pour lui dire quelque chose que Paris n'entendit pas.

Anya acquiesça et fut aussitôt enveloppée d'un tourbillon qui s'éleva pour former un mur épais entre eux et les chasseurs.

Le premier coup de feu claqua et une balle vint heurter le mur, avant de retomber sur le sol sans avoir atteint sa cible.

Quelques secondes plus tard, Lucien réapparaissait près de Paris. Anya n'était plus là, mais Paris l'entendit protester.

— Tu m'as joué un mauvais tour... Ce mur était censé vous protéger, pas m'isoler pour que tu puisses me transporter ailleurs.

Paris en déduisit que Lucien avait renvoyé Anya au château. Ou de l'autre côté du dôme, pour qu'elle s'occupe de l'orage. Il n'eut pas le temps de réfléchir à la question. Il y eut un autre coup de feu.

— Démons ! hurla l'un des chasseurs.

— Ils sont venus, fit une voix réjouie. Ça doit être notre jour de chance.

— Tu connais les règles, rappela un troisième.

On tira de nouveau. Le mur tourbillonnant s'était évanoui et la balle atteignit une pierre au-dessus de l'épaule de Paris qui reçut un peu de poussière. Il plongea au sol, tout en avançant.

— Nous allons les encercler, annonça Lucien. On ne retrouve au milieu du cercle, quand ils seront tous morts.

— Que le sang coule à flots !, murmura Paris.

Son regard croisa celui de Strider, dont les yeux étaient du même bleu céruléen que les siens. En tant que gardien de la Guerre, Strider ne supportait pas la défaite.

— Il faut en laisser un en vie, pour l'interroger, dit Strider.

— Je ne sais pas si je suis capable d'en laisser un en vie, rétorqua Paris d'un air féroce.

Puis il haussa les épaules. Strider avait raison, il était judicieux de garder un chasseur en vie pour l'interroger. Paris rengaina donc son arme : il n'était pas sûr de se souvenir de la consigne avec un semi-automatique en main.

À présent les balles sifflaient autour d'eux. Strider eut un sourire de bête féroce qui découvrit ses dents – sourire qui contrastait singulièrement avec son séduisant visage. Il désigna du doigt le calme et taciturne Amun, noire silhouette se détachant dans le crépuscule. Amun brandit son fusil à

fléchettes hypodermiques.

— Vous êtes prêts, bande de lâches ? appela un des chasseurs.

— Venez nous chercher, si vous l'osez, répondit Strider qui s'était mis à progresser par bonds, au ras du sol.

Il disparut derrière un buisson. Quelques secondes plus tard, un cri de surprise et de douleur résonna sur l'île. Strider venait de tuer le premier chasseur. Il n'en restait donc plus que cinq.

Paris bondit. Sa respiration haletante résonnait à ses oreilles. Amun le suivit et, ensemble, ils avancèrent entre les pans de murs et les rochers, sur le sol couvert de mousse. Paris choisit une cible, un homme plutôt grand, de corpulence moyenne, avec un visage quelconque. Il ne l'aurait pas remarqué s'il l'avait croisé dans la rue, sauf si ce chien avait posé sur lui, comme en ce moment, un regard chargé de haine.

— J'ai toujours rêvé de pouvoir affronter un jour l'un de vous, murmura l'homme. D'avoir l'honneur de vous détruire.

Il sourit et pointa son 9 mm vers la jambe de Paris. Puis il tira. Paris lutta contre le réflexe de se baisser, réflexe qu'avait cru anticiper le chasseur en visant si bas. S'il s'était baissé, la balle aurait atteint son cœur, ou un autre organe vital, le mettant hors d'état de nuire pour le reste de la bataille. Paris bondit en avant vers son agresseur et la balle alla se loger dans sa jambe – atteinte douloureuse, mais totalement anodine.

Puis il engagea avec le chasseur une lutte au sol, mais Amun intervint rapidement avec son fusil.

Au début, le chasseur continua à se battre, comme si de rien n'était. Mais quand Paris lui broya le nez d'un coup de poing, il ne réagit pas. Enfin, au bout de quelques secondes, il se figea totalement. Paris se leva en haletant.

— J'espère que vous allez souffrir, parvint à murmurer l'homme d'une voix rauque avant de fermer les yeux.

Autour d'eux, la bataille continuait à faire rage et les balles sifflaient.

Strider rejoignit Paris en affichant un grand sourire.

— Prêt pour le suivant ? demanda-t-il.

— Prêt, répondit Paris.

Sa cuisse le lançait, mais il n'y jeta pas même un coup d'œil.

La balle avait dû se ficher dans un muscle. Rien de très grave, il aurait tout le temps de s'en occuper plus tard.

Ensuite, il lui faudrait cicatriser. Et pour cela, il allait devoir trouver une femme et la chevaucher, histoire de faire le plein d'énergie.

Autrefois, cette perspective l'aurait réjoui. Mais il commençait à être écœuré de lui-même, de ce qu'il faisait, et des femmes qui se prêtaient si volontiers à ce jeu. *Mieux vaut tout de même une femme qu'un homme*. Son estomac se noua. Il était tellement dépendant de ses désirs sexuels que lorsqu'il ne trouvait pas de femme...

— Allons-y, grommela-t-il à Strider et Amun.

Ils se mêlèrent tous trois à la bataille.

Le sang coulait de sa cuisse, laissant derrière lui une traînée pourpre qui se mêlait aux gouttes d'eau de l'orage orchestré par Anya. Sa jambe tremblait et il trébucha à deux reprises.

Il n'eut pas le temps de trouver une deuxième cible, tous les chasseurs étant déjà morts, sauf celui qu'Amun avait endormi. Trois des Seigneurs de l'Ombre étaient sérieusement blessés. Lucien dut même transporter d'urgence Gideon au château, le temps que son ventre criblé de trous se régénère.

Paris se laissa tomber au sol. Son pantalon était trempé de sang et d'eau. *Je n'en ai pas tué un seul*. Il se sentait frustré. Il aurait voulu qu'un chasseur sorte des buissons pour avoir l'occasion de trancher une gorge, de poignarder, encore et encore, pour calmer enfin les tourments qui l'agitaient.

Tandis qu'il plongeait ses doigts dans sa blessure pour extraire la balle, Lucien emporta le chasseur endormi au château – leur refuge, un endroit où ils avaient vécu en reclus pendant des milliers d'années et qui ne cessait d'accueillir de nouveaux visiteurs depuis quelque temps.

Il mit quelques minutes à localiser la balle et, quand Lucien revint, il fouillait toujours dans sa cuisse, pâle et grelottant.

— Ça s'est bien passé ? parvint-il à demander entre ses dents serrées.

Il n'arrivait pas à extraire la balle, qui lui glissait entre les doigts, et c'était affreusement douloureux.

— Le chasseur s'est réveillé et il s'est poignardé avec un petit

couteau qu'il avait caché dans l'une de ses poches. Je n'ai pas eu le temps de réagir. Il m'a touché au cou.

Il avait en effet un trou rond qui saignait, au niveau du cou.

— À présent, je suis appelé pour transporter les morts, dit-il.

Ses yeux devinrent vitreux, ses gestes ralentirent... La Mort l'appelait. Son esprit allait s'absenter pour emporter les âmes au paradis ou en enfer et personne ne savait combien de temps cela durerait. Il aurait pu emmener son corps, mais sans doute avait-il préféré le laisser à cause de sa blessure qui l'affaiblissait.

Paris eut une bouffée de compassion. Mais lui-même avait fort à faire avec sa balle...

Il parvint tout de même à en venir à bout et laissa retomber son bras, en lâchant le cylindre de métal. Strider vint s'accroupir près de lui et désigna du menton sa blessure ensanglantée.

— Tu devrais travailler tes réflexes, fit-il remarquer.

— Je ne t'ai rien demandé, rétorqua sèchement Paris.

Strider sourit.

— Ne le prends pas mal, dit-il d'un ton conciliant.

Paris renversa la tête en arrière. Au-dessus du dôme protégeant le temple, l'orage n'avait pas cessé, comme en témoignaient les éclairs qui zébraient toujours le ciel.

— Je n'ai pas cherché à éviter cette balle, murmura-t-il.

— Tout le monde ne peut pas être aussi beau et intelligent que moi, dit Strider.

Strider tenait à avoir le dernier mot, aussi Paris serra les lèvres et se tut, tout en cherchant du regard ses compagnons.

Comme toujours, Amun se tenait à l'écart et observait les autres en silence. Il avait la main gauche en sang, mais il avait eu de la chance, la balle l'avait traversée. Le corps de Lucien était figé, debout. Sabin nettoyait la lame d'un poignard.

Ce tableau lui était presque familier. Pour un peu, il se serait cru au château.

Il se frotta les tempes pour atténuer le mal de tête qui commençait à le tenailler, tout en continuant à passer distraitement en revue leur petit groupe. Danika riait en regardant...

Danika ? Ici ?

Sous le choc, il se leva d'un bond. Depuis le filet de sang et



d'eau qui gouttait à ses pieds, des images tremblotantes s'élevaient en formant un mur vivant.

— Vous voyez ce que je vois ? demanda-t-il.

— De quoi est-ce que tu parles ? dit Strider. De Lucien ? C'est impressionnant, je suis d'accord. Il n'aurait pas dû laisser son corps derrière lui, je me demande d'ailleurs pourquoi il l'a fait.

— Non, je ne parle pas de Lucien, mais de ça..., bredouilla Paris en montrant du doigt les silhouettes vacillantes.

Strider haussa un sourcil.

— Sabin ? Ouais... Il est affreux, je te l'accorde, mais pas au point de faire cette tête.

— Non ! reprit Paris avec irritation. La femme.

Strider demeura silencieux quelques secondes.

— Quelle femme ? demanda-t-il enfin d'un air perplexe.

De toute évidence, Strider ne voyait rien, mais Paris, lui, distinguait toujours très nettement des images colorées qui continuaient à danser devant lui. Plusieurs scènes se déroulaient en parallèle, comme sur différents écrans de télévision. Leur seul point commun était la présence de la délicieuse Danika dans le rôle principal. Elle était là, partout, cachée dans l'ombre, à observer ce qui se passait autour d'elle, silencieuse et détachée, un peu à la manière d'Amun en ce moment. Certaines scènes représentaient des anges qui s'ébattaient gaiement. D'autres, des démons ricanant méchamment. Et l'une d'elles... L'une d'elles... L'une d'elles représentait Danika, le bras tendu, avec, dans sa main, la boîte de Pandore.

Paris n'avait pas vu cette boîte depuis très longtemps, mais il l'aurait reconnue entre mille. Les os de la déesse de l'oppression avaient été amalgamés et sculptés pour former un carré étonnamment petit, serti de rubis, d'émeraudes, de diamants et de saphirs – il se souvenait de chacun de ses bijoux, de chacune de ses facettes.

Quand Luxure reconnut à son tour cette boîte dans laquelle il avait été si longtemps retenu prisonnier, il se mit à rugir de rage et de peur.

*Détruis-la.*

— Je ne peux pas, elle n'est pas réelle.

*Détruis-la.*

En dépit des hurlements de Luxure, Paris s'approcha lentement de la boîte. Danika tendit la main vers lui, comme pour la lui offrir. Elle lui fit même un clin d'œil.

Il en resta bouche bée. Sa douleur était oubliée.

Mais qu'est-ce que cela signifiait ?

— Danika ? Ça va aller ?

Assise sur le bord du lit de Reyes, la tête entre les genoux, Danika haletait. Elle ne parvenait pas à remplir ses poumons, tout juste à les écorcher avec le peu d'air qu'elle inhalait. Une heure s'était écoulée – ou bien une éternité – depuis qu'Aeron avait avoué qu'il avait probablement tué grand-mère Mallory.

Les souvenirs de ce monstre concordaient avec les renseignements de Stefano. *Je me revois la transportant à l'intérieur d'un bâtiment. Elle était blessée, elle saignait. J'ai sorti mes griffes. Elle a hurlé. Ensuite, je ne sais plus rien.*

Le premier choc passé, le chagrin et la colère avaient englouti Danika. Elle ne se souvenait même plus du moment où elle avait quitté le donjon, ni d'avoir marché jusqu'à la chambre de Reyes. Il avait dû la porter... Comme Aeron avait porté sa grand-mère jusqu'à l'immeuble où il l'avait achevée ?

— J'ai besoin de les voir, parvint-elle à articuler. Je veux voir ma mère et ma sœur.

Est-ce qu'elles savaient, pour grand-mère Mallory ? Est-ce qu'elles avaient trouvé son corps ? Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle devait les retrouver, les prévenir si elles n'étaient pas au courant, après quoi elle reviendrait ici pour tuer Aeron en plongeant un poignard dans son cœur plus noir que la nuit.

Mais elle aurait voulu au moins annoncer à sa mère que grand-mère Mallory était vengée. Tout cela était sa faute et elle se sentit brusquement écrasée de culpabilité, engloutie par les ténèbres. Les ténèbres de ses rêves. Elle enfouit sa tête dans ses mains.

Des mains tièdes et puissantes se refermèrent sur ses poignets pour les écarter. Elle ouvrit les yeux. La silhouette de

Reyes se dressait devant elle. Il voulait l'aider. La réconforter. Elle songea avec amertume que c'était un peu tard.

— Tu es en partie responsable de ce qui m'arrive, dit-elle d'un ton sec. Laisse-moi tranquille. Je ne veux rien de toi. Ma grand-mère était une femme bonne et douce. Et toi, tu es content qu'elle soit partie, reconnais-le, au moins...

Il ne répondit rien.

— Vas-tu le reconnaître, à la fin ?

— Sa mort ne me réjouit pas le moins du monde, reprit-il tristement. Elle me fait souffrir, au contraire.

— Tu aimes souffrir.

— Danika, je...

Il marqua un temps de pause. Un silence lourd et oppressant s'installa dans la pièce.

— Aeron pense l'avoir tuée, mais il n'en est pas certain, dit-il enfin. Elle a peut-être survécu.

— Une vieille femme de quatre-vingts ans contre un démon doté d'une force surnaturelle ? ricana-t-elle. Je t'en prie, ne sois pas ridicule !

Reyes lui pressa un peu plus les poignets, au point de lui faire mal, et la secoua sans ménagement.

— Je t'interdis de perdre espoir, gronda-t-il.

— L'espoir..., murmura-t-elle entre deux rires amers. Espoir est un démon encore plus terrible que la Douleur qui t'habite.

Reyes la lâcha brusquement, comme si ses poignets lui brûlaient les mains, et la fixa d'un air abasourdi.

— Tu penses vraiment que l'espoir est un démon, ou c'est une façon de parler ? demanda-t-il d'un ton fébrile.

— Ça fait une différence ?

— Oui.

Elle haussa les épaules. Elle se sentait de nouveau comme engourdie, sans force.

— Les deux, répondit-elle.

Les dernières journées l'avaient terriblement éprouvée. Elle se sentait à bout.

— Comment peux-tu savoir que l'espoir est un démon ? murmura-t-il. Les humains considèrent généralement l'espoir comme un sentiment positif.

— C'est donc vraiment un démon ? dit-elle en se demandant combien d'autres créatures sur la terre étaient vouées à détruire la joie et la vie des faibles humains.

Puis elle haussa les épaules.

— Je suppose que je devrais être surprise, mais je ne le suis pas, ajouta-t-elle.

— Pourquoi ?

— Grand-mère Mallory me racontait souvent des histoires que je considérais comme de pures inventions, comme une sorte d'exutoire qui l'aidait à supporter sa vie. C'est elle qui me parlait de l'espoir comme d'un démon.

— Elle ne se trompait pas, admit Reyes d'un ton réticent. L'Espoir est un démon échappé de la boîte de Pandore, et gardé par un guerrier immortel devenu aussi mauvais que lui.

*Comme toi*, faillit-elle dire.

Mais elle se retint. Pour le moment, rien ne lui prouvait que Reyes était aussi mauvais que son démon.

— Tu connais ce... cette créature ?

Elle eut une moue de dégoût.

— Bien sûr que oui. Et ça ne m'étonne même pas... Grand-mère m'a expliqué que l'Espoir s'amusait à distiller des illusions dans le cœur des êtres, pour les détruire ensuite.

Stefano avait raison. Le monde serait meilleur sans un tel monstre. Sans les Seigneurs de l'Ombre.

— Nous ne sommes pas tous comme lui, objecta Reyes comme s'il avait lu dans ses pensées. L'Espoir a été confié à Galen, un guerrier immortel comme moi, c'est vrai. Mais Galen était déjà un homme corrompu... Et un démon avec un homme corrompu, cela donne un être beaucoup plus dangereux que ceux que tu as croisés dans ce château. Je l'ai connu, en effet. Et c'est vrai qu'il se délectait à souffler aux hommes de faux espoirs.

De nouveau, elle eut froid et s'entoura de ses bras. Elle était accablée par son sentiment d'impuissance. Elle avait redouté cet instant depuis deux jours, depuis son arrivée au château, redouté d'apprendre que sa grand-mère tant aimée avait été assassinée et qu'elle n'en avait rien su, qu'elle n'avait pas tenté de lui porter secours.

Les yeux de Reyes la pénétrèrent comme un rayon laser.

— J'ai besoin que tu me répondes franchement, Danika, dit-il. Ce sont les chasseurs qui t'ont parlé de l'Espoir ?

— Non.

Les chasseurs ne lui avaient pas parlé de Galen ou de l'Espoir.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence, tandis qu'ils se jaugeaient du regard. De nouveau, elle se demanda s'il n'était pas en train de décider qu'il ne devait plus la protéger de ses compagnons, qu'elle devait mourir. Comment savoir ? Peut-être avait-il encore l'intention de l'accompagner quand elle annoncerait à sa mère et à sa sœur la mort de grand-mère Mallory.

Elle se souvint d'une nuit, à la belle étoile, dans une cabane dans les arbres.

— Allonge-toi, ma chérie, grand-mère va te raconter une histoire.

Elle s'était glissée en tremblant dans son sac de couchage. Les histoires de grand-mère étaient terrifiantes.

— Est-ce que ton histoire va me faire peur, grand-mère ?

— Peut-être. Mais il est bon d'affronter ses peurs. Je ne veux pas que tu sois comme moi. Je te veux forte, armée pour la lutte.

— Mais je ne veux pas lutter. Ni avoir peur.

— Personne n'aime avoir peur, ma chérie. Pourtant, la peur est une émotion qui te donne l'occasion d'éprouver ta force.

— Comme tu voudras, grand-mère. Je suis prête à écouter ton histoire.

— Tu es une bonne fille.

Les contes de grand-mère l'effrayaient, mais ils ne l'avaient pas empêchée de dormir ou d'être heureuse. Comme elle faisait d'horribles cauchemars, ses parents avaient tendance à la dorloter. Elle comprenait maintenant que sa grand-mère lui racontait ces histoires pour l'obliger à affronter ses angoisses. Elle lui avait appris à vaincre ses faiblesses. À être une battante.

Et ça avait marché... Jusqu'à ce que Reyes et ses compagnons fassent irruption dans sa vie. À présent, elle était de nouveau une petite fille apeurée. Et, cette fois, elle ne pouvait pas se consoler en se disant que rien de tout cela n'était réel.

Elle avait bel et bien affaire à des monstres démoniaques.

— De quoi te parlait ta grand-mère, à part du démon Espoir ? demanda Reyes.

— Si je te le dis, tu m'aideras à la retrouver ? Ou à retrouver son corps pour l'enterrer décemment ?

— Oui. Je t'aiderai. Mais cesse de dire qu'elle est morte.

— Je t'interdis de me donner de l'espoir. Tu viens d'admettre que l'Espoir était un démon.

Danika prit le temps de fouiller dans sa mémoire. Grand-mère Mallory lui en avait tant raconté. Elle ne sut pas combien de temps s'écoula, mais quand elle releva la tête, Reyes s'était installé en face d'elle, tout proche, au point de presque la toucher, et il attendait, silencieux et patient.

— Sais-tu que les démons de la boîte de Pandore étaient plus nombreux que les guerriers immortels ? murmura-t-elle enfin. La Peur, l'Envie, la Solitude... Des prisonniers de Tartarus ont été choisis pour leur servir de gardien.

Reyes parut d'abord incrédule et se caressa la mâchoire d'un air songeur.

— Est-ce que les Titans auraient pu recevoir des démons ? murmura-t-il.

Elle comprit qu'il réfléchissait tout haut.

— Ils étaient à l'époque prisonniers de Tartarus, poursuivit-il. Bien sûr, ils n'étaient pas les seuls. Des milliers d'immortels occupaient les geôles de la prison des dieux, mais...

Il secoua la tête.

— Non... C'est impossible. Je l'aurais su, tout de même... Mon démon l'aurait su.

— Peut-être pas. Et vos dieux ne vous disaient pas tout. D'ailleurs, peu importe. Je ne fais que te répéter ce que disait ma grand-mère.

— Mais d'où ta grand-mère tenait-elle ses... ?

Il s'arrêta net. Il venait de comprendre.

— Elle était comme toi, c'est ça ? Elle avait des visions ?

Danika acquiesça d'un air triste.

— Nous avons été hantées par des démons toute notre vie. Elle m'a aidée à affronter les miens, mais je n'ai pas su la protéger des siens. J'aurais dû rester près d'elle.

Reyes pâlit, et sa peau sombre, si douce à caresser, prit une teinte crème.

— C'est une nouvelle un peu dure à avaler, dit-il. Il y aurait d'autres gardiens ? D'autres démons ?

Il secoua la tête et se passa la main sur le visage.

— Tu comprends ce que ça signifie ? demanda-t-il.

— Que tu dois me trancher la gorge ? répliqua-t-elle d'une voix neutre.

Il fit claquer sa langue.

— Je t'ai déjà dit que je ne te ferais jamais de mal. Ni maintenant ni jamais.

Il soupira.

— Cela signifie que nous sommes liés l'un à l'autre depuis le début, murmura-t-il d'un ton mêlé de crainte et de respect.

Elle ne comprit pas où il voulait en venir.

— Le début de quoi ? demanda-t-elle.

Elle se sentait brusquement si épuisée qu'elle avait du mal à tenir sa tête droite.

*Je n'ai pas été capable d'aider la femme qui me gardait tous les étés, qui jouait à cache-cache avec moi dans les bois, qui m'a appris à faire du vélo.*

Elle se demanda si grand-mère Mallory la voyait en ce moment. Si elle était en compagnie des anges du paradis qu'elle avait rencontrés dans ses rêves.

Reyes se racla la gorge.

— Nous sommes liés depuis le début de la création, toi et moi, déclara-t-il d'une voix rauque.

Il avait l'air de prétendre que le destin était intervenu pour aiguiller le cours de leur vie, mais Danika n'avait pas envie de songer au destin.

— La grand-mère qui te parlait du démon de l'Espoir, c'est celle qu'Aeron...

Il laissa sa phrase en suspens, comme s'il craignait d'aborder le sujet.

— Oui, c'est celle qu'Aeron...

Elle déglutit péniblement.

— Celle qu'Aeron a tuée, acheva-t-elle.

*Elle ne me racontera plus d'histoires...* Danika ferma les



yeux pour empêcher ses larmes de couler.

— Dès que j'aurai repris des forces, je m'occuperai d'Aeron.

Des doigts effleurèrent son front, l'arête de son nez.

Elle frissonna, étonnée une fois de plus du bien-être que lui procurait ce simple contact. Mais pourquoi laissait-elle un démon – le démon de la Douleur – la consoler ?

— Parle-moi du guerrier qui garde l'Espoir, demanda-t-elle.

Elle se renseignait pour Stefano. Elle voulait lui livrer Galen.

Reyes haussa un sourcil.

— Pourquoi ?

— Pour me distraire. Je voudrais cesser de penser à ma... Je voudrais cesser de réfléchir.

De nouveau, Reyes tendit la main vers elle, cette fois pour lui replacer gentiment une mèche derrière l'oreille.

— Galen était mon ami, commença-t-il. Mon compagnon d'armes. Un guerrier dans l'armée d'élite de Zeus. Je n'aurais jamais cru qu'il nous trahirait.

— Où est-il, à présent ?

— Je l'ignore. Il a disparu quand nous sommes devenus les gardiens des démons.

Il se pencha en avant et déposa sur sa joue un baiser doux, tiède, léger.

— Tu n'as besoin de rien ? demanda-t-il.

— La seule chose qui me préoccupe, c'est de venger ma grand-mère, répondit-elle.

Il soupira.

— Je te demande tout de même de réfléchir avant d'agir. Aeron est plus fort que toi et c'est un immortel. Tu pourrais sans doute le blesser, mais le tuer, ça m'étonnerait. Tandis que lui, il t'écrasera aisément.

— Pas si je l'attaque pendant son sommeil. Ça ne me dérangerait pas de lui couper la tête quand il dort. Ou bien...

Elle se tourna lentement vers lui. Elle ne voyait plus la pièce, mais juste ce guerrier qui se dressait en face d'elle.

— Tu es aussi fort que lui, dit-elle. Tu l'as déjà combattu et tu as eu le dessus.

Reyes eut l'air embarrassé.

— Tue-le pour moi, supplia-t-elle.

— Danika...

— Tue-le et je ferai tout ce que tu voudras. Je te tailladerai les bras et les cuisses.

— Danika..., répéta-t-il faiblement.

Il luttait contre lui-même, c'était l'évidence, et son visage exprimait une telle souffrance qu'elle en fut émue. Elle se hâta de ravalier le nœud qui lui obstruait la gorge.

— Ta grand-mère est peut-être encore en vie, insista-t-il. Pourquoi refuser d'envisager cette possibilité ?

— Aeron se souvient d'avoir transporté son corps ensanglanté, fit-elle remarquer.

Et sa version confirmait celle des chasseurs qui l'avaient aperçu en train de charrier sur son épaule le corps de sa grand-mère. Mais cela, elle ne pouvait le dire à Reyes.

— Il ne se revoit pas en train de lui porter le coup fatal. Or, c'est un guerrier. Un guerrier n'oublie pas ce genre de détail. Donc, quand il l'a quittée, elle respirait encore.

Danika aurait bien voulu s'accrocher à cet espoir...

— Demain, je t'accompagnerai auprès de ta mère et de ta sœur, reprit Reyes. Je vais demander à Torin de les pister... euh... de les retrouver. Il va s'en occuper ce soir. Demain, nous saurons où elles sont.

Danika se raidit, soudain en alerte.

— Mais il risque de les contaminer... S'il les touche, je...

— Non, je te le promets. Il ne les approchera pas.

Elle décida de le croire. C'était probablement stupide de sa part, mais elle n'avait pas le choix.

— Nous trouverons aussi ta grand-mère, je te le promets. Qu'elle soit vivante ou non, tu seras fixée sur son sort.

*Tu seras fixée sur son sort.* La phrase aurait pu l'angoisser, et pourtant elle entrevit de nouveau une étincelle d'espoir. Peut-être... Si... Les hommes étaient ainsi faits... Il leur en fallait peu pour espérer, et ils ne pouvaient accepter le pire sans de solides preuves. Après tout, elle n'avait pas vu le cadavre de sa grand-mère, et Aeron ne se souvenait pas de l'avoir tuée.

Donc, elle était peut-être en vie.

La torpeur qui l'enveloppait se dissipa un peu et elle soupira de soulagement.

— Nous pourrions partir ce soir à leur recherche, suggéra-t-elle. Aeron sait où elles sont, il suffirait de le faire parler.

— J'ai déjà essayé et je ne suis arrivé à rien, objecta Reyes. De plus, crois-tu qu'il soit vraiment judicieux de lui rappeler qu'elles sont vivantes et en liberté, alors qu'il ne rêve que de les éliminer ? Torin saura les localiser, fais-lui confiance. Il lui faut juste un peu de temps.

Elle lui saisit le poignet et le fixa intensément. Elle avait envie de l'embrasser et de le repousser, de le serrer dans ses bras et de le gifler.

— Merci, dit-elle.

— Tu es vraiment adorable, répondit-il.

Puis il secoua la tête, comme s'il n'en revenait pas d'avoir prononcé une telle phrase.

— Tu as dit tout à l'heure, quand nous étions dans le donjon, que tu peignais les images de tes cauchemars pour t'en débarrasser. Pourquoi ne peindrais-tu pas ? Ça te détendrait.

*Pas question de te détendre... Tu dois te concentrer pour ne pas t'effondrer.*

— Et ça te donnerait un aperçu de ce que j'ai dans le crâne..., ironisa-t-elle.

— Sans doute. C'est vrai que j'ai envie de savoir ce que tu as appris dans tes rêves... Mais je songe aussi à ton bien-être.

Il paraissait sincère. Elle lui lâcha le poignet en haussant les épaules.

— Pour peindre, il me faudrait du matériel, fit-elle remarquer.

Mais quelque chose se gonfla dans sa poitrine à l'idée de tenir de nouveau un pinceau.

Deux cercles roses apparurent sur les joues de Reyes et il se racla la gorge en détournant le regard.

— Tu trouveras ici tout ce qu'il te faut, dit-il.

Danika contempla son profil. Il avait un nez aristocratique, un peu plus long que celui de ses compagnons, des cils longs et recourbés, une mâchoire légèrement proéminente.

— Comment ça, je trouverai tout ce qu'il me faut ? demanda-t-elle.

— Tu avais laissé ici ton sac avec ton adresse. J'étais

désœuvré, malheureux, je... Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller jusque chez toi. J'ai vu tes tubes et tes pinceaux... J'en ai acheté... Au cas où...

Sa voix se brisa.

— Tu acceptes de peindre ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Peut-être.

Ainsi, il avait visité son petit appartement en désordre. Elle espéra qu'il n'avait pas eu une trop mauvaise impression. Mais pourquoi lui semblait-il si naturel d'imaginer ce grand guerrier au milieu de ses meubles ?

Reyes n'insista pas. Il acquiesça en silence, comme s'il comprenait sa réticence.

— Je vais m'absenter un moment pour aller voir Torin. Tu crois que tu peux rester seule ? Ça ira ?

Elle fit signe que oui.

Reyes se pencha vers elle pour déposer un baiser sur ses lèvres, qu'elle entrouvrit, sans même l'avoir voulu, pour l'accueillir en elle. Sa langue tiède la pénétra, douce, mais insistante, rassurante. Elle l'accepta, parce qu'elle était incapable de résister.

— Mon ange, murmura-t-il dans un souffle.

Elle se suspendit à son cou et l'attira à elle. Elle se sentait bien. Elle n'avait plus peur, elle n'avait plus mal, elle ne pensait plus à rien. À rien d'autre qu'à cet homme qui chassait ses démons intérieurs.

Il posa une main sur sa taille et la serra fort contre lui. Elle écarta les jambes, pour que son sexe dur puisse se caler à la place qui lui revenait, et poussa un cri rauque, transportée par un désir qui balayait tout, même sa fatigue.

Puis elle se souvint qu'il n'avait pas éprouvé de plaisir ce matin, quand il l'avait embrassée. Jusqu'à ce qu'elle lui fasse mal. Il lui avait ensuite avoué qu'il avait besoin de souffrir pour atteindre l'orgasme. Elle avait envie qu'il apprécie ce baiser et tenta de se faire croire que c'était uniquement pour qu'il continue à la protéger, pour qu'il accepte de trancher la gorge d'Aeron quand elle le lui demanderait, pour qu'il tienne parole et qu'il la conduise auprès de sa famille.

Mais elle se mentait à elle-même et elle le savait.

La vérité, c'était qu'elle était attirée par lui depuis l'instant où il était entré dans cette chambre où on la retenait prisonnière avec sa mère, sa sœur et sa grand-mère, en demandant si l'une d'entre elles était guérisseuse. Quand elle avait posé les yeux sur lui, une étincelle avait embrasé son cœur.

C'était incompréhensible. Elle faisait depuis toujours d'étranges rêves qu'elle se sentait contrainte de matérialiser sur une toile, mais elle n'était pas pour autant une personne fantasque. Elle croyait en la puissance de l'amour, certes, même si ses parents avaient divorcé au début de son adolescence pour fonder chacun de son côté une autre famille, en s'oubliant l'un l'autre. Ses grands-parents, eux, s'étaient follement aimés, et seule la mort les avait séparés.

Danika avait vécu avec la certitude qu'elle rencontrerait un jour son âme sœur. Les hommes qu'elle avait connus jusque-là, elle ne les avait pas vraiment aimés. Elle avait toujours pensé qu'elle vivrait un jour une grande passion et elle l'avait attendue sereinement.

— Oui, je veux, murmura-t-elle.

Elle avait pensé tout haut et ne s'en rendit compte qu'en entendant la phrase résonner à ses oreilles.

Il lui mordilla doucement la lèvre inférieure.

— Tu veux quoi ? demanda-t-il en pressant un peu plus ses hanches.

— Toi, répondit-elle d'une voix haletante.

Les fines rides qui entouraient les yeux de Reyes s'adoucirent.

— Tu ne sais pas ce que ça implique, mon ange.

— Justement, je veux le savoir.

— C'est hors de question, soupira-t-il en se penchant tout de même pour l'embrasser.

Leurs langues se mêlèrent et la saveur de Reyes était comme une drogue pour les sens affamés de Danika.

— Nous n'irons pas plus loin que ça, dit-il en s'écartant.

— Non ! protesta-t-elle en s'accrochant à lui.

— Il le faut, insista-t-il.

Il saisit fermement ses poignets et elle songea qu'elle n'oublierait jamais la sensation de ces doigts brûlants qui la

marquaient comme au fer rouge. Il l'obligea à le lâcher et ensuite, seulement, libéra ses poignets.

Elle ouvrit les yeux pour le regarder. Il était en sueur, il avait la bouche pincée, le souffle court et irrégulier. Des plis d'inquiétude encadraient ses magnifiques yeux noirs – des yeux agités de désirs, de ces désirs qu'il refusait de partager avec elle.

Car il avait envie d'elle, elle le voyait. Et pourtant elle ne l'avait pas excité en lui faisant mal. Il avait prétendu ne rien pouvoir ressentir sans douleur. S'était-il trompé ?

— Tu n'apprécieras pas qu'un homme te griffe ou te lacère, et ça ne te ferait aucun bien, dit-il en reculant.

— Tu ne m'as pas griffée, protesta-t-elle en enfonçant ses propres ongles dans la peau de ses cuisses.

— Mais j'en ai eu envie.

Elle songea vaguement que cela ne l'aurait peut-être pas dérangée, qu'il la griffe... Était-ce le signe que le démon de Reyes exerçait sur elle un pouvoir malsain ?

Il tendit le bras et écarta d'une main tremblante quelques mèches de ses longs cheveux égarées sur son front.

— Repose-toi, mon ange. Demain, nous partons à la recherche de ta famille. Le voyage sera difficile. Il faudra faire vite et se cacher.

À cause des chasseurs... Ceux qu'elle avait promis d'aider. Elle se sentit brusquement vide et acquiesça en silence.

— S'il te prenait l'envie de peindre, sache que le matériel se trouve de l'autre côté, ajouta-t-il en montrant une porte du doigt.

Elle soupira et le regarda tourner les talons, puis sortir de la pièce. Ses yeux tombèrent sur le couteau qu'il tenait à la main, caché derrière son dos.

Reyes traversa le couloir pour se réfugier dans une chambre vide, en face de la sienne. Là, il alla droit à la salle de bains et se laissa tomber sur le sol dur. Il avait fait de son mieux pour dissimuler à Danika la bête qui sommeillait en lui. Elle ne se doutait pas qu'il avait failli se jeter sur elle pour lui arracher ses vêtements et la pénétrer tout en se tailladant. Et encore moins qu'il avait été sur le point de la supplier de le poignarder.

La force de son désir pour elle le surprenait. Elle ne l'avait

pas fait souffrir, et cependant son sexe s'était dressé pour elle. C'était incompréhensible.

Il devait absolument contacter Lucien et lui parler des autres démons, des autres guerriers possédés. Il devait aussi demander à Torin de retrouver la trace de la mère et de la sœur de Danika – et de sa grand-mère, si elle était toujours en vie. Mais pas dans l'état où il était. Douleur hurlait trop fort dans son crâne. Il ne s'était pas manifesté aussi sauvagement depuis des semaines, et cette explosion prenait Reyes par surprise. Il n'aurait su dire par quel prodige il avait réussi à se contrôler, à ne pas blesser Danika.

D'une main tremblante, il tira sur la ceinture de son pantalon. Ses ongles étaient maintenant des griffes et entaillèrent sa peau... sa peau en feu, devenue trop étroite. Il sourit quand sa verge se libéra, tout en songeant avec désespoir à l'odeur âpre et orageuse de Danika, à ses yeux magnifiques, à ses lèvres.

Quand ses doigts se refermèrent sur son sexe, il poussa un soupir de soulagement. *Ce n'est pas ma main, mais celle de Danika.* Oui, il imaginait aisément sa douce main pressant son membre, très fort, à lui faire mal, pour l'emmener jusqu'au plaisir.

Il gémit et se mit à agiter son poignet de haut en bas, tout en serrant plus fort. De l'autre main, il serait un poignard. Il posa la lame contre sa cuisse nue.

*Vas-y. Qu'est-ce que tu attends ?* protesta Douleur.

Reyes planta la lame le plus profondément qu'il put.

Sur le seuil de la porte, Danika fixa sur lui un regard horrifié. Elle mit quelques instants à donner un sens à la scène dont elle venait d'être témoin. C'était donc cela qu'il fallait à Reyes pour éprouver du plaisir ? Elle s'était crue capable d'entrer dans son jeu. Mais c'était avant de voir ce spectacle. Il baignait dans le sang qui coulait sans discontinuer.

À présent, il la contemplait à travers des yeux mi-clos.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il d'un ton sec et froid, sans la moindre émotion.

— Je... Je t'avais suivi, parvint-elle à articuler. Je... Je...

Elle s'interrompit pour refouler la bile qui lui montait à la gorge. Elle tremblait comme une feuille.

Avait-il déjà demandé à une femme de se livrer à un tel carnage ? Non ! Elle ne voulait pas qu'une autre puisse le satisfaire alors qu'elle-même s'en sentait incapable.

Reyes se relevait déjà, en titubant, avec le sang qui coulait toujours de sa cuisse.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

— C'est ce que je fais, murmura-t-elle d'une voix blanche.

— Regarde mon visage, insista-t-il en remontant son pantalon.

Dès que le pénis de Reyes disparut de sa vue, elle sortit de son état second et ses yeux entamèrent une lente ascension, en s'arrêtant quelques secondes sur un nombril entouré d'un léger duvet – comment ce détail avait-il pu lui échapper jusque-là ? – et sur un ventre bardé de muscles, témoin de sa force surhumaine.

Plus elle montait vers le visage, plus sa peur augmentait. Puis elle y vint. La barbe de plusieurs jours qui assombrissait les



joues du beau guerrier lui donnait un air farouche et dangereux.

Il la contemplait d'un regard sombre, ses lèvres retroussées découvraient ses dents, ses narines frémissaient.

— Je t'avais dit de ne pas bouger de la chambre, reprit-il.

Elle remarqua que ses pupilles, d'ordinaire d'un noir d'onyx, étaient teintées d'un rouge luisant qui paraissait clignoter. Elle déglutit péniblement.

— Je n'ai pas pu... Je n'ai pas...

— Va-t'en ! ordonna-t-il d'une voix forte.

— Ne me parle pas sur ce ton, Reyes.

— Va-t'en, je t'en prie, répéta-t-il tout bas.

Il haletait, il était furieux, ensanglanté. Elle oublia totalement ce qu'elle avait ressenti quand elle l'avait surpris en train de... Elle eut envie de le peindre tel qu'elle le voyait en ce moment. Magnifique. Sombre. Un mélange de cannelle et de miel, avec ces yeux pareils à une éclipse solaire et que l'on osait à peine regarder.

Mais ce qui l'intriguait le plus, c'était son tatouage. Ce papillon déployé sur sa poitrine et son cou, et qui étendait ses ailes, comme prêt à s'envoler, qui paraissait la fixer, comme pour la supplier de s'approcher encore. Il lui avait toujours paru effrayant, mauvais, menaçant... Mais, à cet instant, son corps scintillant paraissait constellé de rubis, de saphirs et d'onyx, et ses ailes argentées aux bords acérés semblaient plus douces.

« J'ai déjà vu cela, songea-t-elle brusquement. J'ai déjà peint ce papillon. »

Elle n'en était pas certaine... Cette image lui rappelait quelque chose de familier, sans pour autant convoquer un souvenir précis. Sans doute était-ce simplement parce qu'elle avait eu l'occasion de contempler les tatouages des autres guerriers. Ils arboraient tous un papillon – Maddox dans le dos, Lucien sur la poitrine. Et Aeron... Aeron était couvert de tatouages qui donnaient froid dans le dos.

Son bras s'allongea en tremblant, sans qu'elle l'ait décidé, vers le papillon de Reyes. Elle voulait le caresser, sentir sa texture, sa chaleur...

Il bondit en arrière, contre le lavabo. Le choc fit glisser le savon qui tomba avec un bruit sourd.

— Ne me touche pas, Danika.

Elle laissa retomber son bras en rougissant de honte.

— Désolée, murmura-t-elle. Je suis désolée.

*Il est comme une bête féroce. Mieux vaut garder tes distances.*

— Ne t'excuse pas, dit-il sèchement.

Il attrapa une serviette sous le lavabo et se mit à essuyer le sol.

— Je regrette que tu aies vu ça, murmura-t-il. Je t'en prie... laisse-moi et retourne dans ma chambre. Je t'en prie. Je te rejoindrai bientôt.

— Je peux t'aider à nettoyer, je...

— Non !

Il avait crié si fort qu'elle sursauta. Mais bon sang ! Où était donc passé son courage ? Ne s'était-elle pas promis de ne plus jamais se soumettre ?

Reyes se reprit aussitôt.

— Je suis désolé, dit-il en se figeant. Désolé. C'est très gentil à toi de m'offrir ton aide, mais je ne permettrai pas que tu souilles tes précieuses mains.

*Précieuses ? Pourquoi précieuses ?*

Il n'avait pas l'air pourtant de se moquer d'elle. Il paraissait on ne peut plus sincère.

Il se remit à éponger le sol, en lui tournant ostensiblement le dos.

— Je t'en prie, Danika, laisse-moi.

Elle se rendit compte qu'il avait honte. Mais elle ne trouva rien à dire pour le rassurer. Il aurait d'abord fallu qu'elle puisse se rassurer elle-même.

Elle sortit donc en silence de la salle de bains, le regard rivé à Reyes qui maniait toujours la serviette. Puis elle traversa la chambre.

Arrivée dans le couloir, elle se laissa aller contre le mur en tremblant de peur.

Elle aurait bien voulu chercher du réconfort auprès d'Ashlyn, mais Ashlyn était partie ce matin tôt, avec Maddox et le reste du groupe. Elle avait des conversations à écouter, lui avait-elle expliqué, et Danika s'était étonnée que Maddox, d'ordinaire si

protecteur et précautionneux, la laisse quitter le château.

Devait-elle attendre Reyes dans sa chambre, comme il le lui avait demandé ? Ou bien ici, dans le couloir ? Dans la chambre, elle aurait le temps de se calmer et de reprendre ses esprits... Mais elle était tout de même tentée de se poster ici et de le suivre quand il irait retrouver Torin pour lui parler de sa famille.

*La vérité, c'est que tu es inquiète au sujet de Reyes et que tu ne veux pas le laisser seul.*

Elle attendit donc, tout en écoutant les bruits d'eau et les jurons qui s'échappaient de la salle de bains. Il prit son temps, mais elle ne s'impatienta pas. Son esprit était bien trop agité par les idées qui tourbillonnaient sous son crâne, comme une tempête près d'éclater.

Elle avait d'importantes décisions à prendre.

Elle était censée entrer ce soir en contact avec Stefano, en se servant du petit téléphone portable qu'il lui avait donné et qui lui brûlait en ce moment la poche. Comment réagirait-il si elle ne l'appelait pas ? Avait-elle envie qu'il intervienne ? Avec Reyes qui se montrait très attentionné à son égard, il était difficile d'y voir clair...

Bien sûr, elle était toujours animée d'un désir de vengeance. Si elle apprenait qu'Aeron avait tué sa grand-mère, elle retournerait dans son cachot pour lui trancher la gorge. Mais s'il ne l'avait pas tuée...

« Je t'interdis de perdre espoir. »

Reyes lui avait redonné un espoir et elle s'y accrochait, même si elle savait que l'Espoir était le pire des démons.

Allait-elle aider les chasseurs à entrer dans le château ? Ils n'accepteraient jamais d'épargner Reyes. Pas question de le prévenir, car il préviendrait à son tour ses compagnons. Et s'il les avertissait, ceux-ci chercheraient à éliminer les chasseurs. Reyes pouvait très bien être tué au cours d'un affrontement.

Elle avait cru avoir touché le fond, mais elle s'était trompée. Le fond, elle le touchait maintenant. Elle se sentait déchirée, incapable de choisir son camp.

— Danika ?

Elle ouvrit les yeux en reconnaissant la voix de Reyes et

battit des paupières. Elle ne l'avait pas entendu arriver, mais il était là, le guerrier qui la plongeait dans les affres de l'incertitude. Il s'était lavé, du sang et de ses émotions, il affichait une expression neutre. Et pourtant, comme chaque fois qu'il s'approchait d'elle, elle reçut un coup au cœur.

— Tu m'as attendu, lui dit-il d'un ton de reproche.

Elle n'aurait pas su dire s'il en était heureux ou mécontent.

— Oui, répondit-elle en inspirant les effluves de santal qui se dégageaient de lui.

Il avait changé de pantalon et de T-shirt.

— Je veux t'accompagner auprès de Torin, ajouta-t-elle.

Il inclina la tête de côté et posa sur elle un regard inquisiteur.

— Tu... tu n'as pas peur de moi ?

— Non.

Elle n'avait pas peur, elle était simplement plus perdue que jamais.

Il soupira de soulagement.

— Je suis de nouveau sans défense devant toi, dit-il.

Autant qu'elle devant lui ?

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

Pas plus qu'elle ne comprenait le lien qui semblait les unir, ni le désir qu'ils avaient de se protéger l'un l'autre. Tout aurait dû les séparer.

— Moi non plus, je ne comprends pas, répondit-il.

Il leva la main.

— Tu peux m'accompagner auprès de Torin, mais surtout, ne l'approche pas, garde tes distances avec lui.

— D'ac... D'accord...

— C'est très sérieux... Tu te souviens de l'épidémie qui a dévasté Budapest, la première fois que tu es venue au château ?

Elle acquiesça. Il lui prit la main et leurs doigts s'entrelacèrent. Aussitôt, elle se sentit réchauffée.

— Il suffirait qu'il t'effleure pour que ça déclenche une autre épidémie.

Reyes adorait sentir la main de Danika dans la sienne. Chaque fois qu'il la touchait, elle avait la peau glacée, et puis, au bout de quelques secondes, le froid le pénétrait en le piquetant.

Délicieusement.

Il s'efforça de ne pas songer à la scène que Danika venait de surprendre. Mais il ne put s'en empêcher. Elle avait dû le juger monstrueux. Avait-il crié son nom ? Il ne s'en souvenait plus.

Il avança, en se retenant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle n'était pas partie en courant. Il tenta de se reconforter avec cette pensée. Mais son expression choquée ne lui avait pas échappé et il savait qu'elle ne lui donnerait jamais ce dont il avait besoin. Ce qui signifiait, en clair, qu'il ne pourrait jamais lui faire l'amour. Jamais. *Tu l'as toujours su...*

*Et ça vaut mieux comme ça.*

Danika était un ange. Elle méritait un homme délicat, attentionné, capable de la dorloter et de la faire rire. Un homme qui ne lui inspirerait pas du dégoût.

Il se sentit soudain féroce ment jaloux de cet homme-là, et la Douleur aussi, qui se mit à hurler dans son crâne.

— Tu me broies la main, se plaignit Danika.

— Je suis désolé, dit-il en relâchant la pression de ses doigts.

— Non, ça va, je suis plus forte que tu ne penses. Simplement, je ne voudrais pas affronter Torin avec une main cassée.

Elle avait dit cela pour détendre l'atmosphère, mais il la prit au sérieux. Ici, dans ce château, elle était obligée de rester sur la défensive. Les Seigneurs de l'Ombre représentaient pour elle une menace. Jamais ils ne l'accepteraient comme ils avaient accepté Ashlyn et Anya.

— Je ferai plus attention à toi, désormais, je te le jure, promit-il en lui embrassant l'intérieur du poignet.

Elle frissonna.

Ils étaient arrivés au bout du couloir et s'immobilisèrent. La porte de Torin était fermée et des bruits de voix étouffées leur parvenaient à travers le battant. Des rires ? Reyes frappa tout en fronçant les sourcils. Les voix cessèrent.

Cameo leur ouvrit et Reyes demeura quelques secondes interdit, sous le choc. Cameo était brune et très jolie, et, en dépit de sa petite taille et de son apparence fragile, elle était aussi une redoutable combattante – ceux qui l'avaient affrontée le savaient, mais bien peu étaient encore en vie pour en témoigner. Depuis son arrivée au château, Cameo restait souvent seule,

isolée, et de préférence dans l'ombre quand elle devait se mêler aux autres. Ses compagnons ne la supportaient pas et elle le savait. En tant que gardienne de la Misère, elle portait en elle toute la détresse du monde. Son regard désespéré et sa voix geignarde étaient à la limite du soutenable.

Reyes ne l'avait jamais entendue rire, jamais vue sourire. En tout cas, pas depuis qu'ils avaient ouvert la boîte de Pandore. La trouver si joyeuse, et en compagnie de Torin qui ne pouvait se permettre d'effleurer un être vivant – et évitait les femmes comme la peste pour ne pas être tenté par ce qui lui était interdit –, c'était doublement incompréhensible.

Il se passait décidément des choses bizarres dans ce château.

— Qu'est-ce que tu veux, Reyes ? demanda Cameo.

Par tous les dieux, cette voix... Son timbre vous plongeait instantanément dans les affres du désespoir.

— Pourquoi ai-je tout à coup le désir de prendre un de tes poignards et de le plonger dans mon cœur ? murmura Danika en contemplant d'un air perplexe cette femme guerrière.

Reyes remarqua qu'elle pâlisait à vue d'œil.

C'était la première fois qu'elle voyait Misère. La première rencontre était toujours la plus pénible.

— Bouche-toi les oreilles et ferme les yeux, conseilla-t-il.

Pour une fois, elle obéit sans rien objecter, rien demander.

— Je dois parler à Torin, dit Reyes à Cameo.

Cameo se déhancha en s'appuyant au battant de la porte.

— Tu n'as qu'à revenir plus tard, rétorqua-t-elle. J'étais là avant toi. C'est ta femelle ?

— Oui, c'est ma femelle, répondit-il sèchement. Et toi aussi, tu peux revenir plus tard.

Cette voix... Il détourna le regard. Que se passait-il entre Torin et Cameo ? Vivaient-ils une sorte d'amourette ? Cela paraissait invraisemblable, mais en ce moment Reyes ne s'étonnait de rien.

— Elle est jolie, ta femelle, poursuivit Cameo.

— Si tu me cèdes ta place, je te donne le poignard à manche noir que tu as admiré l'autre jour dans ma chambre, proposa-t-il en évitant de la regarder.

Cameo eut l'air intéressée par la proposition, mais il avait

une fois de plus posé les yeux sur son visage pour guetter sa réaction, et il eut de nouveau mal au cœur. Il massa le point douloureux au niveau de son torse, tandis que Cameo jetait un coup d'œil hésitant par-dessus son épaule – en direction de Torin.

— Très bien, dit-elle enfin.

Elle sortit et s'éloigna dans le couloir.

— Mais je ne tarderai pas à revenir, lança-t-elle. Aussi, je te demanderai de ne pas t'attarder.

Reyes reprit la main de Danika – il ne pouvait pas rester longtemps sans un contact physique avec elle – et réchauffa une fois de plus sa peau glacée. Elle ouvrit ses magnifiques yeux verts qui le transperçaient tout en le remplissant de douceur.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, comme si elle s'éveillait d'un rêve.

— Cameo est la gardienne de la Misère.

— Je vois... Pauvre femme.

Reyes répondit par un petit sourire en coin et entra dans la chambre. L'un des murs était entièrement occupé par le système de surveillance informatisé. Les écrans s'alignaient, montrant les pentes de la colline menant au château, la ville, la forêt alentour.

Torin trônait dans son grand fauteuil pivotant. Il leur faisait face, les bras croisés sur la poitrine. Reyes remarqua que ses yeux verts, à peine plus foncés que ceux de Danika, brillaient d'un éclat inhabituel.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il sur le même ton agacé que Cameo.

— Tu aurais quelque chose à m'apprendre ? demanda Reyes.

Torin fixa intensément Danika pendant quelques secondes, puis s'intéressa de nouveau à Reyes.

— Et toi ? dit-il sèchement. Tu aurais quelque chose à m'apprendre ?

— Non.

— Eh bien, moi non plus. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Ma famille, répondit Danika à la place de Reyes.

Elle fit un pas en avant, puis se souvint qu'elle ne devait pas approcher Torin et recula.

— Sauriez-vous où se trouvent ma mère et ma sœur ?

Torin pivota pour se placer face à ses ordinateurs.

— Nos compagnons sont passés me voir ce matin avant leur départ, poursuivit-il. Lucien m'a posé la même question que vous. La première fois que vous êtes venue au château, j'avais glissé dans votre nourriture une substance qui devait permettre de vous suivre à la trace.

Craignant sa réaction, Reyes lui caressa discrètement le bras, mais cette révélation ne parut pas la contrarier.

— Cette substance aurait dû être détectable pendant des mois, mais vous l'avez éliminée très vite, sans doute parce que vous avez beaucoup transpiré, notamment à cause de la peur. Ensuite, c'est votre sœur qui a disparu de mes écrans, puis votre grand-mère, puis votre mère. Je n'avais aucun signe d'elles depuis plusieurs jours.

Danika eut l'air déçue. Reyes lâcha sa main et la prit par la taille, en espérant lui insuffler un peu de son énergie. Elle se laissa aller contre lui sans résister.

— Jusqu'à..., poursuivit Torin en désignant du doigt l'un des écrans. Ceci...

Danika se redressa aussitôt.

— Quoi ? demanda-t-elle d'un ton plein d'espoir.

Torin fit un vague geste de la main, sans quitter l'écran des yeux.

— La substance que j'avais glissée dans votre nourriture est un colorant qui modifie la trace chimique d'un individu et émet un signal spécifique.

Reyes se raidit. Ashlyn avait failli mourir en ingérant une substance conçue pour les immortels. Torin comprit aussitôt à quoi il pensait et se hâta de le rassurer.

— Ne t'inquiète pas, Reyes, Sabin a testé le procédé sur des chasseurs et il est parfaitement inoffensif.

Reyes se détendit et pressa la main de Danika.

— Dans cinq minutes, je serai en mesure de vous dire exactement où elles se trouvent.

— Et ma grand-mère ? demanda Danika d'une toute petite voix.

Torin marqua un temps de pause, puis acquiesça



brièvement.

— Je perçois son signal par intermittences.

L'espoir illumina le visage de Danika.

— Elle est vivante ! S'exclama-t-elle. Sinon, vous ne recevriez pas son signal, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit Torin sans la moindre hésitation, d'un ton parfaitement neutre.

— Seigneur..., murmura Danika en portant ses mains à sa bouche. C'est... C'est le plus beau jour de ma vie.

Elle éclata de rire et se jeta au cou de Reyes pour enfouir son visage au creux de son épaule. Elle avait la peau aussi douce qu'un pétale de rose, elle sentait le ciel d'orage.

— Je suis si heureuse que j'ai l'impression que je vais exploser, ajouta-t-elle.

Reyes la tint serrée contre lui, tout en interrogeant Torin du regard. Torin acquiesça en silence. Un cadavre pouvait émettre un signal...

Reyes inspira profondément et ferma les yeux, tout en serrant un peu plus Danika. Que c'était bon de la sentir ainsi !... Il tremblait de l'effort de ne pas bouger, mais il ne put empêcher ses ongles de s'allonger et ses dents de pointer, signe que son démon se manifestait.

*Je t'ai donné satisfaction il n'y a pas une heure, protesta silencieusement Reyes. Contente-toi de profiter de sa présence.*

Il songea avec tristesse que Danika ne resterait pas toujours près d'eux. Si sa grand-mère était morte...

L'angoisse le submergea et il ferma les yeux. Il n'avait ni le droit, ni le courage de priver Danika d'espoir.

## 16

— Cette fois, tu restes là, ordonna Reyes.

Il abandonna Danika dans sa chambre et sortit en refermant la porte derrière lui. Elle alla s'asseoir sur le lit et resta là, l'œil rivé au battant. Elle attendit un long moment, puis, comme il ne revenait pas, elle tâta du plat de la main la poche de son jean – celle qui contenait le téléphone portable que lui avait confié Stefano.

Stefano avait envisagé la possibilité que les Seigneurs de l'Ombre la fouillent, trouvent l'appareil, et s'en servent pour remonter jusqu'à lui. Mais il avait décidé de prendre le risque, et elle avait accepté. De nos jours, tout le monde possédait un portable, et les guerriers du château n'avaient aucune raison de penser que le sien lui venait des chasseurs. Mais, à présent, elle regrettait de s'être chargée de cette trop lourde tâche. Elle aurait préféré qu'on la fouille et qu'on lui confisque ce maudit téléphone à son arrivée. Cela lui aurait évité de se torturer l'esprit pour savoir si elle devait ou non appeler.

En théorie, la décision était facile à prendre. Sa famille étant dans la balance, le reste n'aurait pas dû peser lourd. Malheureusement, ce n'était pas si simple. Les Seigneurs de l'Ombre savaient où trouver sa mère et sa sœur, et pourtant ils ne les avaient pas attaquées. Un point pour eux. De leur côté, les chasseurs n'avaient jamais tenté de nuire à sa famille, mais rien ne garantissait leur victoire sur les Seigneurs de l'Ombre. Ils les poursuivaient depuis des siècles et n'en étaient jamais venus à bout. S'ils perdaient la bataille, les guerriers, en apprenant qu'elle avait pactisé avec l'ennemi, se retourneraient contre elle et, cette fois, sans la moindre pitié.

Mais si elle ne se manifestait pas rapidement auprès de

Stefano, comme promis, celui-ci croirait peut-être qu'elle était en difficulté et enverrait des hommes ici. Une bataille s'ensuivrait. Ashlyn risquait d'être blessée Anya et Reyes aussi.

Danika baissa les yeux vers ses mains et des larmes brouillèrent sa vue quand elle contempla les touches du téléphone. Reyes avait pris soin d'elle, il avait promis de l'accompagner quand elle partirait à la recherche de sa famille. Sa mère, sa sœur, sa grand-mère... Sa grand-mère. Elle était vivante... Elle cessa de se tourmenter et sourit.

Elles étaient vivantes, et c'était le point le plus important. Elle ignorait pourquoi grand-mère Mallory avait disparu, pourquoi les trois femmes avaient finalement décidé de rester ensemble, multipliant ainsi les risques d'être rattrapées par Aeron, mais peu lui importait. Elles étaient vivantes et rien d'autre ne comptait.

Elle décida d'appeler Stefano et de temporiser – le temps de s'y retrouver un peu mieux dans cet écheveau compliqué, et de prendre une décision. Mieux valait le faire tout de suite, avant que Reyes ne revienne. Elle composant le numéro en s'efforçant de maîtriser son angoisse et porta en tremblant le téléphone à son oreille.

— La Maison du Bonheur, répondit une voix.

— C'est... C'est moi...

Il y eut un petit temps de silence et la voix abandonna le ton poli et artificiel de l'employé qui répond à un client.

— Vous êtes en vie, fit remarquer Stefano.

— Oui. Et ils m'ont bien traitée.

— Le diable sourit toujours avant de porter le coup fatal, commenta la voix à travers la friture qui grésillait dans l'appareil. Qu'avez-vous appris d'intéressant ?

— Il y a un autre démon qui n'appartient pas à leur groupe. C'est l'Espoir. D'après ce que j'ai compris, il serait leur ennemi. À part ça, je n'ai rien pu glaner de nouveau. Ils m'ont isolée et n'ont cessé de me poser des questions à propos des chasseurs qui m'ont enlevée.

— Un autre démon ? répéta la voix.

Elle discerna le bruit caractéristique d'un stylo courant sur une feuille. Il prenait des notes.

- Et que leur avez-vous dit à notre sujet ? demanda-t-il.
- Que vous m'aviez interrogée, vous aussi, à propos de mon séjour au château, mais que je n'avais rien à vous apprendre.
- Avez-vous pu fouiller le château pour recueillir des informations sur ce qu'ils préparent ?
- Non. Je suis enfermée dans une chambre.
- Et vous ne savez pas forcer une serrure.
- Non.
- Avez-vous envisagé de...

Il n'osa pas finir sa phrase, mais elle avait compris. Il parlait de séduire l'un des guerriers, puis de lui soutirer des confidences sur l'oreiller.

— Je... euh... je...

Les mots ne franchissaient pas la barrière de ses lèvres.

— Réfléchissez-y, reprit simplement Stefano.

De nouveau, il y eut une pause.

— N'oubliez pas que vous agissez pour le bien de l'humanité. Pour un monde de paix et d'harmonie. Plus d'adultère, plus de suicide. Et pensez aussi aux personnes qui vous sont chères.

C'était un fanatique, mais il se battait pour le bien, pour sauver la terre. Il ne poursuivait sans doute pas que des buts altruistes, mais il croyait sincèrement en un monde parfait sans les Seigneurs de l'Ombre.

Danika, elle, ne savait plus que croire. Reyes lui avait assuré que le mal sévirait sur la terre tant que les hommes disposeraient de leur libre arbitre, avec ou sans les démons de la boîte de Pandore.

— Je vais y réfléchir, dit-elle.

Mais c'était un mensonge. Elle n'était pas disposée à se prostituer, pas même pour une noble cause. Si elle devenait la maîtresse de Reyes, ce serait parce qu'elle le désirait.

— Nous surveillons le château et il nous semble étrangement calme, poursuivit Stefano. Vous avez une idée de ce que font les Seigneurs de l'Ombre ?

Si elle lui disait que le gros de la troupe était parti pour Rome, il déciderait peut-être d'en profiter pour attaquer.

— Je l'ignore, murmura-t-elle.

*Seigneur, je suis possédée par le démon du Mensonge...*

— Mais je vais tenter de le découvrir, ajouta-t-elle précipitamment.

— Avez-vous entendu parler de... ?

— On vient, coupa-t-elle. Je dois vous laisser.

Encore un mensonge... Elle raccrocha et rangea le téléphone dans sa poche. Pendant un long moment, elle resta là, à trembler. Puis elle s'affaissa et enfouit son visage dans ses mains. Elle avait du mal à reprendre son souffle.

*Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Depuis son arrivée au château, elle n'avait cessé de se poser cette question, mais, cette fois, il lui sembla qu'elle connaissait la réponse. Elle était amoureuse. Amoureuse de Reyes.

Elle devait cesser de se chercher des excuses. Il l'attirait, elle le désirait, que cela lui plaise ou non. Et ce désir déteignait sur chacune de ses actions, chacune de ses pensées. Il entamait le peu de raison qui lui restait.

Elle se leva d'un bond. Ses genoux flageolèrent, mais elle se tint fermement à la tête de lit. Elle n'éprouverait sans doute jamais de plaisir avec Reyes, si elle devait le poignarder pendant qu'ils faisaient l'amour. Mais, pour s'en convaincre, elle devait essayer. Ne fût-ce que pour se débarrasser une fois pour toutes de ses fantasmes et se l'ôter de l'esprit.

Elle devait exorciser son désir, comme elle exorcisait ses cauchemars en les peignant.

Elle eut soudain la bouche sèche. Le désir et la peur la submergèrent, se livrant une lutte sans merci, celle du bien contre le mal. L'idée la fit rire, mais le son qui sortit de sa gorge ressemblait à une sorte de croassement.

Elle s'humecta les lèvres, lâcha la tête de lit, fit quelques pas en titubant. Impossible de savoir quand reviendrait Reyes. Elle devait s'occuper, faire quelque chose, sans quoi il trouverait un paquet de nerfs et d'angoisse quand il entrerait de nouveau dans cette chambre.

Et elle ne connaissait qu'une seule activité capable de l'occuper suffisamment pour la calmer : la peinture.

Ses mains tremblaient de l'impatience de tenir enfin un pinceau, et elle se dirigea le cœur battant vers la porte que Reyes lui avait montrée. Elle tourna lentement une poignée en

métal qui la glaça jusqu'aux os. Puis elle poussa.

Elle s'était attendue à un réduit rempli de tubes et de pinceaux, mais le battant s'ouvrit sur une grande pièce, claire et aérée, transformée en atelier d'artiste.

Elle poussa un cri de surprise ravie. Reyes avait disposé des toiles blanches de différents formats sur des chevalets et, contre le mur, une table couverte de tubes de couleur et de brosses de toutes tailles.

*Il a fait ça pour moi.* Quand il avait acheté ce matériel, il ignorait tout de ses incursions dans le monde spirituel. Il n'avait songé qu'à lui faire plaisir. Cette idée l'émut autant que la découverte de ce magnifique studio, et elle pensa à lui avec d'autant plus de tendresse.

— Mais qu'est-ce que je vais faire, avec toi, Reyes ? murmura-t-elle.

Il ne cessait de la surprendre. Les vêtements dans son dressing, sa sollicitude, cet atelier de rêve... Tout ce qu'il faisait pour elle mettait à mal son instinct de survie. Danika posa une main tremblante sur son cœur. Il battait fort. Même chez elle, elle n'avait jamais été aussi bien installée. Elle gagnait correctement sa vie en effectuant des portraits sur commande, mais elle n'avait jamais pu s'offrir un espace de travail aussi luxueux.

Sans même s'en rendre compte, elle se retrouva devant la table en train de soupeser les brosses et de caresser leur soie. Reyes lui avait demandé de représenter ce qu'elle voyait en rêve – les démons, les anges, les dieux, les déesses. Et elle avait soudain envie de tout lui donner.

Mais, tout en passant en revue les tubes de peinture – il s'était procuré de l'huile et de l'acrylique –, elle sut qu'elle n'allait pas commencer par peindre ses rêves. Ce soir, elle avait l'intention de commencer par un portrait. Celui de Reyes.

Reyes était descendu dans la cuisine. Danika avait sûrement faim. Heureusement, Paris s'était occupé des courses avant de partir pour Rome et le réfrigérateur était plein.

Quand il revint dans sa chambre, chargé d'un plateau de

poisson frais et de salade, il reçut un coup au cœur en ne voyant pas Danika. Il se mit aussitôt à la chercher et ne tarda pas à la trouver dans l'atelier, sereine, qui esquissait un portrait sur l'une des toiles vierges. Elle était si absorbée par sa tâche qu'elle ne l'entendit pas arriver. Elle ne se retourna même pas quand il l'appela.

Elle semblait habitée par une sorte de transe, et maniait un pinceau avec de gracieux mouvements de poignet que son corps suivait en se balançant. Le cœur de Reyes chavira et son sexe se dressa. Douleur se déchaîna. Il la voulait. Tout de suite.

Mais Reyes ne l'entendait pas ainsi et il sortit discrètement, sans la déranger, le souffle court, tout en songeant qu'il n'oublierait jamais cette adorable vision de Danika, les cheveux noués à la hâte, avec quelques mèches échappées de sa queue-de-cheval, des taches de peinture noire sur les joues et le menton, les lèvres rougies à force d'être mordillées.

Quand il entra dans la salle de repos, il tremblait comme une feuille et il était toujours en érection. Il se rendit compte qu'il avait déjà refermé les mains sur les manches de ses poignards. Il se jeta sur le canapé rouge – une couleur choisie pour que les taches de sang passent inaperçues.

Au moins, il n'avait pas envie de se jeter du toit.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour s'occuper sainement dans ce château ? fit une voix inconnue.

Reyes sursauta et lança instinctivement l'un de ses poignards dans les airs en direction de la voix. Simple réflexe.

Mais le guerrier allongé dans le fauteuil inclinable rouge l'intercepta sans difficulté.

— Joli travail, dit-il en contemplant le manche. C'est toi qui l'as fait ?

— William, murmura Reyes.

L'ami d'Any, bien sûr. Ce ne pouvait être que lui. Qui d'autre aurait pu grimper la colline sans tomber dans les pièges de Torin ? Torin avait désactivé le système de sécurité pour laisser entrer ce William, et Anya les avaient tous prévenus : pas question de toucher à un cheveu de son ami, ou ils le regretteraient.

— Oui, c'est moi, répondit tranquillement celui-ci. Je sais, je

sais... Tu es honoré de ma présence et tu es prêt à jeter des pétales de rose à mes pieds. Mais je t'en dispense. Tu n'as qu'à me considérer comme un type normal.

Reyes leva les yeux au ciel. Anya avait oublié de leurs préciser que William était arrogant et prétentieux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

William fronça les sourcils et enfouit sa large main dans ses cheveux noirs comme la nuit.

— Je m'ennuie, mon pote. Je m'ennuie à crever. Ils sont tous partis, sans même organiser une fête pour me souhaiter la bienvenue. Je voulais regarder un film, mais vous n'avez que du porno. Ça fait des semaines que je n'ai pas touché une femme. Alors, le porno, ça me rend nerveux. Je préfère m'abstenir.

— Les films pornos appartiennent à Paris, expliqua Reyes.

William éclata de rire.

— N'en dis pas plus ! Je vois qui c'est.

— Je ne te demandais pas ce que tu faisais dans cette pièce, mais ce que tu étais venu faire ici, à Budapest, corrigea Reyes.

William haussa les épaules.

— La réponse est inchangée. L'ennui. En fait...

Il se tut quelques secondes, songeur.

— Anya m'a rendu visite récemment et son passage a quelque peu détérioré mes rapports avec le roi des dieux. Je n'ai pas fait ce qu'il me demandait et il a brûlé ma maison pour me punir. Je n'ai nulle part où aller et je me suis tourné vers Anya, parce qu'elle me doit bien ça.

Reyes se raidit.

— Si tu as l'intention de te venger d'elle, je te préviens que...

— Du calme, coupa le guerrier en levant la main.

Il souleva sa chemise pour exhiber son ventre.

— Je ne songe pas une seconde à me venger, reprit-il avec un éclat malicieux dans le regard. Je me suis battu avec elle, et regarde ce que ça a donné. Elle m'a transpercé de part en part, avec une épée.

— Pas mal, reconnut Reyes en contemplant le nombril boursoufflé que lui montrait William.

— Les femmes ont toujours su manier l'épée, conclut William en souriant et en remettant sa chemise en place.



À part sa cicatrice, William était l'être le plus parfait jamais créé. Reyes prit le temps de le détailler. Peau irréprochable, fine et bronzée. Nez parfait, bien droit. Dents blanches et parfaites, pommettes parfaites, mâchoire parfaite. Corps parfait, mince et musclé. Pas question qu'il s'approche de Danika.

Penser à Danika lui fit un nœud à l'estomac.

— Tu disais que tu voulais une femme ? demanda-t-il.

William se redressa et son visage s'illumina aussitôt.

— Tu en aurais une à me proposer ? demanda-t-il d'un ton plein d'espoir.

— Rendez-vous dans quinze minutes devant la porte d'entrée, répondit seulement Reyes.

Il sortit sans un mot et regagna sa chambre. Danika n'avait pas bougé, elle peignait toujours devant le même chevalet. Elle en était au croquis et n'avait pas commencé à travailler la couleur.

Il n'y connaissait pas grand-chose, mais il eut la sensation qu'elle en avait encore pour quelques heures. Il avait le corps en feu : Douleur ne le laisserait pas en paix tant qu'il ne lui aurait pas donné satisfaction. La petite séance dans la salle de bains l'avait à peine soulagé. Elle avait surtout eu pour fâcheuses conséquences de le mettre mal à l'aise et de choquer Danika.

Dès le lendemain, ils voyageraient ensemble, et il lui faudrait la côtoyer, respirer son odeur d'orage. Il aurait terriblement envie d'elle et ne pourrait peut-être pas se soulager en s'entaillant discrètement les poignets. S'il ne trouvait pas un moyen de se satisfaire pleinement ce soir, avant de partir, il risquait de perdre le contrôle et d'accomplir des actes qu'il osait à peine imaginer. Des actes qui le hanteraient pour le restant de ses jours. Et il ne voulait pas en arriver là.

Il lui fallait donc au plus vite se soulager pour de bon. Avec une autre femme.

Il se doucha en réfléchissant à cette solution. Puis, une fois lavé et séché, il attacha des poignards à ses cuisses et à ses chevilles, enfila une chemise propre, un blouson en cuir. Tout en bouclant ses bottes, il se mit à réfléchir. Il s'apprêtait à partager la couche d'une femme, tout en sachant que cela risquait d'avoir pour elle des conséquences désastreuses.

N'avait-il pas détruit assez de vies ?

Il tenta de se consoler en se disant que le pouvoir de son démon s'était peut-être amoindri et que ses penchants ne déteindraient pas forcément sur ceux de sa partenaire.

Mais l'idée de faire l'amour avec une autre femme que Danika le rendait malade. C'était elle qu'il voulait. Son corps, pas celui d'une autre. Ses jambes autour de sa taille. L'entendre gémir de plaisir à son oreille.

Mais c'était impossible. Il ne lui restait donc plus qu'à se rabattre sur quelqu'un d'autre. De plus, s'il constatait que ce quelqu'un ne se comportait pas comme un monstre après l'avoir côtoyé, peut-être que...

Peut-être...

En attendant, tout ce qu'il pouvait faire, c'était se remplir des effluves orageux de Danika, avant de sortir de la pièce en silence.

William l'attendait déjà, en arpentant le hall d'entrée d'un pas nerveux. Il s'arrêta de marcher en l'apercevant et lui sourit.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Au Club Destiny.

Reyes hésitait encore, mais William ouvrit la porte et sortit. L'air était frais, le ciel couvert. Quelques rayons de soleil filtraient à travers les arbres.

— Il y aura du monde ? s'inquiéta William. Nous sommes en plein milieu de la journée.

— Il y aura des femmes, assura Reyes. Paris s'y rend à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Certaines de ses admiratrices passent leur temps à l'attendre.

— Je vois, dit William en se frottant les mains. Ce sont des mortelles ?

— Oui, répondit Reyes en contournant un arbre.

Il prit soin de ne pas effleurer les branches basses pour ne pas déclencher une pluie de flèches empoisonnées.

— Tu n'aimes pas les femelles humaines ? demanda William. Reyes lui jeta un regard en coin.

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il y avait un soupçon de dégoût dans ta voix.

Il était dégoûté, en effet, mais de lui-même.

— J'aime les mortelles, répondit-il. Attention à cette grosse pierre. Il y a une fosse juste derrière.

Ils étaient déjà à mi-chemin, le vent remuait les feuilles et sifflait à travers les rochers.

— Pourquoi tous ces pièges ? demandèrent William. En montant, j'ai remarqué des fils, des flèches empoisonnées, des pierres suspendues.

— Des chasseurs sont déjà venus nous rendre visite.

— N'en dis pas plus. Il y a une belle blonde au château. Je pourrais peut-être m'en contenter.

Reyes serra les poings. Il avait soudain la sensation que des milliers d'yeux l'observaient, sondaient son âme, soupesaient ses défauts, ses faiblesses, ses erreurs. Laisser Danika au château n'était peut-être pas la bonne décision, mais il n'avait pas pu faire autrement. Il la désirait terriblement, mais, avant de la posséder, il devait d'abord se prouver qu'il ne représentait pas un danger pour elle. Et pour cela, il devait s'allonger auprès d'une autre.

Lui en voudrait-elle ?

— Elle me plaît, cette blonde, poursuivit William. C'est une passionnée, une lionne.

— Elle n'est pas libre, rétorqua Reyes avec irritation.

— Ah... Je vois qu'il vaut mieux que je m'abstienne de la mentionner. Quand on parle d'elle, ton démon se manifeste. Tes yeux deviennent rouges et se mettent à briller, comme ceux de Lucien quand il me regarde.

Il eut un petit rire et leva une main en signe de reddition.

— Je ne parlerai plus de ta femelle, je le jure.

— Tu es étrange, fit remarquer Reyes. La plupart des gens tremblent quand ils font allusion à mon démon. Et toi, tu ris.

— Tu oublies que j'ai eu le courage de combattre Anya et qu'elle est plus terrible que tous vos démons réunis, répliqua William en le prenant par les épaules. Je vais m'occuper de toi, tu vas voir... Dans dix minutes, tu auras oublié la personne que je ne suis pas censé mentionner.

Ils poursuivirent leur marche en silence et atteignirent bientôt le bas de la colline. Reyes avait de plus en plus la sensation d'être observé et ne put s'empêcher de fouiller du

regard les ombres alentour. Il ne remarqua rien, mais demeura tout de même sur ses gardes.

— Allons-y, dit-il à William en accélérant le pas.

— Tu as quelque chose à me dire, Stefano ?

— Oui... J'ai eu la fille au téléphone. Elle a appris par les Seigneurs de l'Ombre l'existence d'un autre démon, l'Espoir, qui serait leur ennemi. Je suis persuadé qu'ils lui ont menti. L'Espoir ne peut pas être un démon. De plus, s'il existait un démon nommé Espoir, nous aurions entendu parler de lui. À part ça, le dénommé Reyes a quitté le château en plein milieu de l'après-midi, en compagnie d'un guerrier que nous n'avons pas encore identifié. La femme est sortie aussi, peu de temps après eux.

— Librement ?

Dean Stefano était installé devant son bureau, le téléphone collé à l'oreille. Il transpirait à grosses gouttes. Après sa brève conversation avec Danika, il avait passé un petit moment à taper sur son punching-ball pour calmer son angoisse. Puis il avait reçu un appel qui lui avait apporté une nouvelle surprenante. Une nouvelle qui mettait en péril tout ce pour quoi il se battait depuis dix ans.

Il avait dû rassembler tout son courage pour prendre son téléphone et répercuter cette nouvelle. Son cœur battait à cent à l'heure et refusait de ralentir.

— Oui, répondit-il. Elle était accompagnée de Cameo, la femelle démon, et elle paraissait la suivre librement. J'ai comme l'impression qu'elle s'est rangée du côté des démons.

Il espérait se tromper. Il avait placé de grands espoirs en Danika.

À l'autre bout du fil, il y eut un temps de silence. Stefano servait Galen depuis dix ans et il était bien placé pour savoir que la lutte contre les Seigneurs de l'Ombre était son unique but. Il y

mettait toute son énergie. Et il était prêt à tout.

Galen était un ange. Un ange véritable, descendu du paradis, qui traversait les cieux sur ses ailes de gloire. Au début, Stefano avait eu du mal à le croire, puis il avait vu les ailes. Et, ensuite, il avait plongé dans son regard, un regard profond et insondable, d'une douceur infinie. Un regard qui vous remplissait d'espoir.

Galen avait promis à Stefano que le monde redeviendrait un havre de bonheur et de paix quand les démons seraient détruits. La douleur, la misère, les maladies, la guerre, tous ces maux appartiendraient au passé. Stefano s'était aussitôt engagé dans la bataille et ne l'avait jamais regretté. Sa femme serait bientôt vengée, et jamais plus un couple heureux ne serait séparé par un monstre.

— Surveille-les de près, ordonna Galen. Ne te fie pas à la fille et ne laisse surtout pas les démons l'emmener. S'ils font mine de la faire sortir de Budapest, tue-la.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit Stefano.

La guerre exigeait des sacrifices. Il le savait.

— Il... Il y a autre chose, ajouta-t-il. La fille... Elle n'est pas une simple femme. D'après ma source, elle serait une sorte d'arme vivante. Elle posséderait des pouvoirs surnaturels, comme les démons. De quelle nature, je l'ignore. Mais si elle a décidé de passer dans le camp des Seigneurs de l'Ombre et qu'elle...

Il y eut de nouveau un temps de pause.

— Si elle possède vraiment des pouvoirs, il ne fallait pas la laisser partir, objecta Galen. Et encore moins la livrer à l'ennemi.

*Mais c'est vous qui me l'avez demandé*, faillit protester Stefano. Il se retint à temps. Ce n'était pas le moment de perdre une énergie précieuse en discutant.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Que dois-je faire, à présent ?

— La récupérer. Et si tu ne peux pas... la tuer. Il ne faut surtout pas qu'elle les aide.

Danika venait d'entrer dans le Club Destiny. Le globe argenté du plafond diffusait une lumière stroboscopique qui

envoyait dans toutes les directions des points lumineux – des étoiles sur un ciel de velours noir.

Les enceintes diffusaient du rock hongrois et les danseurs ondulaient sur la piste au son d'un rythme entêtant, se caressant des mains et du regard. Une odeur de sexe saturait l'air. Les serveuses passaient des tables au bar et du bar aux tables, transportant verres vides et boissons.

Et Reyes ? Où était-il ?

Sur la piste ? En train de frotter son sexe en érection contre une autre femme ? Prêt à lui demander de le griffer, de le mordre, de le taillader au couteau ?

Danika serra les poings. Elle avait terminé les croquis de deux tableaux et avait même commencé à étaler des couleurs. Elle avait caché celui qu'elle ne voulait montrer à personne – le portrait de Reyes – et elle avait laissé l'autre bien en évidence, au milieu de l'atelier, avant de partir à la recherche de Reyes pour le lui montrer. Mais elle ne l'avait pas trouvé. Elle était tombée sur cette pauvre femme, Cameo, celle qu'il suffisait de regarder pour avoir envie de s'arracher les yeux et de se planter des bâtons dans les orbites.

Cameo l'avait conduite jusqu'ici et se tenait maintenant derrière elle.

— Écoute, lui dit Cameo. J'ai probablement eu tort de t'amener dans cet endroit, et même tout simplement tort de t'avoir permis de quitter le château. Si tu tentes de t'enfuir, je te le ferai regretter. Mais que veux-tu, je suis une sentimentale, je n'ai pas pu résister au désir de t'aider.

— Je n'ai pas l'intention de fuir, répondit Danika.

La voix de Cameo lui causait un tel malaise qu'elle faillit se boucher les oreilles.

— Mais je ne vois pas Reyes, poursuivit-elle.

— Quand tu le verras, souviens-toi qu'il a beaucoup souffert. Pour le conquérir, tu devras combattre ce qu'il est devenu.

Cette fois, la voix parut moins geignarde à Danika, mais sans doute était-ce parce que le sujet lui tenait à cœur.

— Qu'entends-tu par là ? demanda-t-elle.

— Même s'il éprouve pour toi des sentiments, il va résister, il ne voudra pas l'admettre, ou il craindra de te faire du mal.

Bonne chance. Et n'oublie pas : ne tente pas de fuir ou il t'en cuira.

Sur ces mots, elle disparut dans l'ombre, abandonnant Danika sur le seuil de la porte.

Celle-ci parcourut du regard la foule des clients, en se demandant si des chasseurs se cachaient parmi eux. Stefano lui avait dit que plusieurs de ses hommes seraient à Budapest. Il n'aurait pas fallu que l'un d'eux la remarque, vienne lui parler, et que Reyes la surprenne en train de converser avec un chasseur. Cette idée lui donna des sueurs froides.

Elle se fraya un chemin parmi la foule, tout en dévisageant au passage ceux qu'elle croisait. Mais aucun visage ne lui parut familier. Sans doute n'y avait-il pas de chasseurs dans ce club.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ? lui demanda en hongrois le barman.

Elle avait appris les rudiments de la langue avant de venir en vacances ici avec sa famille, juste assez pour répondre à ce genre de questions.

— Un Coca, dit-elle.

Elle aurait bien bu un peu d'alcool, mais elle préférait conserver toute sa lucidité.

Quelques secondes plus tard, on glissa un verre devant elle. Elle tendit en échange un des billets colorés que Cameo lui avait donnés à regret, et se tourna de nouveau vers la piste de danse. Toujours pas de Reyes. Elle décida de traverser de nouveau la foule, en prenant garde à ne pas éclabousser au passage les danseurs, car sa main tremblait et le liquide menaçait de passer par-dessus le bord du verre.

Un homme saisit son poignet, mais elle prit un air sévère et se libéra d'un coup sec. Il pâlit et leva les deux mains, pour lui signifier qu'il n'insistait pas.

Elle avala une gorgée de Coca, tout en continuant à progresser et à chercher du regard parmi les clients. Son sang battait à ses oreilles. À l'autre bout de la salle, il y avait une rangée de fenêtres surélevées par rapport au sol. Elles donnaient sur une autre salle, dont la porte était gardée par un homme. Elle en déduisit que l'accès en était réservé à quelques habitués triés sur le volet.



*Sers-toi de ton cerveau pour entrer là-dedans.*

Elle redressa fièrement la tête et avança d'un pas décidé. L'homme fronça les sourcils en la voyant approcher. Il croisa posément les bras sur la poitrine.

— Je viens rejoindre Reyes, dit-elle d'abord en anglais, puis dans un hongrois très approximatif.

Aucune lueur ne passa dans le regard de l'homme. Il n'avait pas l'air de connaître Reyes.

— Vous ne pouvez pas entrer, répondit-il fermement. Cette salle est privée.

Il s'exprimait assez bien en anglais, suffisamment pour se montrer catégorique tout en restant correct.

Elle insista.

— Si vous pouviez simplement lui dire...

— Retournez d'où vous venez, ou je serai obligé de vous mettre dehors, coupa-t-il en avançant le bras, comme s'il avait l'intention de la repousser.

Mais une main ferme saisit son poignet.

— Tu ne touches pas à cette femme, lança une large silhouette qui venait de surgir de l'ombre.

Puis la silhouette se tourna vers Danika.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle en resta saisie. *Reyes*. Son cœur entama aussitôt un rythme effréné, calqué sur celui des danseurs qui s'agitaient derrière elle. La peau de Reyes était tailladée à plusieurs endroits et il saignait abondamment. Il avait du sang coagulé sur le cou, il était débraillé, sa chemise entrouverte laissait entrevoir son nombril.

— Je t'ai posé une question, Danika.

Il sortait du lit d'une femme, cela crevait les yeux. Danika eut l'impression qu'elle recevait une douzaine de flèches empoisonnées en plein cœur. Elle songea à la dernière fois qu'elle avait fait l'amour. Malheureusement, cela remontait à des années. Et encore plus malheureusement, elle n'avait même pas apprécié. Il lui avait manqué quelque chose d'essentiel, quelque chose que les baisers de Reyes lui avaient fait entrevoir. Elle se sentit trahie et fut tentée de lui écraser le nez. Pas la peine... Il aurait aimé ça.

Et elle ne voulait plus donner de plaisir à ce sale type.

— Je venais simplement te dire que des chasseurs sont en ville. Je ne me doutais pas que tu étais toi-même en chasse.

Elle déposa son verre sur la table la plus proche, puis fit demi-tour et prit le chemin de la sortie.

*Je ne vais pas pleurer. Non.*

Des doigts puissants se refermèrent sur son épaule, l'empêchant d'avancer.

Cette fois, elle ne put se retenir. Elle fit de nouveau volte-face et planta son poing dans l'œil de Reyes, dont la tête valsa sur le côté.

Quand il la redressa, elle constata que ses narines frémissaient. De désir ? Oh ! Oui, c'était bien du désir, comme en témoignaient ses pupilles dilatées qui mangeaient le noir de ses iris. Il tendit lentement le bras vers elle.

— Ne me touche pas ! cria-t-elle par-dessus la musique en faisant un bond en arrière.

Il laissa retomber son bras.

— Si tu oses encore me frapper, tu le regretteras, dit-il seulement.

— Tu me rendrais les coups ?

— Non, mais je me jetterais sur toi et je ne pourrais plus décoller ma bouche de la tienne.

— Excellent programme, fit une voix derrière Reyes. Attaquez-le, jeune femme.

Un très bel homme venait d'ouvrir l'une des fenêtres donnant sur la salle privée. Il était torse nu et deux femmes l'encadraient. Elles lui caressaient le dos et les épaules, tout en le léchant et en le mordillant.

Sans doute Reyes avait-il eu droit lui aussi à ce genre de traitements... Danika vit rouge. Enfin, au moins, il avait encore sa chemise sur lui.

— Fais-la monter, mon ami, reprit l'étranger en s'adressant cette fois à Reyes. Invite-la à notre petite fête.

— La ferme, William, grommela Reyes. Tu ne m'aides pas beaucoup.

Danika était de plus en plus furieuse. Profitant de ce qu'elle était occupée à peindre, pour lui, pour ses compagnons, pour

leur montrer ce qu'elle voyait en rêve, Reyes était sorti pour se livrer à la débauche.

— Allez, insista l'étranger qui s'appelait donc William. Fais monter ta jolie blonde. Il y a de la place pour elle et je m'ennuie sans toi.

— Pas question, rétorqua Reyes.

Sans doute craignait-il qu'elle ne gâche leur petite fête, comme disait si bien William... Elle en avait assez entendu. Elle lui tourna le dos et fila. Si seulement elle avait pu s'arrêter de trembler !

*Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il couche avec d'autres femmes ? C'est un démon. Ses compagnons et lui sont l'incarnation du mal.*

Elle bouscula un homme qui lui barrait le chemin sans même s'en rendre compte, occupé qu'il était à rire des plaisanteries d'un autre.

— Pardon, dit-elle.

— Hé !, protesta l'inconnu. Vous...

Il n'eut pas le temps de finir. Reyes avait surgi. Il enveloppa Danika dans ses bras, tout en écartant l'homme sans ménagement.

Il la tenait fermement par la taille et elle ne chercha pas à lutter. À quoi bon ? Il était plus fort qu'elle. *Tu pourrais au moins essayer de te servir de ce que tu as appris dans tes cours de self-défense.* Mais elle se laissa guider à travers la foule. Reyes avançait en bousculant ceux qui se trouvaient sur leur passage, lesquels s'écartaient en poussant de petits cris étouffés. Elle remarqua que personne ne se rebiffait ni ne réclamait des excuses. Quelques-uns, même, sourirent à Reyes en posant sur lui des yeux pleins d'admiration et de reconnaissance, comme s'il était leur rédempteur.

— Je sais que les chasseurs nous surveillent, dit-il. Mais Torin a l'œil sur eux et il est censé me prévenir en cas de danger. Comment as-tu appris qu'ils étaient ici ? Tu as reconnu tes ravisseurs ?

*Étaient ici ?* Ils s'étaient donc battus ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Nous en discuterons plus tard.

— Je ne rentre pas avec toi au château, dit-elle.

— En effet, tu ne rentres pas au château.

Que voulait-il dire par là ? Qu'il en avait assez d'elle ?

— Tu es un salaud ! Mais tant pis, je m'en fiche, jette-moi à la rue, ça m'est égal. Je partirai demain, quoi qu'il arrive, et je préfère voyager sans toi.

Ils se trouvaient maintenant devant une porte marquée d'une pancarte indiquant « Privé ». Reyes la poussa d'un coup d'épaule en faisant sauter le loquet, et ils firent irruption dans une pièce meublée d'un bureau, de quelques fauteuils, d'une armoire à dossiers, d'un ordinateur. Trois hommes s'y tenaient. Ils se levèrent d'un bond en poussant un cri de surprise.

— Dehors ! leur cria Reyes.

Ils marquèrent une très légère hésitation, mais ne protestèrent pas. Ils s'empressèrent de rassembler leurs affaires, puis sortirent comme s'ils avaient eu le diable aux trousses.

Danika avança vers le bureau et se tourna vers Reyes.

— Comment oses-tu ? s'indigna-t-elle.

Il marcha vers elle, les yeux plissés.

— Comment j'ose quoi ? Réquisitionner cette pièce ? Le club a été détruit par les chasseurs il y a deux mois et j'ai tout reconstruit en trois jours. Crois-moi, ils sont ravis de me rendre service.

*Les filles aussi étaient ravies de lui rendre service ?* Elle faillit le lui jeter à la figure, mais se retint de justesse.

— Comment oses-tu me faire entrer ici de force ? Je ne veux plus te voir.

Il s'approcha encore. Elle sentait maintenant son haleine tiède sur son visage et tenta de retenir son souffle pour ne pas être envoûtée par son odeur. Mais il fallait bien qu'elle respire...

— Ce n'est pas vrai, répondit-il d'une voix douce.

Elle aurait voulu détourner les yeux de son dur et beau visage, mais elle s'obligea à le regarder en face.

*Je suis forte. Je peux l'affronter.*

— Tu es jalouse ? demanda-t-il.

— Je t'en prie, ne sois pas ridicule, rétorqua-t-elle en relevant fièrement le menton et en se redressant.

Une attitude qui était censée impressionner l'adversaire...

Du moins était-ce ce qu'elle avait appris dans ses leçons de self-défense.

— Menteuse, dit-il en plissant tellement les yeux que ses cils cachèrent ses pupilles l'espace d'une seconde.

— Va au diable !

— Inutile de m'envoyer au diable, j'y suis déjà, fit-il remarquer en se penchant vers elle. Combien de fois vais-je devoir te le répéter ?

Elle fut secouée d'un frisson.

— Nous n'avons rien à nous dire, insista-t-elle. Je voulais te prévenir que les chasseurs étaient là. C'est fait.

— Mais tu ne m'as pas répondu quand je t'ai demandé comment tu le savais.

— Si je ne t'ai pas répondu, c'est que je n'en avais pas envie.

Il inclina la tête de côté et la balaya du regard, en s'attardant sur son ventre et ses seins.

— Aurais-tu l'intention de me trahir, Danika ?

— Je devrais, lança-t-elle d'un ton mauvais.

— Mais tu ne l'as pas fait, n'est-ce pas ?

Elle pinça la bouche.

Il se massa la nuque, l'air soudain las.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? murmura-t-il comme pour lui-même.

— Rien. Je vais partir, et toi, tu vas rejoindre ta petite amie. Ne t'inquiète pas. Je ne retourne pas au château.

La phrase de Cameo lui revint soudain à l'esprit.

« Pour le gagner, tu devras combattre ce qu'il est devenu. »

Tout en songeant tristement qu'elle avait perdu la bataille, elle passa devant Reyes, la tête haute, avec la ferme intention de sortir de la pièce.

Mais le bras de Reyes lui barra le passage.

Elle le saisit aussitôt et le griffa sans ménagement. Comme il fallait s'y attendre, il ferma les yeux et poussa un gémissement de plaisir. Elle aussi ferma les yeux. Elle aussi gémit. Ce contact avec lui la réchauffait délicieusement, comme toujours, et le froid intérieur qui l'habitait cédait la place à une douce tiédeur. Ses seins durcirent, son ventre tressaillit.

*Je le désire encore... Comment est-ce possible ?*

Elle s'obligea à le lâcher, mais son poulx continua à battre furieusement et elle ne put arrêter le flot noir de son amertume.

— Tu étais avec l'une des deux femmes qui flirtaient avec ton ami, n'est-ce pas ? explosa-t-elle. Et n'essaye pas de nier. Moi aussi, j'ai eu des amants, je sais de quoi je parle. Laquelle des deux avais-tu choisie ?

Reyes se pencha vers elle en montrant les dents.

— Je t'interdis de me parler de tes anciens amants, c'est compris ? grommela-t-il.

— Ou... oui...

Il ressemblait à une bête féroce, mais, loin de l'effrayer, cette transformation excita Danika.

— Tu es sûre de vouloir savoir laquelle ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, sans bégayer, cette fois.

— Pourquoi ?

*Parce que je veux la tuer pour la punir d'avoir posé ses mains sur toi. Parce que tu es à moi et que je ne veux pas te partager.*

Mais tout ce qu'elle put articuler fut :

— Parce que.

Avec le menton qui tremblait.

— Je suis effectivement venu ici pour trouver une partenaire, avoua-t-il.

Elle se mordit l'intérieur de la joue et eut un goût de sang dans la bouche.

— Et je l'ai trouvée, ajouta-t-il.

*Salaud !* jura-t-elle intérieurement.

— J'en suis ravie ! J'espère que vous avez pris du bon temps.

*Et qu'elle t'a refilé une maladie ! Et que vous en crèverez tous les deux !*

Seigneur ! Depuis quand était-elle devenue amère et vindicative ?

— Du bon temps ? demanda-t-il avec un rire amer. Je n'ai même pas pu la toucher.

— Tu...

La colère de Danika fondit comme neige au soleil.

— Tu ne l'as pas touchée ?

— Non.

— Oh...

Elle ferma les yeux et se laissa submerger par le soulagement.

— Alors j'en ai choisi une autre, poursuivit-il.

Elle ouvrit les paupières et, de nouveau, la colère prit le dessus.

— Et ?

— Pareil. Pourtant, elles étaient toutes les deux d'accord pour me fouetter et m'attacher. Elles n'auraient pas hésité à aller très loin et j'aurais sûrement apprécié.

— « Aurais » ? répéta-t-elle en fixant la blessure sur son cou et en haussant un sourcil. On dirait pourtant qu'elles ne se sont pas privées de te donner ce que tu réclamais.

Il la prit par le bras et la secoua violemment.

— Aurais, insista-t-il. Je ne pensais qu'à toi. Je ne voulais personne d'autre que toi. Je n'ai pas pu les désirer.

Elle s'humecta les lèvres.

— Donc... c'est toi qui... Tu t'es entaillé le cou ?

— Non. Le cou, ce sont les chasseurs. Ils étaient quatre quand je suis entré ici.

Elle avala sa salive. Ainsi, il ne l'avait pas trompée... Mais il avait encore tué. Il avait tué les hommes qu'elle était censée aider.

— Ils *étaient* quatre ? C'est la deuxième fois que tu parles d'eux au passé.

Il eut un sourire énigmatique et attristé.

— Vous vous êtes battus ? reprit-elle.

Elle connaissait déjà la réponse, mais elle voulait l'entendre de sa bouche. Peut-être aussi avait-elle envie de prolonger cette conversation pour tempérer son désir qui ne cessait de croître.

— Et qui étaient ces chasseurs ?

Elle avait posé la question tout haut, sans s'en rendre compte, et se mordit la lèvre. Ce qui l'inquiétait, c'était de savoir si Stefano se trouvait parmi ceux que Reyes avait tués.

Reyes fronça les sourcils, tout en plongeant la main dans sa poche. Il en retira quatre pièces d'identité et les lui tendit sans un mot. Elle les prit en tremblant et vérifia. Non, Stefano n'y était pas, mais le sort de ces hommes l'émut tout de même.

— Quand ils nous ont vus, il était trop tard, reprit Reyes. William et moi, nous les avons entraînés à l'extérieur sans leur laisser le temps de réagir. Ensuite, nous nous sommes occupés d'eux. Je me suis battu, mon ange, et j'ai été blessé. J'ai besoin de toi plus que jamais et, cette fois, je n'ai pas l'intention de me priver de ton réconfort. Tu veux bien ?

Oui, elle voulait bien. Ne fût-ce que pour se l'ôter définitivement de l'esprit, pour qu'il ne soit plus au centre de ses fantasmes, pour se prouver qu'elle n'y prendrait aucun plaisir.

— Tu veux bien ? répéta-t-il. Je serai doux et tendre, je te le promets. Je ferai attention à ne pas laisser mon démon prendre le dessus. Tu n'auras pas à me griffer ou à me fouetter.

On voyait qu'il avait réfléchi à tous les aspects de la question.

— Je... Qu'attends-tu de moi ?

Serait-elle capable de lui donner ce qu'il voulait ? Et lui ?, serait-il capable de l'oublier ensuite ?

— Que tu m'aimes, juste un instant.

Elle gémit. Et si elle ne pouvait plus le quitter, ensuite ?

L'amour, la douceur... Tout cela ne pouvait que compliquer leurs rapports, les attacher l'un à l'autre, rendre plus difficile leur séparation.

— Pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi veux-tu de la tendresse ?

— Les femmes qui se sont pliées autrefois à mes désirs se sont un peu trop prises au jeu, répondit-il. Elles sont devenues avides de violence. Si je suis venu aujourd'hui pour trouver une partenaire dans ce club, c'était pour savoir si ça avait changé. Si j'avais pu approcher une femme et qu'elle en était sortie indemne, ça aurait signifié que je pouvais t'approcher aussi. Malheureusement, je n'ai pas pu. Et comme je ne peux pas non plus me résoudre à me passer de toi...

Elle recula lentement et il la suivit des yeux avec un regard éperdu. Elle ouvrit la bouche pour parler. Mais que dire ? *Non*. Elle aurait dû répondre non. Attendre qu'il ait de nouveau besoin d'une relation basée sur la violence, pour se dégoûter à jamais de lui. Puis elle se souvint du jour où elle l'avait mordu... Elle y avait pris du plaisir. Alors... pourquoi attendre ?

Elle se mit à trembler. Une boule de désir enflait déjà dans



son ventre.

— Ce soir, murmura-t-elle. Juste ce soir. Mais demain...

Il soupira.

— Demain, tu pourras me haïr de nouveau, promit-il.

Paris avait décrit sa vision à ses compagnons. D'après eux, le prodige était survenu quand son sang s'était mêlé à la pluie d'Anya. Mais ce n'était pas le plus important. Il fallait maintenant avertir les autres. Lucien était reparti au château et ne revenait pas. En désespoir de cause, Sabin avait tenté de contacter Reyes, mais, celui-ci ne répondant pas, il s'était rabattu sur Torin. Et Torin lui avait annoncé que Reyes était sorti en ville. Pour danser !

Danser ! Le taciturne Reyes ne fréquentait pas les boîtes de nuit, et Paris se demanda si Danika était responsable de ce subit intérêt pour la danse. Comment Reyes allait-il réagir quand ils lui apprendraient que la femelle qu'il convoitait avait un rôle à jouer dans la quête de la boîte de Pandore ?

Paris arpentait sa chambre pendant que les autres vérifiaient le système de sécurité de la maison. Il avait commencé à les aider, mais comme il n'arrivait pas à se concentrer sur la tâche qu'ils lui avaient confiée, ils s'étaient énervés et l'avaient renvoyé dans sa chambre.

Il ne s'était pas fait prier pour quitter l'agitation du salon. Son esprit tourmenté ne cessait de tourner et de retourner une idée. Toujours la même. Et si... Et si Sienna pouvait revenir parmi eux ? Peut-être suffisait-il de supplier les dieux.

Depuis que les Titans avaient combattu les dieux grecs pour reprendre leur place sur l'Olympe, le malheur s'était abattu sur les Seigneurs de l'Ombre. Les Titans avaient ordonné à Aeron de tuer Danika et sa famille, puis, comme celui-ci tentait de désobéir, ou du moins de temporiser, ils l'avaient condamné à souffrir d'une inextinguible soif de sang. Ils avaient aussi pourchassé Anya et réclamé sa mort. Ils avaient laissé mourir

Sienna.

*Non... C'est toi qui l'as laissée mourir.*

Il ne pouvait le nier, même si ça lui faisait mal, mais là n'était pas la question.

Les Titans avaient largement prouvé qu'ils n'avaient aucune sympathie pour eux.

Mais ils tenaient à restaurer l'ancien culte et la pratique des sacrifices. Paris songeait à leur proposer son aide. Contre la vie de Sienna.

*Agis. Maintenant.*

Le cœur battant, il se laissa tomber à genoux. Les longs poils du tapis râpaient ses jambes nues. Il avait ôté ses vêtements, en signe de soumission. Mieux valait ne pas offenser les dieux s'ils répondaient à son appel. Les dieux ne manquaient pas d'imagination quand il s'agissait de punir, ils pouvaient l'envoyer en enfer pour l'éternité, le tuer, l'obliger à accomplir quelque chose qu'il réprouvait.

— Je suis prêt à prendre le risque, murmura-t-il pour lui-même.

Il éleva lentement sa main gauche, celle qui tenait le poignard, si fort qu'il faillit s'en démettre les articulations. *C'est maintenant ou jamais.*

Il éleva le poignard et la flamme de la bougie qui brûlait sur la table de nuit se refléta dans la lame.

*Qui dois-je implorer ?*

Cronos... ? Le roi des dieux... ? Mais Cronos haïssait les Seigneurs de l'Ombre. Il était responsable du malheur d'Aeron. Il avait pourchassé Anya.

Rhée ? La femme de Cronos ? Non. Trop risqué. Il ne savait rien d'elle. Gaia, la déesse de la Terre, serait probablement sensible à sa demande. Poséidon, dieu des océans ? Téthys, amoureuse de Poséidon ? Mnémosyne, déesse de la mémoire ? Hypérion, dieu de la lumière, qui commandait au soleil ? Artémis, déesse de la justice ?

Non, Artémis était en ce moment emprisonnée, d'après Anya. Elle avait autrefois aidé les anciens dieux grecs à détrôner les Titans, et elle le payait cher.

Qui d'autre ?

Il y avait aussi Phoebé, déesse de la lune, et Atlas, le géant, qui avait autrefois soutenu le globe terrestre, Epiméthée, créateur des animaux – le plus sot de tous les dieux – Prométhée... Pourquoi pas ? Prométhée était enchaîné à la montagne du Caucase. Chaque jour, un aigle dévorait son foie, lequel repoussait ensuite pendant la nuit. Prométhée savait ce qu'était un supplice éternel...

Mais il ne fallait pas croire tout ce qu'on racontait à propos de la Grèce antique. Les humains n'en connaissaient que les mythes et légendes – autant dire des bribes entremêlées d'erreurs. Paris, exilé depuis si longtemps de l'Olympe, n'en savait pas beaucoup plus qu'eux. Il ignorait qui était le plus fort, qui était en disgrâce. S'il s'adressait à la mauvaise entité... Il songea à appeler une femme et à se servir de Luxure pour la séduire. Mais se compromettre avec l'épouse d'un dieu n'était pas sans danger. William avait été l'amant d'Héra, et Zeus l'avait puni en le privant du pouvoir de voyager dans le monde spirituel. À présent, il ne pouvait même plus se faire transporter par Lucien.

Il était plus prudent de s'adresser à un homme.

Il soupira. Cronos lui paraissait finalement le plus indiqué. Après tout... Tant qu'à invoquer un dieu, autant s'adresser au roi. Cronos était le plus mystérieux, le plus cruel, le plus aigri de tous. Mais il avait récemment ramené Lucien à la vie.

Si le temple de Rome n'avait pas été envahi par les humains, Paris s'y serait rendu, pour accomplir le rituel devant un autel consacré. Mais c'était malheureusement impensable. Il soupira et ferma les yeux.

— Cronos, roi des dieux, j'implore votre clémence !

Plusieurs secondes s'écoulèrent, mais rien ne se produisit. Paris n'en fut pas surpris. Le dieu exigeait probablement un sacrifice. Aussi, il abaissa lentement son poignard et l'enfonça lentement dans sa poitrine. Le sang gicla.

Mais toujours rien.

— Roi des dieux, je vous supplie de m'accorder un regard.

Le sang continuait à couler, couler... Avant d'entamer le rituel, Paris avait posé au sol un verre rempli de la pluie d'Anyà – les larmes de la terre...

Il trempa une de ses mains dans le récipient, puis essuya sa blessure. L'eau et le sang se mêlèrent, pour former un liquide rose qui glissa le long de son ventre, jusqu'au sol.

— Je me traîne à genoux, je vous supplie de m'accorder un regard.

Il éleva de nouveau son poignard, avant de frapper au même endroit, dans l'autre sens, pour tracer une croix. La dernière fois qu'il s'était agenouillé pour implorer les dieux, ils étaient restés sourds à son appel.

— J'attendrai aussi longtemps que vous le jugerez nécessaire.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? tonna une voix.

Paris ouvrit les yeux. C'était bien lui, Cronos, le roi des dieux, qui avait répondu à son appel. Il fut pris d'un vertige et se félicita intérieurement d'être déjà à genoux.

Le roi des dieux avait des cheveux argentés et une longue barbe, de grands yeux sombres et profonds. Une tunique de lin l'enveloppait. Il tenait dans sa main une faux, attribut qui aurait dû revenir à Lucien.

Cronos était un frêle vieillard, mais un halo de pouvoir l'auréolait et Paris ne s'y trompa pas. Le cœur battant, il courba la tête en signe de soumission.

— Merci d'avoir daigné vous manifester, murmura-t-il.

— Je suis venu uniquement par curiosité.

— Je suis honoré d'avoir excité votre curiosité et heureux de vous faire plaisir.

— Ça ne me fait pas plaisir. J'ai horreur des énigmes.

Ça commençait mal.

— Si je vous ai dérangé, je m'en excuse humblement, ô mon roi.

Cronos ricana, mais sans méchanceté.

— Je vois que tes longues années d'exil t'ont appris les rudiments de la diplomatie.

— Je n'aurais pas pu l'apprendre des dieux grecs, murmura-t-il, en jugeant opportun de rappeler à Cronos qu'ils avaient un ennemi commun.

Comme il s'y était attendu, celui-ci eut l'air ravi.

— Zeus ne m'arrive pas à la cheville, dit-il en avançant d'un pas.

Il transportait avec lui des effluves de nuit étoilée.

— Je suis content que tu t'en sois aperçu.

Paris contempla à la dérobée les pieds du roi qui dépassaient de sa tunique. Il portait des sandales impeccables, mais ses ongles longs et recourbés ressemblaient à des griffes de démon.

Sans doute n'y avait-il pas autant de différences qu'on pouvait le croire entre les dieux et les démons.

Cronos décrivit un cercle autour de lui, en prenant garde à ne pas le toucher.

— Tu es Paris, gardien de la Luxure. Et je salue ton démon, pauvre être emprisonné. Car, moi aussi, j'ai connu la prison.

— Dans ce cas, vous savez ce que c'est que souffrir.

— En effet.

Il y eut un silence. Des doigts caressèrent les cheveux de Paris.

— M'as-tu appelé pour me demander de te libérer de ton démon ?

D'un seul geste de la main, Cronos pouvait séparer l'homme de la bête. Et s'il le faisait, Paris n'y survivrait pas.

Paris se souvenait à peine de sa vie avant le démon. Oui, il aurait souhaité la paix de l'âme et la liberté intérieure, mais Luxure faisait désormais partie de lui.

— Non, mon roi, dit-il enfin.

— Ta réponse me plaît.

— Je suis votre serviteur et heureux de vous plaire, mon roi.

Cronos laissa échapper un rire indulgent.

— Tant mieux.

Paris contempla son sang qui gouttait sur le bas de la tunique du roi des dieux, en formant une tache qui ressemblait à un cœur.

— Je suis surpris, dit-il. Je m'attendais à...

— À rencontrer un monstre de cruauté ?

— Oui.

Il n'osait pas mentir au dieu, l'enjeu était trop important.

— Je croyais que vous ne songiez qu'à détruire les Seigneurs de l'Ombre.

Il entendit un froissement de tissu, puis l'haleine du dieu lui caressa l'oreille.

— Tu avais raison, murmura Cronos. Je suis un monstre. Je suis ce que la prison a fait de moi.

— Et à présent, vous voulez que les hommes vous adorent de nouveau. Je suis prêt à vous adorer si...

Un souffle de vent projeta Paris au sol, face contre terre.

— Regarde-moi, démon, ordonna Cronos.

Paris redressa lentement la tête. De nouveau, Cronos se dressait devant lui, imposant et superbe.

Il leva donc les yeux vers le visage du dieu. Les ombres de la pièce semblaient s'être réunies autour de lui, comme autant de bras qui le protégeaient, et son regard sombre luisait dans le noir.

— Ce n'est pas à toi de décider ce que je vais réclamer en échange de mes bienfaits, fit remarquer Cronos d'un ton sévère.

— Je vous demande pardon.

Il y eut un long silence chargé de tension.

— Je dois reconnaître que je suis perplexe en ce qui vous concerne, toi et tes compagnons, déclara enfin le dieu. Vous êtes des abominations de la nature, et vous semblez pourtant suivre une certaine morale et poursuivre certains buts.

« Des abominations de la nature »... Cronos parlait comme un chasseur. Paris lui-même s'était autrefois considéré comme une abomination. Il s'était rendu coupable d'atrocités et ses compagnons aussi. Le premier de leur péché avait été de trahir les Grecs. Mais ils avaient passé des centaines d'années à tenter d'expié leurs crimes. Cela ne comptait donc pas ?

— Qu'entendez-vous par « certains buts » ?

— Comme si tu ne le savais pas, ricana Cronos.

Il n'y avait rien à répondre. Mieux valait se taire et attendre.

— Je sais ce que tu désires, démon. Tu veux la femelle Sienna. Tu veux qu'elle te soit rendue.

Luxure se mit à hurler et à se débattre – il n'appréciait pas du tout la perspective de se contenter d'une unique partenaire.

— Oui, je veux Sienna, avoua Paris dans un souffle.

— Elle est morte, fit remarquer Cronos.

— Vous êtes plus puissant que la mort, roi des dieux.

— Quel vil flatteur tu fais ! Pourtant, tu as raison, je suis plus puissant que la mort. Mais je ne peux malheureusement accéder

à ta requête. Ce qui est fait est fait. Elle est morte.

Paris lutta pour ne pas se laisser terrasser par la déception. Un guerrier ne cédait pas tant qu'il lui restait un souffle de vie – et même après, il y avait sûrement moyen de négocier.

— Je suis prêt à accepter un marché, insista-t-il.

— En proposant de me servir et de m'adorer ? demanda Cronos. Parce qu'à part ça je ne vois pas. Tu ne possèdes rien qui m'intéresse.

— Je dois bien pouvoir vous offrir quelque chose en échange de Sienna, insista Paris.

— Non. Je ne vois rien. Je n'ai pas besoin d'un guerrier, je suis riche, libre, puissant. Vous possédez ma cage, mais je ne peux vous la réclamer, parce que ce serait trahir ma parole. Je pourrais éventuellement te demander de retrouver les trois autres objets de pouvoir...

— Je vous en supplie, coupa Paris, qui craignait que le dieu décide de disparaître en fumée à la fin de cette tirade. Vous êtes mon seul espoir. Je ferai tout ce que vous voudrez, si vous acceptez de me rendre Sienna. Je me sens perdu. Sans elle, je ne suis qu'une coquille vide. Vous n'avez jamais ressenti cela à propos de quelqu'un ? Vous n'avez jamais désiré une personne au point d'être prêt à donner votre vie pour elle ?

Il y eut une pause. Puis un soupir.

— Ton désespoir m'intrigue. Depuis qu'Any'a abandonné une partie de ses pouvoirs pour sauver celui qu'elle aimait, je ne cesse de me demander jusqu'où un être peut aller quand il est amoureux.

Paris entrevit une lueur d'espoir.

Le dieu inclina la tête de côté, d'un air pensif.

— Tu aurais pu me demander des milliers d'autres choses. Par exemple, de libérer ton ami Aeron de la tâche que je lui ai confiée.

— Je...Je...

Paris se sentit écrasé de culpabilité. Oui, il aurait dû...

— J'ai honte, avoua-t-il. Je ne sais quoi vous répondre.

De nouveau, Cronos lui caressa la tête. Presque avec tendresse.

— Cette femme était ton ennemie, et pourtant elle compte



plus pour toi que ton ami de toujours. Lui, il aurait fait n'importe quoi pour te sauver. Elle, elle n'aurait pas hésité à te tuer. Tu aimes Aeron. Tu n'aimes pas cette femme.

En effet, il ne l'aimait pas.

— Ne puis-je pas vous solliciter pour les deux ?

— Tu es gourmand. Je ne suis pas encore sûr d'accéder à une requête, et tu songes à en formuler deux.

Paris ferma les yeux, dans une vaine tentative pour étouffer sa culpabilité.

— Sienna a éveillé mon corps comme nulle autre femme n'a su le faire auparavant, murmura-t-il. J'ai pensé... J'ai espéré qu'elle me sauverait de ma malédiction, de l'emprise de mon démon.

— C'est donc une demande égoïste, au bout du compte. Et moi qui croyais que ces années passées sur la terre t'avaient beaucoup appris... Je constate que tu es resté l'esclave de Luxure.

— Oui.

— Si je te rends Sienna, elle te trahira aussitôt. Tu le sais, n'est-ce pas ? Et Aeron continuera à souffrir. Et aussi à t'aimer.

Ces mots étaient trop douloureux à entendre. Trop forts. Trop justes. Paris s'effondra en avant en se tenant le ventre, les larmes aux yeux.

— C'est assez pour aujourd'hui, démon, déclara Cronos. Réfléchis. Je reviendrai plus tard. Quand tu sauras ce que tu veux.

Puis il disparut.

— Qu'est-ce que tu fais, Sabin ? demanda Maddox.

— Je me prépare à la guerre, tout simplement, répondit Sabin. Tu ne t'en doutais pas ?

Lucien avait ramené Gideon de Budapest, ainsi que Kane, qui recevait déjà des pans de plafond sur la tête. Puis il était reparti. Il comptait sur eux pour raisonner Sabin. Mais Sabin ne voulait rien entendre.

— Pourquoi la guerre ? Insista Maddox.

— Parce que c'est ce que je fais de mieux, rétorqua Sabin en

continuant à charger son Sig Sauer. Nous avons tué quelques chasseurs sur le site du temple, mais il y en a sûrement d'autres à Rome, et je serais prêt à parier qu'ils nous cherchent en ce moment même. De plus, Paris a eu une vision de la femelle de Reyes tenant dans ses mains la boîte de Pandore. Pour la remettre à qui, là est la question. À nous, ou aux chasseurs ?

Personne ne connaissait la réponse, et un silence pesant s'abattit dans la pièce.

— Elle a sauvé la vie d'Ashlyn, j'ai confiance en elle, affirma Maddox.

Mais un tel argument ne pouvait pas suffire à convaincre Sabin.

— Danika a séjourné avec les chasseurs et elle ne nous aime pas.

— Nous avons pourtant confiance en elle, fit remarquer Gideon.

Il se frotta les tempes en enfouissant ses doigts sous sa tignasse bleue.

Strider acquiesça tout en palpant les poignards attachés à sa ceinture.

— Je marche avec toi, dit-il.

Sabin jeta un coup d'œil du côté du taciturne Amun, gardien du Secret, lequel se contenta d'acquiescer en silence. Anya planta ses poings sur ses hanches.

— Je n'irai nulle part sans Lucien, dit-elle.

Sabin songea que l'amour était décidément une plaie. Lui-même était tombé plusieurs fois amoureux, et chaque fois c'avait été une erreur. Darla, la femme de Stefano, avait été la dernière à toucher son cœur. Après sa mort, il s'était promis de ne plus s'y laisser prendre. Les femmes qu'il approchait semblaient dans la dépression et, dans des cas extrêmes, comme pour Darla, cette dépression les conduisait au suicide. L'amour ne valait pas les ennuis qu'il vous apportait.

Gideon haussa les épaules.

— Tu sais à quel point je déteste me battre contre les chasseurs.

Parfait. Il était du nombre.

— Tu veux la guerre ? demanda Maddox avec irritation.

Comme ça ? ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts. Sans préparation ? Tu as oublié ce qui s'est passé à Budapest ? Les chasseurs ont fait exploser une bombe. Ils sont entrés dans le château et ont presque tué Torin. Une épidémie s'est abattue sur la ville. Tu es en partie responsable de tout ça, pour les avoir amenés jusque devant notre porte, mais ça ne t'a pas servi de leçon, à ce que je vois !

Maddox n'avait pas envie que leur groupe se sépare de nouveau de celui de Sabin. Pourtant...

— Tu n'as pas changé, rétorqua Sabin. Si nous voulons la paix, nous devons faire la guerre. L'histoire n'a cessé de le prouver. Il faut lutter pour ce que nous désirons, sans quoi nous n'aurons rien.

— Je veux la mort des chasseurs, répondit Maddox d'une voix dure.

Il était le gardien de Passion, un démon violent et agité.

— Mais je veux aussi que mes compagnons vivent, poursuivit-il. Tu vas te précipiter dehors, sans même savoir combien sont les chasseurs. Tu...

Il s'interrompit quand Ashlyn entra.

Il lui tournait le dos et ne l'avait probablement pas vue. Sabin se demanda s'il était averti de sa présence par un sixième sens ou s'il sentait tout simplement son odeur.

Les yeux mauves de Maddox balayèrent la pièce et son regard s'adoucit en se posant sur Ashlyn. Sabin prit le temps de la dévisager. Elle avait une peau dorée et sa beauté n'avait rien à envier à celle de Cameo. Elle paraissait douce et fragile. Il se demanda comment elle pouvait être attirée par une brute comme Maddox. Elle allait devoir le convaincre d'user de patience et de douceur, avec leur bébé à venir. Elle y parviendrait, sans aucun doute.

Maddox lui fit signe d'approcher et elle obéit en souriant. Il la prit dans ses bras.

Sabin comprit qu'il n'était plus question de parler de guerre. Pas devant Ashlyn. Maddox n'accepterait jamais qu'on effraie sa femelle.

— Bonjour tout le monde, dit-elle.

Ils répondirent en chœur.

Maddox la dévisagea en fronçant les sourcils.

— Je te trouve bien pâle. Tu as besoin de te reposer. Je vais te raccompagner jusqu'à ton...

— Non..., dit-elle d'un air sombre. Pas tout de suite. Je suis venue vous parler. J'ai entendu quelque chose.

Ils se raidirent. Ashlyn possédait un étrange don, celui d'entendre tout ce qui s'était dit par le passé dans l'endroit où elle se trouvait. Sauf quand Maddox était près d'elle. Elle prétendait qu'il la soulageait ainsi d'un terrible fardeau, et que c'était signe qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Sabin lui avait plusieurs fois demandé d'utiliser ce don pour les aider à retrouver les objets de pouvoir, mais Maddox s'y était opposé. Apparemment, elle avait décidé de s'acquitter tout de même de cette mission.

— Tu t'es promenée dans Rome ? lui demanda Maddox.

— On dirait que oui, répondit-elle prudemment. J'en avais assez de me reposer. Je passe mon temps à ça et j'ai l'impression de creuser ma tombe. Mais comme je sais que tu ne veux pas que je sorte, j'ai juste fait un petit tour. Malheureusement, avec Anya qui ne cessait de tempêter parce qu'elle n'avait pas participé à la bataille du temple, je n'ai pas entendu grand-chose.

Sabin se garda bien de préciser qu'Anya n'avait pas été la seule à l'accompagner. Lui aussi l'avait suivie. Discrètement. Pour être sûr qu'il ne lui arriverait rien.

— Ashlyn..., dit Maddox sur un ton de reproche. Il est dangereux pour toi de te montrer en ce moment.

— Je n'avais pas prémédité de sortir. Et il ne m'est rien arrivé.

— Cette fois, corrigea Maddox. Il ne t'est rien arrivé cette fois. Je n'arrive pas à croire que tu te sois aventurée à l'extérieur sans même m'en avertir. Si tu tombais entre les mains des chasseurs, ils n'hésiteraient pas à t'attaquer, ou à t'utiliser.

Il paraissait de plus en plus furieux.

— J'ai été prudente, je te le jure. Et je tiens à vous aider. Je veux que tu sortes victorieux de cette lutte et je suis prête à prendre des risques pour ça.

— Tu prends aussi des risques pour notre bébé.

Ashlyn prit un air outragé.

— J'aime cet enfant et je ne mettrais jamais sa vie en jeu. Mais tu comptes autant que ce bébé. De toute façon, au cas où tu l'aurais oublié, si tu meurs, je meurs aussi.

Il frissonna. Il avait oublié.

— Je m'étais déguisée, avant de sortir. Et je n'ai pas croisé de chasseur. Et si ça peut te rassurer, la conversation que j'ai entendue remontait à plusieurs heures.

Maddox enfouit sa tête dans les cheveux d'Ashlyn.

— Je ne supporterais pas de te perdre, murmura-t-il.

— Moi non plus. C'est pourquoi je ne peux pas rester sans rien faire.

— Dis-nous ce que tu as entendu, intervint Sabin.

Maddox lui jeta un regard mauvais.

— Je t'en prie, Maddox, insista Sabin.

La diplomatie n'étant pas son fort, Maddox avait toutes les peines du monde à ne pas exploser.

Ashlyn s'agrippa à ses poignets et les tint contre elle, comme s'il s'agissait de précieux trésors.

— Tu avais raison, dit-elle à Sabin. Il y a bien des chasseurs à Rome et ils vous cherchent. Ou plutôt ils vous cherchaient.

Sabin ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil triomphant du côté de Maddox.

— Tu vois. Nous devons attaquer. C'est la guerre.

*Tu t'es trompé*, ajouta la Crainte en s'insinuant dans l'esprit de Maddox. *Comme toujours.*

— Sabin ! lança Maddox.

— Désolé, s'excusa Sabin.

Il n'arrivait pas à contrôler son démon, lequel sautait sur la moindre occasion de semer le doute. *C'est pour cette raison que je ne peux pas avoir de femme.*

— J'ai identifié une douzaine de voix différentes, reprit Ashlyn. Les chasseurs vont se réunir à Budapest. Ils viennent d'apprendre où se trouve le deuxième objet de pouvoir, et ils sont sur le point de s'en emparer.

Danika et Reyes entrèrent dans le château, laissant derrière eux le crépuscule. Ils ne s'étaient pas effleurés depuis qu'ils avaient quitté le Club Destiny. Ils n'avaient pas non plus échangé un mot. Reyes se demanda si c'était bon ou mauvais signe. À quoi pouvait bien penser Danika ?

Il poussa la porte de sa chambre et Danika passa devant lui sans le regarder. Il referma soigneusement le battant et s'y adossa. La fraîcheur du bois traversa sa chemise et sa peau. Il se sentait bien. La bataille avec les chasseurs avait calmé Douleur, qui dormait tranquillement dans un recoin de son esprit.

Danika s'arrêta devant le lit et fixa les draps de soie noire. De nouveau, il se demanda ce qui lui occupait l'esprit.

Il espérait qu'elle était impatiente de s'allonger près de lui. Les chasseurs l'avaient sérieusement blessé, à plusieurs endroits, et il aurait probablement eu besoin de points de suture. Mais il préférait ne pas se soigner, pour profiter de l'aiguillon de la douleur, qui lui permettrait de faire l'amour avec son ange sans exiger d'elle des horreurs. Il voulait être doux avec elle. Pas l'entraîner dans son cercle infernal.

— Tu es nerveuse ? demanda-t-il.

Elle mit quelques secondes à répondre.

— Non, dit-elle enfin.

Elle mentait, de toute évidence, et il ne put retenir un petit sourire en coin.

— Tu veux que nous parlions un peu ?

Il lui proposait un sursis, mais il lui en coûtait. Il avait hâte de la faire basculer sur ce lit et de la sentir nue contre lui.

— Non. Surtout pas.

Il fronça les sourcils. « Surtout pas » ? Pourquoi craignait-

elle de lui parler ?

*Quelle importance ? Toi non plus, tu n'as pas envie de parler.*

Elle se tourna lentement vers lui, pour lui faire face. Comme toujours, la vue de son visage angélique lui coupa le souffle. Il aurait pu mourir, là, tout de suite, si on lui avait promis qu'il conserverait à jamais cette vision d'enchantement.

Il contempla longuement ses joues roses, ses yeux vert émeraude qui brillaient, encadrés par de longs cils, sa poitrine qui se soulevait, comme si elle avait du mal à respirer.

— Tu préfères que nous fassions l'amour en silence demanda-t-il.

Il allongea les doigts pour prendre ses seins, caresser ses tétons durs. Il allait la mordre, la... *Non...* Il s'était promis de rester doux.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Nous n'allons pas faire l'amour, murmura-t-elle.

— Ah ! Et qu'allons-nous faire ? demanda-t-il en croisant les bras sur sa poitrine.

— Coucher ensemble, rectifia-t-elle sèchement en se campant sur ses jambes, dans une attitude guerrière. Et j'aimerais, en effet, que ce soit en silence.

De nouveau, il fronça les sourcils, perplexe.

— Et pourquoi cela ?

— Je veux ton corps, rien que ton corps. Je ne tiens pas à entendre l'histoire de ta vie.

Elle n'en dit pas plus, mais il comprit, et la phrase qu'elle n'avait pas prononcée. *Ensuite, je t'oublierai* – resta suspendue au-dessus de sa tête, comme une épée de Damoclès.

Reyes se rembrunit. Apparemment, elle ne voulait plus rien savoir de lui. Pourtant, la veille, elle l'avait bombardé de questions. Qu'est-ce qui avait changé ?

Il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une subtile manœuvre pour l'amener à lui faire des révélations sur ses compagnons. Et puis non... Ce n'était sans doute pas le cas.

Il inclina la tête pour mieux la dévisager. Elle arborait maintenant un visage de marbre, elle était toujours campée sur ses jambes légèrement écartées.

Elle attrapa le bord de son T-shirt et le souleva lentement, avec des mains qui tremblaient, révélant centimètre par centimètre la peau couleur crème de son ventre plat, son nombril délicat où il y avait tout juste la place pour la pointe d'une langue.

Il marcha sur elle et posa ses mains sur les siennes pour l'arrêter. Son T-shirt recouvrait à présent son si beau visage. Elle poussa un petit cri quand leurs ventres se touchèrent.

— Tu luttas contre le désir que je t'inspire, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle ne sentait pas son souffle chaud à travers le T-shirt, mais elle frissonna tout de même.

— C'est pour ça que tu tiens à conserver certaines distances, poursuivit-il.

— Tu ne peux pas me le reprocher, dit-elle dans un soupir. Laisse-moi me déshabiller.

— Non, je ne peux pas te le reprocher, admit-il.

Il l'aida à faire passer le T-shirt par-dessus sa tête et le jeta au loin.

Son soutien-gorge noir en dentelle – l'un de ceux qu'il avait achetés pour elle – faisait pigeonner ses seins. Il déglutit en se demandant si elle portait aussi la culotte assortie.

Tout en le défiant du regard, elle attrapa son T-shirt déchiré. Il leva les bras. Elle dut se hisser sur la pointe des pieds pour le lui ôter, tandis que lui penchait la tête. Quand il se redressa, elle poussa de nouveau un petit cri.

— Tu es si fort..., murmura-t-elle en caressant du bout des doigts l'une de ses récentes blessures.

Il ferma aussitôt les yeux. Effleurer une plaie réveillait la douleur. C'était doux et incroyablement bon.

— Quand t'es-tu fait ça ? demanda-t-elle.

— Je croyais qu'on ne devait pas parler.

Elle soupira et ne répondit pas.

— Il y a quelques heures, dit-il enfin.

— Avec les chasseurs du Club Destiny ?

— Oui.

Elle pinça la bouche.

— On dirait que ça cicatrise déjà.



Ça cicatrisait ? Bon sang... Non ! Il ne fallait pas que ses blessures se referment avant qu'il prenne Danika. Il était prêt à les saupoudrer de sel, à les rouvrir avec ses doigts. Rien ne l'empêcherait de posséder cette femme. En douceur. Il rêvait depuis si longtemps de faire simplement l'amour...

— Est-ce que je te fais mal ? demanda-t-elle.

Puis elle prit conscience de ce qu'elle venait de dire et éclata de rire, mais sans méchanceté.

— Peu importe..., murmura-t-elle. Embrasse-moi. Emmène-moi jusqu'au lit.

Il ouvrit les yeux et avança d'un pas, un deuxième, jusqu'à l'acculer contre le lit. Puis il la renversa sur le matelas. Elle le laissa faire, tout en le regardant fixement en s'humectant les lèvres.

— Enlève ton pantalon, ordonna-t-il d'une voix rauque.

Elle souleva ses hanches, défit le bouton, la fermeture Éclair. Par tous les dieux, oui, elle avait mis la culotte noire en dentelle – culotte qui, sur sa peau crème, faisait l'effet d'un nuage noir annonçant la tempête, et qui était visiblement trempée.

Le sexe de Reyes se dressa aussitôt et Douleur se manifesta de nouveau, en bâillant et en ronronnant. Reyes serra les dents, prêt à lutter contre lui.

— À toi, maintenant, dit Danika en se hissant sur ses coudes.

Le cœur de Reyes battait comme s'il la contemplait pour la première fois. Elle était la séduction incarnée, la déesse Aphrodite, elle était sienne.

Pas encore. Pas tout à fait.

Elle voulait du sexe, pas de tendresse, pas d'échange. Et lui, il voulait tout. Il voulait qu'elle apprenne à le connaître.

— Tu sais que j'ai passé des années dans une cellule. J'avais demandé qu'on m'enferme parce que je n'arrivais pas à lutter contre le besoin de souffrir physiquement.

— Je ne crois pas que...

— Autrefois, dans la Grèce antique, j'ai combattu des chasseurs et détruit des villes entières. Les hurlements de douleur de mes victimes étaient devenus ma raison de vivre. C'était après la mort d'un de mes compagnons, un guerrier avec lequel j'avais combattu et partagé de bons moments.

— Je ne veux pas le savoir, protesta-t-elle en secouant la tête. Ses boucles blondes dansèrent autour de son beau visage.

— J'ai vite compris que je n'étais pas capable de résister à la tentation. Dès que je voyais sourire quelqu'un, je ne songeais plus qu'à le tuer. Mon esprit était entièrement dominé par mon démon.

— Reyes...

— J'ai donc demandé à Lucien de m'enfermer, parce qu'il était le seul, à ce moment-là, à avoir pris le dessus sur le monstre qui l'habitait. Durant mes longs mois de réclusion, j'ai appris à me mutiler pour satisfaire Douleur, à me contenter de ça.

— Tais-toi, supplia Danika. Tais-toi, je t'en supplie.

— Pourquoi devrais-je me taire ? Parce que le fait de savoir que j'ai souffert me rend plus humain à tes yeux ? Parce que tu m'oublieras moins facilement ?

Il avait prononcé la dernière phrase avec une rage féroce.

— Oui ! s'écria-t-elle. Oui ! Je te désire alors que je ne devrais pas. Je n'arrête pas de penser à toi, alors que j'aurais mille autres problèmes plus importants à régler. Nous n'avons rien en commun et rien de sérieux n'est possible entre nous. L'un de tes compagnons veut me tuer, et tuer tout ce qui me reste de famille. Ton existence est jalonnée par la guerre et je ne recherche que la paix.

Elle avait raison. Sur toute la ligne.

— Et pourtant, tu es là, murmura-t-il. Dans mon lit. Et moi, je ne peux pas te laisser partir.

— Oui, reprit-elle d'une voix plus douce. J'ai confiance en toi. Je sais que tu ne me ferais pas de mal. Mais ça ne change rien. Ne me rends pas la tâche plus difficile, je t'en prie.

Leurs yeux se rencontrèrent, ardents, et, l'espace d'une seconde, il se sentit transporté dans les cieux, comme au temps béni où il vivait sur l'Olympe, en paix, avec ses compagnons. Et, brusquement, il revit le jour où Galen avait suggéré de subtiliser la boîte de Pandore pour donner une leçon aux dieux.

Reyes n'avait plus songé à Galen depuis des siècles. Galen avait été un compagnon plein d'énergie. Un être charismatique dont la seule présence vous aidait à vous sentir mieux. Reyes

n'avait jamais soupçonné qu'il complotait contre eux.

Ce jour-là, ils s'étaient réunis pour fêter une victoire.

La nuit précédente, des Gorgones s'étaient introduites dans la chambre de Zeus pour le transformer en pierre – il aurait suffi pour cela que le dieu pose les yeux sur l'une d'elle. Mais Paris, déjà homme à femmes, avait été l'amant de l'une d'elles, et elle l'avait prévenu. Paris avait aussitôt appelé Galen, Torin, Aeron et Reyes en renfort. Il ne leur avait fallu que quelques minutes pour maîtriser les Gorgones, sans même une effusion de sang.

« Nous sommes les plus forts, avait dit fièrement Galen. Personne ne peut nous battre. »

Torin avait acquiescé.

— J'aurais tout de même voulu garder une de ces femmes à tête de serpent comme prisonnière, avait-il répondu.

Reyes avait levé les yeux au ciel.

— Tu es aussi tordu que Paris. Elle t'aurait mordu et griffé pendant que vous faisiez l'amour... Quelle horreur !

— Il y a mordre et mordre, avait rétorqué Paris en souriant.

— Merci, mais je préfère ma douce compagne, avait fait remarquer Aeron.

— Reyes !

La voix de Danika le ramena dans le présent, et il secoua la tête pour chasser ses pensées.

*Si j'avais su ce qui nous attendait...*

— Je te donnerai tout, Danika, dit-il. Tout ce que tu voudras, tout ce que je possède. Tout ce que tu me demanderas.

Elle se laissa retomber sur le matelas. Elle paraissait soulagée.

— Merci, dit-elle.

— Mais jamais je n'accepterai que tu m'oublies, parce que toi, tu vas me hanter pour l'éternité, et j'ai besoin de savoir que je compte pour toi.

— Tu comptes pour moi, avoua-t-elle d'un air torturé.

Elle baissa les yeux et se recroquevilla.

— C'est justement ce qui me pose problème.

— Tu pourras me résister après, si tu veux. Après. Ça ne m'empêchera pas de t'aider. Mais là, maintenant, je voudrais

que tu te donnes à moi sans réserve.

Il ôta son jean et l'envoya au loin d'un coup de pied. Il ne portait en dessous que ses armes.

— Regarde-moi, dit-il.

Elle leva les yeux vers lui et son regard tomba sur son sexe en érection. Un frisson la parcourut.

— Je suis un être égoïste et habité par le mal, mais ce besoin que j'ai de toi, de toi et de nulle autre, est plus fort que tout. Je n'ai jamais connu ça. Je pense que si je m'enfermais de nouveau dans une cellule pendant des années ça n'y changerait rien.

— Je... Je ne sais pas quoi répondre...

— Dans ce cas, ne réponds pas.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus : il suffisait de la regarder pour comprendre que ses défenses tombaient une à une. La rougeur de ses joues qui semblait s'étendre à tout son corps en disait long.

— Contente-toi de prendre et de donner, ajouta-t-il.

Il détacha ses poignards. Quand il fut entièrement nu, il grimpa enfin sur le lit. Elle le contempla fixement, les pupilles dilatées. Elle était toujours aussi rougissante et avait maintenant la chair de poule.

Il glissa ses doigts entre sa peau et l'élastique de sa culotte. Et lentement, très lentement, il fit descendre le triangle de dentelle, révélant le paradis qu'il cachait.

Après avoir ôté la culotte, il la roula en boule dans sa main – elle était moite contre sa paume –, tout en admirant les longues jambes fines de Danika, le galbe de ses cuisses, la touffe de poils dorés qui gardait l'entrée de son sexe.

— Tu es délicieuse, murmura-t-il.

— Merci.

Il se pencha en avant et lui saisit les hanches.

— Je continue ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle d'un ton suppliant qui fit tressauter sa verge.

— J'ai tellement rêvé de cet instant, dit-il.

Il souleva l'une de ses jambes et déposa un baiser juste au-dessus de sa cheville. Sa peau douce et fraîche se réchauffa instantanément à son contact.

De nouveau, elle fut secouée d'un frisson.

De sa main libre, il repoussa l'autre jambe, pour écarter ses cuisses. Encore. Encore.

Un long gémissement de bête lui échappa. Douleur s'agitait, mais il paraissait satisfait, du moins pour le moment. Il embrassa le mollet de Danika et elle s'agrippa aux draps.

— Tu veux que... Je pourrais...

— Me faire mal ?

— Oui.

— Non. Pas question.

Il n'en pouvait plus de contempler son sexe. C'était de la torture, une souffrance presque physique qui suffisait amplement à entretenir son désir.

— Pas toi, ajouta-t-il.

Elle fronça les sourcils.

— Mais tu pourras tout de même éprouver du plaisir ?

— Oui, murmura-t-il. Oui.

Il l'espérait.

Il se pencha de nouveau vers elle, cette fois pour embrasser l'intérieur de sa cuisse. Elle laissa échapper un gémissement en se cambrant.

Encouragé, il fit remonter son autre main le long de l'autre jambe et s'arrêta à l'orée de son sexe.

— Je continue ?

— Reyes..., haleta-t-elle.

— Je continue ?

— Oui.

Il introduisit ses doigts en elle. Elle était tiède, étroite, délicieusement humide.

— Je savais que ce serait merveilleux, murmura-t-il.

Il se mit à aller et venir.

— Oui, oui..., gémit-elle.

*Pose ta bouche sur elle.*

Il n'aurait su dire si le désir de la goûter venait de lui ou de son démon, mais peu importait. Il se pencha sur elle en tremblant et fit glisser sa langue au milieu, de bas en haut. Elle avait un goût d'ambrosie, sucré, qui lui remplissait la bouche, et c'était d'autant plus exquis qu'elle s'agrippait maintenant à

ses cheveux et enfonçait ses ongles dans son cuir chevelu.

Il se retint de crier. Sa langue s'activait furieusement, de haut en bas et de bas en haut, tandis que ses doigts continuaient leur va-et-vient. C'était bon. Si bon. Le plaisir de la sentir sous lui, ouverte pour lui, était immense, et il se rendit compte brusquement que ses blessures avaient cicatrisé, qu'elles ne le faisaient plus souffrir, et qu'il continuait cependant à la désirer. Il en resta sous le choc. Encore un phénomène qu'il ne s'expliquait pas.

Puis il eut peur. S'il ne faisait rien pour son démon, celui-ci risquait de se manifester et d'exiger sa part du festin. Il décida de ne pas prendre le risque.

Il envoya une de ses mains en arrière, en sortant ses griffes pour se griffer le dos. Oui. Oui. C'était encore mieux avec un peu de douleur et de sang.

— Avec qui es-tu ? demanda-t-il.

— Ne t'arrête pas, supplia-t-elle.

— Avec qui es-tu ? répéta-t-il, plus durement.

— Avec toi.

— Comment est-ce que je m'appelle ?

— Reyes.

— C'est Reyes que tu désires ?

— Oui.

Il la caressait de plus en plus vite, tandis qu'elle poussait des gémissements qui le ravissaient. Puis elle se mit à le supplier. De poursuivre. De cesser. Il ne cessa pas, il poursuivit. Il glissa un troisième doigt en elle pour l'ouvrir un peu plus.

Et elle atteignit l'orgasme.

Ensuite, quand elle cessa de trembler, il se hissa pour se mettre à sa hauteur. Elle paraissait repue, elle avait les paupières mi-closes, mais ses yeux vert émeraude continuaient à briller de désir.

— Tu n'as pas...

— Non, coupa-t-il.

— Est-ce que tu vas pouvoir ?

— Ne t'en fais pas pour ça.

Il secoua la tête avec véhémence. Son corps brûlait de passion inassouvie. Et c'était douloureux. Il ferma les yeux pour

mieux goûter la sensation. Les femmes l'avaient fouetté, mordu, griffé, poignardé, mais aucune ne lui avait fait endurer un pareil tourment – un plaisir mêlé de douleur, discordante mélodie qui lui apporta un soulagement incroyable, plus profond que tout ce qu'il avait jamais connu.

— Tu es si beau, murmura Danika. Je voudrais te peindre, tel que tu es à cet instant.

— Je ne serais pas contre, répondit-il en ouvrant les yeux.

Il défit sans difficulté son soutien-gorge et, quand ses seins jaillirent, il resta saisi par la découverte d'une paire de tétons roses absolument parfaits.

Il en prit un dans sa bouche, puis il passa à l'autre, et, avec ce traitement, elle ne tarda pas à gémir et à le supplier de nouveau. Et lui à perdre la tête. Et Douleur à se manifester.

— Mets un préservatif, haleta-t-elle. Je veux te sentir en moi.

Il acquiesça en silence et tendit le bras pour attraper dans le tiroir de la table de nuit le paquet qu'il avait subtilisé à Paris. Il aurait bien voulu faire l'amour sans préservatif, mais il ne voulait pas planter la semence d'un démon dans le ventre de Danika.

— Ça y est ? demanda-t-elle, impatiente, en se frottant contre son érection.

— Je prends mon temps, dit-il.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— C'est une véritable torture, cette attente. Je croyais que tu n'aimais plus faire souffrir les gens.

Il eut un sourire espiègle.

— Je t'en prie, Reyes, gémit-elle.

Incapable de résister plus longtemps, il prit sa joue dans sa main et poussa, jusqu'à la garde, tout en laissant échapper un long râle de soulagement. Elle referma ses bras et ses jambes autour de lui, le retenant captif et, surtout, l'enveloppant de tout son être.

Et elle eut de nouveau un orgasme.

Encouragé par ses gémissements, il se mit à évoluer en rythme, comme il l'avait fait un peu plus tôt avec ses doigts. Il ne pensa plus à rien. À rien d'autre qu'à elle, à son corps parfait, à son odeur d'orage, à sa main qui lui caressait le dos. Plus rien

d'autre ne compta.

*Encore. Encore.*

Il l'embrassa violemment, plongea sa langue tout au fond de sa bouche. De nouveau, il sentit qu'elle le désirait, qu'elle fondait, qu'elle se réchauffait, et quelque chose de sa nature angélique dut se faufiler en lui, parce qu'il eut soudain l'impression que des étincelles éclairaient le fond de son âme, chassant les ombres qui l'habitaient.

*Encore !*

Elle gémit et, pour la troisième fois, il fut récompensé par l'odeur sucrée de son plaisir.

— Comment est-ce possible ? gémit-elle. On dirait que je ne peux pas me rassasier de toi.

Reyes explosa. Sans avoir eu besoin de se mutiler. Un petit coup de griffes avait suffi. Autant dire rien. Il gémit longuement quand sa semence lui échappa. Il eut l'impression que son esprit quittait son corps.

Puis il vit le paradis. Des nuages. Des ailes blanches. Un arc-en-ciel. Une lumière dorée. Un air frais le caressait. Il flottait. Libre et léger.

Après le dernier spasme de plaisir, il se laissa retomber sur Danika, haletant, sans force. Il ne flottait plus dans les nuages. Il ne voyait plus d'ailes blanches ni de lumière dorée. Il était en nage.

Sous lui, Danika tremblait.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— J'ai eu un orgasme.

D'une violence comme il n'en avait jamais eu.



## 20

Danika se pelotonna dans la tiédeur du corps de Reyes. Elle avait somnolé pendant des heures, plongée dans la béatitude, tandis qu'il dormait d'un sommeil de plomb. Il n'avait ni remué, ni émis le moindre son. Elle avait posé deux fois son oreille contre sa poitrine pour s'assurer que son cœur battait.

À présent, elle était parfaitement éveillée. Elle se sentait toujours aussi apaisée et repue, mais les pensées se bousculaient dans sa tête. Faire l'amour avec Reyes avait été... tout ce qu'elle aurait voulu éviter. Parfait, merveilleux, surprenant, sublime. Aucun homme ne lui avait donné autant de plaisir.

La moindre de ses caresses avait déclenché en elle une marée de désirs, une succession de vagues sans fin qui l'avaient transportée de plus en plus loin. Elle n'avait pas pu se tenir à distance comme elle l'avait prévu, n'engager que son corps. Leurs âmes aussi s'étaient réunies, et ç'avait été merveilleux. Elle ne le regrettait pas.

Il s'était littéralement volatilisé, au moment crucial... Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle tenta de se rassurer en se disant qu'elle devait se tromper. Sans doute avait-elle perdu pied quelques secondes.

Et, d'ailleurs, ce n'était pas ce qui la tourmentait.

À moins d'avoir fait semblant, il avait réellement eu un orgasme. Pourtant, elle ne lui avait pas fait mal. Elle s'était préparée à le servir, à lui donner ce dont il avait besoin. Pour être écoeurée d'elle-même et l'oublier plus aisément ensuite, pour qu'il se souvienne d'elle comme d'une amante hors pair, pour lui faire plaisir, pour qu'il ne l'oublie jamais – pas plus qu'elle ne l'oublierait.

Il lui avait assuré qu'il ne voulait pas de violence avec elle.

Elle aussi avait cru ne pas être attirée par la violence. Mais quand elle s'était retrouvée dans ses bras, avec sa bouche qui la dévorait, elle avait eu envie de satisfaire tous ses besoins.

D'autres femmes avaient su le faire. Pourquoi pas elle ?

Elle tourna la tête pour contempler le visage de son amant endormi. Pour la première fois, elle pouvait le dévisager tranquillement, sans le poids de son regard intense. Elle n'avait jamais remarqué que ses lèvres étaient si roses et charnues.

Elle allongea précautionneusement la main pour écarter de son front une mèche de cheveux. Il inspira un peu plus profondément. Le cœur de Danika se gonfla au point qu'elle eut l'impression qu'il prenait toute la place dans sa cage thoracique.

*Je tiens à lui.* Elle ne pouvait plus le nier.

Il avait pris soin d'elle. Il lui avait donné à manger, il lui avait fourni des vêtements et un toit. Il n'avait jamais cherché à lui faire de mal. Il s'était procuré des pinceaux et des couleurs pour lui installer un magnifique atelier. Il lui avait fait l'amour comme si elle comptait plus que tout au monde à ses yeux.

Sa force et son courage ne cessaient de la surprendre. Son passé la fascinait. Pour ne pas faire souffrir les humains, il n'avait pas hésité à s'enfermer pendant des années. Il éprouvait donc de la compassion pour les êtres vivants. Il était aussi plein de détermination. Il était possédé par un démon, mais il avait un cœur d'ange. Cette ambiguïté la ravissait et elle aurait volontiers passé le reste de sa vie à en étudier les nuances.

Oui. Elle tenait à lui.

Mais qu'est-ce que c'était que ce bourdonnement ?

Son regard fit le tour de la pièce. Sa joue était toujours posée contre le torse chaud de Reyes. Le bourdonnement augmentait de volume et elle comprit soudain qu'il sortait de la poche de son pantalon.

La peur la saisit au ventre. Un appel... Stefano... Son cœur se mit à battre. L'espace d'une seconde, elle regretta qu'il ne se soit pas trouvé au Club Destiny, quelques instants plus tôt. S'il avait été au nombre des chasseurs tués par Reyes... Puis elle se sentit coupable de souhaiter sa mort et se reprit.

Elle se glissa avec précaution hors du lit, tout en surveillant Reyes. Il ne remua pas un cil. Elle aurait presque souhaité qu'il ouvre l'œil, qu'il entende le téléphone, qu'il la sauve d'elle-même. Mais sans doute valait-il mieux qu'il continue à dormir. Elle était nue, les seins durcis par le froid, et il aurait suffi d'un seul regard de ses yeux de braise pour qu'elle fonde, pour qu'elle oublie les chasseurs.

Ses jambes tremblaient et elle faillit tomber en se penchant pour ramasser son pantalon.

Le bourdonnement continuait.

De nouveau, elle contempla Reyes, qui dormait toujours du sommeil du juste.

*Mais qu'est-ce qui te prend ? Ne fais pas ça.*

*Je n'ai pas le choix.*

Elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la salle de bains et referma doucement la porte derrière elle. Là, elle ouvrit le téléphone.

— Allô !, murmura-t-elle, la bouche sèche.

Une fois de plus, Stefano ne perdit pas de temps en formules de politesse.

— Vous êtes sortie du château.

C'était une affirmation, pas une question.

La veille, elle avait été soulagée d'apprendre que le château était surveillé par les chasseurs. Mais aujourd'hui...

— Oui, avoua-t-elle.

— Vous n'êtes donc plus enfermée dans une pièce.

— Non.

— Où êtes-vous, à cet instant ?

— Dans une salle de bains.

— Seule ?

— Oui.

— Vous êtes sûre que vous travaillez toujours pour nous, Danika ? Que vous n'avez pas oublié ce que je vous ai expliqué ? Pour l'amour du ciel, ces monstres veulent éliminer votre famille.

Elle eut l'impression qu'on lui passait un nœud coulant autour du cou.

— Oui, mais...

Elle s'interrompt, ne sachant que dire.

— Ils n'hésiteront pas à violer et à estropier votre mère s'ils en ont l'occasion. Et ensuite, ce sera le tour de votre sœur. Je vous rappelle qu'ils ont déjà tué votre grand-mère.

Tout en écoutant, elle secouait la tête en signe de dénégation.

— Nous allons vous sortir de là, poursuit Stefano. C'est plus prudent. Mes hommes m'ont appris que le dénommé Aeron ne songe qu'à vous massacrer. Nous ne voudrions pas qu'il vous arrive quoi que ce soit.

La sortir de là ?

— Vous avez l'intention de venir me chercher s'inquiéta-t-elle.

— Oui. Le plus tôt possible.

*Non !* Elle partait demain avec Reyes pour Oklahoma.

— Je ne peux pas... C'est... C'est impossible...

— Je ne vous demande pas votre avis, Danika. Nous nous préparons déjà à entrer dans le château pour vous sauver malgré vous. Nous ne sommes pas comme les Seigneurs de l'Ombre. Une vie humaine a de l'importance, pour nous.

Ils prévoyaient d'entrer dans le château ? Non ! Reyes et ses compagnons se battraient. Ce serait un carnage. Elle s'efforça de ne pas paniquer, mais son sang se glaçait déjà dans ses veines et un son aigu résonnait à ses oreilles comme une alarme.

— Si vous pensez que je travaille pour eux, pourquoi me prévenir et chercher à me sauver ? demanda-t-elle.

— Pour vous faire entendre raison. Tout le monde peut commettre une erreur. Je suppose qu'ils vous ont menti et qu'ils ont réussi à vous convaincre qu'ils ne s'en prendraient ni à vous ni à votre famille, en échange de votre collaboration.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il n'était pas loin de la vérité.

— Vous serez prête à nous suivre ? demanda-t-il.

Il n'était plus question de temporiser, il fallait choisir son camp. À sa grande surprise, elle n'hésita pas une seconde. Les arguments de Stefano auraient dû la convaincre, et pourtant son instinct lui disait que quelque chose sonnait faux dans ce discours. Elle ne ressentait plus la moindre colère contre Reyes. Il ne restait rien de la haine qu'elle avait éprouvée pour lui. Il lui

inspirait un sentiment qu'elle n'identifiait pas clairement. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il s'agissait de quelque chose de doux et d'intense à la fois. Et, pour retrouver sa famille, c'était sur lui qu'elle comptait. Pas sur les chasseurs.

— Oui, mentit-elle.

— Vous prenez la bonne décision, commenta Stefano d'un ton visiblement soulagé. Ils sont combien, dans le château ?

— Ils sont tous là, mentit-elle de nouveau.

Elle espéra que Stefano n'avait pas vu partir ceux qui s'étaient absentés. Ses jambes ne la soutenant plus, elle se laissa tomber sur le siège des toilettes et se courba en deux, les coudes sur les genoux. L'une de ses mains tenait toujours son téléphone, et de l'autre elle se massait la tempe, pour lutter contre la migraine.

— Ils sont armés jusqu'aux dents, dit-elle. Vous ne devriez pas prendre le risque d'entrer. Je pourrais sortir, ce serait plus simple.

— Vous n'êtes pas entraînée pour ce genre de manœuvres. Je préfère que nous prenions ça en charge.

*Zut ! Comment le faire changer d'avis ?*

— Vous pouvez vous rendre sur le toit sans vous faire remarquer ? demanda Stefano.

— Je... Je... Peut-être... Quand ?

— Dans une heure.

Une heure ? Est-ce que Reyes aurait le temps de prévenir Lucien ? Et Lucien de ramener les autres ici ? Elle se sentit gagnée par le vertige.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

— Ne me décevez pas, Danika. Et n'oubliez pas l'importance de l'enjeu.

Il raccrocha et elle referma le téléphone, mais elle demeura quelques secondes courbée en deux, incapable de se redresser. Une erreur pouvait coûter sa liberté à Reyes. Et sa vie...

— Intéressante conversation..., fit une voix dure.

Elle sursauta. Reyes se tenait dans l'embrasure de la porte, avec une expression indéchiffrable, négligemment adossé au battant, un bras derrière le dos. Il n'avait pas pris le temps de fermer la braguette de son jean. Il était torse nu. Elle put

constater que ses cicatrices avaient disparu.

— Ce n'est pas ce que tu crois, se défendit-elle. Je te le jure.

Il haussa un sourcil.

— Tu ne parlais pas avec un chasseur ?

Elle sursauta et se redressa d'un bond.

Reyes lui lança un T-shirt, sans la regarder.

— Habille-toi, dit-il. Lucien est là. Il veut te parler.

Elle attrapa le vêtement et l'enfila à la hâte. Le temps de le faire passer par-dessus sa tête, et Reyes n'était plus là.

Le T-shirt lui arrivait aux genoux, mais elle se sentit tout de même nue et exposée quand elle entra dans la pièce. L'air froid lui glaçait les jambes.

— Reyes... J'essayais de t'aider. Il faut que tu me croies.

Elle s'arrêta net en apercevant Lucien. Il était vêtu et armé pour la bataille. Il était aussi couvert de sang. Reyes se tenait près de lui et ils la fixaient tous deux avec intensité.

— Écoutez... Je suis censée espionner pour le compte des chasseurs. Le chef du groupe qui m'a envoyée ici se nomme Stefano. Dean Stefano. J'avais accepté de l'aider parce qu'il m'avait promis de protéger ma famille. Il disait qu'il fallait vous détruire. Mais, une fois ici, je n'ai pas pu. Je n'ai parlé que deux fois avec Stefano et je ne lui ai rien appris d'utile.

— C'est tout ? demanda Reyes d'un ton étonnamment calme.

Elle acquiesça.

— Très bien. On peut passer à autre chose. J'ai dit à Lucien que nous n'étions pas les seuls gardiens des démons de la boîte de Pandore. Est-ce que tu sais quelque chose à propos des autres gardiens ?

Elle secoua la tête.

— Tu ne sais rien sur ceux qui occupaient la prison des dieux quand nous avons ouvert la boîte ? insista-t-il.

— Tu ne m'as pas laissée finir, Reyes, reprit-elle avec agacement. Je dois te parler d'un problème bien plus important. C'est une question de vie ou de mort.

Il plissa les yeux et attendit la suite.

— Les chasseurs s'apprêtent à attaquer le château. Ils seront là dans une heure, peut-être moins.

— Tu peignais, tout à l'heure, reprit Reyes comme s'il n'avait

pas entendu. Tu pourrais nous montrer ton tableau ?

Le regard de Danika passa de Lucien à Reyes. Qu'est-ce qu'il leur arrivait ? Elle venait de leur avouer que les chasseurs s'apprêtaient à attaquer, mais Reyes n'avait fait aucun commentaire et il ne s'intéressait qu'à son dernier tableau.

— J'aurais voulu venir plus tôt, mais j'avais des âmes à conduire, intervint Lucien. Je me suis transporté dans votre atelier pendant que vous étiez en train de peindre, Danika. J'ai juste jeté un coup d'œil sur votre toile. Je voudrais la voir. C'est important.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne vous inquiétez pas de l'attaque imminente des chasseurs, répliqua Danika d'un ton désolé. Ils veulent vous capturer et attirer vos démons hors de vous. Ils cherchent la boîte de Pandore.

Une lueur sombre passa dans les yeux de Reyes. Inquiétante, mais fascinante.

— Torin surveille toute la colline avec ses caméras. Il a déjà repéré plusieurs chasseurs et les a évacués.

« Évacués »... c'est-à-dire tués. Danika se tint le ventre pour lutter contre la nausée.

— Stefano m'a donc menti. Ils sont déjà en train d'attaquer ?

— Oui, il vous a menti, répondit Lucien. Parce qu'il n'a plus confiance en vous. Je parie qu'il vous a demandé de monter sur le toit ?

Elle acquiesça, un peu étourdie.

— Il vous a demandé de monter sur le toit en espérant que vous feriez le contraire. Ses hommes ont pour mission de vous enlever dès que vous ferez un pas dehors. Danika... mes compagnons ont besoin de moi pour affronter les chasseurs. Je suis pressé. Dites-moi tout ce que vous savez au sujet de la boîte de Pandore, sans omettre aucun détail. Je vous en prie. C'est important.

Elle se concentra sur lui. Il lui était plus facile de fixer Lucien que Reyes. Lucien, au moins, ne lui donnait pas des palpitations.

— J'ai déjà dit à Reyes tout ce que je savais au sujet de la boîte de Pandore, c'est-à-dire presque rien.

— Vous savez où elle se trouve ? Où vivent les autres

gardiens des démons ? S'ils sont toujours en prison ?

— Non, je ne sais rien de tout cela. Rien.

— Et votre grand-mère, elle saurait ?

— Il faudrait lui poser la question. Si elle est toujours en vie...

Lucien inclina la tête de côté et la contempla d'un air songeur.

— Paris a eu une vision vous concernant, dit-il. Ses étranges yeux dépareillés se mirent à tourner dans leurs orbites, comme pour l'attirer à lui, et une entêtante odeur de rose satura la pièce.

— Il vous a vue, souriante, tenant dans vos mains la boîte de Pandore.

Elle éclata de rire.

— C'est grotesque ! dit-elle.

— Si vous savez quelque chose..., murmura Lucien en s'approchant lentement.

Elle aurait voulu fuir, mais ses pieds semblaient rivés au sol. Puis elle ne songea même plus à fuir. Lucien ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres d'elle et ses effluves de rose pénétraient chacune de ses cellules. Son esprit s'envola dans les nuages. Ses muscles se détendirent.

*Je ferai tout ce qu'il voudra.*

— Que savez-vous, Danika ? Dites-le-moi.

— Rien, murmura-t-elle.

Sa tête trop lourde l'entraînait en avant. Elle allait tomber, mais peu lui importait, elle ne tenta pas de résister.

Reyes la rattrapa par la taille, de justesse. Il était chaud. Si chaud. Il la réchauffa aussitôt. Comme toujours.

— Ça suffit, Lucien, dit-il.

— Reyes ! protesta Lucien d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

— Pas question, répliqua Reyes.

— Je ne t'ai pas trahi, murmura-t-elle à Reyes.

Elle posa la joue contre son torse, en espérant qu'il la croyait. Elle venait tout juste de s'avouer qu'elle tenait à lui. Elle ne voulait pas le perdre. Pas maintenant.

— Je sais, répondit-il en lui caressant la hanche.



— Tu sais ?

— Oui.

— Mais pourquoi étais-tu en colère quand tu m'as surprise dans la salle de bains ?

— Je n'étais pas en colère.

— Tu es parti sans rien me dire. Sans même me regarder.

— Mon ange, murmura-t-il en soupirant.

Il la prit par le menton et l'obligea à lever la tête vers lui.

— C'est la première fois que j'éprouve un tel sentiment envers une femme et je suis un peu démuni. Cela m'a fait mal que tu parles avec un chasseur. J'ai eu peur pour toi et je ne voulais pas t'inquiéter. J'ai compris que tu cherchais à me protéger quand tu as prétendu que nous étions tous ici. L'ennui, c'est qu'en voulant arranger les choses tu les as aggravées.

— Je ne comprends pas.

— Ils pensent que nous sommes nombreux, ils vont attaquer en masse.

Elle se sentit glacée.

— Je suis désolée. Je ne pensais pas. Je croyais...

Elle soupira.

— Espérons que Stefano ne m'aura pas crue, puisqu'il n'a pas confiance en moi, d'après ce que dit Lucien.

— Je vais rapatrier les autres ici, répondit Lucien. Nous devons nous préparer au pire.

Ils allaient donc vraiment se battre.

— Ne t'inquiète pas, assura Reyes en la voyant pâlir. Tout se passera bien. Et à présent, montre-nous ton tableau. Je t'en prie, va le chercher. Nous tenons à le voir.

Elle acquiesça, juste au moment où la sonnerie du téléphone retentit, résonnant entre les murs de pierre.

Lucien plongea la main dans sa poche en fronçant les sourcils.

— Oui, dit-il d'un ton sec en portant son téléphone à l'oreille.

Puis il écouta en silence.

— Sabin s'impatiente, déclara-t-il en raccrochant.

— Je reviens tout de suite, dit Danika.

Elle sortit en courant et alla décrocher le tableau qu'ils réclamaient. Elle le contempla quelques secondes, embrassant

d'un regard les vives couleurs, puis les personnages. Dans la moitié supérieure du cadre, deux hommes et une femme vêtus de longues tuniques blanches étaient installés sur des trônes et fixaient d'un air condescendant le groupe qui évoluait sous eux : une armée d'hommes avançant dans une mer de sang et menée par un homme d'une saisissante beauté, avec des ailes d'ange et des cornes de diable.

Cet ange cornu avait un papillon tatoué sur le ventre, comme Reyes et ses compagnons.

Le tableau n'étant pas sec, elle le transporta avec précaution jusqu'à la chambre et le posa à terre pour le leur montrer.

— Voilà, dit-elle.

Ils poussèrent tous deux un cri de surprise.

— Quoi ? dit-elle.

— Vous savez qui sont ces êtres ? demanda Lucien.

— Non.

Elle ne le savait pas. Elle ne savait d'ailleurs rien. Elle se contentait de représenter ce qu'elle voyait en rêve.

— Pour moi, ce sont simplement des personnages de mes cauchemars.

— Au milieu, en haut, c'est Cronos, le roi des dieux. Il est entouré d'Atlas et de Rhéa. Et, en bas, les hommes qui avancent dans un fleuve de sang, ce sont des chasseurs.

— Et à la tête de cette armée de chasseurs, c'est Galen, notre ancien compagnon, gardien de l'Espoir, compléta Reyes en échangeant un regard avec Lucien.

— Je n'arrive pas à y croire, dit celui-ci. Ce serait donc Galen qui dirigerait les chasseurs.

Il secoua la tête.

— Je n'aurais jamais cru. Je... Pourquoi des chasseurs suivraient-ils un démon ?

Reyes tendit le bras pour effleurer les ailes de Galen, puis il se rendit compte que la peinture n'était pas sèche et retira précipitamment sa main.

— Nous parlions justement de lui il y a quelques heures, Danika et moi, fit-il remarquer d'un ton rêveur. Et franchement, Lucien, je n'y comprends rien moi non plus.

— Nous réfléchirons à ça plus tard, conclut Lucien. Ce n'est

pas le moment. Je dois ramener les autres ici au plus vite.

Il jeta un rapide coup d'œil du côté de Danika.

— Dis-le-lui. Il faut qu'elle sache.

Et il disparut.

— Il faut que je sache quoi ? demanda Danika d'un ton angoissé.

Le visage de Reyes exprimait soudain une impressionnante détermination.

— Ashlyn a entendu quelque chose à propos des objets que nous cherchons. Nous savons que le deuxième permet de voir l'enfer et le paradis.

Elle fronça les sourcils.

— De quoi parles-tu ?

— De toi.

Il la contempla fixement et elle s'accrocha à ce regard pour ne pas tomber.

— Tu es cet objet, Danika. Tu es l'Œil qui voit tout. C'est pour cette raison que les chasseurs viennent te chercher. Ils te veulent. Et ils feront tout ce qu'il faut pour t'obtenir.

## 21

Quand Sabin arriva au château, les chasseurs grimpaient déjà le long de la colline. Lucien le déposa dans la chambre de Torin, celle où étaient installés les écrans de contrôle du système de surveillance. Sabin constata que les Seigneurs de l'Ombre s'y trouvaient déjà – saut Aeron, toujours enfermé dans le donjon. Il manquait également Reyes.

— Une explosion ? demanda Torin d'une voix excitée.

— Oui, c'est ça, envoie-les en enfer, grommela Maddox en crispant sa main sur une lame dentelée. Un bon chasseur est un chasseur mort.

— Non, dit Lucien en tirant l'oreille de Maddox. S'ils arrivent à passer les fosses, les filets et les flèches, laisse-les entrer. Une explosion tuerait les innocents qui se promènent sur la colline. Je ne suis pas d'accord.

Les narines de Maddox frémirent.

— Ashlyn...

Lucien lui donna une chiquenaude.

— J'ai déjà transporté les femmes dans un endroit sûr. Elles ont protesté, mais je n'ai rien voulu savoir. Anya la protège, elle ne risque rien.

Maddox se calma aussitôt.

— Très bien, dit-il.

— Si on laisse entrer les chasseurs, notre château sera entièrement repeint en rouge et je n'ai aucune envie de faire le ménage, gémit Paris. Et comme Aeron est enfermé, je sais que c'est sur moi que ça va tomber.

— J'ai combattu les chasseurs bien plus longtemps que vous, coupa Sabin. Croyez-moi, il vaut mieux les affronter ici, au château, plutôt qu'à proximité des humains. Ils n'hésiteront pas

à utiliser des innocents. Les femmes et les enfants font de merveilleux boucliers.

— Et dire qu'ils prétendent se battre pour le bien de l'humanité ! ironisa Cameo.

Sabin serra les dents. Il aurait fallu bâillonner cette femme. Jamais il ne pourrait s'habituer à sa voix geignarde.

— Tout ça est très amusant, commenta William en se frottant les mains.

Sabin lui jeta un regard mauvais. Qu'est-ce qu'il fichait ici, celui-là ? Qui l'avait invité ?

— Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta présence ? demanda-t-il d'un ton âpre.

Lucien prit un air sévère.

— Ce guerrier est notre invité et il nous sera très utile dans une bataille, fit-il sèchement remarquer.

Mais il n'avait pas l'air ravi, et Sabin était prêt à parier qu'il souhaitait que l'invité en question soit éliminé pendant ladite bataille.

— Ce sera plus dur que tout ce que nous avons connu jusqu'à là, poursuivit Lucien.

— Et pourquoi cela ? S'étonna Sabin.

— Je viens d'apprendre que les chasseurs sont dirigés par Galen, notre ancien compagnon.

— Galen ? S'esclaffa Sabin. Tu plaisantes ?

Les autres rirent aussi, mais leur hilarité avait quelque chose de forcé.

Sabin donna une grande claque amicale sur l'épaule de Lucien.

— Nous n'avons pas entendu parler de Galen depuis des milliers d'années.

Lucien secoua la tête. L'intensité de son regard ne laissait aucune équivoque. Il était on ne peut plus sérieux.

— Ce n'est pas une plaisanterie, dit-il. Danika est l'Œil qui voit tout. Nous l'avons compris en regardant l'un de ses tableaux. Les chasseurs viennent pour l'enlever. Ils la veulent.

Le ton sérieux de Lucien convainquit aussitôt Sabin. Galen était donc responsable de tout. Le compagnon d'autrefois était devenu leur pire ennemi.

C'était Galen qui avait eu l'idée de distraire Pandore pour lui dérober la précieuse boîte contenant les démons. Soi-disant pour montrer aux dieux qu'ils avaient commis une erreur en la lui confiant.

« Nous sommes leur garde rapprochée, leurs guerriers d'élite, et nous avons largement prouvé notre valeur, avait-il dit. Jamais ils n'auraient dû laisser cette boîte à une femme. Et nous allons le leur prouver. »

Cameo avait mal pris la remarque et avait griffé Galen au visage, lequel s'était contenté d'en rire. Mais Cameo était surtout mécontente que Pandore ait été choisie plutôt qu'elle, aussi s'était-elle ralliée à la cause de ses compagnons. Et ils avaient préparé leur intervention, sûrs de leur victoire.

Ce qu'ils ignoraient, c'était que Galen projetait de les trahir. Il avait quelque chose à venger. Et ce quelque chose était sans rapport avec la boîte de Pandore : il jalousait Lucien qui avait été nommé capitaine de la garde des dieux, chef des guerriers immortels. Plus tard, seulement, ils avaient compris que Galen les avait utilisés et trahis. Pendant qu'ils se préparaient à subtiliser la précieuse boîte, lui mobilisait l'armée de Pandore dans le but de les faire échouer et de capturer les démons, pour se donner le beau rôle et amener les dieux à reconnaître et à récompenser ses mérites.

Au début, tout s'était bien passé. Comme prévu, Paris avait réussi à séduire Pandore et à s'isoler avec elle – déjà à cette époque, aucune femme ne savait lui résister. Pendant ce temps, les autres s'étaient furtivement approchés de la boîte. Mais dès qu'ils avaient posé la main dessus, les gardes de Pandore, menés par Galen, les avaient attaqués.

Durant l'affrontement qui avait suivi, la boîte avait été ouverte et les démons relâchés – démons qu'il avait été impossible de maîtriser ensuite, d'autant plus que la boîte avait disparu. Ces démons avaient dévoré les gardes de Pandore, affamés qu'ils étaient par des siècles d'enfermement. Sabin n'oublierait jamais les hurlements des pauvres gardes...

Les dieux, informés du rôle joué par Galen dans l'affaire, l'avaient condamné à recevoir le démon de l'Espoir. Sabin avait toujours jugé la punition trop douce, mais Galen s'était enfui et

il n'avait pu se venger de lui.

Aujourd'hui, il tenait peut-être sa revanche.

— Comment ose-t-il ? rugit Strider. Ça ne lui suffit pas de nous avoir trahis ?

— S'il dirige les chasseurs, il y a de fortes chances pour que ce soit lui qui tire les ficelles de l'institut pour lequel travaillait Ashlyn, fit remarquer Maddox. Elle m'a dit un jour que personne n'avait jamais vu le président.

Il interrogea ses compagnons du regard.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

Sabin haussa les épaules.

— C'est possible. Ce serait vraiment comique qu'un démon dirige les chasseurs. Comment s'y est-il pris pour qu'ils ne soupçonnent pas qu'il était l'un des gardiens des démons de la boîte de Pandore ? Et pourquoi s'acharnerait-il sur nous ?

— Pourquoi nous a-t-il incités à dérober la boîte de Pandore pour nous trahir ensuite ? rétorqua Strider. Il veut notre peau. Peu importe le prix à payer.

— C'est marrant d'entendre ça de la bouche de la Guerre, fit remarquer Maddox.

— Il veut peut-être nous écraser, écraser ensuite les dieux et régner sur l'Olympe.

Sabin serra le manche du poignard suspendu à sa ceinture.

— Peu m'importent ses motivations. Si vous ne vous trompez pas, nous allons avoir une charmante réunion de famille... Je me réserve la tête de Galen. Son crâne irait merveilleusement bien sur ma table de nuit. Il m'éviterait de me lever pour pisser.

Paris lui jeta un regard narquois.

— C'est moi le clown de service, pas toi. Mais, au risque de te décevoir, je dirai que je n'ai pas grand espoir que le démon de l'Espoir fasse une apparition.

Torin battit des mains en riant.

— Excellent jeu de mots. De plus, je pense que tu as raison. Galen a pris soin jusque-là de rester dans l'ombre, il n'y a donc aucune raison pour qu'il se dévoile aujourd'hui.

— On devrait lui envoyer une carte d'invitation, intervint Strider. Et, par carte, j'entends le corps des chasseurs dans des sacs à glissière.

— Très mauvaise idée, commenta Gideon en se frottant les mains. Aucun intérêt.

Il voulait dire, bien sûr, qu'il jugeait l'idée excellente.

— Alors ? dit Torin en faisant voleter ses doigts au-dessus de son clavier. On laisse entrer les chasseurs ou pas ? Je vous rappelle qu'ils veulent Danika parce qu'ils savent qu'elle est l'Œil qui voit tout, et qu'ils espèrent qu'elle va les aider à retrouver la boîte de Pandore, boîte qui leur permettra de nous éradiquer de la surface de la Terre. Les laisser pénétrer dans la place, c'est mettre Danika en danger.

Sabin secoua la tête.

— Pas du tout, parce que Reyes va partir avec elle, déclara Sabin. Les chasseurs ne la trouveront pas ici.

— Je n'arrive pas à comprendre comment cette femme peut être un objet de pouvoir, fit remarquer Cameo.

— Bon sang ! s'exclama William. Ta voix est vraiment insupportable. Tu pourrais te taire, le temps que je sorte de la pièce ? Vraiment... c'est sérieux. Tu es la seule femme au monde qui me répugne à ce point.

Elle lui lança un regard noir.

— Tu ferais mieux de la fermer, intervint Torin qui ne souriait plus. Sinon, tu pourrais bien te retrouver dans l'un des sacs à glissière de Strider.

Le regard de Cameo changea. Sabin crut même qu'elle allait sourire.

— Ashlyn dit que les objets de pouvoir sont protégés par l'Hydre de Lerne, reprit-elle. Et Anya le confirme. Or, rien ne protège cette femme.

— Peut-être que l'Hydre la gardait autrefois, suggéra Sabin. Danika vivait peut-être dans la Grèce antique... Je sais qu'elle n'est pas immortelle, mais on peut envisager qu'elle ait été réincarnée. Ou bien le don qu'elle possède s'est transmis dans sa famille de génération en génération. Ça expliquerait pourquoi les dieux tenaient à éliminer toutes les femmes Ford. Ou alors... c'est Reyes, l'Hydre. Vous avez vu comment il la regarde ?

Il y eut un temps de silence, puis quelqu'un gloussa.

— Tu as raison, ricana Lucien. Reyes pourrait bien être l'Hydre de Danika. Et pour ce qui est des chasseurs, laissons-les



entrer. Je préfère que nous les attendions ici.

Torin acquiesça, tout en continuant à manœuvrer ses touches.

Sabin trépignait déjà d'impatience à l'idée de combattre. Il contemplait fixement les huit écrans qui couvraient l'ensemble de la colline. La nuit était tombée depuis longtemps et seuls quelques rayons de lune parvenaient à filtrer à travers l'épaisse toison des arbres.

Les chasseurs s'étaient vêtus de noir et avaient grimé leur visage pour l'assombrir. Mais ils ne pouvaient échapper aux détecteurs à infrarouges placés par Torin. On distinguait nettement le halo rouge de leur silhouette.

— Merde ! s'exclama William. On dirait une invasion de sauterelles. Ils sont au moins des centaines.

— Tu as peur ? demanda Sabin d'un ton railleur.

— Non. Je prends mon pied, figure-toi.

La réponse plut à Sabin.

— Ils atteindront le château dans combien de temps ? demanda Strider qui se dandinait d'un pied sur l'autre.

Torin haussa les épaules et ses longs cheveux blancs caressèrent sa peau nue.

— Quatre minutes. Peut-être trois. Tout dépend de leur degré d'intelligence. Quelques-uns sont déjà tombés dans nos fosses et d'autres ont été atteints par des flèches empoisonnées.

— Ils ne vont pas tous se présenter à la porte principale, fit remarquer Sabin. Ils prévoient probablement de se séparer. Je suis prêt à parier que certains d'entre eux tenteront d'escalader les murs, pour entrer par les fenêtres. Sans compter qu'ils vont envoyer un hélicoptère sur le toit, au cas où Danika obéirait à Stefano et les y attendrait.

— Dans ce cas, séparons-nous aussi, proposa Lucien. Je prends l'arrivée par la colline avec mes hommes et William. Sabin, ton groupe et toi vous resterez dans le château pour accueillir comme il se doit ceux qui parviendraient à entrer.

Sabin sourit.

— On ne peut pas dire que tu nous laisses le gros de la troupe. Je comprends maintenant pourquoi je t'aime.

Un concert de gloussements accueillit son reproche, comme

il s'y était attendu. Lucien sortit avec son groupe. Ils vivaient dans ce château depuis des milliers d'années. Ils connaissaient les meilleurs endroits pour se poster en embuscade et les passages secrets dont il fallait protéger l'entrée.

Sabin dut donc s'incliner.

— Et si nous libérions Aeron ? proposa-t-il. C'est un bon guerrier, il nous serait utile.

— Certainement pas, protesta Torin. Il chercherait à nous faire la peau, tout comme les chasseurs. Tu as peur d'être perdu dans le château ? Ne t'en fais pas pour ça. Mettez votre téléphone sur vibreur. J'ai placé des caméras à chaque étage. Je vous préviendrai dès que l'ennemi entrera, pour vous dire où il est.

— Comment ai-je pu te laisser partir, autrefois ? demanda Sabin. Tu es un homme précieux.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, rétorqua Torin. J'avais décidé de suivre Lucien et tu n'aurais pas pu m'en empêcher.

— Des mots, tout ça, du blabla, ricana Sabin.

Il se tourna vers ses hommes et leur désigna du menton la porte donnant sur le couloir.

— Allons-y, dit-il.

Ils acquiescèrent en silence et sortirent tout en réglant leur téléphone sur vibreur. Sabin franchit la porte en dernier, mais il prit la tête du groupe dans le couloir, et se mit à avancer à grands pas vifs et décidés.

— C'est un bon jour pour mourir, dit Kane.

*Pour les chasseurs, oui.* Sabin rangea son téléphone dans sa poche et prit son 9 mm dans une main, tout en allongeant les doigts de l'autre main en faisant craquer ses articulations.

— Vous croyez que nous allons affronter le groupe de Stefano ? demanda Strider.

— J'espère bien, répondit Gideon. Il n'y a que Stefano qui m'intéresse.

— On s'en fout, fit remarquer en même temps Kane. Quelle importance que Stefano soit du nombre !

— Moi je ne m'en fous pas, rétorqua Sabin. Stefano est à moi. Si vous le voyez, laissez-le-moi. Gideon, tu prends la salle de repos, dit-il. Tu sais quoi faire.

— Non, je n'en ai pas la moindre idée, répondit Gideon en prenant la direction de la salle de repos.

— Kane. Couloir nord.

Kane acquiesça et bifurqua au nord. Une ampoule éclata quand il passa sous l'un des lustres, envoyant des débris de verre dans toutes les directions. Il y eut un grésillement, un juron étouffé, une deuxième ampoule claqua.

On ne pouvait décidément l'emmener nulle part ; il faisait des dégâts partout où il passait.

— Cameo...

Sabin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'adresser à Cameo. Mais elle n'était pas avec le groupe. Agacé, il se passa la langue sur les dents. En ce moment, elle disparaissait souvent.

— Amun. Couloir sud.

Pas de réponse. Pas même un signe de tête. Mais Amun prit la direction indiquée.

— Dans deux petites minutes la fête va commencer, annonça Strider. Je ne pense pas que Lucien et son groupe arriveront à les empêcher d'entrer.

— Pourquoi deux minutes ? demanda Sabin en le regardant d'un drôle d'air. Comment le sais-tu ?

— J'ai un radar interne.

Au même moment, un formidable bruit de verre brisé résonna dans le château. Sabin et Strider échangèrent un sourire entendu.

— Ton radar est déréglé, fit remarquer Sabin. C'est maintenant que ça commence.

Il prit en main un deuxième revolver, en appréciant le poids rassurant du métal.

— Tu prends le couloir ouest, je vais à l'est, dit-il.

Strider acquiesça.

— Sois prudent ! cria Sabin tout en se mettant à courir dans la direction opposée à la sienne.

Une autre fenêtre vola en éclats, cette fois juste au-dessus de sa tête. Son portable vibra dans sa poche. *Trop tard, Torin*, songea-t-il. Un moment plus tard, trois hommes suspendus à des cordes de rappel firent irruption par le cadre vide de la

fenêtre, accompagnés par une rafale de vent.

Il croisa les poignets et tira, arrosant littéralement les trois hommes de balles. Ils se contorsionnèrent en poussant des hurlements et tombèrent comme des mouches.

Sabin contempla leurs cadavres pendant quelques secondes avec une profonde satisfaction. Mais ce bref affrontement n'avait pas rassasié son démon, la Crainte voulait participer.

— Amuse-toi bien, lui dit-il.

Aussitôt, son esprit se déchira, signe que la Crainte quittait sa prison pour chercher des victimes. Sabin fut pris d'un vertige, mais se ressaisit aussitôt. Ce n'était pas le moment de se laisser distraire.

Deux chasseurs se présentaient déjà par la même fenêtre. Il les abattit sans la moindre difficulté, comme les premiers. Il n'avait fait que ça toute sa vie. Tuer, se battre. Depuis toujours, il savait qu'on ne manifestait pas de pitié envers un ennemi. Il avait été créé pour ça. Pour tuer. Pour se battre. Pour faire la guerre. Et il la fera jusqu'à son dernier souffle.

Il entendit un bruissement derrière lui et fit volte-face en tirant. Deux autres chasseurs tombèrent en avant, tout en hurlant de douleur. Une main effleura sa botte et les doigts désormais sans vie de cette main laissèrent s'échapper une grenade déjà dégoupillée. Rapide comme l'éclair, Sabin la ramassa et la lança dehors, en priant pour qu'elle ne blesse pas l'un de ses compagnons – mais il n'avait pas le choix, il valait mieux qu'elle explose à l'extérieur.

— Attention ! hurla-t-il.

L'explosion ébranla les fondations du château. Il y eut du feu, de la fumée, des cris, des bruits de pas. Un courant chaud balaya le couloir, transportant des débris. Une branche d'arbre atteignit Sabin en plein visage.

En bondissant par-dessus les corps pour avancer, Sabin se rendit compte que l'un des chasseurs était encore en vie. L'homme éleva lentement son revolver, le sourire aux lèvres.

— Pas de pitié, murmura-t-il. C'est bien votre credo, non ?

Puis il tira.

La balle alla se ficher dans la cuisse de Sabin.

— Chien !

L'homme avait tiré presque à bout portant et il avait probablement réduit ses muscles en bouillie.

Il vida rageusement son chargeur sur le corps étendu du chasseur.

— Oui, c'est mon credo, répondit-il.

L'homme rendit son dernier souffle quelques secondes plus tard, en vomissant du sang.

*Tu n'es pas de taille,* murmura la Crainte.

Il s'adressait à un chasseur au-dehors. Il avait donc trouvé à s'occuper.

*Les Seigneurs de l'Ombre vont te tuer. Tu ne verras plus jamais le soleil se lever.*

Sabin entendit la réponse de l'homme, aussi clairement que si celui-ci s'était trouvé près de lui.

*Non, je suis fort et entraîné. Je peux les combattre.*

*Mais tu es mort de peur. Ils sentent ta peur. Ils vont t'attaquer et te traiter comme un animal. Et s'ils décidaient de...*

Sabin ferma son esprit aux murmures du doute et recula prudemment jusqu'à la fenêtre, sans cesser de surveiller le couloir. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Pas de chasseurs en vue. Personne à abattre. Dans le couloir non plus.

Il soupira et baissa les yeux vers sa blessure. Son pantalon imbibé de sang lui collait à la peau, un trou béant marquait l'entrée de la balle. Il voulut le tâter pour évaluer les dégâts, et poussa un cri de douleur. C'était pire que ce qu'il avait cru. Il fit lentement glisser sa main derrière sa cuisse et sentit un deuxième trou sous ses doigts. La balle avait traversé. Elle n'était plus à l'intérieur. Tout bien considéré, ce n'était pas si grave que ça...

Il déchira un bout de sa chemise pour le nouer autour de la blessure et arrêter le flot de sang.

*Comment se débrouillent les autres ? Les chasseurs sont beaucoup plus nombreux que vous... Il ne faudrait pas que...*

— Tais-toi, ordonna-t-il à son démon.

*Les chasseurs se sont entraînés à résister au doute,* reprit la Crainte. *Seuls quelques-uns étaient réceptifs et ils sont morts.*

— Je compatis, répondit Sabin. Mais ce n'est pas une raison

pour t'en prendre à moi. Je te rappelle que tu n'as pas intérêt à me tuer. Si tu me quittais, tu risquerais de devenir fou, ou pire, d'être de nouveau enfermé dans la boîte de Pandore.

Il sentit une violente douleur à l'arrière du crâne quand la Crainte se démena en protestant.

*Pas la boîte ! Non ! Non !*

— Calme-toi et il ne t'arrivera rien, ordonna Sabin.

La Crainte se tut aussitôt et Sabin n'entendit plus que le bruit des tirs, le sifflement des balles, les cris étouffés des humains, le choc du métal contre la peau et les os. Il se pencha de nouveau à la fenêtre et tenta de percer les ténèbres, en prenant soin de rester dans l'ombre. Il put distinguer des éclats métalliques – ceux des lames et des étoiles à lancer – décrivant des cercles dans les airs avant d'atteindre leur cible. Et là, allongé, ce n'était pas Maddox ?

Maddox se redressa en repoussant les cadavres qui le recouvraient. Puis il se tourna et fit signe à quelqu'un qui se trouvait derrière lui. C'était Reyes, lequel tenait une femelle humaine par la taille. Ils firent quelques pas dans le clair de lune et disparurent dans l'ombre.

*L'Œil qui voit tout... Heureusement que Lucien m'a empêché de la tuer...*

Le portable de Sabin vibra de nouveau dans sa poche. Au moment où il s'apprêtait à le sortir, il entendit un bruit de pas derrière lui et fit volte-face. *Trop tard*. Quatre chasseurs avançaient dans sa direction en sortant leurs armes.

— J'en ai trouvé un ! entendit-il hurler.

— Laissez-le-moi.

— Non, il est à moi. Voilà pour mon fils, démon !

Une pluie de balles s'abattit sur lui. Il fut touché à l'épaule, au ventre, et aussi à la cuisse, tout près de la première blessure. Tout en se fustigeant pour s'être laissé distraire par la bataille qui se déroulait au-dehors, il plongea en avant, en dépit de la douleur. Il vida ses deux chargeurs sur ses attaquants, indifférent aux balles qui continuaient à l'atteindre, puis les lâcha et ouvrit les bras.

Il rejoignit les chasseurs au milieu du couloir.

Le choc fut terrible. L'un des hommes heurta le sol avec un

bruit sourd. Il avait dû se fendre le crâne, car il ne bougeait plus. Les trois autres sortirent des poignards et tentèrent de les planter dans le corps de Sabin. Mais il s'était attendu à cette riposte et avait déjà sorti le sien.

Des humains n'étaient pas de taille à lutter contre un guerrier immortel, plus fort et mieux entraîné qu'eux.

Il leur trancha la gorge en peu de temps. Il se redressa, mais il avait la tête qui tournait et chancela. Si ça continuait, il ne serait plus en état d'affronter Stefano. Encore moins Galen, si ce lâche osait se montrer.

Il ferma les yeux quelques secondes, pour tenter de rassembler ses forces. Puis ce fut le trou noir.

Quand il ouvrit de nouveau les yeux, il était allongé à terre, dans le même couloir, et un humain se dressait devant lui. Et pas n'importe lequel. Stefano.

Une haine farouche gonfla son cœur, mais il n'eut pas la force de se redresser.

— Je savais que tu étais derrière tout ça, dit-il.

Il avait la voix rauque, comme si ses cordes vocales avaient été attaquées à l'acide.

Stefano fit claquer sa langue.

— Tu m'as l'air mal en point, la Crainte.

Sabin glissa discrètement derrière son dos son bras valide, pour saisir le poignard accroché à une chaîne dont il sentait la lame froide contre son dos.

— Je ne ferais pas ça, à ta place, dit Stefano tout en élevant le canon de son arme à hauteur du visage de Sabin.

Sabin se figea.

— Nous savons tous les deux que tu n'as pas intérêt à me tuer.

— Sans doute. Mais je n'aurais aucun scrupule à te blesser et à te laisser juste avec un souffle de vie. J'ai des médecins, parmi mes hommes. Ils s'occuperont de toi.

— Tu es vraiment adorable, ironisa Sabin.

Par tous les dieux... si seulement il n'y avait pas eu ce brouillard dans sa tête ! Un brouillard qui ne pouvait pas être dû à ses blessures. Un brouillard qui... De la drogue ? Est-ce que Stefano lui avait injecté quelque chose pendant qu'il était

inconscient ?

— Oui, je suis adorable. Je ne t'ai pas découpé les poumons en morceaux. Je n'ai pas non plus gravé le nom de Darla sur ton torse.

Sabin grinça des dents en entendant cet homme prononcer le nom de celle qu'il avait aimée.

— Elle te haïssait ! lança-t-il. Tu crois que c'est moi qui l'ai séduite, mais la vérité c'est qu'elle m'est tombée dans les bras !

Les narines de Stefano frémirent.

— menteur ! Elle m'aimait ! Jamais elle ne m'aurait trahi. Depuis onze ans, je prie pour que tu aimes une autre femme, juste pour avoir le plaisir de l'arracher à toi. Mais tu es resté seul et je n'ai pas pu me venger. Je me vengerai tout de même, sois-en sûr, en prenant tes amis et ta dignité. Et ensuite, en dernier, ta vie.

— Et c'est avec cette violence que tu prétends œuvrer pour un monde meilleur ? demanda sèchement Sabin. C'est toi qui vas construire un monde de paix et d'harmonie ?

Le visage de Stefano se métamorphosa aussitôt, comme si Sabin venait de lui rappeler pourquoi il était là.

— Où est la fille ? demanda-t-il.

— On l'a peut-être vendue, ironisa Sabin tout en manœuvrant discrètement derrière son dos.

Déjà, ses doigts effleuraient la lame.

— Ou bien on l'a découpée en morceaux pour la manger.

Sabin ne savait pas mentir, et il songea que Stefano n'était pas dupe. À cet instant, il envia Gideon.

— Où est-elle, démon ? Tout près d'ici, je suppose. Tu savais qu'elle travaillait pour nous, tu voulais sûrement l'avoir à l'œil.

De nouveau, Sabin fut pris d'un vertige.

*Ne perds pas conscience. Ne le laisse pas prendre le dessus.*

*Tu es blessé. Il a déjà le dessus.*

Sabin serra les dents.

*La Crainte, je te rappelle que tu n'as pas intérêt à te retourner contre moi si tu veux vivre.*

*Je ne peux pas l'atteindre. Trouve un moyen de l'affaiblir, que je puisse m'insinuer dans son esprit.*

Un moyen de l'affaiblir...



— Tout ça remue de vieux souvenirs, dit-il à Stefano. Nous nous sommes déjà trouvés dans cette position, sauf que c'était toi, le blessé. Tu t'en souviens ? Tu étais entré chez moi, dans mon appartement de New York, avec tes hommes. Tu voulais nous tuer pendant notre sommeil. Mais tu as échoué et je t'ai planté un poignard dans le ventre.

Le visage de Stefano se figea.

— Oui. Et tu m'as cru mort. Tu as quitté l'appartement avec tes monstrueux compagnons. Et moi, j'ai guéri, et ma haine pour toi n'a fait que grandir.

*J'y suis*, murmura la Crainte.

— Tu t'es donné beaucoup de mal. Tu vas perdre des hommes. Et rien ne te prouve que les Seigneurs de l'Ombre ne s'en sortiront pas, une fois de plus.

— Parle-moi de la fille ! s'écria Stefano, que les attaques de la Crainte commençaient à déstabiliser. Je sais que vous ne l'avez pas tuée. Elle est l'Œil qui voit tout.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Un œil ? Oui, elle a de beaux yeux, mais il ne faut rien exagérer.

Le revolver se mit à trembler dans la main de Stefano.

— Arrête ça !

Sabin battit des paupières en affectant un air innocent, tout en refermant ses doigts sur la lame.

— Que j'arrête quoi ?

— De me farcir le crâne de tes idées empoisonnées. C'est ça que tu as fait avec Darla ? C'est comme ça que tu l'as tuée ?

— Je ne l'ai pas tuée, elle s'est suicidée.

Il songea qu'il ne devait pas pousser Stefano trop loin. Ce dingue avait tout de même le doigt sur la détente, et une balle en pleine figure pouvait l'estropier pour l'éternité. Et même le tuer.

— On dirait que ta tête est près d'exploser, ironisa-t-il. Je peux faire quelque chose pour te soulager, comme de t'apprendre que tu es au service d'un démon ?

Stefano eut un sourire moqueur.

— Tu peux jouer les imbéciles si ça t'amuse. Ce n'est pas comme ça que tu sauveras ta peau et que tu m'empêcheras d'emmener la fille. Et n'essaye pas de me troubler avec tes

mensonges. Je ne suis pas au service d'un démon, mais d'un ange qui agit au nom du Seigneur.

Sabin vit tressaillir un muscle de son visage et comprit qu'il faisait un effort surhumain pour ne pas tirer. Il était sur le point de craquer.

— Je me fiche de libérer ton démon, grommela Stefano d'un ton mauvais. Je veux te punir. Te rayer de la surface de la Terre.

Son doigt se crispa sur la détente.

Sabin rassembla ses forces, sa volonté, son énergie. Il eut juste le temps de rouler de côté. Une balle siffla et lui égratigna l'épaule au passage. Il ne laissa pas à Stefano le temps de tirer une deuxième fois et, tout en se relevant, il lui envoya un coup de pied dans la cheville. Stefano s'effondra et il en profita pour lui enlever son arme.

Quelque part derrière lui, il entendit de nouveau des pas résonner sur le sol de pierre. Ami ou ennemi ?

Stefano rampa en reculant. Sabin aurait voulu se jeter sur lui, lui écraser le nez, lui trancher la gorge, mais ses forces l'abandonnèrent. Il haletait, il était de nouveau pris de vertige, ses muscles tétanisés l'empêchaient d'avancer. Il demeura saisi, figé, en priant pour que l'un de ses compagnons apparaisse au détour du couloir.

— Nous n'en avons pas terminé, grommela Stefano en se relevant.

Puis il regarda par-dessus l'épaule de Sabin et pâlit.

— Sabin ! appela Gideon. Je ne viens pas à ton secours.

Stefano courut vers la fenêtre et sauta. Sans même chercher à combattre Gideon ? Il abandonnait un peu trop aisément la partie... Étrange... D'autant plus étrange que la chute serait probablement mortelle pour lui.

Gideon passa en courant devant Sabin et se précipita vers la fenêtre. Sabin sourit faiblement. *Je l'ai bien entraîné*, songea-t-il tandis qu'un voile noir tombait devant ses yeux. Puis ses genoux se dérochèrent et il s'effondra.

— Je n'ai aucun mal à croire ce que je vois, commenta Gideon d'un ton surexcité. Ce chien de chasseur n'a pas été rattrapé au vol par notre ami Galen.

Il vida son chargeur.

— Super. Je l'ai eu ! cria-t-il.

Sabin battit des paupières. L'immortel responsable de leurs tourments était bien là, battant des ailes de l'autre côté de la fenêtre, suspendu dans les airs. Il était grand, puissant, magnifique.

Et il souriait.

Après la révélation de Lucien, Sabin s'était cru préparé à le rencontrer. Mais il s'était trompé.

— À présent, tu sais, dit Galen de sa voix envoûtante. Vous savez tous. On va vraiment pouvoir commencer à s'amuser.

Ce furent les derniers mots qu'entendit Sabin avant de sombrer.

Trois jours. Trois jours déjà que Danika et Reyes avaient quitté le château. Ils n'avaient cessé de se déplacer, prenant le train, l'avion, volant des voitures. Ils changeaient de moyen de transport pour brouiller les pistes et éviter de conduire les chasseurs jusqu'à la famille de Danika. Celle-ci n'était pas ravie de se retrouver de nouveau sur les routes, mais Reyes était auprès d'elle. Maussade, mais présent.

De temps en temps, il lui lançait un ordre – *baisse-toi, cours, silence* –, mais rien de plus. Ils n'avaient pas repéré de chasseurs, mais cela ne signifiait pas qu'ils étaient en sécurité, et Danika vivait avec la peur au ventre.

Ils choisissaient pour dormir des motels modestes. Les chambres se ressemblaient toutes, même si ce n'était jamais au même endroit. Le soir, quand il avait terminé de sécuriser les portes et les fenêtres, Reyes s'enfermait parfois dans la salle de bains. Comme en ce moment.

Danika contempla fixement le battant. Elle était allongée sur le grand lit. La petite pièce était plongée dans la pénombre, éclairée de temps à autre par des lumières de phares qui passaient à travers les rideaux rouges et sales. Elle avait repoussé l'épais couvre-lit et s'était adossée à la tête de lit. Elle attendait. Cela faisait déjà une demi-heure que Reyes s'était barricadé là-dedans.

Elle se doutait de ce qu'il y faisait. Cela ne la dégoûtait pas. Elle en était simplement attristée. Pourquoi ne la désirait-il plus ? Pourquoi ne s'adressait-il pas à elle pour satisfaire les exigences de son démon ?

Parce qu'il pensait qu'elle était un objet précieux ? Un objet de pouvoir ?

— C'est dingue..., murmura-t-elle.

Il communiquait régulièrement avec ses compagnons. D'après la conversation qu'elle avait « accidentellement » surprise une fois qu'il murmurait dans son téléphone – elle aurait bien aimé posséder le don d'Ashlyn –, elle avait compris que les chasseurs avaient réussi à entrer dans le château. Stefano s'en était sorti indemne. Plusieurs Seigneurs de l'Ombre avaient été blessés. Ah oui... Et ils voulaient qu'elle dessine ses rêves. C'était tout ce qu'ils attendaient d'elle : qu'elle leur montre ce qu'elle voyait dans ses rêves.

Quelques mois plus tôt, une telle demande l'aurait ravie et flattée.

Reyes lui avait apporté un carnet de croquis qu'elle utilisait tous les matins pour coucher sur le papier les images de ses songes. Des songes plus violents que jamais, peuplés de démons qui griffaient les murs en flammes de l'enfer. Quand elle avait terminé, Reyes arrachait les pages et les envoyait par fax à Lucien. Elle ignorait si cela leur était utile. Personne ne lui disait rien.

— Ils s'intéressent à mes peintures, mais moi, je ne compte pas, murmura-t-elle.

La porte de la salle de bains s'entrouvrit. Reyes avait éteint les lumières, elle ne vit donc que son ombre qui entraît dans la chambre, en même temps qu'une bouffée d'air chargée d'une odeur de bois de santal et de sang. Elle ne distinguait pas son visage, mais lui distinguait le sien, parce qu'elle était baignée par le clair de lune. Elle sentit son regard intense, qui glissait sur elle.

Sa chaleur lui manquait. Depuis qu'elle le suivait, elle n'était plus habitée de ce froid intérieur qui lui brouillait l'esprit. Mais il refusait de la réchauffer tout à fait. Apparemment, c'était trop lui demander.

— Tu penses à ta famille ? demanda-t-il en s'installant par terre, sur le lit de fortune qu'il s'était préparé.

Elle avait contacté les amis de sa grand-mère, qui assuraient ne pas l'avoir revue récemment, et elle n'était pas encore fixée sur son sort.

— Oui. J'ai réussi à me convaincre que tout le monde allait

bien. Je suis folle de joie à l'idée de retrouver ma famille. Merci de m'avoir amenée ici.

Quelques minutes s'écoulèrent. Il ne bougeait pas. Il ne disait plus rien. Elle ne l'entendait même pas respirer. Elle haïssait ce silence. Dans le silence, son esprit se mettait à vagabonder. À ruminer. Elle s'inquiétait au sujet des jours à venir, elle se désolait parce qu'elle avait cru que céder à Reyes l'aiderait à l'oublier, et que c'était tout le contraire. Elle était prête, à présent, à le supplier pour une nuit de plus. Et une autre. Encore une autre.

Et en ce moment, son odeur l'emplissait de désir, faisait battre son cœur. Et son sexe.

— Raconte-moi quelque chose pour me distraire, dit-elle.

Elle s'allongea à plat dos sur le lit. Quand elle rabattit le drap sur elle, le tissu râpeux caressa ses seins et elle faillit gémir.

— Je t'en prie, insista-t-elle, vu qu'il ne disait toujours rien.

— De quoi veux-tu que je te parle ?

— Peu importe. Parle-moi de toi, par exemple.

Le lui avait-elle déjà demandé ? Elle ne se souvenait plus.

— Je croyais que tu ne voulais rien savoir de moi.

— J'ai changé d'avis. Je suis une femme. Les femmes changent souvent d'avis.

Il mit quelques secondes à répondre.

— Je ne veux pas jouer à ce petit jeu, Danika, lâcha-t-il enfin.

Elle avait remarqué qu'il l'appelait « Danika » quand il entendait prendre ses distances. Et « mon ange » quand il tentait un rapprochement. Elle aurait préféré qu'il l'appelle « mon ange ». Cela faisait si longtemps...

Elle n'avait pas oublié ce qu'elle avait ressenti quand ils avaient fait l'amour. C'avait été merveilleux. Il lui avait donné un avant-goût du paradis en l'enveloppant de douceur.

Mais, aujourd'hui, elle ne songeait pas à lui réclamer de la douceur.

Aujourd'hui, elle avait envie de sa sauvagerie, de sa violence. Elle n'avait plus la nausée à l'idée de le poignarder. Elle avait juste envie de satisfaire pleinement l'homme qu'elle aimait.

Depuis leur départ du château, elle avait plusieurs fois tenté d'aborder le sujet avec lui. Elle avait eu des gestes tendres – en

lui caressant les cheveux, le visage, les mains. La première fois, il s'était contenté de s'éloigner. Quand elle avait recommencé, il s'était mis en colère.

— Je ne peux pas dormir, se plaignit-elle. Parle-moi. De ce que tu veux. Tu vis depuis si longtemps sur la Terre... Tu as forcément des choses à raconter.

Elle se rendit compte qu'elle n'arrivait plus à cacher son dépit. Elle venait en quelque sorte de le traiter de vieillard...

— Tu pourrais au moins me faire un cours d'histoire, insista-t-elle.

Elle crut l'entendre ricaner.

— Tu n'es pas prêt à relever le défi ? dit-elle avec un petit sourire.

— Parle-moi d'abord de toi. De quoi vivais-tu ? Avant de nous rencontrer, je veux dire.

*Avant de les rencontrer...* Cela lui paraissait si loin.

— Je faisais des portraits et des fresques sur commande. Je n'étais pas riche, mais ça payait mes factures. Au début, ma mère était mécontente que je choisisse de gagner ma vie avec la peinture. C'était ce qu'avait fait ma grand-mère et elle aurait voulu mieux pour moi. Elle avait pensé à médecin, avocat... À quelque chose de plus sérieux...

— Peindre, c'est très sérieux. L'art et la beauté, c'est important.

— Merci, murmura-t-elle.

Cette parole la toucha plus que tout et le rendit encore plus cher à ses yeux.

— Ma grand-mère a tenté une fois de se suicider. Elle disait que ses peintures la rendaient folle. Ensuite, elle n'a plus jamais peint. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire des cauchemars. Comme si j'avais hérité de ce qu'elle refusait. Elle a cessé de rêver de monstres au moment où ma vie devenait un enfer, moi qui n'étais qu'une enfant.

— Et ton père ? Tu n'en parles jamais. Est-ce que... ?

— Est-ce qu'il est mort ? Non. Il nous a quittés pour fonder une nouvelle famille.

Son départ l'avait dévastée. Il l'avait abandonnée sans remords, comme si elle était pour lui quantité négligeable.

— Ma mère prétend qu'il a été frappé par la crise de la quarantaine.

— Je suis désolé.

— Mon grand-père l'a remplacé. Il est devenu pour moi une sorte de père. Sa mort m'a vraiment affectée.

— Tu as perdu beaucoup de personnes chères durant ta courte vie.

— Oui.

Reyes, elle ne voulait pas le perdre... Il était devenu tout ce qui comptait pour elle, même si elle avait lutté pour que cela n'arrive pas.

— C'est à toi, maintenant, de te confier, dit-elle.

Il y eut un temps de silence.

— Je réfléchis, je cherche, murmura-t-il.

Elle se tourna sur le côté et, de nouveau, la caresse des draps lui rappela qu'un homme sensuel et séduisant était allongé tout près d'elle.

Elle eut brusquement très chaud.

— Parle-moi des autres femmes que tu as rencontrées, proposa-t-elle.

Elle avait choisi ce sujet en se disant qu'il la refroidirait momentanément, mais elle se rendit compte que la phrase pouvait être mal interprétée.

— Je dis « autres femmes », mais ça ne signifie pas que je me compte au nombre de tes femmes, s'empessa-t-elle de corriger.

La conversation devenait franchement embarrassante.

— J'ai tenté de garder deux femmes, répondit simplement Reyes.

*Deux !*

— Qu'entends-tu par garder ?

— Avoir une relation suivie.

— Et que s'est-il passé ?

Elle fut tentée de lui demander si elles avaient fait dans un escalier une chute fatale qui les avait défigurées, puis elle décida de se taire. La jalousie la rendait mesquine.

— Après quelques semaines dans mon lit, elles se sont mises à attaquer tous ceux qu'elles croisaient sur leur chemin. En riant comme des folles.



Elle crut détecter une note de culpabilité dans sa voix.

— Et tu t'es senti responsable.

— J'étais responsable.

— Tu as peut-être simplement servi de révélateur à un penchant qui existait déjà en elles. Ces femmes t'ont attiré parce que tu sentais qu'elles ne seraient pas repoussées par tes goûts.

De nouveau, il y eut un temps de silence.

— C'est possible, murmura-t-il enfin, cette fois d'un ton plein d'espoir.

Elle l'entendit soupirer.

— Mais toi, tu n'as pas de mauvais penchants, enchaîna-t-il. Et pourtant, la première fois que j'ai osé t'approcher, tu m'as mordu. Férocement et en y prenant du plaisir.

— Je t'en voulais à cause de ce qui nous était arrivé, à moi et à ma famille.

— Ou bien c'est Douleur qui t'a poussée à m'attaquer.

— Ou bien j'étais furieuse, insista-t-elle.

— Tu as un bon fonds.

— Désolée de te décevoir. Tu me connais mal. J'ai toujours eu un tempérament instable.

— Je ne te crois pas.

— Tu *refuses* de me croire et je me demande bien pourquoi. Ça te déplairait tant que ça que nous ayons des points communs ? Tu ne crois pas que tu pourrais m'apprécier, si j'avais moi aussi des zones d'ombre ?

— Je t'apprécie. Tu es douce, passionnée, généreuse, attentionnée. Et oui, c'est vrai, un peu sauvage. Et je te veux plus que je n'ai jamais voulu aucune autre.

Que ces mots étaient doux à ses oreilles...

— À toi de me parler des hommes que tu as rencontrés, reprit-il.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de fouet.

— Je croyais que je ne devais pas mentionner mes anciens amants en ta présence.

— J'ai changé d'avis. Les hommes changent souvent d'avis.

Elle ne put s'empêcher de rire. Il lui servait ses propres arguments. C'était de bonne guerre.

— As-tu déjà été amoureuse ? reprit-il.

— Non.

Était-elle amoureuse de Reyes ? Elle n'avait jamais ressenti pour personne ce qu'elle éprouvait pour lui. Ce désir, cet embrasement, cette douceur...

— Mais j'ai eu des petits copains, ajouta-t-elle. Un certain nombre.

— Qu'entends-tu par un certain nombre ?

Il avait posé la question presque sans colère. Sans jalousie.

— Une fille doit embrasser pas mal de crapauds avant de trouver son prince. Du moins, c'est ce que prétendait ma sœur. J'avais pris cette phrase à la lettre et j'acceptais de sortir avec tous ceux qui me le demandaient. Mais je n'étais pas pour autant une fille facile, je tiens à ce que tu le saches.

— Facile ?

— Facile au point de danser le tango horizontal avec tout le monde, précisa-t-elle.

Il ricana.

— Sois rassurée, je sais que tu n'es pas une fille facile.

Il marqua une pause.

— Est-ce que quelqu'un t'aurait traitée de fille facile ? Parce que, si c'est le cas...

— Arrête, Reyes ! protesta-t-elle en retenant avec peine un petit rire.

Sa nature colérique reprenait vite le dessus.

— Personne ne m'a traitée de quoi que ce soit.

Mais elle appréciait l'idée qu'il ait envie de massacrer ceux qui auraient pu lui manquer de respect.

— Je voulais juste te faire comprendre que je n'étais pas allée loin avec tout le monde, juste avec quelques-uns.

— Dois-je les tuer ?

— Pourquoi est-ce que cette question me remplit de joie et de fierté, Reyes ?

Il s'esclaffa.

— Je n'ai jamais été amoureux, avoua-t-il.

Elle eut soudain envie de chanter et de danser. Il lui appartenait. Depuis toujours.

— Pas même avant d'être possédé ?

— Non.

Elle essaya de se l'imaginer, tel qu'il avait dû être des milliers d'années auparavant, mais c'était difficile.

— À quoi ressemblais-tu, avant ton démon ?

— J'étais exactement comme aujourd'hui. Plus détendu et insouciant, sans doute.

De nouveau, il rit, comme s'il se souvenait de quelque chose de drôle, et son rire fit à Danika l'effet d'une caresse.

— J'avais un côté farceur, reprit-il. Ma victime préférée, c'était Aeron. Je cachais ses armes, je lui coupais les cheveux pendant son sommeil. Il en avait tellement assez qu'il avait fini par se raser la tête.

— Je regrette de ne pas t'avoir connu à ce moment-là.

— Ne regrette rien, nous étions de vrais gamins. Nous avons été créés avec un corps d'adulte, mais notre esprit était neuf et nous posions sur le monde des yeux émerveillés d'enfants. De plus, on nous avait seulement appris à combattre. Pour le reste, les dieux et leur goût invétéré pour les divertissements étaient notre unique modèle.

Elle avait tout de même du mal à se le représenter en gamin irresponsable et fantasque.

— Comment avez-vous pu venir au monde avec un corps d'adulte ? S'étonna-t-elle.

— Celui qui nous a créés a mélangé le sang d'un dieu avec le feu, la terre, l'eau et...

Il parut hésiter.

— Du moins, c'est ce qu'on nous a raconté. Et toi ? À quoi ressemblais-tu quand tu étais enfant ?

— Je crois que j'étais une petite fille comme les autres. Capricieuse et geignarde. Ma mère m'appelait son « diable de Tasmanie ».

— Tu ressemblais sûrement à un ange, murmura-t-il.

Le cœur de Danika s'accéléra.

— Reyes..., soupira-t-elle.

— Oui, répondit-il d'un ton résigné.

— Je voudrais faire l'amour avec toi.

Le silence s'installa de nouveau, comme un serpent qui entoure sa proie avant de la mordre. Elle se demanda si Reyes avait vraiment cessé de la désirer. S'il s'était lassé d'elle. Ou s'il

n'avait pas apprécié leur première expérience.

— Danika...

Elle gémit de frustration. Il en était revenu à « Danika ».

— Peu importe, répondit-elle d'un ton mécontent. Tais-toi et dors, à présent.

Elle se tourna sur le ventre et donna quelques coups de poing dans son oreiller pour l'aplatir.

Elle n'entendit pas bouger Reyes, mais il fut soudain au-dessus d'elle, puis sur elle, pesant sur elle de tout son poids, écrasant son visage contre le matelas. Elle poussa un soupir étouffé.

Il la prit par le cou et lui fit tourner la tête pour qu'elle puisse respirer. Mais il demeura sur elle, la clouant au matelas, avec son souffle tiède qui lui fouettait la joue. Du coin de l'œil, elle apercevait son visage de profil. Des flammes brillaient dans ses yeux. Il découvrait ses dents.

Un rayon de lune promena une lueur dorée sur sa peau sombre. Il haletait, il transpirait. Son sexe en érection se pressait contre ses fesses. Elle frissonna.

— Je ne veux pas déteindre sur toi, dit-il d'un ton dur. Tu comprends ? Même si ça signifie que je dois renoncer à te posséder.

— Tu l'as déjà dit. J'en ai assez d'entendre ça.

— Tu n'as aucune idée de ce qui pourrait t'arriver.

— Tu as peur que je devienne un monstre, comme ces femmes que tu as approchées autrefois. Une chose pareille ne peut pas m'arriver, parce que je n'ai pas une nature violente. J'ai tué un homme pour me défendre, Reyes. Un chasseur... Mais ça ne m'a pas transformée en bête furieuse.

— C'est vrai, convint Reyes tout en remuant pour mieux caler son sexe entre ses fesses.

Elle ne put s'empêcher de gémir.

— J'ai fait l'amour avec toi et ça ne m'a pas donné envie de détruire tout ce qui passait à ma portée, poursuivit-elle.

— Parce que je ne t'ai donné que de la douceur. Parce que j'ai réussi à mettre mon démon à l'écart.

Elle comprit qu'il voulait qu'elle lui réclame de nouveau de la douceur. Qu'elle exige qu'il écarte son démon de leur étreinte.

Mais il n'en était pas question.

— Donne-moi tout ce que tu es, cette fois, supplia-t-elle. Laisse-moi te prouver que ça ne me corrompra pas.

— Non, je refuse de prendre un tel risque.

Mais il continua à remuer entre ses fesses. Ses doigts glissèrent lentement le long de ses bras pour se referma sur ses poignets, qu'il fit passer par-dessus sa tête. Puis il les immobilisa ensemble, en les tenant d'une main, tandis que l'autre redescendait pour s'arrêter près de son sein.

Elle se mordait tellement la lèvre qu'elle commençait à saigner.

— Oui..., gémit-elle. Continue. Continue.

Il passa sa main libre entre son sein et le matelas, il pinça le téton entre deux doigts.

Le plaisir la transperça comme une lance et elle souleva le bassin pour aller à la rencontre de son sexe.

— Enlève-moi mon T-shirt..., gémit-elle. Je veux sentir ta peau.

— C'est trop dangereux.

— Au point où nous en sommes...

— Tu voudrais m'y obliger ? demanda-t-il d'un ton amusé.

— Si je n'ai pas le choix... Enlève-moi mon T-shirt.

Tout en gémissant, comme s'il souffrait – d'une exquise douleur –, il s'écarta d'elle, juste assez pour lui ôter le T-shirt qu'il jeta au loin.

— Tu n'avais pas mis de sous-vêtements, fit-il remarquer d'une voix rauque.

— Parce que j'avais une idée derrière la tête, reconnut-elle.

Elle sentait son jean lui râper les jambes.

— Tu as renoncé à me résister ? demanda-t-elle.

Il se tut un moment et elle attendit.

— Nous resterons doux, promit-il enfin.

Il avait parlé si bas, d'une voix si rauque, qu'elle eut du mal à comprendre ce qu'il disait.

— Comme la première fois, acheva-t-il.

Elle secoua la tête avec véhémence et ses cheveux vinrent battre contre sa tempe.

— Non. Pas comme la première fois. Je ne veux pas que tu

me ménages. Je veux savoir.

— Je me suis déjà mutilé. Je n'ai pas besoin de souffrir plus pour te désirer.

Il s'était mutilé ? Depuis qu'il avait quitté la salle de bains ? Peut-être... Mais quelques taillades ne pouvaient lui suffire, elle en était certaine.

— Mais...

Il glissa de nouveau la main sous elle pour saisir son sein et elle en oublia ses protestations.

— Oui, cria-t-elle. Encore !

Elle eut la sensation qu'elle l'attendait depuis toujours. Qu'elle avait toujours eu besoin de ses caresses.

Il la retourna sur le dos et elle se retrouva face à lui. Il était merveilleusement beau, fort comme un dieu, farouche, et il projetait sur elle toute la puissance de sa sensualité d'immortel. Il contempla ses seins, puis son ventre, et il frissonna.

Ses yeux s'arrêtèrent au fin triangle de poils entre ses jambes. Puis il saisit ses genoux pour les écarter, le visage tendu. À présent, des flammes crépitaient dans ses pupilles sombres.

— Attrape la tête de lit, ordonna-t-il.

Elle tendit le bras pour le griffer. Peut-être jusqu'au sang.

— Mais...

Cette fois encore, il ne la laissa pas parler.

— Attrape tout de suite cette tête de lit, ou je retourne me coucher par terre.

Il était donc sur le point de perdre le contrôle... Si c'était le cas, il avait envie qu'elle lui fasse mal. Enfin, elle aurait l'occasion de lui prouver – et de se prouver à elle-même – qu'elle était capable de le satisfaire pleinement.

— Reyes, laisse-moi faire. Je t'en prie.

— Non. Et je ne te le redirai pas. Tu t'accroches à cette tête de lit, ou je m'en vais.

— Très bien, mais je ne serai pas toujours aussi obéissante.

Elle obéit, pourtant, et leva lentement les bras pour saisir la barre de fer dont le contact glacé lui donna la chair de poule.

— Tu es content ? demanda-t-elle.

*Pas encore. Pas tant que je ne t'aurai pas goûté.*

— Tu es si belle, murmura-t-il, tandis que deux de ses doigts caressaient ses lèvres, en traçant des cercles autour de son clitoris.

Elle se cambra désespérément.

— Reyes..., gémit-elle.

— Encore ?

— Oui. Je t'en supplie.

Il introduisit deux doigts en elle et se mit à aller et venir, faisant monter son désir à un degré insupportable.

Puis il s'écarta d'elle.

— Non ! protesta-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me déshabille, répondit-il en enlevant son jean.

— Dépêche-toi !

Mais il ne revint pas tout de suite vers elle, et elle le regarda se pencher pour ramasser quelque chose.

— Reyes ?

— Je prends un préservatif.

Il se redressa avec un paquet argenté à la main.

— Tu jouais les indifférents, mais tu y pensais, toi aussi, ironisa-t-elle.

— Je les ai achetés ce matin. Je savais que je finirais par craquer.

Le paquet disparut et il y eut un bruit de papier.

C'était si bon... Tellement bon... Elle sentait son sexe doux et chaud. Puis quelque chose brilla dans la pénombre et il gémit.

Cet éclat métallique... Ce gémissement qu'il avait poussé...

Un poignard. Il s'était tailladé avec un poignard. Elle en était certaine et n'était pas d'accord.

— Pose tes mains sur cette lame, dit-elle. Tout de suite.

L'ordre de Danika avait surpris et choqué Reyes, juste au moment où il se laissait aller au plaisir qu'il venait de se donner en se tailladant. Il n'avait pas utilisé son poignard pour entretenir son érection, mais pour que Douleur ne se manifeste pas. Pour la protéger de son démon et de lui-même. Pour qu'elle n'ait pas l'occasion d'agir.

De faire ce qu'elle tentait de faire en ce moment.

*Je ne veux pas la pervertir. Pas elle. Elle est à moi. Elle est trop précieuse.*

Il lança le poignard contre le mur et celui-ci traversa la pièce en se balançant. Reyes eut l'impression qu'il riait.

— Non ! dit-il d'un ton ferme en baissant les yeux vers cette femme qui le rendait fou d'amour.

Il l'avait déjà possédée et il n'aurait pas dû la désirer autant une deuxième fois. Mais c'était plus fort que lui. Il avait besoin d'elle. Mais il devait se contrôler.

— Je veux ce poignard, dit-elle d'un ton fiévreux.

Il se pencha vers elle, jusqu'à ce que leurs nez se touchent. Elle n'avait pas lâché la tête de lit, elle se cambrait, ses seins durs s'écrasaient contre son torse et il eut envie de les prendre dans sa bouche.

*Tu vas les prendre... Patience...*

Pour patienter, il prit sa verge enflée d'une main et le menton de Danika de l'autre.

— Tu me veux ? demanda-t-il.

Les pupilles déjà dilatées de Danika s'agrandirent encore.

— Tu sais bien que oui, dit-elle.

— Je vais être à toi. Mais sans violence. C'est impossible autrement. C'est d'accord ?

Il attendit sa réponse, tout en faisant jouer l'extrémité de sa verge à l'entrée de son vagin. Comme elle ne répondait toujours pas, il se pencha pour avaler un de ses seins.

Elle poussa un gémissement.

— Dis-moi que tu es d'accord, insista-t-il. Je veux l'entendre.

Il passa à l'autre sein, qu'il mordit, puis lécha, pour adoucir la douleur.

— Oui, dit-elle. Oui.

Il n'en demandait pas plus et, cessant de se retenir, il poussa en elle pour la pénétrer et ils crièrent ensemble. Le vagin de Danika était doux et chaud. De la soie et de la lave. Tout son corps fut embrasé d'un plaisir comme il n'en avait jamais éprouvé.

Depuis le début, il avait reconnu cette femme comme la sienne. Elle était une partie de lui, comme son démon, et il avait besoin d'elle pour se sentir entier. Son courage le ravissait. Son côté provocateur l'excitait. Son désir de l'aider l'émouvait.

Et là, à cet instant, il sentait qu'elle lui appartenait et qu'elle



changeait son enfer en paradis.

Il ne savait pas s'il aurait le courage de la laisser s'éloigner de lui, mais il espéra que ce serait le cas. Il n'avait qu'une existence de souffrance et de guerre à lui offrir. Elle méritait infiniment mieux.

Il avait tenté de prendre ses distances avec elle, mais il avait échoué. Tout en allant et venant en elle, il songea qu'il les prendrait demain, ses distances. Demain.

Elle remua sous lui et secoua la tête tout en répétant son nom.

— C'est si bon, si bon...

— Mon ange, haleta-t-il.

Elle jouit la seconde d'après en lui broyant le torse entre les genoux. Puis elle lâcha la tête de lit et prit son visage à deux mains pour l'embrasser sauvagement.

Leurs langues luttèrent pour avoir le dessus, leurs dents s'entrechoquèrent. Lorsqu'elle planta ses ongles dans sa peau, il la suivit et gémit en lâchant sa semence. Il ne comprenait toujours pas comment il pouvait éprouver un tel plaisir sans l'aiguillon de la douleur. Il comprenait encore moins pourquoi son démon ne se manifestait pas quand il faisait l'amour avec Danika.

Il n'eut pas le temps de réfléchir à la question. Son esprit quitta son corps, flotta, s'éleva, jusqu'aux portes du paradis. La première fois, il s'était dit qu'il avait perdu conscience au moment de l'orgasme, et rêvé, ou déliré. Mais là, il ne douta plus. Des anges le frôlaient de leurs douces ailes. Il était entouré de nuages blancs, le soleil brillait, le ciel bleu azur resplendissait.

L'un des anges s'arrêta pour le contempler avec indulgence.

— Tu es l'ombre et la lumière, dit-il de sa voix chantante. C'est beau.

À cet instant, Reyes sut que Danika était vraiment l'Œil qui voit tout, et cette révélation le terrifia. L'Œil était beaucoup plus complexe qu'ils ne l'avaient cru. Elle avait le pouvoir d'ouvrir les portes du paradis et de l'enfer. Un pouvoir que certains voudraient à tout prix posséder.

Danika avait un sommeil peuplé de rêves sombres, agités et sanglants. Les flammes de l'enfer vinrent la lécher, au milieu d'une fumée noire, épaisse et écoeurante. Ce n'était pas la première fois qu'elle visitait l'enfer, mais elle ne s'y habituaît pas.

Des démons aux corps couverts d'écailles rampaient un peu partout sur les murs. Et des cris... Ces cris affreux qui résonnaient dans les grottes. Personne ne la remarqua. Les créatures infernales étaient bien trop occupées à tourmenter les damnés.

Son regard tomba sur une âme enchaînée et... elle en resta saisie. Elle venait de reconnaître le chasseur qu'elle avait tué. *Non, non, c'est impossible. Ce n'est qu'un rêve.*

— Dis-moi ce que tu sais au sujet de l'Œil, ronronna le démon qui se tenait près du chasseur.

Celui-ci ne répondit pas et se mit à trembler.

Le démon éclata de rire et se jeta sur lui pour le griffer furieusement, réduisant sa peau en lambeaux. L'homme hurlait, hurlait. Plus il hurlait, plus le démon griffait. La scène était insoutenable et Danika se mit aussi à hurler.

— Je suis là, mon ange, je suis là.

La voix de Reyes lui parvint à travers son cauchemar et elle s'éveilla. Elle était en sueur, elle haletait, Reyes la serrait fort. Elle se pelotonna contre lui et sentit sa force qui se déversait en elle.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en lui caressant le dos.

— J'ai vu un démon qui torturait le chasseur que j'ai tué, murmura-t-elle. Il lui posait des questions à mon sujet. Serre-moi. Ne dis rien.

Demain, elle lui ferait un croquis de ce qu'elle avait vu, mais, ce soir, elle voulait juste sentir ses bras. *Peut-être que c'est vrai. Que je suis l'Œil. Que je peux voir dans l'au-delà.* Ses cauchemars lui avaient toujours laissé une étrange impression, comme s'ils étaient réels. Elle comprenait pourquoi, à présent.

Et elle trouvait cela atroce.

Les doigts de Reyes caressaient toujours son dos, lentement, méthodiquement, et elle finit par se détendre, par revenir à la

réalité, par se sentir bien.

Dire que c'était un démon qui la délivrait des démons de ses rêves...

Le jour s'était levé, mais aucun rayon de soleil ne filtrait à travers les rideaux de l'unique fenêtre de la chambre. Danika ouvrit lentement les yeux et chercha du regard les chiffres rouges du réveil. En vain. Reyes avait dû le débrancher.

Elle s'étira. Une délicieuse odeur de café pénétrait ses narines, comme pour lui signifier de se lever, et elle ne put résister. Elle se redressa. Le drap de coton glissa vers sa taille, livrant ses seins nus à l'air glacé.

Elle le saisit en frissonnant et s'en couvrit jusqu'au menton, tout en balayant la pièce du regard. Reyes n'était plus dans le lit. Ses vêtements avaient disparu.

Où était-il al...

La porte s'ouvrit en déversant un flot de lumière.

Elle battit des paupières, aveuglée, et se couvrit les yeux de sa main.

— Tu es réveillée, c'est bien, fit remarquer Reyes en refermant la porte derrière lui.

De nouveau plongée dans la pénombre, elle laissa retomber sa main et son regard détailla avec avidité l'homme qui lui avait donné tant de plaisir.

Il s'arrêta près de la table et elle remarqua qu'il portait un petit sac.

— Je pose le petit déjeuner ici, dit-il. Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai dû me contenter de ce qu'ils proposaient dans le motel pour ne pas te laisser seule, sans surveillance.

Elle détourna le regard de sa silhouette décidément, c'était de plus en plus difficile – et s'intéressa à ce qu'il avait apporté : une tasse de café, trois barres chocolatées, un paquet de chips...

— C'est parfait, dit-elle d'un ton reconnaissant.

Elle était touchée qu'il se soit donné du mal, et peu importait le résultat.

— Et dans ce petit sac, qu'est-ce que tu caches ?

— Une chemise, répondit-il.

Elle s'inquiéta de le trouver distant, de nouveau, comme s'il avait oublié ce qui s'était passé entre eux durant la nuit. Elle le dévisagea alors. Elle avait remarqué qu'il changeait de haut plusieurs fois par jour, sans doute parce qu'il se tachait de sang.

S'il avait acheté une chemise, cela signifiait qu'il s'était encore tailladé ce matin.

— Enlève ta chemise, ordonna-t-elle.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit et il fila vers la salle de bains.

— Mange, et ensuite prépare-toi, lança-t-il par-dessus son épaule. C'est aujourd'hui que nous allons retrouver ta famille.

Son cœur fit un bond et, soudain, elle ne chercha plus à nier qu'elle était à la fois excitée et angoissée à l'idée de revoir sa mère et sa sœur. Et peut-être sa grand-mère. Est-ce qu'elle leur avait manqué autant qu'elles lui avaient manqué ? Pourquoi avaient-elles décidé de se réunir sans l'en informer ?

Laissant de côté ces questions pour le moment, elle sauta à bas du lit et courut vers la salle de bains, nue, pour en bloquer l'entrée à Reyes, les bras écartés, les deux mains appuyées au chambranle de la porte.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle et, aussitôt, elle sentit ses seins durcir. Elle avait envie de lui, de sa bouche, de ses caresses, de se noyer dans les effluves de bois de santal qu'il transportait avec lui.

Elle s'humecta les lèvres.

— Enlève ta chemise, répéta-t-elle.

— Tu as vraiment un petit corps adorable, fit-il remarquer d'une voix rauque.

— Merci. Ta chemise. Tu n'arriveras pas à me la faire oublier.

Sa main libre s'agrippa juste en dessous des siennes, au cadre de la porte, comme s'il avait besoin de se tenir à quelque chose. Il serra si fort que le bois fit entendre un craquement, mais il parvint à conserver une expression neutre.

— Je sais pourquoi tu as tout le temps froid, dit-il.

— N'essaye pas de changer de conversation. De plus, je n'ai pas tout le temps froid. Je peux te citer deux situations récentes durant lesquelles j'ai plutôt eu l'impression de brûler vive.

Il eut un petit sourire en coin et ses yeux brillèrent.

— En effet, reconnut-il. Il y a des exceptions.

— Je t'écoute. Pourquoi ai-je froid *presque* tout le temps ?

Le petit sourire s'élargit. Ce sourire... Oh, ce sourire... Il la réchauffait, il l'électrisait, il était aussi irrésistible que ses caresses.

— Tu es un passage qui donne accès à l'enfer et au paradis.

Il se pencha vers elle, lentement, pour effleurer son oreille de sa bouche.

Elle frissonna.

— Parfois, ton esprit entre en contact avec l'au-delà. C'est de là que viennent tes visions.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Mais ça n'a aucun rapport avec le froid, sinon j'aurais eu froid toute ma vie. Or, ce n'est pas le cas.

— Et moi je...

Il ferma les yeux, cherchant le mot juste.

— Je suis particulièrement réceptif à ton pouvoir. Chaque fois que je fais l'amour avec toi, je m'envole au paradis.

Elle sourit.

— Ça signifie peut-être simplement que je suis une bonne amante.

Les Seigneurs de l'Ombre avaient décrété qu'elle était un objet de pouvoir – un Œil qui voyait tout, rien que ça ! –, et maintenant ils parlaient d'un passage. *Je suis une femme comme les autres... À peine un peu plus cinglée que la moyenne.*

Du moins, l'espérait-elle. Elle n'avait pas envie d'être un objet de pouvoir ou un passage. Elle avait tout de même droit au repos, à la paix. Avec Reyes. Elle se voyait déjà sur une plage, allongée sur le sable blanc, avec Reyes auprès d'elle qui se ferait passer pour son masseur attitré.

— Avec de l'entraînement, tu pourrais apprendre à maîtriser des visions, poursuivit-il. Décider d'aller au paradis ou en enfer. Y rester le temps que tu voudrais pour observer ce qui

t'intéresserait.

Elle l'avait écouté en secouant la tête. Elle était de nouveau en sueur. Et glacée jusqu'aux os.

— Je ne veux plus parler de ça, protesta-t-elle. Je veux juste que tu enlèves cette fichue chemise.

Il inclina la tête de côté, mais ne fit pas mine de lui obéir.

Très bien. Puisqu'il refusait d'aborder le sujet de la mutilation, elle allait lui en proposer un deuxième. Un deuxième qui lui ferait regretter le premier.

— Quand nous faisons l'amour, tu as un orgasme, dit-elle. Et pourtant tu te sers à peine de ton poignard pour te taillader. Rien à voir avec ce qu'il te faut quand tu es seul ou avec d'autres femmes. Ça signifie que ton démon se calme en ma présence, n'est-ce pas ?

Il acquiesça d'un air méfiant.

— Donc, si je suis l'Œil dont vous parlez, ou un passage, comme il te plaira, on pourrait raisonnablement supposer que j'envoie ton démon ailleurs quand tu me pénètres. Non ?

Il en resta bouche bée.

— Et, dans ce cas, je me demande où il va. Sans doute rendre visite à ses petits copains, en enfer, tu ne crois pas ?

Il recula d'un air hébété.

— Je... Je...

— Mais peu importe, ajouta-t-elle en avançant à mesure qu'il reculait. Ça signifie, en tout cas, que tu n'as pas à craindre de me faire du mal.

— Je préfère ne pas espérer, coupa-t-il d'une voix dure. L'Espoir est le plus terrible des démons.

Zut ! Elle n'avait rien à répondre à ça.

— Tu voulais voir mes blessures, proposa-t-il d'un air penaud.

Il y eut un lourd silence, durant lequel il demeura parfaitement immobile. Puis il laissa tomber le sac qu'il tenait à la main et attrapa le bas de sa chemise qu'il fit passer par-dessus sa tête.

— Voilà ! s'exclama-t-il.

Le subterfuge avait fonctionné, mais Danika se rendit compte qu'elle aurait préféré continuer à parler du démon de

Reyes. Puis ses yeux tombèrent sur les cicatrices qui lui barraient le torse. Certaines, longues et profondes, avaient entamé le papillon tatoué, d'autres étaient plus courtes et superficielles. Elles s'entremêlaient. La Douleur avait ses exigences.

— C'est toi qui t'es fait ça ? demanda-t-elle.

— Oui, avoua-t-il.

Elle songea qu'il ne lui permettrait jamais de l'aider... À moins que...

On verrait cela plus tard...

Elle posa sa main à plat sur son torse et le repoussa. Il était beaucoup plus fort qu'elle et rien ne l'obligeait à reculer. Mais il recula.

— Cette conversation est terminée, dit-elle.

Et elle lui claqua la porte de la salle de bains au nez.

Les femmes... Reyes songea qu'il ne les comprendrait jamais.

Il rendait service à Danika en la protégeant du côté sombre de son être, et pourtant elle prenait cette attention comme une trahison. En découvrant les cicatrices sur son torse, elle avait posé sur lui un regard chargé de reproches qui le hantait encore.

*Et si elle avait raison ? Si Douleur te quittait quand tu la pénètres ?*

Il hésitait tout de même à prendre le risque de faire l'amour sans s'être auparavant mutilé. Si Danika se trompait, les conséquences risquaient d'être terribles. Comment savoir ?

— Tu vas bien ? lui demanda-t-il.

Elle acquiesça en silence. Ils marchaient sur les trottoirs d'Oklahoma, en rasant les murs des petits immeubles de brique rouge, à l'écart des passants, au milieu du bruit des voitures et des camions qui circulaient sur la chaussée. Il n'avait pas repéré de chasseurs et personne ne semblait prêter attention à eux.

— Ce n'est plus très loin, dit-il en lui prenant la main.

Torin lui avait transmis par e-mail l'adresse des femmes Ford. Elles n'avaient pas bougé et se trouvaient toujours ensemble.

Danika acquiesça de nouveau en silence et sa queue-de-



cheval se balançait. Elle était pâle et elle avait les traits tirés. Elle faisait mine de ne pas remarquer qu'il lui tenait la main.

Il détestait la voir comme ça.

Il redoutait qu'elle apprenne que sa grand-mère était morte et que les deux autres femmes s'étaient réunies pour l'enterrer. Il se demandait si une telle nouvelle réveillerait sa haine pour lui, ou si, au contraire, elle chercherait du réconfort dans ses bras.

Ou si elle regretterait de ne pas s'être rangée du côté des chasseurs.

Une vague de peur le submergea, et il songea à la préparer à l'idée qu'elle ne trouverait peut-être pas trois femmes, mais seulement deux. Mais il referma la bouche sans avoir pu proférer un son.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant un immeuble délabré, muré et recouvert de graffitis.

— Je passe devant, dit-il.

— Non ! protesta Danika.

Elle fut agitée d'un tremblement — d'angoisse ou d'impatience ?

— Elles auront peur de toi, si elles te voient entrer seul.

Reyes lui prit la joue. Le ciel s'assombrit quand un nuage passa devant le soleil, puis la peau magnifique de Danika fut de nouveau éclairée comme elle le méritait. Elle irradiait littéralement. Elle paraissait ne pas appartenir à cette terre, venir d'ailleurs, d'un monde de pureté.

*C'est vraiment un ange.*

Il eut une bouffée de désir. *Non, ce n'est pas le moment.* Il songea tristement qu'il n'aurait peut-être plus jamais l'occasion de la prendre dans ses bras, de la goûter. Douleur se mit à ronronner et Reyes se demanda pourquoi.

*Où vas-tu quand je fais l'amour avec elle ?* ne put-il s'empêcher de demander.

*Dans les flammes.*

Parlait-il des flammes de l'enfer ?

*Je vais devoir bientôt me séparer d'elle,* songea Reyes. *Pour son bien.*

Pour toutes les raisons qu'il avait mille fois passées en revue

et pour bien d'autres encore. Quand il s'accouplait avec elle, elle lui ouvrait les portes du paradis. Mais depuis qu'elle l'envoyait au paradis, elle ne rêvait plus que de démons. En était-il responsable ? Elle avait bien assez souffert ainsi.

Pourtant, il répugnait à la quitter pour toujours... Il serra les poings. Tomberait-elle amoureuse un jour d'un humain qui ne détruirait pas sa vie, d'un homme qui lui donnerait des enfants et... ?

Un ronronnement interrompit le cours de ses divagations. Danika lui appartenait. Et Douleur la revendiquait aussi. Elle ne serait jamais à un autre homme.

— Reyes, tu me fais mal.

Il lâcha aussitôt sa main et fourragea nerveusement dans ses cheveux. Plus besoin de se demander ce que Douleur ressentait pour Danika. Il venait de le lui signifier.

— Ce n'est pas grave, reprit-elle devant sa mine défaite.

*Et, en plus, elle se donne du mal pour me rassurer. Je ne la mérite pas.*

Il ne la méritait pas, sans doute, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir envie de l'écraser contre ce mur en dévorant sa bouche, en se remplissant de ses effluves orageux.

Il lui désigna la porte.

— Tu es prête à entrer ?

Elle parut tout à coup indécise et baissa les yeux. L'ombre de ses longs cils s'allongea sur ses joues.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Pourquoi n'ont-elles pas cherché à m'avertir de leur présence ici ? murmura-t-elle.

— Elles...

Il se tut. Il venait d'apercevoir une silhouette devant l'une des fenêtres, entre deux planches mal ajustées, juste au-dessus d'eux.

Et cette silhouette était bien trop large pour être celle d'une femme.

Il n'avait pas songé une seconde que les deux – ou trois – femmes pouvaient être prisonnières des chasseurs.

Grave erreur.

— Danika, murmura-t-il tout en cherchant du regard un

endroit où la mettre à l'abri.

Il devait la cacher, la protéger.

Trop tard.

La porte s'ouvrit à la volée sur trois hommes armés qui pointèrent aussitôt leurs revolvers sur Danika. Sans doute savaient-ils qu'il ne servait à rien de viser Reyes.

Ce dernier fut aussitôt submergé de haine.

— Seigneur ! s'exclama Danika.

— Les mains en l'air, démon, ordonna l'un des hommes. Entre gentiment. Si tu tentes quoi que ce soit, je m'en prends à la fille.

S'en prendre à Danika ?

Il se mordit l'intérieur de la joue, pour solliciter l'attention de Douleur. *Tu es prêt, mon camarade ?*

*Je suis prêt*, répondit Douleur en hennissant de joie.

— Ferme les yeux, Danika, déclara Reyes à Danika.

Il ne prit pas le temps de vérifier si elle lui obéissait. Il libéra son démon.

Du sang. Des hurlements. Un carnage.

Danika avait dû se boucher les oreilles. Elle tremblait de tous ses membres. Elle avait commis l'erreur de ne pas fermer les yeux comme le lui avait ordonné Reyes. Elle aurait voulu l'aider. Elle pensait être préparée à un affrontement.

Mais rien n'aurait pu la préparer à ce qui s'était produit.

En un clin d'œil, Reyes s'était transformé en un squelette phosphorescent. Sa peau qu'elle aimait tant caresser avait disparu. Il n'était plus resté de lui que des os. Et des dents. Des dents si longues et aiguisées qu'elles n'auraient pas déparé la mâchoire d'un requin.

Les chasseurs avaient vidé leurs chargeurs sur Reyes, mais cela ne l'avait pas même ralenti. Il s'était tout simplement jeté sur eux pour les dévorer. En ce moment, il bondissait de l'un à l'autre, mordant et griffant tout ce qui passait à sa portée, en poussant des cris effrayants.

Danika contemplait la scène, les yeux écarquillés. Elle craignait que ce monstre ne s'en prenne à elle. Il ne s'agissait pas vraiment de Reyes... Elle fut tentée de fuir. Mais elle ne bougea pas... Sa famille se trouvait à l'intérieur de ce bâtiment.

Elle voulait savoir.

*J'aurais dû venir plus tôt à leur secours.*

Profitant du désarroi des chasseurs, elle se précipita pour ramasser un revolver et passa devant Reyes pour franchir la porte. Elle entra dans la première pièce. Vide. Dans la deuxième, elle trouva quatre hommes qui préparaient leurs armes en poussant des jurons.

L'un d'eux la remarqua et la mit aussitôt en joue.

— Peu m'importe que tu sois précieuse ! hurla-t-il. Pour moi, tu n'es que la pute des démons !

Elle aussi leva son arme et ils tirèrent en même temps. Elle n'eut pas le temps de voir si elle avait touché sa cible, on la poussa et elle se retrouva face contre terre, avec Reyes qui l'enjambait, si vite qu'elle ne le vit qu'à travers un brouillard. Ensuite, il y eut des hurlements.

Seigneur...

Il allait les massacrer, mais elle, il ne l'avait pas agressée, il avait même cherché à la protéger.

Elle avança d'un pas lourd dans le couloir. Ses jambes faillirent la trahir, mais elle tint bon. Elle devait les retrouver. Au détour du couloir, elle aperçut un escalier. Elle grimpa les marches deux à deux, en brandissant son arme d'une main tremblante.

En haut, le couloir formait de nouveau un coude.

Trois chasseurs, pâles et défaits, attendaient au bout. En la voyant arriver, ils firent feu, mais Reyes intervint une fois de plus en passant devant elle. Elle se demanda s'il n'avait pas reçu une balle.

*Ne t'inquiète pas. Il ne peut pas mourir d'une balle et il ne craint pas la douleur.*

Son cœur battait fort, ses oreilles sifflaient.

Quand elle osa lever les yeux, les hommes étaient déjà à terre, immobiles, et Reyes avait disparu. Elle se remit à courir, en titubant. Elle trébucha et tomba à deux reprises, en s'écorchant les genoux, mais elle sentit à peine la douleur.

Tout au bout, une femme hurla.

— Maman ! cria-t-elle en reconnaissant la voix. Je suis là !

— Danika !

Un autre hurlement.

— Danika, ma chérie ! Sauve-toi ! Vite !

Mais elle se précipita en direction de la voix et, quelques secondes plus tard, elle entra en haletant dans une pièce où sa mère et sa sœur étaient enchaînées à un radiateur. Sa grand-mère était là aussi, mais sur un lit, les deux jambes plâtrées.

Reyes s'efforçait de les libérer en brisant leurs chaînes. Il avait toujours son visage de squelette. Il tremblait et saignait abondamment. Elle songea qu'elle n'aurait jamais dû douter de lui et qu'elle ne douterait plus à l'avenir. Même dominé par son démon, il prenait soin d'elle. Les trois femmes paraissaient paniquées et tentaient de l'empêcher d'approcher en le repoussant à coups de pied. Mais il vint tout de même à bout des chaînes et les détacha.

Danika se précipita pour se jeter dans les bras de sa mère et de sa sœur. Les larmes tièdes qui coulaient sur ses joues se mêlèrent aux leurs.

— Danika..., bégaya sa sœur. Il... Il...

— Je sais, je sais. Il ne vous fera pas de mal. Il n'est pas méchant.

Elles étaient en vie et de nouveau réunies. C'était merveilleux.

— Je t'ai crue morte, murmura sa mère à travers ses sanglots. Ils ont dit que tu étais morte.

— Je suis là, je suis là, répondit-elle en s'essuyant le visage.

Elle se redressa d'un bond.

— Et dorénavant nous ne nous séparerons plus. Je le jure. Je regrette d'avoir mis tant de temps pour venir vous chercher.

Sa mère et sa sœur s'étaient levées aussi, en tremblant, et toutes trois s'approchèrent du lit où était allongée la grand-mère. De grosses larmes roulaient sur ses vieilles joues ridées. Danika prit sa main dans la sienne.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle en effleurant l'un de ses plâtres.

— C'est le monstre ailé, bredouilla la grand-mère. Il a fondu sur moi et...

Son menton trembla.

Danika faillit l'interrompre, mais elle voulait savoir. Elle lui

fit signe qu'elle écoutait.

— Il aurait pu me tuer, mais il ne l'a pas fait. Il m'a chargée sur son épaule et m'a emmenée dans un bâtiment. Il me semble que j'ai rêvé de lui, autrefois. Lui aussi avait dû me voir en rêve, parce qu'il m'a regardée étrangement, comme s'il me reconnaissait. Je ne sais pas pourquoi, mais je lui ai demandé de ne pas reproduire les erreurs du passé. Et, là, il est parti.

Danika était en larmes. Ainsi, leurs rêves n'avaient jamais été de simples rêves. Elle regretta de ne pas leur avoir accordé davantage d'importance. Mais il n'était pas trop tard. Les rêves de grand-mère Mallory lui avaient sauvé la vie. Sans doute les siens lui serviraient-ils à sauver Reyes.

— Il m'a laissée seule, poursuivit la grand-mère. Dans cet immeuble. Je ne pouvais pas bouger et des hommes armés sont venus me chercher dans la journée. Je suppose qu'ils m'avaient suivie et qu'ils savaient que j'étais là. Ils m'ont emmenée là où ils détenaient ta mère et ta sœur.

Danika interrogea du regard les deux femmes, qui pleuraient toujours. Elles étaient pâles, elles avaient les yeux cernés.

— Est-ce qu'ils vous ont... ?

Elle n'osa pas finir sa phrase.

— Non, répondit Ginger, sa sœur. Non. Nous sommes restées seules la plupart du temps, attachées à ce radiateur. Ils nous ont donné à manger et à boire. Ils tenaient apparemment à nous garder en bonne santé. Nous étions censées servir d'appâts, d'après ce que j'ai compris, et attirer ici ceux du château.

*Moi aussi, j'ai servi d'appât pour les chasseurs, songea tristement Danika. Heureusement que Reyes...*

Elle le chercha du regard, mais il n'était plus là.

*Laisse-lui le temps de retrouver ses esprits. Profite de ce moment de calme et de paix avec ta famille.*

Elle n'en profiterait pas longtemps, elle le savait, parce qu'elle venait de décider qu'elle s'engageait dans la bataille auprès de Reyes. Pour éliminer définitivement les chasseurs.

Elle se jura de ne plus jamais laisser personne menacer ceux qu'elle aimait. Ceux qu'elle aimait...

Reyes en faisait désormais partie.

## 24

Repu et heureux, Douleur s'était calmé et ronronnait dans un coin de l'esprit de Reyes, lequel s'inquiétait de l'impression qu'il avait dû produire sur Danika. Mais pour l'instant, il était affaibli par ses blessures et ne pouvait s'occuper de la rassurer.

D'ailleurs, elle n'avait pas besoin de lui. Entourée de sa famille, elle rayonnait de bonheur et ne prêtait aucune attention à lui. Il sortit discrètement dans le couloir et tira son téléphone portable de sa poche.

Il ne tenait plus debout et se laissa glisser contre le mur pour s'accroupir, tout en composant le numéro de Lucien. Il avait déjà tenté de l'appeler sans succès, et Lucien ne décrocha pas plus que les autres fois, mais il fit mieux, il se matérialisa devant lui. Ses yeux pers brillaient. Il avait les traits tirés. Ses effluves de rose étaient plus puissants que jamais.

Reyes s'essuya le visage d'une main, tout en rangeant de l'autre son téléphone. Il ne prit pas la peine de se relever.

— Tu viens chercher des âmes ? demanda-t-il.

— Pas encore, mais je commence à sentir l'appel, répondit Lucien tout en jetant un regard par la porte entrouverte de la chambre. Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon pauvre ? Tu es plus troué qu'un gruyère.

— J'ai dû combattre des chasseurs en arrivant ici. Ils détenaient la famille de Danika en otage. Ils avaient l'intention d'utiliser les femmes Ford comme monnaie d'échange.

Les yeux étranges de Lucien revinrent se poser sur Reyes, puis se fixèrent de nouveau sur la porte.

— Les chiens ! Et ils prétendent œuvrer pour le bien...

Un rire de femme leur parvint. Puis le silence. Puis une voix angoissée :

- Il faut le tuer, Dani.
- Non, vous ne comprenez pas.
- Il n'y a rien à comprendre, c'est l'évidence.

Les voix baissèrent d'un ton et Reyes n'entendit pas la réponse de Danika. Était-ce de lui que l'on parlait ? Probablement. Il fut touché que Danika prenne sa défense après ce qu'elle venait de voir.

Lucien haussa un sourcil.

— Ce sont les grandes retrouvailles tant attendues, commenta-t-il.

Reyes acquiesça en silence et se leva d'un bond, tout en se massant les tempes, comme si ce geste pouvait supprimer son vertige.

— L'immeuble est probablement surveillé par des caméras, murmura Lucien. Il faut faire sortir ces femmes au plus vite.

— Prenons tout de même le temps de fouiller l'endroit, suggéra Reyes.

— Tu as raison.

Ils trouvèrent une pièce réservée à la surveillance et presque aussi bien équipée que la chambre de Torin. Les écrans montraient des images de l'entrée et de l'endroit où étaient détenues les femmes, mais aussi des alentours de l'immeuble. Sur l'un d'eux, visiblement relié à un autre repaire de chasseurs, ils virent des hommes qui rassemblaient leurs armes et se préparaient à combattre.

— Ils t'ont sans doute vu entrer et tuer leurs compagnons, commenta Lucien. Ils ne vont pas tarder à arriver.

Reyes se courba en avant pour tenter de reprendre son souffle.

— Le château est sûr ? demanda-t-il.

— Oui.

— Emmène-nous au château, dans ce cas. Elles d'abord, moi ensuite.

Lucien acquiesça. Son corps commençait déjà à disparaître, mais Reyes le retint par le bras.

— Comment va Sabin ?

— Mieux, répondit Lucien. Il s'en remettra.

Puis il disparut. Reyes utilisa ses dernières forces pour



débrancher les appareils, afin d'empêcher les chasseurs de voir ce qui se passait. Il entendit hurler les femmes et comprit que Lucien venait de se matérialiser devant elles. Il aurait bien voulu prendre le temps de rassurer Danika, mais chaque seconde comptait, et il fallait avant tout songer à sa sécurité.

Quelques minutes plus tard, Lucien revint.

— C'est à toi, dit-il. Tu es prêt ?

Reyes acquiesça en silence. Il n'avait même plus la force de parler.

Lucien le saisit par le bras, et ensuite, quand il reprit ses esprits, il était dans sa chambre. Ses genoux se dérochèrent et il se laissa tomber sur son matelas. Il parvint tout de même à rester assis en s'agrippant à la tête de lit.

— Où sont les femmes ? demanda-t-il.

— Enfermées dans la pièce à côté, répondit Lucien. Je t'aiderai à leur expliquer ce qui se passe, mais je... Les âmes m'appellent... Je...

Il disparut sans avoir eu le temps de terminer sa phrase. Quand il réapparut, au bout d'un long moment, il empestait le soufre. Il revenait de l'enfer et Reyes n'en fut pas surpris. Rares étaient les chasseurs qui avaient droit au paradis.

— Je voudrais que tu rendes visite à Aeron dans son cachot, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Ne pose pas de questions. Vas-y tout de suite, je t'en prie. Une fois en bas, prends ton portable et appelle-moi. Si j'en avais eu la force, j'y serais allé moi-même.

Lucien eut l'air perplexe, mais il n'insista pas et se volatilisa, une fois de plus. La seconde d'après, le téléphone de Reyes sonnait. Il l'ouvrit en tremblant.

— Tu y es ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Lucien.

Reyes entendait les femmes Ford murmurer derrière la porte de la pièce dans laquelle elles étaient enfermées. Il aurait volontiers donné son bras gauche en échange de la force de se lever pour coller son oreille au battant. Il crut tout de même discerner la voix ferme et douce de Danika qui tentait de rassurer ses compagnes. Il ne put s'empêcher de sourire. *Mon*

*petit soldat...*

Il eut soudain terriblement envie de la voir et cette envie lui donna la force qui lui manquait : une soudaine chaleur l'envahit et il parvint à se lever, puis à avancer d'un pas chancelant jusqu'à la porte, à tourner la poignée. Il allait entrer quand Lucien se manifesta.

— Reyes ?

— Oui, je suis toujours là. Écoute, la nuit dernière, Danika a rêvé de l'enfer. Elle y a vu des démons et ceux qu'ils torturaient. Lucien, les rêves de Danika ne sont pas de simples rêves, comme tu le sais.

Il y eut de la friture dans l'appareil. Évidemment, Lucien se trouvant dans les cachots du donjon, la liaison n'était pas bonne.

— Je t'écoute, dit Lucien.

— Il m'arrive, quand je suis avec elle, d'être transporté au paradis. Je crois que Danika est plus qu'un Œil. Elle est une passeuse vers l'au-delà.

— Tu en es sûr ?

— Certain. La dernière fois, un ange m'a parlé.

— Par tous les dieux...

— Je sais, oui.

— Mais qu'est-ce qu'Aeron vient faire là-dedans ?

— Il ne s'agit pas d'Aeron, mais de son ami.

— Le petit démon ? Il faut que tu m'expliques, Reyes, je n'y comprends rien du tout.

— Tu te souviens du chasseur tué par Danika ? Eh bien, elle l'a vu cette nuit en enfer. Il était tourmenté par un démon qui l'interrogeait au sujet de l'Œil qui voit tout.

De nouveau, il y eut de la friture sur la ligne.

— Tout ça pourrait avoir des conséquences désastreuses, commenta enfin Lucien.

Reyes n'avait pas besoin qu'on le lui dise.

— Je voudrais que tu demandes au compagnon d'Aeron pourquoi les démons de l'enfer cherchent à se renseigner à propos de Danika.

Il entendit un bruit de barreaux qu'on secoue, puis des jurons.

Lucien soupira.

— J'arrive devant Aeron, comme tu t'en doutes sûrement.

— Bon sang... Essaie de lui soutirer des informations, je vous rejoins dès que je suis en état.

Il referma son téléphone et voulut le ranger, mais il manqua sa poche. L'appareil tomba et il se baissa pour le ramasser. En se redressant, il tituba, pris de vertige, mais parvint tout de même à pousser la porte et à entrer d'un pas ferme dans la chambre où se trouvaient les quatre femmes.

Elles étaient installées sur le lit et cessèrent de chuchoter en le voyant. Les trois compagnes de Danika pâlirent. Il songea qu'il devait être effrayant et correspondre à l'image monstrueuse qu'elles se faisaient de lui. Il était encore couvert de sang, il avait reçu des balles et des coups de couteau, ses vêtements étaient déchirés.

— Reyes ! s'exclama Danika. Tu es blessé...

Elle courut vers lui et il fut soudain envahi par ses effluves d'orage.

Mais il lui claqua la porte au nez et fit tourner la clé.

Elle poussa un cri de surprise, puis tambourina contre le battant.

— Reyes ! protesta-t-elle.

Il l'avait vue, il était rassuré. Il était temps maintenant de prendre des distances avec elle. Dans son intérêt. La nuit dernière, elle avait tenté de se servir de son poignard pendant qu'ils faisaient l'amour. La douceur n'avait pas suffi à la soustraire à l'influence de Douleur, comme il l'avait espéré, et il n'était même pas certain que celui-ci n'avait pas déjà commencé à déteindre sur elle. Il ne voulait pas qu'elle souffre ce qu'il avait souffert. Elle ne le méritait pas.

— Reyes ! Laisse-moi sortir !

— Dani ! lança la voix de la grand-mère. Oublie ce démon !

Mais Danika continua à frapper contre le battant.

Reyes caressa le bois dur du bout des doigts, puis il s'éloigna lentement de la porte, à reculons, jusqu'à sortir de la pièce. En traversant le château, il se rendit compte qu'il manquait des meubles, notamment des tables et des bibelots apportés par Anya. Mais il ne vit pas de traces de sang. Ses compagnons

avaient fait le ménage après la bataille. Il ne croisa personne et c'était tant mieux. Il n'avait pas envie de répondre à des questions à propos de Danika.

*Danika ! hurla Douleur.*

*Tais-toi.*

Mais plus il s'éloignait d'elle, plus le démon protestait.

*Danika !*

*J'ai le corps criblé de balles. Tu ne pourrais pas me fiche la paix ?*

*Je la veux.*

— Non !

Il se mit à dévaler l'escalier du donjon, à grands pas furieux. Lucien l'y attendait en silence, devant la cellule d'Aeron.

Il le rejoignit et jeta un coup d'œil à travers les barreaux. Aeron était toujours enchaîné. Ses yeux rouges et ses longs crocs luisaient dans la pénombre. Il avait sorti ses griffes. Le démon Légion s'amusait à s'enrouler autour de lui. Il circula autour de son cou, de son torse, de ses jambes, et s'arrêta, pour finir, au niveau de ses chevilles.

— Il se déplace à la vitesse de l'éclair, commenta Lucien. Et il refuse de me parler.

— Je veux bien parler, fit le petit démon.

— Où étais-tu parti ?

— En enfer.

— Pourquoi ?

— Je vous dirai pourquoi sssi vous libérez mon ami, rétorqua Légion en agitant sa langue fourchue. Il est sssi trissste...

Aeron posait en ce moment un regard mauvais sur Reyes. Il paraissait plutôt furieux que triste, mais Reyes ne jugea pas utile de discuter ce détail.

— Impossible, dit-il. Si je libère Aeron, il tuera ma femelle.

Il soupira.

— Aeron, je pense que ça t'intéressera de savoir que tu as épargné la grand-mère Ford.

Aeron sursauta légèrement et se raidit.

— J'ai échoué, murmura-t-il.

— Tu devrais t'en réjouir.

— J'ai échoué, répéta Aeron d'un air buté.

— Il n'est pas content, fit remarquer Légion en se ramassant sur lui-même, comme s'il s'appêtait à attaquer. Je vais vous le faire payer.

Bon sang... Si tout le monde se liguait contre lui...

— Du calme, mon gars, dit Lucien au petit démon. Nous ne voulons que du bien à Aeron.

Légion émit un sifflement de chat en colère qui écorcha les oreilles de Reyes.

— Je ne suis pas un garçon... Vous me prenez pour un garçon ?

Lucien et Reyes se figèrent. Aeron aussi.

Reyes fut le premier à retrouver sa voix.

— Tu es une femelle ? demanda-t-il.

« Elle » acquiesça.

— Oui. Et mes compagnons des enfers me trouvent jolie.

— C'est vrai, tu es très jolie, déclara Reyes en échangeant un regard avec Lucien. Très.

Il songea aussitôt à tirer partie de la situation.

— J'ai besoin de ton aide, mon cœur, dit-il au démon femelle. J'ai entendu parler d'un démon de l'enfer qui tourmentait un damné à propos d'une femme. De ma femme, pour être précis. J'ai peur qu'il ne cherche à lui faire du mal. Tu pourrais me renseigner à ce sujet ?

— Oh oui, je vois de quoi il s'agit, répondit Légion avec un grand sourire. On ne parle que de çssa, aux enfers.

Elle se tourna vers Aeron.

— Je peux ? Je peux ?

Aeron acquiesça en silence.

— Csssette femme ouvre les portes du paradis. Le démon qui la trouvera ssse ssservira d'elle pour quitter l'enfer.

Sabin avança en boitant jusqu'au milieu de la salle de repos. Puis il tourna sur lui-même, ce qui lui donna le vertige. Mais c'était le seul moyen de passer en revue le groupe dispersé dans la pièce. Certains jouaient au billard, d'autres regardaient la télévision, d'autres encore buvaient tranquillement un verre. Ashlyn était installée sur les genoux de Maddox.

— Qu'est-ce qu'on va faire de la fille ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Nous allons étudier ses tableaux, répliqua Lucien, qui tenait une queue de billard à la main. Je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre.

— Et nous allons aussi la dorloter, renchérit Ashlyn.

Sabin songea que les femmes au cœur tendre étaient décidément le pire fléau de la terre.

— Maintenant qu'ils savent ce qu'elle représente, les chasseurs ne vont pas cesser d'attaquer le château, fit-il remarquer.

— J'aurais cru que ça te ravirait, intervint Paris tout en jetant un regard en coin du côté de l'écran, sur lequel des créatures nues se livraient à une orgie.

Cela le ravirait, en effet, mais quand il serait guéri.

En ce moment, il souffrait tellement qu'il avait envie de se jeter contre les murs.

— Il faut l'enfermer dans un endroit où ils ne penseront pas à la chercher, déclara-t-il avec irritation.

Ashlyn secoua la tête.

— Pas question.

— Tu te chargerais de le proposer à Reyes ? ironisa William tout en donnant une tape amicale sur l'épaule de Lucien. À ta place, je ne m'y risquerais pas, parce qu'il manie drôlement bien ses poignards.

— Qui t'a invité à participer à cette conversation ? grommela Sabin.

— C'est Anya, répondit William en souriant. Elle a dit que je pouvais rester ici autant que je le désirais. Bon... On peut finir tranquillement notre partie, à présent ?

Sabin avait beau s'en défendre, il appréciait de plus en plus ce grossier personnage.

— Anya, tu ne pourrais pas tenir ton copain en laisse ?

— Pourquoi ? Je suis en train de gagner.

Ils se penchèrent de nouveau sur leur table de billard, et Lucien suivit avec des yeux attendris Anya qui visait sa boule.

— Plutôt que de laisser cette fille tomber aux mains de nos

ennemis, il vaudrait mieux la tuer. Si elle se rangeait de leur côté, ce serait une catastrophe pour nous.

Personne ne lui répondit. Ils l'avaient déjà oublié.

Kane attrapa une bouteille de vin qui lui explosa dans les mains.

— Merde !

Tout en levant les yeux au ciel, Sabin vint à son secours. Il prit une autre bouteille et lui servit un verre.

— Voilà, dit-il. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? insista-t-il en s'adressant à ses compagnons.

Torin, qui se tenait comme d'habitude à l'écart, dans un coin, daigna lui adresser la parole.

— Si tu oses la toucher, notre groupe sera divisé. Reyes préférera mourir plutôt que de la perdre, et moi, je préférerais mourir plutôt que de le voir souffrir.

Sabin passa une main lasse sur son visage tuméfié et soupira. Il avait de l'estime pour Lucien et ses compagnons, il ne voulait pas les perdre de nouveau. Il espéra qu'un jour eux aussi l'apprécieraient à sa juste valeur.

*Ce jour ne viendra peut-être jamais.*

*Tais-toi, la Crainte. Je te hais.*

— Dans ce cas, il va falloir utiliser ses pouvoirs pour découvrir les deux autres objets qui doivent nous mener à la boîte de Pandore, conclut-il. Si les chasseurs les trouvaient avant nous, ce serait une guerre sans fin.

« Comment vais-je m'y prendre pour protéger Danika contre le roi des dieux, les démons de l'enfer, et une horde de chasseurs ? »

Ce soir-là, Reyes ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il ne cessait de penser aux paroles de Légion. Et puis... Danika dormait tout près, dans la pièce contiguë. Il lui aurait suffi de quitter le lit et d'aller frapper à cette porte pour qu'elle se jette dans ses bras.

Il tenta de ne plus penser à Légion mais, du coup, le reste devint une obsession. Ses blessures avaient cicatrisé, il avait repris des forces, il était parfaitement en état de...

*Une dernière fois.*

*C'est trop dangereux.*

*Elle en vaut la peine.*

*Tu feras ça en douceur, comme les autres fois.*

Par tous les dieux... Il n'aurait pas su dire si ces pensées émanaient de lui ou de Douleur. D'ailleurs, quelle importance ? Tenir Danika dans ses bras une dernière fois, être caressé par son souffle chaud, s'abandonner aux délices de son corps, se rassasier d'elle.

Il agrippa les draps et serra les dents. Il ne devait pas penser à ça. Surtout pas.

Pourtant...

Elle faisait déjà partie de lui et il supportait mal leur séparation. Il avait besoin d'elle pour se sentir entier. *Ne sois pas égoïste, pour une fois...* De plus, la famille de Danika le haïssait. Sa mère, sa sœur, sa grand-mère... Elles ne lui pardonneraient jamais d'avoir choisi un démon pour compagnon. Quant à Danika, elle se sentirait coupable et finirait par le détester.

Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas qu'on poussait la porte de la chambre. Il sentit trop tard la présence d'un intrus. Déjà on posait une lame froide sur son cou.

Il se figea. Puis il leva les yeux et son regard tomba sur Danika. Tout son corps réagit, encore plus violemment que sous l'effet d'une menace ennemie. Il frissonna et tressauta. Un halo doré entourait l'angélique visage de Danika éclairé par la lune, ses longs cheveux lâchés retombaient sur ses épaules, elle portait un T-shirt trop grand. Il eut plus que jamais la sensation qu'elle lui appartenait.

Et son sexe se dressa.

*Lutte. Résiste.*

— Comment as-tu fait pour t'échapper ? lui demanda-t-il.

— Depuis la dernière fois que je suis venue, j'ai appris à forcer une serrure.

Il reçut en plein visage une bouffée de sa puissante odeur d'orage et la respira avec délices.

— Retourne auprès de ta famille.

— Pas question. Désolée. J'ai l'intention de te prouver que je



peux te donner ce dont tu as besoin, sans que ça déteigne sur moi.

Il ne lui laissa pas le temps d'entamer sa peau. Il lui saisit le poignet d'une main et le bloqua, pour l'empêcher de bouger, tandis qu'il attrapait la lame de l'autre main pour lui retirer l'arme, qu'il jeta à terre. Puis il la tira d'un coup sec par les bras et l'allongea sur lui.

Il ne lui restait plus qu'à rouler pour la coincer contre le matelas. Ce qu'il fit.

*Résiste...*

Elle soufflait son haleine tiède sur sa joue. Il sentait ses seins écrasés contre son torse. Elle lui entourait la taille de ses jambes, pour placer son sexe humide contre sa verge en érection. Elle ressemblait à de la lave en fusion.

Il ne songea plus à lui résister. *Ce sera la dernière fois. La dernière.* Elle avait gagné la bataille. Sans trop de mal.

— Tu aurais dû rester dans ton lit, avec les autres, lui dit-il.

— Tu me manquais, avoua-t-elle avec réticence.

Et elle eut ce petit mouvement fier du menton.

Les hanches de Reyes remuaient déjà toutes seules, pour frotter sa verge contre le sexe humide de Danika. Elle poussa un cri étouffé, puis gémit.

— Tu es nu, commenta-t-elle d'une voix rauque. Mmm, ça me plaît...

Elle le prit par le cou et l'attira pour l'embrasser fougueusement.

Leurs langues entamèrent un duel sauvage et sans merci qu'il interrompit quelques secondes, le temps de lui ôter son T-shirt, avant de replonger sur elle. Elle ouvrit les jambes pour l'accueillir, s'agrippa à lui, le serra contre elle de toutes ses forces.

La verge de Reyes puisait. Il était prêt à la pénétrer.

— Tu ne portes pas de culotte, toi non plus, grommela-t-il tout en s'attaquant à ses seins.

Elle se mordit la lèvre.

— Et tu es content ?

— Ça me fait mourir de plaisir, assura-t-il.

Elle le repoussa en souriant et le fit basculer sur le dos pour

s'asseoir sur son ventre.

— Je ne veux pas que tu me pénètres tout de suite, dit-elle.

— Ce n'était pas mon intention.

Elle se dressait au-dessus de lui, enveloppée dans ses beaux cheveux, telle une sirène, et elle ondulait pour faire coulisser son sexe le long de sa verge.

— J'ai envie de te prendre dans ma bouche, dit-elle.

— C'est toi qui décides.

— Je sais.

Elle descendit lentement vers le centre de son corps et s'arrêta juste au-dessus de son sexe enflé. Ses dents brillèrent dans le noir quand elle ouvrit la bouche. En grand. Pour l'avaler tout entier.

Il poussa tout au fond, en s'aidant de son bassin. *Plus loin. Encore plus au fond.* Lui et son démon chantaient à l'unisson et il songea brusquement que cela signifiait que Douleur était bien là, avec lui, et pas ailleurs, comme l'avait cru Danika.

Il la tint par les cheveux pour lui imprimer le bon rythme, rapide, régulier, avec sa langue qui s'arrêtait quelques secondes pour le taquiner. C'était si bon qu'il se mordit l'intérieur de la joue. Jusqu'au sang.

— Danika..., haleta-t-il.

Il ne s'aperçut pas que la main de Danika cherchait à tâtons du côté de sa jambe, rencontrait un poignard, s'en saisissait et... elle planta la lame dans son épaule.

Il poussa un hurlement et jouit interminablement dans sa bouche. Tout son corps tremblait. Il ne cessait de gémir. Ce plaisir... Cette douleur... Il ne pouvait lutter. Il ne voulait pas.

Quand il se calma, elle se redressa lentement, avec le sourire d'un chat repu et heureux, et contempla d'un air satisfait le sang qui coulait de sa blessure à l'épaule.

— Tu m'as poignardé, parvint-il à articuler.

Il la dévisagea avec inquiétude. Elle paraissait contente d'elle, mais elle avait toujours son expression angélique.

— Je me doutais bien que tu me confisquerais le poignard. C'est pourquoi j'en avais attaché un à ma cheville. J'étais sûre que tu ne t'occuperais pas de cette partie de mon anatomie.

Il eut un petit sourire.

— Je vois. Tu es une rusée.

— Tu ne m'as pas laissé le choix, j'étais bien obligée d'employer la ruse.

Elle posa le menton sur son nombril et leva les yeux vers lui.

Par tous les dieux, que cette femme lui plaisait ! Il voyait le désir onduler dans ses prunelles vert émeraude. Du coup, il la désira de nouveau. Sa verge enfla lentement.

— Maintenant que j'ai montré de quoi je suis capable, je vais faire valoir mes droits, poursuivit-elle. J'espère que tu as compris que le fait de te poignarder ne me changera pas. Tu voulais de la douceur, et je me doute que tu en rêves probablement depuis que tu es possédé par Douleur. Mais j'avais besoin de savoir, et toi aussi, il fallait que tu saches que j'étais capable de te donner ce qu'il te faut.

— De quels droits parles-tu ? demanda-t-il.

— Je t'appartiens et tu m'appartiens, répondit-elle. Je dois pouvoir te satisfaire pleinement. Et toi, tu ne dois plus t'adresser à d'autres femmes. Jamais.

En prononçant ces mots, elle exauçait toutes ses prières.

— Danika..., murmura-t-il.

Il lui saisit les bras pour la tirer à hauteur de son ventre, puis les hanches, de manière à la pénétrer.

Le sexe chaud et humide de Danika se posa sur le sien.

— Attends, dit-il. Il faut que je mette un préservatif.

— Non, je veux te sentir vraiment.

Il se figea, le cœur battant.

— Et si... Et si tu te retrouvais enceinte ?

— Ça te dérangerait ? demanda-t-elle tout bas.

— Je le croyais, mais...

À présent, l'idée le tentait. Il aurait aimé que son enfant remplisse le ventre de Danika.

— Ça te dérangerait ? Insista-t-elle.

— Je crois... Je crois que j'en serais heureux.

— Tu n'as pas peur d'être un mauvais père ?

— Tu plaisantes ? Aucun enfant ne serait plus choyé et aimé.

Il laissa échapper un gémissement de plaisir. Un gémissement venu du plus profond de lui.

— Tu ne me repousseras plus jamais, dit-elle en fermant les

yeux, tout en gémissant, elle aussi.

Il n'avait plus la force de la repousser. Il se promit de veiller sur elle, de s'arranger pour qu'elle ne se transforme pas en bête assoiffée de sang, de gagner l'affection de sa famille, de la protéger d'Aeron et des chasseurs, des démons, des dieux. Il trouverait un moyen.

— Tu es sûre ? insista-t-il. Si tu te donnes vraiment à moi, tu ne pourras plus revenir en arrière.

Le visage de Danika fut brusquement illuminé de douceur.

— Je suis sûre de toi. Sûre de nous. En dépit de tout.

Il n'avait jamais rien entendu d'aussi beau.

— Je te garderai toujours, promit-il. Tu es à moi.

— À toi.

Il n'eut qu'à se cambrer pour entrer en elle, profondément, jusqu'au bout. Il sentit son esprit s'apaiser. Le démon se tut. Était-il parti ? Chaque fois qu'il pénétrait Danika, il ne l'entendait plus. Pourquoi donc ?

Il cessa de penser quand les mains de Danika se posèrent sur son torse et qu'elle y planta ses ongles. Il n'aurait jamais imaginé moment plus parfait. C'était l'amour, et pas la douleur, qui gonflait en ce moment son cœur. Elle lui faisait mal, mais elle demeurait sa Danika, son ange. Elle était belle et pure. Oh, oui, il resterait près d'elle, il prendrait soin d'elle !

Un torrent de joie se déversa en lui, si doux, si fort... Il était au bord de l'orgasme et il voulait qu'elle aussi accède à la volupté. Il avança la main pour la caresser.

— Reyes !

— Mon ange, mon ange...

Il jouit, aussi violemment que les autres fois, en la faisant rouler sous lui, en prenant sa bouche. Cette fois, il ne fut pas transporté au paradis, il resta avec elle. Sans doute leur lien était-il trop fort pour être rompu.

Soudain, une lame se ficha dans son dos. Danika s'agrippait des deux mains à ses cheveux, et donc il ne pouvait s'agir... Il poussa un cri de surprise et se redressa.

Aeron était là, debout près du lit, les ailes déployées, les yeux rougis. Reyes comprit aussitôt qu'il venait pour Danika.

Quand la voix de Cronos avait murmuré dans le crâne de Paris que le moment était venu de prendre une décision, il avait quitté précipitamment la salle de repos pour regagner sa chambre.

Il allait devoir choisir. Pourtant, il ne s'était pas encore décidé.

Il tomba à genoux et éleva son poignard, comme la première fois.

— Cronos, roi des Titans, j'ai répondu à votre appel, cria-t-il tout en plongeant la lame dans sa poitrine, le plus profondément qu'il put.

Le métal déchira sa peau et des organes. Le sang gicla.

La douleur fut si vive qu'il faillit s'évanouir. Mais il tint bon. Il devait prouver au dieu sa détermination. Il s'était déjà accouplé avec deux femmes aujourd'hui – deux femmes dont il avait déjà oublié les visages. Il en avait assez d'être l'esclave de Luxure.

Il avait longuement réfléchi, ces derniers jours. D'ailleurs, en ce moment, il réfléchissait beaucoup et c'était nouveau pour lui. Jusque-là – et cela avait duré des milliers d'années –, il s'était surtout occupé de satisfaire son corps en faisant taire son esprit. À présent, mille questions l'agitaient en permanence. Aeron ou Sienna ?

— Cronos, je me traîne à genoux devant vous. Montrez-vous. Une dernière fois. Je...

— Inutile de crier si fort, fit la voix du dieu derrière lui.

La pièce fut aussitôt remplie de son odeur de ciel étoilé, et un bourdonnement de pouvoir y circula, chargé d'électricité statique.

Paris ne se retourna pas vers la voix, il baissa la tête en signe de soumission. Il ignorait quelles étaient les intentions du dieu. Sans doute celui-ci n'était-il pas encore décidé sur le sort qu'il lui réservait. Il semblait avoir autant de mal à comprendre les Seigneurs de l'Ombre que ceux-ci en avaient à comprendre les dieux.

— Avant de choisir, je voudrais vous poser quelques questions, dit-il. Si vous le permettez.

— Moi aussi, je me pose des questions à ton sujet, démon, répondit le dieu. Les désirs qui te troublent en ce moment représentent pour moi une passionnante énigme.

Paris entendit des pas, un froissement de tissu. Puis Cronos fut devant lui.

— Demande, dit-il. Je t'écoute.

— Si je choisis Sienna, vous ne me donnerez pas son cadavre pourrissant ?

Cronos éclata franchement de rire.

— Tu es méfiant. Mais pour qui me prends-tu ? Les dieux grecs ne se seraient pas gênés pour jouer un pareil tour, mais je suis plus généreux qu'eux. Je te la rendrai telle que tu l'as connue. Et elle aura un cœur. Un vrai cœur qui battra.

*Pour toi.*

Les deux derniers mots, Cronos ne les avait pas prononcés, mais Paris les entendit résonner dans son crâne. Il se méfia. Les dieux avaient tendance à se moquer de ceux qui sollicitaient leur clémence. Cronos jugeait sévèrement les dieux grecs, mais il ne valait sûrement pas mieux qu'eux.

Pourtant, Paris n'avait pas le choix : il devait s'en remettre à lui.

— Me haïra-t-elle comme avant ? insista-t-il.

Cronos rit de nouveau, tout en effleurant gentiment la nuque de Paris du bout des doigts – une caresse furtive et légère, mais qui lui insuffla un tel courant d'énergie que son cœur s'emballa.

— Bien sûr qu'elle te haïra ! N'oublie pas qu'elle est dans le camp des chasseurs, et que tu es un Seigneur de l'Ombre. Mais je suis sûr, mon cher Luxure, que tu sauras la convaincre de t'aimer.

Paris aurait bien voulu partager l'optimisme du dieu, et se

demanda brusquement s'il était raisonnable d'abandonner son compagnon de toujours pour une femme qui ne l'aimait pas. Reyes, lui, avait choisi de défendre sa femelle, mais cette femelle paraissait attachée à lui.

Il leva lentement la tête et son regard rencontra celui du roi des dieux. Cronos arborait une expression neutre et indifférente ; il ne fallait pas compter sur lui pour un conseil.

Que faire ?

Danika poussa un hurlement quand Reyes se redressa brusquement pour se jeter sur une silhouette qui...

Aeron. C'était Aeron.

Une immense terreur l'envahit, la remplit, se déploya en elle. Elle recula contre la tête de lit, les yeux exorbités. *Qu'est-ce que je dois faire ?*

Les deux guerriers roulaient déjà au sol, mordant, frappant, griffant, grognant, luttant comme des bêtes sauvages.

Aeron visait avec son poignard le cou de Reyes, en hurlant que sa tête ne tarderait pas à tomber. Il l'avait déjà atteint à deux reprises et Reyes saignait abondamment.

Elle songea avec horreur que Reyes était déjà affaibli par le coup qu'elle lui avait porté à l'épaule quelques minutes auparavant. Son poignard... Où était passé son poignard ?

Elle le chercha du regard. Il était là, sur le sol, si proche et si loin. La dernière fois qu'elle avait lutté contre Aeron, pour se défendre, celui-ci n'avait eu aucun mal à l'immobiliser. Reyes était intervenu, il avait maîtrisé Aeron tandis qu'elle s'enfuyait. Cette fois, pas question de fuir. Elle était entraînée. Elle devait lui porter secours.

Elle se laissa discrètement glisser à bas du matelas, au moment où les deux hommes s'écartaient l'un de l'autre en haletant.

— Elle est à moi, gronda Reyes.

— Elle appartient aux dieux, rétorqua Aeron.

Il tourna sur lui-même. Reyes esquiva en penchant la tête de côté et le rebord tranchant d'une aile noire lui entama seulement la joue.

— Raté, dit-il à Aeron. Comment as-tu fait pour t'échapper de ton cachot ?

— C'est Cronos qui m'a libéré. Il m'a dit que le moment était venu d'agir. Et quand un dieu me donne un ordre, j'obéis.

Le visage de Légion apparut sous l'aile d'Aeron.

— Csss'est plus prudent, dit-elle.

Aeron lui tapota gentiment la tête et elle ronronna de plaisir.

Pendant ce temps, Danika poursuivait sa progression vers le poignard, sans se faire remarquer.

— Voilà, c'est ça, une amie, fit remarquer Aeron d'un air sombre.

— Je suis ton ami, moi aussi, protesta Reyes.

— C'est faux.

— Aeron, j'ai de l'affection pour toi.

— Je ne suis pas Aeron, mais Colère.

— Tu es Aeron. Mon compagnon d'armes.

— Ton compagnon d'armes ? Laisse-moi rire... Tu n'as pas hésité à m'enfermer dans un cachot.

— C'est toi qui m'as supplié de te protéger de toi-même.

— Tu n'aurais pas dû m'écouter.

Danika referma ses doigts sur le manche du poignard tout en surveillant Reyes. Il avait pâli. Les reproches d'Aeron réveillaient sa culpabilité.

Elle se redressa.

Elle comprenait maintenant à quel point il avait dû être déchirant pour lui de prendre son parti, plutôt que celui d'Aeron – un homme avec lequel il avait affronté les flammes de l'enfer.

— J'ai fait ce qui me semblait juste, grommela Reyes.

— Tu as choisi de la protéger, ne te cherche pas d'excuses ! hurla Aeron en frappant rageusement sa cuisse.

Ses narines frémirent, ses poings se crispèrent. Il se préparait de nouveau à attaquer.

— Tu es mon ennemi, conclut-il.

Reyes était nu et sans armes. Il aurait pu tenter de se rapprocher du lit pour ramasser le poignard, lui aussi, mais il craignait sans doute d'attirer l'attention d'Aeron sur elle. Une fois de plus, il songeait avant tout à la protéger.

Elle s'humecta les lèvres, tout en le suivant des yeux tandis



qu'il reculait lentement.

Une vague de peur la submergea. Elle eut envie de l'appeler, de lui lancer le poignard qu'elle tenait. Mais s'il tournait la tête vers elle, Aeron risquait d'en profiter pour passer à l'action et lui couper la gorge.

Légion posa ses coudes sur l'épaule d'Aeron et lança un regard suppliant du côté de Danika.

— Arrête-les... Je ne veux pas qu'Aeron ssssoit blessssé.

— J'essaye de les arrêter, répondit tout bas Danika.

Elle se pencha en avant, en prenant soin de demeurer dans l'ombre, et leva son poignard. *Vise sa gorge.*

— Je suis le démon de la colère ! rugit Aeron.

Sa voix était de plus en plus étrange, rauque, profonde, doublée d'une sorte d'écho, comme si quelqu'un d'autre parlait en même temps que lui.

— Tu m'as blessé et tu vas payer pour ça ! Ensuite, je m'occuperai de ta femelle.

Ses yeux rouges se posèrent sur Danika. Elle se figea.

Reyes se jeta sur lui en poussant un cri de guerre et ils reculèrent ensemble. Les ailes d'Aeron frappèrent le mur, puis ils heurtèrent tous deux la porte, avec tant de force qu'ils firent sauter les gonds. Le battant céda. Légion alla se réfugier sous le lit en hurlant.

Ils roulaient maintenant au sol, dans une mêlée indescriptible. Danika entendit leurs os craquer, du tissu qui se déchirait, des claquements de mâchoire, des grognements de rage et de douleur.

Si seulement ils avaient pu s'écarter l'un de l'autre... Elle s'approcha d'eux à pas de loup. *Trouve un moyen de les séparer.* Elle était encore trop loin pour planter son poignard, mais elle pouvait le lancer.

— Tu voulais m'enfermer pour l'éternité, lança Aeron tout en envoyant son poing dans le visage de Reyes.

— Tu m'aurais remercié quand tu serais redevenu toi-même.

Aeron replia ses ailes qui glissèrent dans les fentes de son dos.

— Te remercier ? Pour m'avoir enterré dans une grotte voisine de l'enfer ?

— Une grotte dans laquelle tu as rencontré Légion, ton nouvel amour, fit remarquer Reyes.

Ils cessèrent de rouler. Aeron se trouvait maintenant au-dessus de Reyes et le frappait sans relâche. C'était le moment. Danika lança son poignard en visant la carotide. Malheureusement, la lame alla se ficher dans le bras d'Aeron, au moment où celui-ci s'apprêtait à plonger la sienne dans le cou de Reyes.

Il arrêta net son geste et contempla son bras d'un air surpris. Puis il fronça les sourcils. Sous le lit, Légion se mit à pousser des cris d'angoisse. Distract, Aeron tourna la tête dans sa direction. Fatale erreur... Reyes en profita pour se recroqueviller et le repousser avec toute la force de ses jambes, le propulsant contre le mur le plus proche. L'impact fut violent, mais Aeron n'en parut pas le moins du monde affecté, pas même étourdi.

Il se déploya lentement, tandis que Reyes fonçait vers lui avec une vitesse et une rage phénoménales. Aeron ne se laissa pas impressionner et attrapa en souriant l'un de ses poignards – poignard que Légion venait de ramasser et de lui apporter en rampant. Et, avant que Reyes ait eu le temps de comprendre ce qu'il préparait, la lame de ce poignard atteignit sa cible. Danika.

— Je ne compte pas attendre des heures, fit remarquer Cronos qui avait l'air de commencer à s'ennuyer ferme. Si ça continue, j'en aurai vraiment assez. Tant pis pour ma curiosité, je choisirai à ta place. Aeron ou Sienna.

Paris se mit à transpirer. *Il te suffit de prononcer l'un de ces deux noms.*

Il ouvrait la bouche quand Cronos inclina la tête de côté avec un petit sourire en coin, comme s'il tendait l'oreille.

— J'ai l'impression que tu as intérêt à te dépêcher, dit-il d'un ton franchement amusé.

Pourquoi ? Que se passait-il ?

Il y eut un bruit de pas dans le couloir, puis quelqu'un frappa à la porte.

— Paris ? Tu es là ?

Sabin.

Paris voulut jeter un coup d'œil du côté de Cronos, mais le roi des dieux avait disparu. Il sauta sur ses pieds et alla ouvrir la porte.

— Pas maintenant, dit-il en ouvrant.

Sabin contempla d'un air abasourdi son torse ensanglanté.

— Tu vas bien ?

— Très bien. Qu'est-ce que tu veux ?

— Aeron s'est échappé de son cachot. Il est en train de se battre avec Reyes.

Comme pour appuyer ses dires, un hurlement de douleur résonna dans les couloirs du château, suivi d'un rire sardonique.

Paris comprenait maintenant pourquoi Cronos s'était montré si pressé d'obtenir sa réponse. La terreur lui noua le ventre. Il allait devoir choisir. Et vite.

Sabin avait déjà filé dans le couloir, suivi de Gideon et de Cameo, armés de revolver.

— Qu'est-ce que tu attends ? lança-t-il par-dessus son épaule. Le temps presse.

— Que comptez-vous faire ? demanda Paris.

Sabin se retourna et le fixa tristement, tout en progressant à reculons dans le couloir.

— Ce qu'il faudra pour mettre fin à cette absurdité.

Reyes avait vu briller la lame du coin de l'œil, mais c'est seulement en entendant le cri étouffé de Danika, en voyant couler son sang, qu'il comprit ce qui venait de se passer.

Elle était blessée.

Elle s'était effondrée en silence. Elle ne bougeait plus. Elle respirait à peine.

*Non ! Non !* Il n'avait pas réussi à la protéger. Elle allait... *Non !* Il voulait croire qu'elle vivrait, qu'elle guérirait, qu'elle s'en remettrait complètement. Mais une rage sourde monta lentement en lui. Une rage doublée de haine, de désespoir, et de tant d'émotions violentes qu'il les sentait au plus profond de lui, gonflant, enflant, lui redonnant des forces.

Il se leva d'un bond et se précipita vers elle, mais Aeron l'arrêta en le retenant par le bras. Il tomba. Aeron se jeta sur lui,

à califourchon. Il n'eut que le temps de voir arriver un poing qui lui broya le nez.

Il grogna en montrant les dents et saisit Aeron par les avant-bras. Quelques secondes plus tard, il avait pris le dessus, mais les yeux violets d'Aeron brillaient. De satisfaction. Reyes n'y décela pas une ombre de culpabilité.

*Je dois l'achever tout de suite. Vite. Et porter secours à Danika.*

Il baissa les yeux vers Aeron, tout en refermant ses mains autour de sa gorge. Le désespoir et la colère décuplant ses forces, Aeron ne pouvait plus rien contre lui.

Derrière lui, il reconnut les voix de ses compagnons.

— Ne fais pas ça, Reyes.

— Lâche-le.

Il ne savait pas qui était là, et d'ailleurs peu lui importait. Il continua à serrer. Ses griffes s'enfoncèrent dans la peau, sectionnèrent des veines. Un sang chaud coula entre ses doigts.

Légion apparut soudain dans son champ de vision et vint se poster sur la poitrine d'Aeron. Des larmes aussi brillantes que de petits diamants coulaient sur sa vilaine face.

— Ne fais pas çssa. Il est à moi.

Reyes serra encore. Tuer Aeron signifiait libérer Danika d'une des menaces mortelles qui pesaient sur elle. Il soignerait ses blessures. Elle guérirait.

Voyant qu'il ne se laissait pas fléchir, Légion se jeta sur lui en poussant un cri de désespoir et entreprit de le mordre et de le griffer. La salive de la petite créature devait contenir un poison qui brûla son sang comme de l'acide, lui causant une atroce douleur. Mais la douleur, il connaissait. Il ne lâcha pas Aeron pour autant.

— Mon guerrier ! hurla Légion. Laisse mon guerrier.

Les yeux d'Aeron étaient déjà injectés de sang, prêts à jaillir de leurs orbites. Il tremblait, sa peau prenait peu à peu une couleur bleutée, il se débattait de plus en plus faiblement. Bientôt, il ne bougerait plus. Et quand il ne bougerait plus, Reyes savait ce qu'il devrait faire : décrocher une des épées qui décoraient le mur de sa chambre et lui trancher la tête.

— Reyes, fit une toute petite voix.

Cette voix, bien que faible, parvint à pénétrer la cuirasse de sa haine. Il se retourna vers l'endroit où gisait Danika. Elle le suppliait du regard. Elle avait besoin de lui. Il lâcha aussitôt Aeron et se leva en tremblant. Aeron ne bougea pas, mais le suivit des yeux. Légion se jeta sur Aeron pour couvrir son visage de petits baisers affolés.

— Personne ne bouge, fit la voix de Lucien. Je veux qu'on m'explique ce qui se passe.

Reyes n'y prêta aucune attention et ne se retourna même pas. Il alla s'accroupir près de Danika qui baignait dans une mare de sang. Elle avait arraché le poignard, ce qui avait élargi la plaie. Elle était d'une pâleur mortelle et elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je voulais... Je voulais t'aider, murmura-t-elle d'une voix faible. Pour une fois.

— Tu m'as aidé, mon ange. Tu m'as aidé.

Il la prit doucement dans ses bras, en s'efforçant de ne pas pleurer. Elle n'avait pas la force de bouger, ses membres restaient mous et sans force.

— Lucien ! appela-t-il. J'ai besoin de toi.

Il entendit un bruit de pas.

— Je suis là, répondit Lucien en posant sur lui un regard plein de sollicitude.

— N'emporte pas son âme, supplia-t-il. Laisse-moi le temps de la soigner.

— Tu sais bien que si on me demande de prendre son âme, je ne pourrai pas refuser, répliqua Lucien d'un ton prudent.

Reyes caressa d'une main tremblante le front de Danika.

— Reste avec moi, mon ange..., murmura-t-il.

Il ne s'était jamais senti aussi impuissant.

— Toujours, répondit-elle en tentant de sourire. Je t'aime.

Par tous les dieux... Elle choisissait de lui dire ça maintenant... Il eut l'impression de recevoir un coup d'épée dans le ventre.

— Je t'aime tant, moi aussi, répondit-il. Je ne supporterais pas de vivre sans toi.

Puis, sans la quitter des yeux, il s'adressa de nouveau à Lucien.

— Lucien, va chercher un guérisseur. Tout de suite.

Lucien acquiesça et disparut aussitôt.

On tambourina à la porte donnant sur la chambre voisine, puis des voix de femmes se firent entendre.

« Ouvrez ! Ouvrez ! Qu'est-ce qui se passe ? »

« Danika ! Danika ! »

— Laissez-les entrer, dit Reyes à ses compagnons.

Il espérait que la vue de ses compagnes redonnerait des forces à Danika.

Quelqu'un ouvrit la porte et deux des femmes firent irruption dans la pièce. En apercevant Danika couverte de sang, dans les bras de Reyes, elles poussèrent un cri étouffé et se précipitèrent vers elle. La troisième, la grand-mère, était toujours plâtrée, et il fallut la porter.

— Non, Aeron, non ! hurla soudain une voix d'homme.

— Pousse-toi, je n'ai rien contre toi ! hurla un autre.

Aeron s'était relevé. Voir les quatre femmes Ford réunies lui avait redonné de l'énergie.

La mère se posta en bouclier devant Reyes, les bras grands ouverts pour barrer le chemin au monstre qui en voulait à sa fille.

— Laissez ma fille tranquille, sale bête !

Danika tenta de se redresser pour intervenir.

— Non ! cria Reyes. Ne bouge pas.

Aeron continua d'avancer. Les autres tentèrent de s'interposer, mais personne n'osa tirer. Reyes ne leur en voulut pas. Lui non plus n'avait pas été capable de tuer Aeron.

Aeron écartait ses compagnons comme de vulgaires mouches et il s'approchait de plus en plus de la mère de Danika. Légion, elle, sautait de guerrier en guerrier, mordant tout ce qui passait à sa portée.

— Laissssez mon ami, sifflait-elle.

Ils tombèrent les uns après les autres, paralysés par le poison de la créature.

Et, bientôt, il n'y eut plus personne pour empêcher Aeron de fondre sur ses proies.

C'est le moment. *Je dois choisir.*

Pour la troisième fois, Paris s'affaissa à genoux au centre de sa chambre. Mais il n'eut pas à supplier Cronos, qui se montra aussitôt.

— J'ai déjà rappelé Sienna d'entre les morts, annonça-t-il. Elle attend dans ma salle du trône. Si tu prononces son nom, elle apparaîtra aussitôt.

Paris songea au bonheur que ce serait de la serrer de nouveau dans ses bras, de caresser sa peau douce, de plonger dans son regard, de sentir ses belles mains explorer son corps de guerrier. Il ne lui inspirait pas de l'amour, mais elle l'avait désiré. Elle l'avait laissé entrer en elle, lui offrant les plus beaux instants de son interminable vie.

— Si tu ne la choisis pas, je la garderai peut-être pour moi, poursuivit Cronos d'un air rêveur. Ça fait longtemps que je ne me suis pas compromis avec une mortelle.

Paris se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas répliquer. Il regretta presque d'avoir sollicité ce dieu cruel. L'image d'un vieillard comme Cronos embrassant Sienna, la serrant contre lui, passa devant ses yeux... Il en eut la nausée.

— Pourquoi nous haïssez-vous à ce point ? demanda-t-il.

— Vous haïr ? s'exclama Cronos en éclatant de rire. Tu as une vision très simpliste des choses. Disons que j'ai tendance à ne pas apprécier ceux qui ont servi mes ennemis. Et pourtant je reconnais que vous m'intriguez, toi et tes compagnons. Je ne me doutais pas que des guerriers immortels possédés par des démons pouvaient manifester une telle humanité. En ce moment, par exemple, ton ami Aeron s'apprête à dévorer les femmes Ford, et pourtant une voix dans sa tête lui crie de ne pas le faire.

Paris se figea.

— Je dois dire qu'il m'a beaucoup surpris, reprit Cronos en soupirant. Il serrait la gorge de la grand-mère, mais il ne l'a pas achevée. Il a même réussi à effacer l'épisode de sa mémoire. Tout cela réclame un effort de volonté considérable qui force l'admiration.

Paris songea qu'Aeron n'aurait jamais suffisamment de volonté pour oublier qu'il avait massacré quatre innocentes. Cet acte de cruauté gratuit le hanterait pour le restant de ses jours.

Et lui aussi serait hanté par le remords, s'il choisissait Sienna.

— Je tiens à te prévenir, ajouta le dieu en s'accroupissant face à lui.

Ses yeux sans fond rencontrèrent le regard de Paris.

— Si tu prononces le nom d'Aeron, tu ne verras plus jamais Sienna. Sois sûr que j'y veillerai.

— Et si je choisis Sienna ?

— Aeron tuera les femmes dans quelques minutes. Toutes sauf Danika. Elle, j'ai décidé de la garder. Les autres sont inoffensives, elles ne me serviraient à rien.

— Mais pourquoi avoir ordonné à Aeron de les tuer, si elles sont inoffensives ?

Cronos haussa les épaules.

— Je savais que l'une d'entre elles était l'Œil, mais j'ignorais laquelle. Il valait donc mieux éliminer toute la lignée. Ensuite, j'ai appris que Danika était l'objet de pouvoir, et je me suis souvenu que son ancêtre m'avait aidé autrefois, avant que Zeus ne s'en mêle. Danika est pure. Si elle accepte de me servir, elle ne me trahira pas. Et elle me sera très utile.

— Pourquoi ne pas tout simplement libérer Aeron de sa malédiction, dans ce cas ?

— Tu oublies la curiosité. Je veux savoir qui tu vas choisir. Qu'est-ce qui compte le plus pour un être ? L'amour ou l'amitié ? Et à présent, démon, je t'écoute. Je suis fatigué d'attendre.

Paris déglutit péniblement. Le moment était venu de choisir, et il sut qu'il se haïrait quelle que soit sa réponse.

— Choisis ! Insista Cronos d'une voix tonitruante. Sienna fait les cent pas dans ma salle du trône. Aeron est sur le point de trancher la gorge des Ford. Il lève son poignard. Sienna pleure en se demandant ce qui...

— Aeron, coupa Paris en s'effondrant en avant.

Il ne reverrait plus jamais la seule femme qu'il ait jamais aimée.

— Je choisis Aeron.



Au moment où Reyes s'y attendait le moins, Aeron s'écroula près du lit. Légion se précipita près de lui, pour lui caresser la joue. Aeron souriait et, pour la première fois depuis très longtemps, son visage exprimait la paix.

Mais que lui était-il donc arrivé ?

Quelques secondes plus tôt, il avait levé son poignard pour l'abaisser sur la mère de Danika. Puis, brusquement, la scène avait paru se figer ; ensuite, les guerriers empoisonnés s'étaient levés comme si de rien n'était, et, enfin, il était tombé.

Et à présent ils se regardaient tous d'un air abasourdi. Personne n'y comprenait rien.

Lucien arriva sur ces entrefaites, accompagné d'un guérisseur, un pauvre humain bafouillant qui faillit s'évanouir de peur en découvrant cette horde de guerriers.

— Reyes..., murmura Danika.

Il se pencha vers elle et lui embrassa la tempe.

— Ne parle pas, mon ange. Économise tes forces. Le guérisseur va...

— J'ai une vision.

Il ne s'intéressait pas à sa vision.

— Repousse-la, dit-il. Reste avec moi. Reste présente pendant qu'on te soigne.

Il se tourna vers le guérisseur.

— Faites ce qu'il faut, ordonna-t-il. Et vite.

L'homme parut tout à coup se réveiller et s'agita.

— Oui, oui, bien sûr...

— Je suis dans les cieux, allongée sur une estrade de marbre, poursuivit Danika.

Elle souriait, ses yeux devenaient vitreux.

— Quoi ? Non ! Non !

Il secoua la tête.

— Je ne veux pas ! Tiens bon. Reste avec nous.

Le guérisseur s'accroupit près d'elle et sortit des instruments d'une valise noire.

— Dépêchez-vous, lui dit Reyes.

Mais c'était trop tard. Danika ferma les yeux et sa tête roula sur le côté. Quelques secondes plus tard, son corps disparut et les bras de Reyes se refermèrent sur le vide.

Le hurlement qu'il poussa s'entendit sur terre et au paradis.  
On l'entendit résonner jusqu'en enfer.

— Où est-elle ?

— Qu'avez-vous fait de ma Danika ?

Reyes était affalé dans un fauteuil de la salle de repos, un verre de cocktail d'ambrosie à la main. La mère et la sœur Ford regardaient sur l'écran de télévision un DVD de Danika enfant qu'elles se passaient en boucle. La grand-mère était assise près de lui, avec ses jambes plâtrées étendues devant elle.

Il avait envoyé Lucien chercher ces films quelques jours plus tôt et, depuis, il n'avait pas quitté son fauteuil. Ces images représentaient son unique lien avec Danika. Il espérait y trouver une clé pour établir le contact avec elle. *Danika, mon amour, tu me manques tellement...* Les chasseurs préparaient une nouvelle attaque, mais il ne s'en inquiétait pas. Ses compagnons se tenaient prêts pour la guerre, mais il ne s'en mêlait pas.

Une main le gifla, mais il ne réagit pas. Il était tellement sonné qu'il ne sentait même plus la douleur.

— Répondez-nous ! dit la sœur de Danika.

— Je vous en prie, supplia la mère. Aidez-nous, démon.

— Laissez-le tranquille, intervint la grand-mère en lui tapotant gentiment la main. Des démons, j'en ai rencontré un certain nombre dans mes rêves. Je peux vous garantir que cet homme n'en est pas un. Il aime notre Danika, et il fait tout ce qui est en son pouvoir pour nous la ramener.

Faisait-il vraiment tout ce qui était en son pouvoir ? Il avait l'impression qu'il aurait pu faire mieux, au contraire. Et davantage.

— Si je savais où elle est, je serais déjà parti la chercher, répondit-il enfin. Je n'ai pas pu la protéger. Je n'ai pas été à la hauteur, je l'avoue. J'ai honte. Vous êtes contentes, avec ça ?

Il y eut un silence.

— Puisque c'est votre faute, retrouvez-la ! cria Tinka, la mère.

— Je ne sais pas comment m'y prendre, par où commencer, gémit-il.

C'était douloureux de l'admettre. Très douloureux. Et pas d'une façon qui aurait pu le satisfaire.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la disparition de Danika. Aeron s'était remis, il était redevenu lui-même, il ne songeait plus à tuer les femmes Ford. Il s'était longuement excusé auprès d'elles et de Reyes. *Si vous saviez comme je suis désolé... Reyes, tu es mon ami. J'ai de l'affection pour toi. Pardonne-moi.* Reyes aussi lui avait demandé pardon et ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre – pour le plus grand plaisir de Légion, qui ne quittait plus Aeron d'une semelle et avait applaudi leur réconciliation.

Mais tout cela ne compensait pas l'absence de Danika.

Reyes avait appelé les dieux, prié, supplié. Ils n'avaient pas daigné se manifester.

Et à présent il ne savait que faire.

Tinka et Ginger Ford se mirent à arpenter la pièce en marmonnant, mais il les ignora. Il était perdu dans ses pensées. De temps à autre, il jetait un coup d'œil du côté de l'écran. Il crut entendre rire une Danika enfant.

— Qui a bien pu l'emporter ? demanda l'une des femmes.

— J'ai entendu les monstres – euh... les guerriers – dire que c'était probablement un dieu. Avant de disparaître, Danika a vu le paradis...

— Si elle a vu le paradis, c'est qu'elle est au paradis, fit remarquer la grand-mère. Croyez-moi, je sais de quoi je parle.

— Admettons. Ce serait donc un dieu qui nous l'aurait enlevée. Mais il reste le pourquoi. Pourquoi nous l'avoir enlevée ?

— Sans doute parce qu'elle est un point d'accès à l'enfer et au paradis, répondit Reyes.

Il refusait de parler d'elle au passé, de penser qu'elle était morte et qu'il ne la reverrait jamais.

Les trois femmes le dévisagèrent avec intensité.

— Quel point d'accès ? De quoi parlez-vous ?

Il fit de son mieux pour leur expliquer ce qu'il savait, en luttant contre les larmes. Douleur gémissait tout bas dans son crâne. Sur l'écran de télévision, Danika éclata de nouveau d'un rire joyeux. Mais que faisait-elle ? Il se pencha pour mieux voir. Elle soufflait ses bougies d'anniversaire. Il imagina l'enfant qu'ils auraient pu avoir – qu'ils auraient peut-être un jour. Elle lui ressemblerait sans doute... S'il n'avait pas été aussi désespéré, l'idée l'aurait fait sourire.

— Mon enfant était un passage entre...

— *Est*, corrigea-t-il en même temps que Douleur. *Est* un passage. Elle est en vie.

— C'est impossible ! s'exclama Tinka.

Puis elle se reprit.

— Pas qu'elle soit en vie. Qu'elle soit un passage. Entre l'enfer et le paradis. Je ne peux pas croire une chose pareille.

— N'as-tu pas vu récemment un homme ailé ? fit remarquer la grand-mère.

— Mais c'est ma fille, protesta Tinka. Si elle avait été... Je m'en serais aperçue, tout de même. J'aurais senti quelque chose.

— Vous n'étiez pas dans ses rêves, murmura Reyes. Tout passait par ses rêves.

— J'étais comme elle, tu te souviens ? renchérit la grand-mère en soupirant. La première fois qu'elle m'a montré un tableau représentant ses rêves, j'ai failli me trouver mal. J'ai eu peur pour elle, mais je n'ai pas su quoi faire. Si je n'avais pas repoussé les visions qui me hantaient, j'aurais peut-être pu l'aider, la guider, prévoir ce qui allait arriver.

— Vous l'avez aidée, reprit Reyes d'un ton consolateur. Les histoires que vous lui racontiez autrefois, quand elle était enfant, lui ont donné la force et le courage d'affronter ses cauchemars.

Des larmes lui piquèrent les yeux et il les essuya du revers du poignet.

*Danika. Ma douce Danika.*

Grand-mère Mallory posa sa main sur la sienne.

Tinka reprit ses va-et-vient, et Reyes jeta de nouveau un

coup d'œil sur l'écran. L'image disparut, puis fut remplacée par une autre, avec une autre date affichée. On y voyait Danika en train de peindre ; elle devait avoir onze ans. Elle était couverte de peinture et ressemblait à un arc-en-ciel.

Cette image correspondait tout à fait à l'idée qu'il se faisait d'elle.

*Ma Danika ! Je ne peux pas l'abandonner à son sort !*

Il refusait de se résigner. Il avait supplié Anya pour qu'elle accomplisse un prodige, comme elle avait su le faire pour Maddox et Ashlyn. Elle avait tenté de l'aider, mais elle avait échoué. En désespoir de cause, il avait demandé à ses compagnons de lui trancher la tête, pour mettre fin à ses tourments. Bien entendu, ils avaient refusé tout net. Il n'avait pas insisté quand on lui avait fait remarquer que son âme irait en enfer et qu'il ne risquait pas d'y retrouver Danika.

Car elle était au paradis. Vivante. Mais loin de lui.

Il ne lui restait plus qu'à mériter une place au paradis pour la rejoindre.

Ginger et Tinka semblaient avoir oublié sa présence et ne cessaient de parler.

— Il n'a pas l'air si amoureux que ça.

— C'est bien mon avis. Et peu m'importe ce que dit grand-mère. Cet homme est un démon. Comme les autres.

— Oui, ce sont des démons.

— Des démons comme ceux que peignait Danika.

*Comme ceux qu'elle peint*, corrigea-t-il mentalement.

Elles commençaient à le fatiguer. Il aurait bien voulu qu'elles sortent et qu'elles cessent de passer devant l'écran, pour qu'il puisse enfin regarder tranquillement.

— Mais il a pleuré quand elle a disparu.

— Je dirais plutôt qu'il a sangloté.

Il avait encore envie de pleurer. Douleur s'était recroquevillé dans un recoin de son esprit et léchait ses plaies. Le démon était tombé amoureux de Danika en même temps que lui. Il était perdu, sans elle. Ils formaient les deux moitiés d'un tout, et il était donc logique qu'ils aiment la même femme.

— Si quelqu'un peut la ramener, c'est lui.

Il écoutait d'une oreille distraite, absorbé par les images de

la jeune Danika. Enfant, déjà, elle avait ressemblé à un ange. Sur l'écran, elle resplendissait de lumière et d'espoir. *Je ne suis rien sans elle.*

— Vous entendez ? lança Ginger avec irritation en se plantant devant lui, les mains sur les hanches.

Elle était plus grande que Danika et plus mince. Jolie aussi. Mais elle n'était pas son ange.

— Non, dit-il. Poussez-vous. Vous me cachez l'écran.

Tinka vint se placer près de sa fille et la prit par le bras.

— Vous n'avez sûrement pas tout essayé, supplia-t-elle.

— Ramenez-la, insista Ginger. Si vous la ramenez, nous cesserons de tenter de la convaincre de vous quitter.

— Nous n'aurions jamais réussi à l'éloigner de vous, fit remarquer la mère. Elle voulait... Elle tenait à...

Tinka s'interrompit pour sangloter.

— À faire partie de votre vie, acheva-t-elle.

Les deux femmes se mirent à pleurer dans les bras l'une de l'autre. Le cœur de Reyes se serra.

*Je veux mon ange, gémit Douleur.*

*Moi aussi.*

*J'ai besoin d'elle.*

Ginger et Tinka s'éloignèrent ensemble pour recommencer à comploter, ce qui permit à Reyes de voir de nouveau l'écran. Danika avait achevé son tableau et agitait la main pour le montrer.

— Elles ne veulent que le bien de Danika, commenta grand-mère Mallory.

— Je sais, répondit Reyes.

— En me concentrant, je pourrais peut-être avoir de nouveau des visions et m'en servir pour communiquer avec Danika, proposa la grand-mère.

Peut-être, mais rien n'était moins sûr. Reyes était intéressé par cette peinture... Il prit la commande à distance. La caméra filmait à présent une femme – une version rajeunie de grand-mère Mallory – qui étudiait le tableau de près en fronçant les sourcils.

Reyes appuya sur le bouton « Arrière » et mit l'image sur « Pause » quand la peinture apparut en plein écran. Mais

Ginger vint s'interposer de nouveau.

— Écartez-vous, lui dit-il.

— Euh, pardon, mais vous...

— Dégagez !

Elle poussa un cri étouffé et recula précipitamment.

— Très bien, inutile de crier.

Il fixa de nouveau la peinture. Est-ce que... Était-ce possible ? Oui. Il se leva d'un bond. Il ne sentait plus la fatigue et le désespoir.

— Mallory, regardez ce tableau et dites-moi ce que vous voyez.

Elle s'exécuta.

— Oh, mon Dieu ! S'exclama-t-elle en ouvrant de grands yeux. Est-ce que ce serait... ?

— Oui, coupa Reyes. Je crois bien.

Il venait de trouver le moyen de sauver Danika.

Danika flottait dans une mer sombre balayée par un vent glacial.

De temps en temps, une main effleurait son visage et son cou. Un tissu enveloppait son corps nu, et le contact de cette soie fraîche la retenait de sombrer dans le néant. Il lui arrivait aussi d'entendre une voix d'homme murmurer dans son crâne.

*Dis-moi ce que tu vois.*

Elle savait ce que cette voix attendait d'elle. Elle voulait qu'elle lui parle des démons de l'enfer et des anges du paradis. Elle voulait savoir ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient. L'homme avait tenté à plusieurs reprises de lire dans son esprit, mais il n'avait pas réussi.

Elle se concentra pour voir Reyes. Son guerrier de l'ombre. Son amour. Il lui manquait terriblement. Il l'avait serrée tendrement contre lui quand elle perdait son sang, en posant sur elle un regard qui la suppliait de guérir. Elle avait tenté de demeurer auprès de lui, mais des mains invisibles l'avaient saisie et emportée. Et elle n'avait pu résister.

Elle haïssait celui à qui appartenaient ces mains. Celui qui criait en ce moment : *Assez. Cesse de me montrer ce démon.*



*Tu n'obtiendras rien d'autre de moi. Je veux que tu me ramènes auprès de lui.*

Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle errait dans le noir, au contact de ces doigts et de ce tissu de soie. Ici, c'était comme si le temps n'existait pas. Rien n'avait de début ou de fin. Elle ne cherchait plus à nier ce qu'elle était, ce qu'elle représentait. Elle avait compris.

*Je veux rentrer chez moi.*

La voix se fit de nouveau entendre.

*Dis-moi ce que tu vois.*

Son sang se figea. Elle venait d'avoir l'impression que...

*Dis-moi ce que tu vois.*

Cette fois, c'était Reyes qui lui parlait. Son cœur s'accéléra. Un courant chaud coula dans ses veines.

*Mon amour, murmura-t-elle.*

*Je suis là, ma douce Danika. Je suis là.*

Des doigts suivirent le contour de ses lèvres.

Mais leur contact ne la réchauffa pas, et elle ne fut pas remplie par des effluves de bois de santal. Elle avait toujours aussi froid et ne sentait que l'odeur sucrée et poudreuse des nuages.

Elle comprit aussitôt que l'homme avait pris la voix de Reyes pour l'amadouer. Sa joie s'envola. *Reyes ne m'appelle pas sa « douce Danika » !*

Un bourdonnement furieux tourbillonna autour d'elle.

*Je tuerai Reyes si tu ne me dis pas ce que tu vois.*

Elle poussa un long cri de rage et d'angoisse, un cri silencieux qu'elle projeta dans l'esprit de son bourreau.

*Ça suffit ! C'est intolérable. Tais-toi.*

*Tu ne feras pas de mal à Reyes ?*

*Non, c'est bon. Mais tais-toi.*

Elle ne savait pas si l'on pouvait se fier à la parole de cet homme, mais elle cessa de hurler.

*Qui es-tu ? Pourquoi t'acharnes-tu sur moi ?*

*Je veux te convaincre de m'aider à gouverner ce monde. Avec toi, je serais plus fort. Tu garantirais la sécurité et la paix des deux. Il ne pourrait plus rien nous arriver de fâcheux.*

*Qui es-tu ?* Insista-t-elle.

*Regarde.*

Quelques secondes plus tard, l'image d'un vieil homme grand et mince flotta dans son esprit. Son beau visage sévère était encadré de longs cheveux argentés. Il portait une longue barbe. Il était drapé dans une tunique blanche et installé sur un trône. Elle le reconnut aussitôt.

Il s'agissait de Cronos, le roi des dieux.

L'image changea. Près du dieu, il y avait maintenant une très belle femme aux cheveux blonds et aux grands yeux verts. Elle lui ressemblait, mais ce n'était pas elle. Cronos et elle se regardaient. Ils se souriaient. Ils paraissaient auréolés de paix et de bonheur.

*Tu m'as aidé jadis. Tu pourrais m'aider aujourd'hui. Avec mon pouvoir et tes visions, nous retrouverions le monde tel qu'il était autrefois : sublime, serein, magnifique.*

*Ce n'est pas moi. Je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais aidé.*

L'image disparut.

*Ce n'est pas vraiment toi, non, mais le pouvoir de l'Œil s'est transmis dans ta lignée. Ton ancêtre a guidé mes pas par le passé, grâce à ses visions. Pourquoi ne ferais-tu pas de même ? Si tu acceptes, tu seras libre de parcourir les cieux. Tout ce que je te demande, c'est de surveiller mes amis et mes ennemis, de me renseigner sur ce qu'ils font. À part ça, tu seras libre de ton temps.*

*Je veux Reyes,* répéta-t-elle obstinément en projetant de nouveau la silhouette de son guerrier.

*Où est-il ?* Elle s'entendit sangloter et des larmes roulèrent sur ses joues, dévalèrent son corps. Et ce flot qui la trempait lui donna encore plus froid. *Je le veux.*

*C'est impossible. Reyes appartient au royaume de l'Ombre. Et toi, c'est à moi que tu appartiens.*

*Non !*

*Ça ne sert à rien de protester.*

*J'appartiens à Reyes et Reyes m'appartient. Vous n'obtiendrez rien de moi tant que nous serons séparés.*

Elle sentit que le dieu s'approchait d'elle, à grands pas furieux.

— Cronos ! appela Reyes depuis le toit du château. Cronos !  
Montre-toi !

— Je suis là, Douleur.

Reyes fit volte-face. Le roi des dieux se tenait à l'autre bout du toit. Malmenée par le vent, sa tunique battait ses chevilles. Reyes fut saisi par la force qui émanait de lui en dépit de sa frêle apparence.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— En sécurité, répondit le dieu en hochant la tête.

Ce simple mot reconforta Reyes plus qu'il ne l'aurait cru. Elle était en sécurité... Donc vivante... Il pouvait espérer la revoir.

— Montrez-la-moi, roi des dieux, je vous en supplie !

Il se figea, attendant la réponse.

Le roi des dieux se contenta d'acquiescer en silence. Puis il agita une main dans les airs et la silhouette de Danika apparut auprès de lui, d'abord floue, puis plus nette. Elle était telle qu'elle s'était décrite avant d'être emportée par Cronos : allongée sur une estrade de marbre, enveloppée d'un tissu blanc, auréolée de lumière.

— Est-ce qu'elle... ? Est-ce qu'elle est blessée ?

— Non, j'ai l'intention de la garder près de moi, je l'ai donc guérie.

— Merci.

— Ne me remercie pas. Je ne l'ai pas fait pour toi.

Mais il l'avait fait tout de même, et Reyes songea qu'il lui en serait éternellement reconnaissant.

— Je veux qu'elle revienne, parvint-il à murmurer d'une voix rauque.

Il tendit la main, pour caresser les lèvres roses de Danika.

Mais Cronos la fit aussitôt disparaître, d'un simple geste.

Reyes entendit grogner son démon.

— Je vous en supplie, j'ai besoin d'elle, gémit-il.

— Elle aussi te réclame, soupira le dieu.

Cronos avança lentement vers Reyes. Il ne touchait pas le sol. Il flottait et paraissait glisser dans les airs.

— Mais il se trouve que moi aussi j'ai besoin d'elle, dit-il.

— À quoi pourrait-elle vous servir ?

— Ça ne te regarde pas. Tout ce que tu dois savoir, c'est que je ne peux te la rendre. Tu l'empêcherais de faire ce que je lui demande.

— Non ! Je le jure ! Je veillerai au contraire à ce qu'elle vous serve.

— Tu ne saurais pas la protéger.

— Je l'aime.

— Oui, je suis au courant, répliqua sèchement le dieu. Et ça ne me sied pas.

Il était à présent tout proche de Reyes. Leurs visages se touchaient presque. Reyes sentit son odeur d'étoile, de nuit, de lune. Il la trouva très désagréable.

— Les démons la veulent, les chasseurs la veulent, tes compagnons la veulent aussi. Tu ne pourras pas la protéger de tout le monde.

— Je pourrai. Je l'aime. Je donnerais ma vie pour elle. Je ne laisserais personne lui faire du mal.

Cronos haussa un sourcil.

— Tu l'as prouvé en empêchant Colère de lui planter un poignard dans la poitrine, fit-il remarquer d'un ton railleur.

De nouveau, Reyes se sentit écrasé de culpabilité.

— Chaque fois que je pense qu'elle a souffert, ça me détruit, gémit-il. Je ne permettrai pas qu'une telle chose se reproduise.

Il serra les poings.

— J'ai vu aujourd'hui une des premières peintures de Danika. Vous y étiez représenté. C'est de cela que je voulais vous parler.

Le dieu inclina la tête de côté d'un air pensif.

— Je t'écoute, dit-il.

— Sur cette peinture, l'un de vos ennemis brandissait votre tête.

— Comment oses-tu proférer un tel blasphème ? explosa Cronos. Personne ne serait assez puissant pour me trancher la tête. Je devrais te tuer pour avoir inventé une chose pareille.

Reyes savait qu'il avançait en terrain miné, mais il n'avait pas le choix.

— Je n'ai rien inventé. Je n'oserais pas mentir quand Danika

est en jeu.

— Où se trouve cette peinture ? tonna Cronos. Je veux la voir. Sur-le-champ.

Le château trembla sur ses fondations et il y eut un bruit d'éboulis.

Reyes secoua la tête.

— Je vous propose d'échanger ce tableau contre Danika.

— Le tableau. Tout de suite.

— Si vous acceptez de me rendre Danika.

Cronos inspira lentement, puis souffla. Il était rouge comme une braise et une fumée noire s'échappait de ses narines.

— Elle m'appartient, rétorqua-t-il. Et je ne brade pas ce qui m'appartient.

Elle lui appartenait ? C'était lui qui le disait...

— Dans ce cas, vous pouvez dire adieu à votre tête. Car l'Œil qui voit tout ne s'est sûrement pas trompé.

Reyes se rendit compte qu'il était allé un peu loin. Il attendit son châtiment. Mais le roi demeura longuement silencieux.

— Quand tu auras prouvé que tu es capable de la protéger, je serai prêt à discuter avec toi, dit-il enfin.

Puis il disparut.

— Tu as été une déesse, autrefois. Dis-moi comment prouver à Cronos que je suis capable de protéger Danika.

Anya était en train de fouiller dans sa garde-robe, devant William, assis sur le lit, qui répétait comme une litanie qu'il voulait son livre. Elle jeta un regard mauvais à Reyes, qui avait fait irruption dans sa chambre sans même frapper. Il avait de la chance de ne pas l'avoir trouvée nue, avec son boa rose autour du cou. Bon... Il y avait aussi William, qu'elle considérait comme un frère. On ne s'exhibait pas nue avec un boa rose devant son frère.

— Je *suis* une déesse, corrigea-t-elle en s'adressant à Reyes.

Puis elle se tourna vers William.

— Sais-tu que ça ne te va pas du tout, de supplier ?

Et elle recommença à manipuler ses cintres.

— Tu as promis de me le rendre, protesta William.

— Oui, mais je ne t'ai pas dit quand.

— Je ne bougerai pas d'ici tant que je ne l'aurai pas récupéré.

— C'est bien pour ça que je le garde. Ta présence me divertit.

William soupira et enfouit sa tête dans ses mains en gémissant.

— Je ne voudrais pas vous déranger, intervint Reyes. Mais...

— Une seconde, Reyes. William, que penses-tu de cette robe ?

Elle brandit une robe incrustée de perles.

— Anya..., supplia Reyes.

— Très bien, dit-elle. Comme tu voudras. J'espère que tu es prêt à entendre mes remontrances.

Elle fit volte-face et avança vers lui en agitant un doigt menaçant.

— Je t'ai libéré de la malédiction qui t'obligeait à tuer Maddox tous les soirs, mais ça ne t'a pas empêché de dire du mal de moi à Lucien quelques semaines plus tard. C'était vraiment très vilain de ta part, sais-tu ?

Il ouvrit la bouche pour se justifier, mais elle haussa un sourcil pour lui intimer de se taire. Il referma la bouche.

William éclata de rire. Il se délectait du spectacle et en avait oublié son livre.

— J'ai l'impression que tu as des ennuis, mon pauvre, chantonna-t-il.

— Ensuite, poursuivit Anya en acquiesçant d'un air satisfait, tu as fait patienter Lucien pendant des jours, avant de lui montrer où tu avais caché Aeron. De plus, j'ai déjà essayé de t'aider, pour Danika, mais tu n'as pas daigné me remercier. Sans compter que je ne connais pas si bien que ça les Titans. Je te rappelle qu'ils étaient déjà emprisonnés quand je suis née. Et, enfin, je vois une dernière objection à coopérer avec toi, et elle n'est pas des moindres : tu pues.

— Je suis désolé de m'être si mal comporté avec toi, Anya. Dis-moi ce que je dois faire pour réparer mes erreurs, et je le ferai volontiers. Mais je t'en supplie, aide-moi. Cronos exige que je lui prouve que je peux protéger Danika. Il ne me la rendra qu'à cette condition.

*Par tous les dieux..., songea Anya. Dès qu'il s'agit d'amour,*

*je me laisse attendre...*

Elle contempla le guerrier qui se dressait devant elle. Il avait beaucoup maigri, sans doute parce qu'il ne mangeait plus et se nourrissait uniquement des cocktails d'ambrosie qu'il buvait à longueur de journée. Il ne s'était pas lavé ni changé depuis une éternité. Il était pâle. Et pour couronner le tout, il ne cessait de fourrager dans ses cheveux crasseux, qui restaient dressés sur sa tête.

Franchement, il était dans un état lamentable.

Mais ce qui retint le plus son attention, ce fut qu'il n'arborait aucune taillade fraîche, pas même une cicatrice.

— Tu as cessé de te mutiler ? demanda-t-elle.

Il baissa les yeux vers ses bras et les tendit devant lui pour les observer, comme s'il venait lui-même de prendre conscience de cet étrange phénomène.

— Je souffre tellement que mon démon me laisse tranquille, expliqua-t-il.

— Dans ce cas, si elle revient, tu ne souffriras plus et tu recommenceras à jouer toute la journée avec tes poignards. Tu as pensé à ça ?

— Je me découperais volontiers en lambeaux pour qu'elle revienne.

— Intéressant, commenta-t-elle.

Elle appuya sa hanche contre la coiffeuse et tambourina du bout des ongles sur son plateau de marbre.

— Tu as donc parlé avec le roi des enquiquineurs, dit-elle. Puis-je savoir exactement ce qu'il t'a dit ?

William se pencha en avant pour mieux entendre.

Reyes leur rapporta sa conversation avec Cronos, mot pour mot, sans se préoccuper de la présence indiscrete de William.

— Il a dû être vraiment furieux que tu lui parles de cette peinture, fit remarquer Anya.

— Fou de rage, oui. Mais je pense que ça l'a aussi inquiété. Et s'il ne me rendait jamais Danika ?

Comme elle ne répondait pas, il resta là, à attendre, les bras ballants. Et brusquement ses jambes le lâchèrent et il s'effondra au sol, sur les genoux.

— Je ne me suis jamais senti aussi faible, murmura-t-il.

— Tu ne risques pas de prouver ta force à Cronos dans cet état, fit remarquer Anya.

Elle se tapota rêveusement le menton.

— Il a dit que les démons de l'enfer s'intéressaient à elle. Nous pourrions les combattre et les détruire.

— Ça nous prendrait des siècles, objecta William.

— Peut-être, mais il n'a pas beaucoup d'atouts en ce moment, rétorqua Anya. À part le temps, justement, je ne vois pas...

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu en penses quoi, toi, Reyes ?

— Ça ne me tente pas.

— Bon. Je n'insiste pas. Voyons... Il doit bien y avoir un autre moyen. Réfléchis, Anya, réfléchis... Et toi aussi, William, fais marcher ta petite cervelle.

Un long moment de silence.

— Et si tu t'en prenais carrément à Cronos ? proposa William. Ça prouverait ta force.

Anya battit des mains.

— Excellente idée ! Défier Cronos. Je m'en réjouis d'avance. Et ça débarrassait le monde de sa méchanceté.

Reyes ouvrit de grands yeux.

— M'en prendre à Cronos ? Mais vous plaisantez ?

Anya se calma aussitôt.

— Tu as raison. C'est probablement impossible. Dommage. Il est justement l'être le plus puissant de la création. Et toi... Toi, tu es très amoindri.

— Pas tant que ça, répondit Reyes avec une étrange lueur dans le regard. N'oublie pas que je suis un homme amoureux.

Anya s'en inquiéta. Il n'allait tout de même pas se mettre en tête de défier le roi des dieux ? Lucien serait furieux. Quand Lucien se mettait en colère, il était effrayant.

— Euh... Reyes, mieux vaut chercher une autre idée. On va y réfléchir ensemble.

Il se leva, comme s'il ne l'entendait plus, et sortit précipitamment de la chambre. Anya regretta amèrement de n'avoir pas su se taire. Pour une fois.

Après s'être rempli l'estomac jusqu'à l'écœurement pour



retrouver des forces, Reyes demanda à Lucien de le transporter dans le hangar où Danika entreposait ses toiles. La famille Ford l'avait accompagné pour le soutenir moralement. Il fut soulagé de constater, en arrivant, que les chasseurs n'étaient pas déjà passés par là.

Plus il fouillait parmi les tableaux, plus sa détermination de sauver Danika grandissait. Cronos ne s'était plus montré, mais Reyes se méfiait. Il n'avait plus visionné les DVD de la famille Ford. Ni aucun autre. Même s'il lui en avait coûté.

— Nous serons bientôt réunis, mon ange, je te le jure, murmura-t-il.

Il ne cessait de se répéter cette phrase. Pour lui. Pour elle. Les trois femmes Ford s'y étaient habituées et ne dodelinaient plus de la tête d'un air navré quand elles l'entendaient.

Ginger frotta ses mains couvertes de poussière.

— Quand je pense à tous ces cauchemars qu'elle faisait..., murmura-t-elle.

Tinka la prit par la taille. Elles étaient touchantes. Elles se ressemblaient beaucoup, avec leurs cheveux blond-roux.

Danika aurait dû être là, avec elles.

Douleur grogna pour signifier son approbation.

— Il lui a fallu beaucoup de courage pour supporter tout ça, poursuivit Ginger en jetant un coup d'œil du côté des toiles. Et aussi une grande force morale. Et je découvre également qu'elle était vraiment douée. Je n'ai jamais douté de son talent, mais ces tableaux que nous n'avons jamais vus sont réellement surprenants.

Des larmes coulèrent des yeux verts de Tinka – des yeux si semblables à ceux de Danika que Reyes avait l'impression que son cœur allait exploser chaque fois qu'il les regardait.

— C'est à cause de moi qu'elle avait honte de ces toiles et qu'elle les cachait dans un entrepôt, déclara-t-elle, au comble de la désolation. Elles mériteraient pourtant d'être exposées.

— Oui, approuva Reyes.

Mallory sortit de son sac un sandwich au beurre de cacahuètes et lui en proposa la moitié.

— Votre amie Anya nous a recommandé de veiller à ce que vous repreniez des forces, dit-elle.

Il accepta le sandwich avec reconnaissance et l'engloutit en deux bouchées.

— Quand Danika sera de retour parmi nous, elle peindra de nouveau, dit-il. Et, cette fois, elle peindra le bonheur. Je vous le jure.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous haïr, soupira Ginger.

Il eut un petit sourire. Son franc-parler lui rappelait Danika, et il souffrait le martyre chaque fois qu'il croyait reconnaître en ces femmes un trait de son aimée, une attitude, une expression. C'était une torture.

— Que cherchons-nous exactement ? demanda Tinka.

— Demandez à Mallory de vous l'expliquer, répondit-il.

Il voulait uniquement se concentrer sur sa recherche. Il n'abandonnerait jamais. Il se battrait pour retrouver Danika, encore et encore, jusqu'à son dernier souffle s'il le fallait.

— Si tu trouves un tableau avec Cronos, roi des Titans, montre-le à Reyes, dit simplement Mallory. Cronos est un vieillard avec des cheveux longs et une barbe. Il est toujours représenté vêtu d'une tunique blanche.

Reyes s'arrêta sur un tableau, une représentation colorée mêlant anges et démons, vie et mort, visages ensanglantés et souriants. Comme Ginger, il s'étonna de ce que Danika avait dû assumer depuis son enfance. Et il s'étonna encore plus que ce fardeau ne lui ait pas gâté le caractère.

Il trouva d'abord quatre tableaux où Cronos était représenté. Dans le premier, il arpentait les couloirs d'une prison en flammes. Les trois autres racontaient sa libération et le montraient maniant sa faux qui s'allongeait interminablement pour atteindre les têtes de ses ennemis.

Reyes se demanda pourquoi Cronos s'était montré à lui sans sa faux. Avait-il eu peur de se laisser emporter par la colère, de lui trancher la tête et de le regretter ensuite ? Si c'était le cas – mais Reyes en doutait –, cela signifiait que le dieu tenait à le garder en vie. L'hypothèse la plus plausible était qu'il avait troqué sa faux contre la vie de Danika. Anya avait expliqué à Reyes que les dieux étaient soumis eux aussi aux lois de l'échange.

Reyes fronça les sourcils. Peu lui importait la faux de Cronos.

Il devait se concentrer sur Danika.

En cherchant dans une autre pile, il vit Cronos faisant entrer les dieux grecs dans la prison qu'il avait autrefois occupée. Reyes les avait servis longtemps, et il ne put s'empêcher de ressentir un petit pincement au cœur. Le visage de Cronos exprimait une froide détermination. Il était évident qu'il les haïssait. S'il ne les avait pas tués, c'était uniquement afin qu'ils souffrent pour l'éternité. Comme lui-même avait souffert.

Il fouilla encore pendant des heures. Les femmes lui apportèrent à boire et à manger à plusieurs reprises, sans un mot, comme si elles avaient compris qu'il avait besoin de silence pour mener à bien sa tâche.

Après avoir regardé toutes les toiles, il dut se rendre à l'évidence : celle qu'il cherchait ne se trouvait pas dans l'entrepôt. Danika avait pu la cacher ailleurs, ou la détruire. Mais il avait tout de même récolté des informations intéressantes.

Il décida de les passer en revue, pour faire le bilan de ce qu'il avait appris.

Cronos ne supportait pas l'enfermement et ferait tout pour éviter la prison.

Il accordait plus d'importance à la vengeance qu'à sa sécurité. Sinon, il aurait tué les dieux grecs plutôt que de les emprisonner. Anya lui avait cédé sa clé qui ouvrait tout et, sans elle, les dieux grecs ne pourraient jamais quitter Tartarus. Cela dit, s'il avait voulu avoir l'esprit tranquille, il les aurait tout simplement éliminés.

Enfin, la faux de Cronos pouvait s'allonger à l'infini pour atteindre un ennemi éloigné.

La vérité explosa dans le cerveau de Reyes. Il avait trouvé la solution ! Il se leva d'un bond. Pour la première fois depuis des jours, il eut le sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent les femmes à l'unisson.

— Je sais ce que je dois faire, répondit-il seulement.

Il touchait au but. Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de se transporter au paradis.

— Tu me manques tant, mon ange...

Reyes n’obtint pas de réponse.

Allongé sur son lit, il tentait depuis plusieurs heures d’établir un contact mental avec Danika. Elle était là-haut, dans les cieux, là où elle l’avait déjà emporté deux fois pendant qu’ils faisaient l’amour. Danika était un passage et il était certain qu’elle avait le pouvoir de lui ouvrir le paradis. L’ennui, c’était qu’elle devait maintenant accomplir ce prodige à distance. Il espéra qu’ils avaient déjà créé entre eux un lien suffisamment fort pour se passer d’un accouplement physique.

— Je suis perdu, sans toi.

*Nous sommes perdus*, corrigea le démon.

— *Nous* sommes perdus sans toi, reprit Reyes. Ta famille aussi attend ton retour. À présent, nous nous entendons bien. Je les aime parce que tu as grandi parmi elles, et qu’elles t’ont aidée à devenir une jeune femme forte et courageuse.

Toujours pas de réponse.

— Est-ce que tu portes notre enfant, Danika ? Je voudrais tant un enfant de toi !

Toujours rien. La fibre de la maternité n’était pas la bonne. Reyes déglutit péniblement.

— Danika, insista-t-il. Parle-moi. Je suis en colère. Pas contre toi. Jamais contre toi. Si ça continue, je vais devoir recommencer à me taillader. Et tu ne seras pas là pour me consoler.

*Reyes ?*

Reyes ouvrit les yeux et battit des paupières. La voix qui venait de murmurer dans son esprit était celle de Danika. Il en transpira de soulagement.

— Danika ? Parle-moi encore.

*Seigneur, Reyes... C'est toi ? C'est bien toi ? Je n'ai cessé de rêver de toi, de prier pour toi, de t'appeler.*

— Je suis là, je suis là.

Des larmes lui piquaient les yeux, brûlaient ses iris.

— Il faut que tu m'attires jusqu'à toi, mon ange.

*Comment ?* Le ton était désespéré.

— En me visualisant. Imagine tes mains qui se tendent vers moi, qui m'emportent. Tu en es capable. Je le sais. Tu es un passage, tu peux...

Un courant glacé pénétra ses veines et il eut la sensation que son sang se solidifiait. Mais il ne chercha pas à lutter. Elle était là.

— Je te sens, dit-il.

*Moi aussi, je te sens, mais...*

— Qu'est-ce qui t'inquiète, mon ange ?

*Je n'arrive pas à saisir ton esprit. Chaque fois que j'essaye, mes mains ne rencontrent que le vide.*

— Cherche plutôt à saisir mon corps.

Il n'avait pas terminé sa phrase que des doigts invisibles se refermaient sur ses bras, puis le tiraient avec force. Il décolla du lit et traversa le plafond qui s'effondra en une pluie de plâtre.

Il continua à monter, traversa un nouveau plafond. Au passage, il crut voir Maddox qui se levait d'un bond pour se saisir d'un poignard, tandis qu'Ashlyn nue poussait un cri étouffé. Il ne put retenir une grimace gênée.

*Tu veux que j'arrête ?* demanda Danika en ralentissant.

— Non. Surtout pas. Continue, mon ange. Tire-moi vers toi. Ne t'inquiète pas des bruits que tu entends.

Il passa à travers le toit et, soudain, il se retrouva au milieu d'un ciel étoilé. Les étoiles filaient comme des éclairs. Il flottait. Léger, léger. Puis les nuages l'enveloppèrent, une brève seconde, laissant sur sa peau une traînée humide.

La lune ne cessait de grossir, elle était de plus en plus dorée, il était à présent si proche qu'il voyait un cratère. Et soudain il sentit qu'il brisait un filet invisible, l'air autour de lui se réchauffa, il ne faisait plus nuit, il baignait dans un ciel d'azur, constellé de nuages scintillant comme des diamants. Bientôt, il

aperçut des colonnes d'or flanquant une route sertie d'émeraudes.

Il en eut le souffle coupé. Le paradis. Il était monté jusqu'au paradis. Avec son corps.

Des anges volaient un peu partout, agitant leurs ailes blanches et lustrées. Plusieurs d'entre eux poussèrent un cri étonné en le croisant, d'autres froncèrent les sourcils et s'éloignèrent précipitamment, comme s'ils devaient prévenir quelqu'un de sa présence. Les anges n'appartenaient ni aux Titans, ni aux dieux grecs, il l'avait appris en observant les toiles de Danika. Il aurait bien voulu savoir à qui ils obéissaient. À un homme ou à une femme ? Il serait utile de parler à cette entité pour lui demander de leur prêter une armée de gloire. Un jour, peut-être.

Il franchit de nouveau un obstacle invisible, un mur, cette fois, et enfin, enfin, il se trouva devant l'estrade où reposait Danika. Il se précipita vers elle, caressa ses cheveux dorés, lui prit la joue. Sa peau avait une nuance bleutée et elle était drapée de blanc. Elle le fit penser à la reine des neiges.

— Comme tu m'as manqué..., murmura-t-il.

Il avait tant attendu ce moment !

— Je ne te quitterai plus jamais.

*Reyes ! Tu es vraiment près de moi ! Je te sens, je sens ta chaleur.*

— Tu as froid, mon ange ?

*Je suis glacée.*

— Laisse-moi te réchauffer.

Il se réfugia contre elle pour lui communiquer sa chaleur.

— Je t'aime tant, gémit-il.

*Moi aussi, je t'aime. Je voudrais te voir, m'éveiller de ce sommeil, mais je n'y arrive pas.*

Il déposa un baiser sur ses lèvres. Il avait cru ne plus jamais l'embrasser, ne plus jamais la prendre dans ses bras.

— Tu sais où est Cronos ? demanda-t-il.

*Oui. Dans la salle du conseil, avec les autres dieux.*

— Tu entends de quoi ils parlent ?

*Je sais de quoi ils parlent. Toujours de la même chose. Ils se demandent ce qu'ils vont faire de toi. Et comment ils vont s'y*

*prendre pour se procurer les autres objets de pouvoir.*

— Tu peux l'amener jusqu'à nous ?

*Sans doute. Mais pourquoi ? Je préfère l'éviter. Je le hais.*

— Fais-moi confiance, mon ange, je dois lui parler.

Il embrassa de nouveau ses lèvres, son menton, ses joues.

— Ton esprit est capable de maîtriser un corps, reprit-il. Quand Cronos sera là, enroule-toi autour de lui et empêche-le de bouger aussi longtemps que tu pourras. Il cache à l'intérieur de lui une clé qui ouvre tout.

Elle mit quelques secondes à répondre.

*Très bien, dit-elle enfin. J'essayerai.*

— Si j'arrive à m'emparer de la clé, essaye de lui arracher sa faux. Et à présent, quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je t'aime.

Reyes savait que s'ils échouaient, Cronos le tuerait. Il s'apprêtait à le défier, et un roi ne se laissait pas défier impunément.

*Je le tiens, dit-elle.*

Un long moment s'écoula. Le corps de Danika s'était raidi. Elle ne communiquait plus avec lui. Il comprit qu'elle luttait pour entraîner Cronos.

*Il n'a plus sa faux. Il l'a échangée contre l'âme d'une femme, un appât. À présent c'est Chaos qui la possède, une entité qui garde la prison d'Hadès. Cronos, lui, tient dans sa main l'éclair de Zeus.*

— Essaye de le lui arracher.

Il sera bientôt là. Encore quelques secondes.

Cronos apparut devant l'estrade. En voyant Reyes, il poussa un grognement de rage. Au moment où Danika lui arrachait l'éclair, des étincelles dorées jaillirent de ses yeux.

Reyes comprit qu'il devrait peser chacun de ses mots, surveiller les expressions de son visage. Il n'avait pas droit à l'erreur. Il prit un air dégagé et se hissa sur un coude.

— C'est vraiment gentil d'avoir pensé à vous joindre à nous, dit-il.

Le corps du dieu trembla, comme s'il tentait de remuer, mais ses bras restèrent rivés à son torse et il n'avança pas d'un millimètre.

— Tu paieras ça de ta vie, guerrier.  
 Reyes se leva lentement et descendit de l'estrade.

— Je suppose que vous vous demandez ce qui se passe, dit-il.

— Je possède la clé qui ouvre tout, démon ; tu ne pourras pas me retenir longtemps prisonnier.

— Je sais, murmura Reyes.  
 Son cœur battait comme un tambour, mais il se força à sourire.

— D'ailleurs, vous n'êtes pas enchaîné, ajouta-t-il. Juste momentanément immobilisé par les bras de Danika.

Cronos grinça des dents. De rage.

— Vous m'aviez demandé de vous appeler quand je serais capable de vous prouver ma force, poursuivit Reyes.

Il marqua un temps de pause, pour ménager son effet.

— Cronos, je vous appelle ! cria-t-il.

— Et tu crois que je vais accepter de t'aider après ce que tu viens de faire ? s'exclama le dieu en éclatant d'un rire cruel. Tu es bien naïf.

*Tu tiens le coup ?* demanda Reyes à Danika.

*Oui. Mais je ne sais pas pour combien de temps. Il est très puissant.*

Reyes lutta contre l'affolement et avança vers Cronos à pas mesurés.

— Vous allez libérer Danika et la renvoyer sur la Terre. Vers moi. Parce que, ensemble, nous aurons le pouvoir de détruire tous ceux qui chercheront à s'en prendre à elle.

— Tu...

— En retour, elle vous tiendra informé de ses rêves et de ses visions.

— Elle me tiendra informé même si je ne la renvoie pas sur Terre, ricana Cronos. C'est un marché de dupes que tu me proposes.

— Elle refusera de coopérer avec vous si elle n'est pas près de moi, et vous le savez.

Il tira de son fourreau l'un de ses poignards et posa la lame sur le cou du dieu.

— Je pourrais vous trancher la tête, si je le décidais.

Cette déclaration fut suivie d'un long silence. Très long. Un



silence durant lequel Reyes retint sa respiration.

— Guerrier ! tonna enfin Cronos. Tu m'as prouvé ta force.

Reyes comprit que Cronos acceptait le marché.

Il abaissa sa lame et retourna vers Danika. Il n'en menait pas large, mais ne le montra pas au dieu.

— Relâche-le, mon ange, dit-il.

*Et nous verrons bien s'il tient sa promesse.*

Aussitôt, Cronos étira ses doigts. Son éclair retourna dans sa main. Il marcha vers Reyes, avec un regard furieux, comme s'il allait attaquer. Mais il n'attaqua pas.

Danika s'éveilla de son sommeil en bâillant. Reyes en oublia Cronos et se concentra sur elle. Elle battit des paupières, comme si la lumière lui brûlait les yeux. Quand elle le vit, elle poussa un petit cri.

— Tu es vraiment là !

Elle se jeta à son cou, et il referma ses bras autour de sa taille.

— Tu as réussi ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

— *Nous* avons réussi, mon ange. Et je ne veux plus jamais être séparé de toi.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'intention de m'éloigner.

— Tu sais que je mène une existence de guerrier. Tu crois que tu pourras le supporter ?

Il se détacha d'elle et la fixa avec des yeux humides de larmes. Il était prêt à quitter les Seigneurs de l'Ombre si elle l'exigeait, à chercher avec elle un endroit où les dieux et les chasseurs ne les trouveraient jamais.

— Bien sûr que je pourrai le supporter. Je devrais d'ailleurs te renvoyer la question. N'oublie pas que les démons de l'enfer et les chasseurs me veulent. Je suis une star. Tu crois que tu pourras vivre avec une star ?

Il eut un petit sourire.

— Pour toi, je suis prêt à tout.

Elle lui rendit son sourire.

— Tant mieux.

— Toi et moi. Pour toujours.

— Vous êtes très touchants, mais vous finirez tout à l'heure, intervint Cronos. Reyes, si nous parlions maintenant du tableau

où l'on voit mon pire ennemi ? Celui où il est censé... me trancher la tête.

Reyes ferma les yeux et rassembla ses forces. Il avait espéré aborder ce sujet plus tard. Le plus tard possible. Danika vint enfouir sa tête au creux de son épaule et il se sentit mieux.

— Vous ne déchargerez pas votre colère sur nous ? s'inquiéta-t-il.

— Tu as ma parole, répondit le dieu d'un ton impatient. Et à présent, réponds à ma question. Qui brandissait ma tête, sur le tableau de Danika ?

— Je me souviens de ce tableau, intervint Danika. Je n'ai pas peint d'autres décapitations. Le coupable est celui qu'ils appellent Galen, démon de l'Espoir.

De nouveau, un calme de mauvais augure s'abattit sur Cronos, celui d'un prédateur qui s'apprête à bondir. Le silence était si épais et si lourd que pas un ange n'osa battre de l'aile.

— Un démon, grommela-t-il enfin en fusillant Reyes du regard. L'un des vôtres.

— Galen est notre ennemi, roi des dieux, se hâta de préciser Reyes.

Cronos parut réfléchir, puis il acquiesça et son regard se posa sur Danika.

— Je t'ai rendue à ton compagnon, dit-il. Tout ce que je te demande en échange, c'est de me prévenir des menaces qui pourraient peser sur moi.

— Tant que je serai avec Reyes, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

— J'ai compris l'avertissement, répondit Cronos.

Il avait pâli devant l'insolence, mais ses lèvres esquissèrent tout de même un sourire.

— Je vais donc devoir veiller sur toi et sur ton guerrier. C'est bien ça ?

— Reyes ! Reyes ! Tu ne vas pas le croire !

Danika entra en courant dans la chambre de Reyes – leur chambre, à présent –, et s'arrêta devant le lit.

Reyes était allongé, complètement nu. Il avait repoussé

draps et couvertures. Il avait les paupières mi-closes, ce qui lui donnait ce regard sensuel qu'elle adorait. Il avait aussi les cheveux en bataille, et ses lèvres portaient encore une trace de morsure. Il paraissait comblé.

Et elle aussi était comblée.

Il s'était passé tant de choses au cours des dernières semaines...

Aeron était venu la trouver, tête basse, honteux, pour s'excuser de tout le mal qu'il lui avait fait. Elle lui avait pardonné sans hésiter. Finalement, c'était grâce à lui qu'elle avait rencontré Reyes. Et Reyes représentait ce qui lui était arrivé de mieux.

Légion s'était installée au château, auprès d'Aeron qu'elle ne quittait plus. Elle ne cessait de l'entourer de sa sollicitude. On ne les voyait plus l'un sans l'autre.

Quand Reyes lui avait appris que Légion était une femelle, Danika avait eu du mal à le croire. Mais depuis qu'elle avait remarqué que les yeux du petit démon brillaient quand ils se posaient sur Aeron, elle ne doutait plus. Si Aeron venait à tomber amoureux d'une femme – d'une autre femme –, il ne faisait aucun doute que Légion la dévorerait toute crue.

Paris, comme la plupart des Seigneurs de l'Ombre en ce moment, partageait son temps entre Budapest et Rome, où il continuait à chercher des pistes pour les objets de pouvoir qu'il leur restait à découvrir. Il était plus calme et plus posé. Il ne passait plus son temps à regarder des films porno. Danika le trouvait déprimé, mais, quand elle avait tenté d'en parler avec lui, il l'avait serrée dans ses bras sans un mot et avait quitté la pièce.

Torin et Cameo, en revanche, paraissaient en grande forme. Ils étaient devenus amis et passaient leur temps à rire et à échanger des confidences. Ils chuchotaient en parlant à voix haute, parce qu'ils devaient rester à distance l'un de l'autre, mais il était clair que personne n'existait pour eux et qu'ils se croyaient seuls. Danika ne savait pas si c'était de l'amour, mais pourquoi pas ? Ils méritaient tous les deux un peu de bonheur.

William aussi était heureux. Ce qui rendait Anya heureuse. Laquelle rendait à son tour Lucien heureux. William vivait au

château et il contait fleurette à Ginger qui feignait l'indifférence, mais rougissait dès qu'il s'approchait d'elle. Il n'y avait rien de sérieux entre eux.

La mère, la grand-mère et la sœur de Danika devaient repartir la semaine suivante. Elles avaient prolongé leur séjour pour surveiller Aeron. À présent, elles étaient rassurées. Elles allaient lui manquer.

Elle avait fait venir Gilly, sa jeune amie de L.A., et lui avait donné une chambre proche de la sienne, pour lui laisser le temps de s'habituer à vivre parmi des démons.

Les guerriers semblaient l'apprécier et la traitaient comme une jeune sœur, même s'ils ne cessaient de se plaindre du chaos que cette nouvelle venue jetait dans leur vie. Gilly se tenait sur ses gardes, mais Danika était bien placée pour savoir que ces réactions se tasseraient avec le temps.

Ashlyn avait pris Gilly sous son aile et Danika lui en était reconnaissante. Cette femme ferait une merveilleuse mère, qu'elle donne le jour à une fille, à un garçon, à un démon, à un mortel ou à un demi-démon. Danika ne put s'empêcher de rire en songeant qu'elle-même, un jour, attendrait peut-être un enfant de Reyes. Elle taquinait la future maman en lui proposant de choisir Légion comme nounou. Maddox prenait alors un air écœuré qui faisait rire Ashlyn.

Quant à elle et Reyes, ils passaient pour l'instant le plus clair de leur temps au lit, à se faire l'amour – en douceur ou pas, et elle appréciait les deux. Reyes la comblait. Elle n'avait pas autant souri depuis... Depuis très longtemps.

C'était très simple. Elle l'aimait.

Elle faisait toujours des cauchemars, mais elle ne les redoutait plus. Au contraire, elle les attendait, parce que Reyes était au-dessus d'elle quand elle ouvrait les yeux et qu'il la serrait dans ses bras.

Elle aussi lui apportait du réconfort. Du moins, elle l'espérait. Il avait encore besoin de se taillader. De temps en temps. Et parfois elle l'aidait. Mais il ne réclamait plus de violences pendant qu'ils faisaient l'amour. Douleur s'éclipsait, ou du moins restait discret.

— Viens sur le lit, mon ange, et je croirai tout ce que tu me

diras, murmura Reyes.

Son pénis s'allongeait déjà à vue d'œil. En ce moment, il ressemblait au portrait qu'elle avait fait de lui et qu'ils avaient accroché dans la chambre.

— Je suppose que quelqu'un de la famille Ford ne va pas tarder à frapper à la porte, poursuivit-il. Au hasard : la grand-mère. Depuis qu'on lui a ôté ses plâtres, elle te suit partout. C'est pourquoi je te propose de profiter intelligemment de ces quelques minutes d'intimité.

Elle aurait bien dit oui, mais ce n'était pas le moment. Elle le prit par les épaules et le secoua.

— Lève-toi et viens voir. Viens. Vite.

Le ton dut l'inquiéter, parce qu'il se redressa d'un bond. Elle ne l'avait pas vu attraper un poignard, mais il en avait tout de même un en main.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Un problème ?

— Non, ne t'affole pas. Je veux simplement te montrer quelque chose d'important.

Il se leva, sans se préoccuper de sa nudité. Elle attrapa celle de ses mains qui ne tenait pas le poignard et l'entraîna vers son atelier. Comme toujours, ce simple contact la réchauffa.

— Tu as peint un cauchemar, mon ange ?

— Si on veut...

Quand ils franchirent le seuil, Reyes aperçut aussitôt une nouvelle toile, posée bien en évidence. Danika s'arrêta devant, il la prit par la taille et posa son menton sur son épaule, en poussant discrètement son sexe en érection contre ses fesses. Elle ne put s'empêcher de sourire.

Seigneur, comme elle l'aimait !... Si seulement elle n'avait pas enfilé un jean, tout à l'heure, en se levant pour peindre...

— Pas mal, commenta-t-il.

Elle sentait contre son dos les battements réguliers de son cœur. Elle lui caressa les bras.

— Regarde bien, dit-elle. Je crois que j'ai trouvé le troisième objet.

— Quoi ?

Il la fit pivoter en la prenant par les épaules, pour sonder son expression.

— Tu es sérieuse ?

— Regarde au pied de la plus grande des pyramides...

Le regard de Reyes la quitta pour scruter la toile.

— Je vois Galen et Stefano, dit-il d'un ton rêveur.

— Dans mon rêve, Galen et Stefano entraient dans cette pyramide et murmuraient quelque chose à propos de la Cape d'invisibilité. Ils veulent s'en servir pour entrer dans le château sans être vus.

Reyes la prit dans ses bras et lui embrassa le front.

— Tu es un trésor. Il faut absolument que j'en parle à Lucien.

— Euh... Je te suggère de t'habiller, avant d'aller trouver Lucien.

Il rit et son rire la réchauffa aussi bien que ses caresses.

— Je t'aime, mon ange, dit-il.

— Je t'aime aussi.

— J'ai l'impression que nous n'allons pas tarder à faire un petit voyage en Égypte. Tu es prête pour de nouvelles aventures ?

— Je suis prête à tout, du moment que c'est avec toi.

Il se pencha pour lui effleurer les lèvres d'un baiser.

— Comment ai-je fait pour vivre si longtemps sans toi ?

— Tu ne vivais pas vraiment, murmura-t-elle.

Il l'embrassa de nouveau, un peu plus longuement cette fois.

— C'est vrai, je ne vivais pas, je survivais. Je te dois tout. L'amour, la vie, le bonheur.

— Tu ne me dois rien, parce que tu m'as donné la même chose.

Une lueur malicieuse passa dans son regard.

— Tout de même... Qui aurait pu penser... ? Toi et moi. Quel couple !

Elle retint un petit rire.

— Ce qui compte, c'est que nous nageons dans la félicité, conclut-elle.

— Maintenant et pour toujours, ajouta-t-il.

— Oui. Maintenant et pour toujours.

***Fin du tome 3***